L'ÉGLISE D'ORIENT

La crise où est actuellement plongée l'Europe orientale appelle l'attention sur l'un des points les plus délicats de la situation de ces contrées, la question religieuse. Tour à tour les récens débats dont cette question a été l'objet nous ont montré les églises grecques de Turquie en contact soit avec le catholicisme dans l'affaire des lieux-saints, soit avec la Russie dans celle du protectorat réclamé par le tsar au nom de l'orthodoxie. Quels sont les véritables sentimens des chrétiens de la communion orientale en présence des discussions auxquelles ils viennent d'assister et des éventualités qui s'ouvrent pour l'empire ottoman? S'ils ont dans beaucoup d'occasions accepté un concours qui s'offrait, faut-il en conclure qu'ils se croient enchaînés par la reconnaissance, et qu'ils soient résignés à n'être que les instrumens passifs de la puissance qui se pose vis-à-vis d'eux en protectrice? Telle est la question à laquelle nous voudrions répondre en essayant de contrôler les tendances actuelles de l'église d'Orient par l'étude attentive des traditions, des influences populaires et des règles hiérarchiques qui la dominent.

Les chrétiens grecs nourrissent assurément une vive et séculaire défiance pour l'église romaine, nous l'avouons en le déplorant. Si l'église d'Orient n'a fait aucune conquête sérieuse par la prédication et le prosélytisme depuis qu'elle est séparée du saint-siége, du moins sa force sur la défensive est certaine; elle n'a pas perdu un pouce de terrain dans les combats qui lui ont été livrés quelquefois avec talent et toujours avec courage par les missions catholiques. Elle a opposé à leurs attaques une fermeté inébranlable, un système d'inertie et d'immobilité contre lequel la science et l'autorité de

l'église romaine sont venues jusqu'à ce jour se briser inutilement. Mais si l'on voit la communion orientale s'appuyer par instans sur celle de Russie pour mieux résister aux projets de conquête que l'on suppose gratuitement au catholicisme, s'ensuit-il que les églises de Turquie entretiennent pour l'église russe ces dispositions confiantes et dévouées que l'on est souvent porté à leur attribuer? Nous ne le pensons pas; la forme synodale de l'autorité ecclésiastique en Russie, la soumission absolue de cette autorité au pouvoir laïque, n'ont rien qui soit capable de séduire les patriarches d'Orient, et les doctrines mêmes de ces patriarches sur des points importans, tels que le baptême, ne sont point toujours en conformité parfaite avec celles du synode de Saint-Pétersbourg. Il est au reste des causes de désaccord plus puissantes que ces dissidences : ce sont les sentimens d'indépendance qui sont communs à toutes les églises grecques de l'empire ottoman, et qui, loin de les porter à rechercher dans une fusion avec l'église russe l'unité qui leur manque, les poussent au contraire à se subdiviser de plus en plus et à prendre chaque jour davantage ce caractère d'églises nationales qui est leur caractère essentiel : mouvement qui correspond d'ailleurs à celui que chacune des races chrétiennes de ces contrées accomplit politiquement sur elle-même.

Avant de nous demander quelles sont les tendances politiques des églises de Turquie, il est toutefois une question à résoudre : c'est de savoir en quoi ces églises, malheureusement séparées de la nôtre, peuvent s'en éloigner ou s'en rapprocher, quelles croyances font l'objet du désaccord, quel est en un mot le caractère de la résistance inflexible que les Grecs opposent depuis des siècles aux efforts répétés et toujours infructueux de la propagande romaine. Les passions humaines occupent une grande place dans l'histoire de la séparation des deux églises d'Orient et d'Occident. Ici cependant les dispositions individuelles de quelques personnages éminens ne suffisent pas à expliquer les mouvemens des peuples. L'ambition de Photius et celle de Michel Cérulaire n'auraient point eu le pouvoir de déchirer si profondément le monde chrétien, si des germes de division plus actifs que la volonté même de ces deux chefs de l'église de Constantinople n'avaient sommeillé antérieurement dans le cœur des populations. Ces germes de division, il n'est pas besoin d'aller les chercher dans les mystères de l'histoire; on les trouvera dans la puissance de l'esprit de race propre de toute antiquité aux nations de l'Europe orientale, et dont depuis quelques années la vitalité n'est plus douteuse. C'est le fait essentiel dont il est nécessaire de se pénétrer avant d'aborder l'étude de l'église d'Orient, car il explique à la fois ses dogmes théologiques, ses croyances populaires, sa hiérarchie, et contient peut-être le secret de ses destinées politiques.

I. — LE DOGME.

Dès les premiers siècles du christianisme, une grande lutte s'est engagée entre l'idée d'unité qui peu à peu se personnifia dans le pontificat romain et l'idée de nationalité qui perçait dans les patriarcats d'Orient pour s'incarner bientôt dans celui de Constantinople. Il semblait que le génie des deux civilisations latine et grecque fût aux prises sur le terrain religieux, — Rome avec son puissant instinct de centralisation, Constantinople au contraire avec cet esprit de fédéralisme qui est dans les traditions des Hellènes et qui a fait leur faiblesse aux jours mêmes de leur plus grande puissance. Après la chute de Rome, le génie latin a continué d'être le génie de la domination et de la discipline, comme le génie grec est resté le génie de la décentralisation et des libertés locales. Dans les contrées occidentales, surtout parmi les peuples qui avaient reçu la greffe latine, la suprématie religieuse de Rome s'est facilement établie; longtemps elle a pu empiéter jusque sur les prérogatives les plus essentielles des souverainetés nationales. En Orient, tout ce que le pape a pu obtenir avant la scission s'est borné au titre de premier entre ses pairs, *primus inter pares*. Si l'unité des deux églises a quelque temps existé dans les dogmes, elle n'a jamais été acceptée par les Grecs dans la liturgie ni dans les rites. Enfin jusqu'au XVIe siècle, où le monde germanique tout entier, préoccupé de questions de discipline, se laissa, de polémique en polémique, entraîner dans le protestantisme, l Occident n'avait guère eu, en religion, à déplorer d'autre épreuve redoutable que la grande hérésie de Pélage, bientôt vaincue. En Orient au contraire, on avait vu les hérésies et les sectes se multiplier à l'infini avec Manès, Arius, Nestorius, Eutychès et tant d'autres. Un moment la plus audacieuse de ces hérésies, l'arianisme, qui niait la divinité du Christ, avait envahi tout l'empire de Byzance. L'autorité de la parole ne suffit pas pour en avoir raison. Longtemps même les doctrines d'Arius résistèrent avec avantage à la force. Encore ne furent-elles point étouffées dans la défaite de l'arianisme proprement dit, et elles se renouvelèrent sous d'innombrables formes. Mais le résultat le plus éclatant de cet esprit d'indépendance qui se révélait par tant de symptômes, ce fut la grande séparation qui s'opéra en dernier lieu entre l'église de Constantinople et celle de Rome, et dont l'Orient prit l'initiative.

On le sait, les questions de dogme mises en avant par les Grecs dans les débats qu'ils eurent à soutenir contre le saint-siége peuvent en dernière analyse se réduire à deux, celle de la procession du Saint-

Esprit et celle du purgatoire. Les Arméniens se distinguent toutefois de l'église grecque en ce sens que leurs doctrines sur l'unité de nature en Jésus-Christ laissent beaucoup à désirer. Il existe à cet égard chez les Arméniens eux-mêmes une obscurité qu'il est difficile de pénétrer. Tout ce que l'on peut dire à leur justification, c'est qu'ils mettent, à repousser toute solidarité avec les doctrines d'Eutychès, la même ardeur que les Grecs à décliner toute parenté avec l'arianisme. Au fond et lorsqu'on pousse à bout les théologiens de la communion orientale, on est surpris de voir combien peu ils tiennent à l'opinion que la troisième personne de la Trinité ne procède pas également des deux autres. Les premiers conciles, qui n'avaient pas d'ailleurs à se prononcer catégoriquement sur cette difficulté non encore soulevée, se sont bornés à répéter en substance les paroles du Christ dans saint Jean : « Lorsque sera venu le consolateur, l'esprit de vérité qui *procède du Père* et que je vous enverrai de la part de mon père, il rendra témoignage de moi. » L'église d'Orient, partant de ce principe que « les paroles du Christ suffisent complétement à l'expression d'une vérité quelconque, » s'attache surtout à déclarer que la formule sortie de la bouche divine ne peut être modifiée. On dirait qu'en principe il ne s'agit point à ses yeux de savoir si l'Esprit ne procède que du Père. Elle ne paraît préoccupée que de constater un fait incontesté dans l'église latine elle-même, c'est-à-dire que le Saint-Esprit procède du Père. Si l'on songe que la papauté a permis autrefois aux grecs-unis de la Pologne de réciter le symbole de Nicée sans l'addition du *filioque*, et que de son côté l'église d'Orient n'exige pas de rétractation officielle sur ce point de la part des catholiques qui entrent dans son sein, on voit que la distance qui sépare les deux églises est petite dans la question même qui a principalement servi de prétexte à leur scission.

Quant au purgatoire, la dissidence est peut-être encore moins marquée. L'idée du purgatoire est une des croyances les plus poétiques et les plus touchantes de l'église romaine. Cette église avoue que le mot de purgatoire n'existe ni dans l'Évangile ni chez les docteurs du christianisme primitif; mais elle soutient que l'idée n'est pas moins ancienne que le christianisme lui-même et qu'elle se rencontre à chaque pas chez les premiers pères. Il suffit à l'église d'Orient de ne point trouver le mot aux origines du dogme : elle repousse l'existence de ce lieu d'épreuves où l'âme repentante, mais non justifiée, achève de se purifier avant d'entrer dans la plénitude du bonheur promis. Ici toutefois la pratique rectifie jusqu'à un certain point le dogme. Sans croire en effet au purgatoire, l'église d'Orient admet un état transitoire que traversent nécessairement les âmes, celles des bons comme celles des méchans, dans l'attente du

jugement dernier. Enfin elle tient compte aussi de la condition spéciale de ceux qui sont morts dans la foi, sans une expiation suffisante des fautes commises. Elle en conclut que les prières des vivans peuvent leur être d'un grand secours. Dans quelle vue ces prières? Pour obtenir en faveur des morts une résurrection bienheureuse. Ce n'est plus là exactement la pensée de la prière des morts dans l'église latine; le but néanmoins n'est que modifié.

Il ressort suffisamment de ces considérations que les prétextes théologiques ne peuvent à eux seuls faire comprendre le déchirement qui s'est produit en religion entre le monde latin et le monde gréco-slave, et l'on risquerait de ne pouvoir jamais s'en rendre compte, si l'on ne remarquait l'attachement des populations orientales pour leur autonomie administrative, le besoin qu'elles ressentent de vivre selon des lois politiques et religieuses conformes à leur génie propre.

Les nations gréco-slaves, il est vrai, n'ont point toutes refusé également de rester unies avec Rome. Les Slaves du moins se sont partagés. Si la famille russe et les tribus bulgaro-serbes se sont livrées sans réserve à la communion orientale, les Polonais et les Tchèques de la Bohême, ainsi que les tribus illyriennes et une partie des Bosniaques, ont passé au latinisme. Cependant, aussitôt que l'on met le pied sur le sol slave, on est frappé de la situation difficile dans laquelle ces populations latinisées se trouvent placées vis-à-vis des autres peuples de la même race. C'est une des causes de l'isolement de la Pologne au milieu de la race slave. Que d'efforts n'ont point faits depuis quelques années ses écrivains pour détruire le préjugé séculaire qui la poursuit, et qui, après avoir éloigné d'elle les peuplades de la Russie méridionale, l'a privée en partie de la popularité qui aurait pu s'attacher à son triste destin! Combien de fois la Bohême, si savante et si active dans l'érudition slave, ne s'est-elle pas sentie paralysée dans sa propagande littéraire, grâce aux soupçons que ses antécédens latins éveillaient, soit chez les Russes, soit parmi les Bulgares et les Serbes! Enfin les Illyriens de l'Autriche méridionale, les Bosniaques de la Turquie, n'ont-ils pas souvent, par la même raison, rencontré des difficultés inattendues dans leurs rapports avec ces Bulgaro-Serbes qui pourtant parlent la même langue, ont les mêmes intérêts et nourrissent les mêmes espérances? Ainsi, par un préjugé enraciné, le latinisme est considéré parmi les Slaves comme un arbre étranger au sol national. Ceux qui osent se nourrir de ses fruits ou s'asseoir à son ombre sont tenus pour infidèles aux traditions et au génie de la patrie slave. Quant aux deux autres peuples les plus importans de la Turquie avec les Slaves, c'est-à-dire les Hellènes et les Arméniens, ils ont brisé presque unanimement avec Rome. Pour eux aussi, comme pour les Slaves, le latinisme est

une importation du dehors qui éveille toutes les susceptibilités du patriotisme.

Les essais de conciliation n'ont point été négligés. Une combinaison en même temps ingénieuse et naturelle a été tentée, non sans succès, pour rapprocher les deux églises. Quelques-unes des tribus gréco-slaves et arméniennes qui avaient d'abord été entraînées dans le mouvement de l'église grecque, ou qui étaient parvenues à s'y soustraire tout en restant fidèlement attachées à la liturgie orientale, ont formé avec Rome une alliance conditionnelle. Acceptant le dogme défini par le *filioque* et la croyance au purgatoire, elles ont consenti à reconnaître la suprématie pontificale, pourvu que le saint-siége les autorisât à conserver leurs rites, leur discipline, l'usage de la langue nationale dans la liturgie, la communion sous les deux espèces et, en quelques cas, le mariage des prêtres. Telle est l'origine des églises désignées sous le nom d'*uniates*. A y regarder de près, la véritable foi nationale des Slaves du midi et de ceux de l'occident serait la foi de ces églises. C'est celle qui fut prêchée parmi leurs ancêtres, et notamment sur les bords du Danube et dans l'éphémère empire des Moraves. C'est celle qui fut semée des Balkans aux Carpathes par les deux populaires apôtres slaves, Cyrille et Methode. Par malheur, elle était trop faiblement défendue pour se maintenir longtemps avec quelque autorité entre les deux influences qui se disputèrent bientôt l'empire du monde religieux : la foi orientale et le latinisme. Les uniates de la Turquie d'Europe ne se sont soumis à la souveraineté religieuse du saint-siége qu'en sauvegardant toutes leurs pratiques nationales, et il n'est peut-être pas un seul de ces peuples qui ne fût prêt à faire schisme, si l'église latine voulait hautement empiéter sur les priviléges qu'elle leur a concédés, tant le sentiment de la nationalité l'emporte chez eux sur toutes les autres considérations !

L'influence de l'esprit national sur les dogmes admis par les chrétiens d'Orient est telle que les Latins eux-mêmes de ces contrées ne sont point animés exactement du même esprit que Rome, et tout en acceptant ses rites aussi bien que ses croyances, ils ne les envisagent pas absolument sous le même jour que le fait l'église d'Occident. Ils sont loin sans doute de professer pour le saint fondateur de l'épiscopat romain et de la papauté la même mésestime que les Orientaux, aux yeux desquels il n'est que le plus faible des apôtres; mais s'ils admettent la mission spéciale de l'apôtre Pierre, les Latins du Levant se sentent néanmoins attirés de préférence, par un secret instinct, vers celui des disciples de Jésus qui semble représenter le mieux la charité et l'amour.

Cette croyance à la supériorité apostolique de saint Jean, à ses

destinées mystérieuses, fondée sur les dernières paroles de l'évangéliste lui-même, est très répandue chez les Polonais, et fait le sujet de l'une des plus intéressantes productions de la poésie contemporaine : la vision de *la Nuit de Noël,* du poète anonyme de la Pologne (1). Dans cette nuit mystique, où le christianisme de l'Occident expire, où la basilique de Saint-Pierre s'écroule, ensevelissant sous ses débris les vieux chrétiens et la vieille papauté, et où le Christ renaît pour ne plus mourir, c'est l'apôtre Jean qui prononce l'*Ite, missa est* de la dernière messe; c'est lui qui inaugure les temps nouveaux. Les ruines de l'ancien monde chrétien deviennent pour lui un trône éclatant, d'où il contemple le monde régénéré sous l'empire d'une morale plus pure et de la fraternité pratique. Cette idée sur la mission ultérieure de saint Jean se rattache, chez les Latins d'Orient, à la préférence qu'ils n'ont cessé de donner à la morale sur le dogme, tout en respectant profondément le dogme romain. Les influences traditionnelles et locales, moins puissantes sur eux que sur les chrétiens de la communion orientale, leur ont cependant imprimé ce trait particulier et distinctif au sein de la grande unité catholique.

En somme, à n'envisager que l'église grecque, on pourrait presque dire que la nationalité, si puissante dans les questions liturgiques, a elle-même formé le dogme de cette église. Qui n'a remarqué dans l'histoire de l'Orient en général, et dans celle des Gréco-Slaves en particulier, un penchant populaire au naturalisme? C'est une tradition nationale des Hellènes, ces apôtres séduisans du paganisme, qui, tout en dressant un autel au Dieu inconnu, n'avaient réellement adoré jamais que des dieux visibles. Dans leurs primitives croyances les Slaves, toute proportion gardée, se présentent sous un jour analogue. Leur mythologie, infiniment moins ornée, moins riche et moins savante que celle des Grecs, se résume, comme la mythologie grecque, dans le culte des forces connues ou inconnues de la nature. La théologie des uns comme celle des autres est dans leurs poètes. Il n'y a point d'exception à faire pour les Arméniens, les Syriaques, les Chaldéens, qui ont pourtant subi l'influence du mysticisme si cher à l'Asie. Aussi le christianisme n'a-t-il trouvé de théologiens véritables parmi les Grecs et les Slaves qu'aux premiers siècles de l'église, quand la doctrine avait besoin d'être exposée pour se répandre, et que de hardis hérésiarques s'élevaient de toutes parts pour ébranler les fondemens de la foi. Après cette époque de lutte qui enfanta le grand mouvement théologique du IVe et du Ve siècle, on vit bientôt les Grecs eux-mêmes, malgré leur goût bien connu

(1) Voyez *la Nuit de Noël* dans la *Revue* du 1er août 1846.

pour la dialectique, délaisser instinctivement la théologie. On eût dit que la métaphysique religieuse était épuisée chez ces peuples, et qu'ils craignaient de se rendre compte de leur croyance. Dans toute son histoire ecclésiastique, la Russie, parmi un grand nombre d'écrivains religieux, possède à peine quelques théologiens. L'église orientale semble avoir pour principe que les discussions théologiques sont inutiles et vaines, et que le texte des Écritures saintes suffit à la foi. Pendant que l'église romaine, voulant donner à ses dogmes la plénitude de la force par des définitions catégoriques et raisonnées, appelait à son aide toutes les puissances intellectuelles du génie latin à la fois métaphysique et pratique, l'église orientale, dominée par l'indifférence traditionnelle des Gréco-Slaves pour la théologie, s'est donc bornée à prendre ses croyances telles qu'elle les trouvait dans l'Évangile, sans vouloir les préciser ni les commenter. Telle est la raison philosophique et dogmatique du schisme, et elle a sa source dans la nationalité même.

II. — LES CROYANCES POPULAIRES.

Si la tendance propre à chacune des races de l'empire ottoman a pu agir sur le dogme des diverses églises au point de donner son empreinte aux principes mêmes de la croyance, on conçoit combien les traditions historiques ont dû influer de leur côté sur la manière dont les populations entendent et pratiquent le christianisme. Avant de recevoir l'Évangile, chacun des peuples de l'empire turc, et notamment les Grecs, les Slaves, les Valaques, les Arméniens, ont traversé des civilisations distinctes, et les souvenirs qui appartiennent à ces époques évanouies, mais non encore oubliées, ont d'autant plus de puissance, que sous l'empire d'une vie monotone et simple, presque toujours la même depuis des siècles, rarement de grands événemens sont venus frapper leurs imaginations. En l'absence d'un mouvement littéraire qui ne fait que commencer chez quelques-uns, et qui tardera peut-être longtemps encore chez les autres à se produire, la tradition orale est souveraine; l'image du passé, qui a été d'ailleurs pour la plupart une ère de gloire ou du moins d'indépendance, apparaît toujours rayonnante dans le lointain des temps. On doit donc retrouver chez chaque peuple chrétien de la Turquie un mélange partout sensible des croyances primitives avec les croyances religieuses modernes.

Parmi ces peuples, il en est un dans les conceptions duquel ce mélange du profane avec le sacré présente un caractère particulier

d'antiquité : ce sont les Moldo-Valaques. Partout dans leurs légendes on remarque encore aujourd'hui les traces frappantes du paganisme romain.

C'est dans le paradis valaque que se sont réfugiés de préférence les souvenirs païens du pays. Jupiter, Vénus et Mercure sont encore des noms familiers au paysan des principautés, et qu'il n'a pas cessé d'entourer d'un sentiment superstitieux. Ainsi, par exemple, à partir du Jeudi-Saint jusqu'à la Pentecôte, le jour de Jupiter, le *joi*, est fêté chaque semaine scrupuleusement. On invoque de bonne foi ce jour-là le dieu du tonnerre ; on le prie d'écarter la grêle, l'orage et la tempête. Quant au vendredi, il est célébré régulièrement et surtout par les femmes presque à l'égal du dimanche. On se gardera le vendredi de travailler avec des instrumens tranchans ou aigus, avec les ciseaux ou avec l'aiguille. Est-ce en mémoire de l'impérissable souvenir chrétien que ce jour rappelle ? Non, c'est en l'honneur du *vinire*, c'est-à-dire du jour de Vénus.

Quelquefois les traditions du paganisme se sont fondues d'une manière touchante avec les pratiques chrétiennes. C'est ce qu'atteste la fête que l'on appelle le *Scimt*, ou anniversaire du saint. Chaque foyer a son patron, son dieu lare, en l'honneur duquel on célèbre chaque année une poétique solennité. La famille entière y est invitée. Les amis, les voisins sont de la partie. Les aïeux morts y sont eux-mêmes en quelque sorte présens. Une place qui reste vide, et qui est marquée par un couvert devant lequel sont le vin, le sel et le pain symboliques, leur est réservée, et leur ombre est pour ainsi dire rendue visible à tous les yeux.

Les dieux du paganisme coudoyant à chaque moment les saints dans le paradis valaque, il était impossible que les hôtes chrétiens des demeures divines ne se vissent point à ce contact dépouillés de leur physionomie rude et sévère. Aussi a-t-on cherché les interprétations les plus légères aux choses même que l'on entoure du respect le plus profond. Il n'est aucune observance que les Moldo-Valaques pratiquent à l'égal de celle des quatre carêmes. Veut-on savoir l'origine de l'un de ces carêmes, celui de la Saint-Pierre ? L'apôtre aimait une jeune fille, pêcheuse de son état. Un jour qu'elle n'avait point trouvé de débit pour une pêche plus abondante que de coutume, elle rentre les larmes aux yeux, et pour consoler son amie, saint Pierre ordonne dès le lendemain un carême qui assure un marché certain à la jeune fille. La plupart de ces légendes toutes profanes se retrouvent en Autriche chez les Valaques du banat de Témesvar et de la Transylvanie ; mais leur séjour est principalement dans la petite Valachie et dans quelques parties des montagnes moldaves, encore aujourd'hui

hantées par le demi-dieu de ces contrées, le conquérant de la Dacie, Trajan (1).

Chez les Serbes, qui n'ont point eu la même mythologie que les Moldo-Valaques, les dieux païens ne jouent point le même rôle. Néanmoins l'influence du paganisme est frappante dans la manière dont le peuple serbe envisage l'action des saints. Ainsi que l'a judicieusement remarqué M. Mickiewicz, on dirait que les poètes serbes, si élevés dans les sujets historiques et dans l'épopée, se sont attachés à rétrécir les idées religieuses en les rendant palpables et sensibles. Une de leurs légendes les plus populaires nous décrit un débat qui s'élève au ciel entre les saints, et qui a toute l'apparence d'une altercation entre les dieux de l'Olympe. La ressemblance est d'autant plus frappante, que saint Élie, la Vierge et saint Pantaléon, qui sont les héros de cette légende, sont investis de fonctions essentiellement mythologiques. En Serbie, le premier de ces bienheureux est généralement considéré comme le dieu qui porte le tonnerre. La Vierge dispose des éclairs et saint Pantaléon des nuages. Une discussion s'est donc engagée entre les habitans du ciel. « O Seigneur, s'écrie le poète, quel miracle étrange! Est-ce un tremblement de terre? est-ce la mer en grondant qui envahit le rivage? Non, il ne tonne pas, la terre ne tremble pas, ce n'est pas la mer qui gronde; mais ce sont les saints qui dans le ciel se disputent les bénédictions: saint Pierre, saint Paul, saint Nicolas, saint Jean, saint Élie, et avec eux saint Pantaléon. » La Vierge s'approche avec larmes de son frère Élie, maître du tonnerre, et lui raconte qu'elle arrive des Indes, où règne une grande corruption, « car les jeunes gens n'y respectent plus les vieillards, les enfans n'obéissent plus à leurs parens, les amis se citent mutuellement en justice, et les frères se défient en duel. » Élie, armé du tonnerre, répond qu'aussitôt que les saints vont s'être entendus pour partager les bénédictions, ils prieront le Seigneur de leur remettre les clefs du firmament. Ils fermeront les sept cieux et mettront les scellés sur les nuages, afin qu'il ne tombe aucune goutte de pluie ni de rosée, et qu'il n'y ait pas la nuit de clair de lune durant trois années entières. Quand les saints se sont partagé les bénédictions, qu'Élie, la Vierge et saint Pantaléon sont pourvus, que Pierre a pris le vin, le froment et les clefs du ciel, que Jean a choisi la fraternité et l'hospitalité, ils demandent les clefs des sept cieux, qu'ils ferment l'un après l'autre, et mettent leur ca-

(1) Les contes valaques du banat de Temesvar et de la Transylvanie ont été recueillis, il y a quelques années, par deux Allemands, MM. Arthur et Albert Schott, sous le titre de *Valachische Märchen*.

chet sur les nuages. Il ne reste aux Indiens en proie à la sécheresse et à la maladie qu'à se convertir et à solliciter leur pardon. L'on vient évidemment d'assister à une scène du paganisme, et n'étaient les noms des personnages, la tournure homérique du poème rendrait l'illusion complète.

Parmi les nombreuses et remarquables rapsodies qui forment le cycle du *prince Lazare*, le dernier grand représentant de l'indépendance nationale, nous retrouvons saint Élie qui, sous la forme d'un faucon, apporte au prince un message de la vierge Marie.

Quand les Serbes visent au surnaturel, ils ont, comme les Valaques, des génies propres à leurs traditions, qui ne sont pas sans action sur leurs esprits. De ce nombre sont les *vila*, êtres fantastiques, tour à tour amies ou ennemies de l'homme, mais toujours animées de sentimens slaves. On voyage rarement sans rencontrer ces gnomes qui se plaisent soit à vous conduire, soit à vous égarer. Les vila figurent constamment à côté de saint Élie et de la Vierge dans les croyances populaires des Serbes. Le recueil des poésies nationales de la Serbie, publié par M. Vouk Stephanovitch, renferme plusieurs de ces légendes où la vila est représentée sous sa physionomie à la fois patriotique et païenne.

Il existe dans les superstitions des Serbes un être essentiellement malfaisant, d'un ordre très inférieur aux vila, et qui ne laisse pas d'occuper également ou plutôt de tyranniser les imaginations. C'est le vampire, conception essentiellement slave et qui a parcouru les contrées du Bas-Danube avant de fréquenter les races germanique et celtique. La Serbie passe pour être de tous les pays slaves celui où le vampirisme a répandu le plus de terreur. Les grandes calamités, les épidémies, les disettes, ne manquent jamais d'être attribuées à cette action mystérieuse, et dans ce cas, malheur à celui qui peut être soupçonné d'avoir en lui le cœur du vampire sous l'enveloppe humaine! On le reconnaît à une pâleur particulière et à la transparence vitreuse du regard. L'effroi qu'il inspire met sa vie en péril, et la vengeance populaire s'acharne principalement sur son cadavre, car la puissance du vampire ne finit pas avec la vie mortelle. Toujours à la recherche des moyens de nuire, il quitte chaque nuit sa tombe pour obéir à une rage instinctive du mal. Veut-on en triompher? on coupera les jambes du cadavre, et l'on fixera le tronc dans le cercueil par un clou qui traversera le cœur.

Les Hellènes partagent avec les Slaves cette croyance bizarre au vampirisme. C'est chez eux que l'auteur du *Giaour* a pris les traits effrayans sous lesquels il dépeint le vampire. « Tu seras envoyé sur la terre sous la forme d'un vampire, pour apparaître, spectre hor-

rible, dans ton pays natal et y sucer le sang de toute ta race. Là, à l'heure de minuit, tu viendras boire la vie de ta fille, de ta sœur, de ta femme, en maudissant l'exécrable aliment dont tu es condamné à sustenter ton cadavre vivant et livide. » La fatalité est, en effet, un des élémens du vampirisme tel que le conçoivent les Grecs. Avant de succomber à l'instinct irrésistible du sang, le vampire lutte sur cette terre contre sa destinée. Cet être diabolique est connu en Grèce sous le nom de *vardoulaka*. On ne lui fait pas une guerre moins acharnée que chez les Slaves du Danube. Le voyageur Tournefort a raconté dans ses lettres ingénieuses et sensées une scène de ce genre, à la fois dramatique et burlesque, dont il assure avoir été témoin, et qui mit durant plusieurs jours toute une population en émoi. Le cadavre du malheureux accusé de vampirisme fut exhumé, exorcisé de toutes les manières, puis son cœur fut brûlé; mais comme les actes malfaisans que lui attribuait la crédulité populaire n'avaient point cessé, et que, sous l'impression d'une terreur croissante, la bourgade allait bientôt être déserte, les restes putréfiés du cadavre furent à leur tour livrés aux flammes.

En Grèce, la même superstition s'attache souvent aux excommuniés, — et l'on sait que l'excommunication étant une des sources du revenu des *papas* n'est point un fait rare. — Honnis durant leur vie, conspués partout où ils se présentent, s'ils ne cherchent pas à se purifier de l'anathème qui pèse sur eux, les excommuniés sont un objet d'épouvante, s'ils meurent dans l'impénitence. On n'admet point qu'ils puissent reposer paisiblement dans leur tombe. Ils la quittent pour errer à la faveur de la nuit, et, sans être poussés par la soif sanguinaire des vampires, ils se complaisent à tourmenter l'imagination de ceux qu'ils ont connus. Naguère on ne manquait jamais de les exhumer, de couper leurs membres en morceaux et de les faire bouillir dans du vin, — si toutefois la famille n'obtenait à prix d'or, des hautes autorités ecclésiastiques de Constantinople, que l'excommunication fût levée.

Les Hellènes comme les Valaques devaient conserver dans leurs croyances religieuses des vestiges de leur civilisation païenne. En dépit des invasions barbares et de la conquête ottomane, les merveilleux débris du paganisme couvrent encore les régions habitées par les Grecs, et rappellent sans cesse à leur mémoire les éclatans souvenirs de leur origine. Ces pays cependant ont été remués par le christianisme plus profondément que les principautés de la rive gauche du Danube. Les traditions païennes ont survécu comme l'aliment du patriotisme, comme le principal titre de gloire de la nation; elles ne se sont point amalgamées aussi singulièrement qu'en Vala-

chie avec les légendes chrétiennes. Il ne serait pas cependant difficile de retrouver dans les coutumes religieuses des Grecs des pratiques qui relèvent incontestablement du paganisme. Tel est l'usage de faire danser à certaines époques les images des saints comme des dieux familiers au son de la flûte et des timbales; telle est encore l'habitude d'avoir aux enterremens des pleureuses de profession, la tête échevelée, poussant d'affreux gémissemens, faisant mine de se déchirer le visage. Généralement aussi les fontaines sont dédiées aux saints comme autrefois aux nymphes. Enfin il reste dans les mœurs des Grecs chrétiens des traces de l'ancienne institution des sacrifices. Lorsque l'on jette les fondations d'une maison, l'on célèbre d'ordinaire une cérémonie religieuse destinée à appeler les bénédictions du ciel sur les travaux qui vont commencer. Il n'est pas rare que cette cérémonie soit suivie de l'immolation d'un mouton ou d'un coq dont on verse le sang sous la première pierre.

En Arménie, l'imagination populaire a subi des influences également issues du génie même de la nationalité, mais distinctes de celles qui ont agi sur les chrétiens de la Turquie d'Europe. Relégués au milieu des nations asiatiques, les Arméniens n'ont connu que passagèrement le paganisme gréco-romain. En revanche, ils se ressentent du contact de leur civilisation primitive avec les religions de l'Asie, avec les croyances de la Perse et le judaïsme. De là par exemple les superstitions relatives aux animaux dont la chair passait en Orient pour impure, et à cet égard les Arméniens se souviennent encore de l'énumération que le législateur hébraïque en a donnée dans les versets du *Lévitique*. On sait que ce peuple envisage comme un des faits essentiels de son histoire l'assertion de la *Genèse*, d'après laquelle l'arche se serait arrêtée sur la chaîne de l'Ararat. Tout en se rattachant ainsi avec orgueil aux secondes origines du genre humain, les Arméniens veulent aussi avoir été associés aux premiers commencemens du christianisme : ils regardent comme ayant appartenu à leur pays l'un des trois mages qui furent conduits par l'étoile miraculeuse à la crèche de Bethléem. Les Arméniens en effet ont embrassé avec le mélange de naturalisme et de mysticisme qui leur est propre les doctrines de l'Évangile. Aussi ne doit-on pas s'étonner de la familiarité étrange avec laquelle leur imagination, tout en se lançant à perte de vue dans le merveilleux, a traité par instans les sujets les plus sacrés. C'est dans cet ordre de créations que rentre le récit apocryphe de la vie de Jésus connu sous le titre de *Petit Évangile*. Bien que les légendes qui se rapportent à la conversion des Arméniens et à leur apôtre saint Grégoire l'Illuminateur soient beaucoup plus véritablement chrétiennes, elles sont empreintes du même esprit de familiarité, dont le mysticisme s'accommode d'ailleurs dans

les choses divines non moins volontiers que le naturalisme. Quant aux pratiques, il n'est point aujourd'hui sous le soleil une contrée où elles soient en quelques occasions aussi sévères. La vie ascétique des premiers chrétiens est restée populaire et nationale chez les Arméniens à côté de la science du bien vivre. En cela se manifeste encore l'union de deux tendances contraires qui se trouvent si souvent alliées chez les peuples asiatiques.

Reconnaissons donc dans les mœurs chrétiennes des peuples de l'Orient l'influence de leur nationalité individuelle. Indépendamment de la tendance au naturalisme qui a inspiré aux Moldo-Valaques, aux Serbes et aux Hellènes, une répugnance visible pour la théologie, et qui est devenue la raison essentielle du dogme de leur église, chacun d'eux (et les Arméniens ne font pas exception) a donc donné à ses croyances religieuses l'empreinte de ses traditions, de ses préjugés, de ses superstitions primitives. Ces légendes où l'on voit se confondre les élémens les plus divers attestent que le christianisme a dû, sur ce terrain, transiger avec les civilisations antérieures. Les préoccupations politiques qui se sont emparées à la fois de toutes ces races depuis le commencement de ce siècle ont eu pour effet d'ajouter à la force de cet attachement héréditaire pour les traditions qu'elles croient propres à leur nationalité.

Cet attachement, que peuvent à peine concevoir les pays dont l'existence repose sur un principe rationnel, est poussé aujourd'hui chez les chrétiens de la Turquie d'Europe jusqu'à l'engouement le plus enthousiaste. Les modernes évolutions de leur civilisation se sont accomplies au nom de leur langue nationale. Leurs espérances d'avenir sont fondées sur leurs souvenirs. Tout ce qui appartient à leur passé a été déclaré par eux inviolable. Les politiques ont été avant tout des érudits. On s'est complu à ressusciter les formes et l'esprit des temps primitifs, à prendre les légendes mêmes pour des modèles littéraires, pour la règle des écrivains du présent, et peu s'en faut, pour la véritable source d'inspiration des philosophes, des hommes d'état. En résumé, on peut le dire, l'esprit de nationalité domine aujourd'hui plus fortement que jamais les diverses races chrétiennes de l'Orient, qu'il tient depuis tant de siècles déjà séparées de Rome par les dogmes.

III. — LA HIÉRARCHIE.

C'est dans son organisation hiérarchique que l'église d'Orient porte au plus haut degré l'empreinte de cet esprit national que nous venons de reconnaître en traits si manifestes dans le dogme et dans les croyances populaires. La communion orientale n'admet point de chef

visible dans l'église universelle. Une autorité s'étend, il est vrai, sur toute l'église, c'est celle du concile œcuménique; mais cette autorité temporaire, intermittente de sa nature, n'est guère ici que nominale. L'église d'Orient ne compte en effet que sept conciles œcuméniques dans toute l'histoire, et l'ère des conciles s'arrête pour elle au second de Nicée, les autres n'ayant point à ses yeux le caractère d'universalité (1). L'on ne s'explique point comment elle s'y prendrait pour tenir aujourd'hui un concile œcuménique sans se contredire, ni comment elle voit encore dans les assemblées de ce genre la suprême et l'unique autorité ecclésiastique après un silence de tant de siècles. La juridiction des conciles n'est donc qu'un souvenir pour l'église orientale. Quant à une juridiction réelle, il n'en est point qui soit acceptée de toute la communion des fidèles. Il existe sans doute un ordre de préséance entre les hautes autorités ecclésiastiques qui gouvernent les principales divisions de cette communauté. Ainsi le patriarcat de Constantinople domine encore en principe ceux d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem. Le synode de Saint-Pétersbourg, qui tient lieu de l'ancien patriarcat de Russie, figure au cinquième rang, et vraisemblablement le nouveau synode de Grèce, récemment constitué, occupera le sixième. Ces patriarcats ou synodes sont en réalité indépendans les uns des autres, sauf la distribution du saint chrême, dont le patriarche de Constantinople s'est réservé le privilége, notamment vis-à-vis du synode hellénique. Ils n'embrassent point d'ailleurs toute l'église séparée. En dehors de leur compétence, il est d'autres patriarcats, regardés ou non comme orthodoxes, parmi les Arméniens et les Slaves, soit dans l'empire ottoman, soit dans son voisinage, tels par exemple que le patriarcat de Carlovitz pour les Serbes d'Autriche, et celui d'Etchmiadzin pour les Arméniens de Russie. Il est même à remarquer que, sans se distinguer très sérieusement des Grecs par le dogme, l'église d'Etchmiadzin n'entretient avec eux aucun rapport ni officiel ni officieux.

On sait que dans l'empire ottoman les chefs de l'église sont investis d'une portion considérable de l'autorité civile et judiciaire sur leur troupeau. Ne l'oublions pas, en effet, le régime du Coran n'a pas eu en Turquie pour les croyances chrétiennes les conséquences destructives que l'on pouvait redouter d'un peuple voué au prosélytisme armé. Si préoccupé qu'il parût de conquérir le monde à la foi musulmane, il l'était surtout d'étendre ses possessions territoriales et de gouverner sans peine. Il entrait d'ailleurs dans ses principes théo-

(1) Les sept conciles reconnus dans l'église grecque sont, par ordre de date : le premier de Nicée, le premier de Constantinople, ceux d'Éphèse et de Chalcédoine, le second et le troisième de Constantinople, enfin le second de Nicée.

cratiques de voir dans les chefs religieux les chefs civils des diverses sociétés chrétiennes qui se présentaient à ses yeux sur le sol conquis. A cet égard, l'église grecque obtint même un privilége exorbitant qu'elle n'a perdu qu'en 1830 : ses divers patriarches eurent la juridiction civile sur la plupart des petites communautés catholiques dispersées et comme perdues dans les vastes provinces de l'empire. Les *uniates* et les Latins n'avaient point, comme les Grecs, d'existence légale. La Porte ne les connaissait point. Dans tous les actes de leur vie civile, ils relevaient des patriarcats de la communion orientale, et n'avaient point d'autres intermédiaires officiels dans leurs rapports avec l'autorité supérieure ottomane. C'est depuis 1830 seulement que cette anomalie a cessé, et que les catholiques, sauf ceux d'Albanie, de Bosnie et de l'Archipel, dotés primitivement d'une organisation à part, ont été placés sous la juridiction du patriarcat arménien de Constantinople. A cette occasion même, on a vu se produire un fait qui, mieux encore peut-être que la subdivision des patriarcats de la communion orientale, montre combien est puissant chez les peuples de ces contrées le penchant à la décentralisation et à une sorte d'individualisme de race. Bien que le maintien d'une étroite unité fût dans l'esprit du catholicisme et dans l'intérêt évident des catholiques nouvellement constitués, une lutte sourde s'engagea sur-le-champ entre eux, en vue de substituer à cette unité la création d'un patriarche pour chaque race, et dès maintenant il existe en Turquie à peu près autant d'églises catholiques que de peuples attachés à cette communion. Sur ce terrain de l'Orient, l'esprit de nationalité l'emporte chez les Latins comme chez les Grecs.

Le trait frappant de la situation présente de la communion orientale, c'est l'accélération de ce mouvement traditionnel. On connaît les rapports actuels de l'église moldo-valaque et de l'église serbe avec celle de Constantinople. Après de longues vicissitudes où l'on a vu ces deux peuples consacrer une activité égale pour s'affranchir du gouvernement direct de la Porte et de la suprématie du patriarcat de Constantinople, ils se trouvent placés vis-à-vis de l'un et de l'autre dans une sorte de vassalité féodale qui n'a plus pour eux rien d'oppressif, et qui leur laisse une pleine liberté administrative. Ils ont des prêtres de leur race, parlant leur langue; ils ne sont plus livrés en fiefs à des métropolitains venus du Phanar. C'est le pays qui nomme son chef religieux, et le patriarche grec n'intervient que pour ratifier la volonté nationale en donnant son investiture. Cette situation équivaut presque à une indépendance religieuse complète. Elle n'est pas cependant considérée, dans les principautés du Danube, comme suffisante et définitive. De là les applaudissemens que les Serbes de Turquie ont donnés en 1848 à l'érection d'un patriarcat

slave à Carlovitz, parmi les Serbes de la Hongrie méridionale. Jusqu'alors l'archevêque de Carlovitz n'avait eu que le titre de métropolitain. Le désir de constituer plus fortement l'église nationale et d'avoir un point d'appui plus puissant pour lutter contre les Hongrois inspira la pensée de cette création. Le prélat qui occupe ce siége, le révérendissime Rajatchitch, rendait depuis des années d'éminens et populaires services au parti slave, envisagé par les Serbes de Turquie avec une très grande faveur. D'ailleurs l'archevêque Rajatchitch n'apparaissait point seulement en ces conjonctures comme un pasteur dévoué à son troupeau; il y avait en lui du prélat d'un autre temps, et il lui en eût peu coûté de déposer un moment le bâton pastoral pour prendre l'épée. Ces allures étaient propres à frapper le clergé batailleur de la Serbie. Enfin avant le règne de Milosch Obrenovitch, avant qu'il y eût un archevêque à Belgrade, les évêchés de la Serbie s'étaient quelque temps trouvés suffragans de celui de Carlovitz, et l'un des métropolitains de cette ville, Étienne Stratomirovitch, contemporain de Tserny-George, a laissé parmi les Serbes des souvenirs encore aujourd'hui très vifs. Toutes ces circonstances réunies devaient fixer l'attention des Serbes de Turquie sur l'érection du patriarcat de Carlovitz. Le mouvement qui les porte de ce côté est toutefois combattu chez eux par diverses considérations. Ils redoutent l'influence germanique, qui, après avoir montré en 1848 et 1849 les dispositions les plus amicales pour les Slaves, dont elle avait besoin, peut ne pas leur être toujours également favorable. Ils se demandent si le patriarcat de Carlovitz, création après tout révolutionnaire, est destiné à une longue existence. Dans le cas où l'Autriche, qui l'a reconnu dans la personne de Rajatchitch, le maintiendrait après lui comme moyen d'action sur les Slaves de Turquie, ce siége sera-t-il toujours occupé par un prélat sincèrement dévoué aux intérêts de la race, animé de sentimens slaves? Voilà des doutes qui se sont élevés à Belgrade sur une institution à laquelle on a cependant acclamé avec enthousiasme.

Le vœu des Serbes, il est facile de le comprendre, serait d'avoir un patriarcat national sur un sol à la fois slave et indépendant. C'est pourquoi, tout en applaudissant à la fondation de celui de Carlovitz, ils avaient dans les derniers temps mis en avant une autre conception. Ne voulant point aborder de front la question et demander la transformation de l'archevêché de Belgrade en patriarcat, ils avaient jeté les yeux sur le Montenegro. C'était avant la révolution qui en 1852 a opéré dans ce pays la séparation du temporel et du spirituel. Le chef militaire et civil des Monténégrins était en même temps revêtu du pouvoir épiscopal. Par la situation à la fois grande et indépendante qu'il occupait au milieu des tribus slaves de la Turquie, il

remplissait admirablement les conditions du patriarcat rêvé par les Serbes. La révolution monténégrine de 1852 a rendu cette combinaison impossible. L'évêque du Tsernogore n'est plus et ne peut plus être qu'un personnage secondaire, dépourvu de l'autorité morale suffisante pour répondre à l'ambition des Slaves de Turquie. Il ne reste plus qu'une ressource : c'est d'en revenir à l'idée d'un patriarcat de Serbie, et c'est aussi de ce côté que la force des choses a ramené les imaginations.

On conçoit que, portées ainsi à se soustraire à l'unité qui vient de Constantinople, les diverses églises de la communion orientale aient toujours eu peu de penchant pour celle qui leur était proposée de Rome. Toutes les fois que quelque tentative a été faite pour les y ramener, elle a été repoussée avec passion, et le catholicisme ne saurait donner signe d'existence en Orient sans que les alarmes s'éveillent. On en a vu un exemple lorsqu'au commencement de son pontificat le pape Pie IX crut devoir faire, sous forme d'encyclique, un appel aux chrétiens grecs. Cette démarche provoqua dans le clergé oriental, et surtout de la part des patriarches de Constantinople, d'Antioche et de Jérusalem, les plus vifs reproches, et les écrivains ecclésiastiques rivalisèrent de zèle dans la critique des doctrines émises par le saint père en faveur du principe de l'unité romaine. Cette défiance invétérée est tellement prompte à renaître, que dans la question des lieux-saints, où cependant le catholicisme ne revendiquait que d'anciennes possessions envahies peu à peu par les Grecs, ceux-ci ont témoigné les mêmes alarmes que si l'on avait pris contre eux l'offensive, et si l'on avait voulu empiéter sur leurs droits. Dans ces deux circonstances, à la vérité, les Grecs n'étaient pas abandonnés à leurs seules impressions. Une grande influence étrangère, qui tient à se montrer plus jalouse qu'eux-mêmes de leurs avantages, les encourageait à la résistance, et prenait la parole en leur nom. Si dans le premier cas l'on avait vu les écrivains russes se joindre au clergé grec pour réfuter l'encyclique du pape, dans le second le gouvernement russe lui-même est intervenu pour réclamer en faveur des Grecs beaucoup plus qu'ils ne songeaient à demander et qu'ils n'avaient besoin d'obtenir.

Comment la pensée qui se laisse apercevoir sous cette offre de concours est-elle appréciée par les chrétiens d'Orient? Ces peuples n'auraient-ils brisé tout lien avec Rome et ne chercheraient-ils à s'isoler de Constantinople même que dans l'intention de se rapprocher de Saint-Pétersbourg? S'il pouvait s'élever des doutes sur le véritable sens de cette tendance des églises de Turquie à l'isolement, la situation présente du patriarcat arménien d'Etchmiadzin aiderait à en apprécier la véritable portée. Etchmiadzin, ville de l'Arménie

russe, est, on le sait, la résidence du *katholicos* ou patriarche suprême des Arméniens. Ainsi la capitale religieuse de leur église appartient au territoire russe. Ce siége est occupé aujourd'hui par un prélat éminent, Nersès, dont le rôle a été considérable dans les événemens qui ont mis une portion importante du sol arménien aux mains de la Russie. Semblable en plus d'un point au vénérable Rajatchitch, le patriarche de Carlovitz, Nersès s'est élevé, comme lui, à la faveur d'un mouvement national. C'était à l'époque où les chrétiens d'Orient attendaient encore sincèrement leur émancipation de la Russie, et fondaient toutes leurs espérances sur une foi profonde en son désintéressement. Nersès s'était donc associé avec une entière confiance à la guerre faite par la Russie à la Perse, et à l'exemple des prêtres des anciens temps, il y avait pris une part active. Après cette guerre, dans laquelle il avait rendu d'éminens services au gouvernement russe, ayant cru pouvoir parler de garanties en faveur de l'église arménienne, il fut exilé sous prétexte d'une mission épiscopale dans la province de Bessarabie. On lui demandait de s'employer à la fusion de l'église arménienne dans l'église russe, et son exil eût cessé plus promptement, s'il eût consenti à se soumettre au synode de Saint-Pétersbourg. Ramené par la force des choses en Arménie et promu de même au patriarcat, il a toujours refusé de souscrire à une condition qu'il croyait contraire aux intérêts politiques de son troupeau, et il est allé jusqu'à menacer de transférer en Turquie le siége du patriarcat suprême des Arméniens, si les obsessions auxquelles il avait été en butte venaient à se renouveler. Ajoutons que cette attitude ne lui a point été inspirée par le désir puéril de maintenir les légères dissidences dogmatiques qui peuvent séparer son église de celle de Saint-Pétersbourg, mais par la pensée de sauvegarder le dernier rempart de la nationalité arménienne.

Les sentimens des Arméniens à l'égard de la Russie sont aussi ceux des chrétiens de la communion grecque, et l'attitude réservée que ceux-ci ont prise dans leurs rapports avec cette puissance depuis une mission célèbre en est un témoignage. Ils craignent d'être protégés, de peur d'être dominés, sachant bien que sous cette domination toute individualité disparaîtrait pour eux.

Les chrétiens de l'empire ottoman suivent par instans, en politique aussi bien qu'en religion, une ligne de conduite de nature à donner le change à ceux qui s'en rapporteraient aux apparences. Dans la condition où les événemens les ont placés, plus d'une fois ils ont senti ce besoin d'un appui du dehors, et c'est celui de la Russie qui, depuis un siècle, s'est le plus souvent offert. L'on ne saurait d'ailleurs méconnaître que les rapports de religion et même,

pour quelques-uns de ces peuples, les Slaves notamment, les rapports de race, favorisaient ces offres de service et les faisaient accepter plus volontiers; mais que l'on prenne toutes les insurrections chrétiennes qui se sont produites dans l'empire ottoman depuis un siècle, on n'en citera pas une seule où ait percé la moindre idée d'une annexion politique ou religieuse à la Russie. Est-ce au moment où l'idée de race acquiert un si grand prestige parmi les populations de la communion orientale, et que celles-ci paraissent avant tout préoccupées du besoin de se replier sur elles-mêmes pour y puiser une vie nouvelle, est-ce en un pareil moment qu'elles songeraient à contracter des liens plus étroits avec une nation dans le sein de laquelle elles se verraient bientôt absorbées?

Il ne faut point à cet égard que le mot de panslavisme fasse illusion. Ce mot présente plusieurs significations très distinctes, suivant le terrain où il est prononcé. En Russie, il renferme à la vérité une gigantesque pensée de conquête. Dans une partie de l'émigration polonaise, c'est la confédération démocratique des divers peuples slaves opposée au panslavisme unitaire et gouvernemental des Russes. Chez les Slaves d'Autriche et de Turquie, c'est un cri de désespoir que l'on ne pousse qu'avec effroi et douleur. Quand les Tchèques ou les Croates voient ou croient voir que le germanisme menace leurs libertés provinciales ou leurs idiomes, quand les Bulgaro-Serbes peuvent supposer que l'islamisme néglige leurs griefs, c'est alors qu'ils laissent échapper ce cri de panslavisme comme une dernière et lamentable ressource; mais à peine l'écho le leur a-t-il renvoyé, qu'ils en sont eux-mêmes effrayés et tremblent devant les conséquences d'un instant d'égarement, comme le bûcheron de la fable devant la mort qu'il a invoquée. Nulle part, en effet, le sentiment de l'individualité des races n'est plus sincère et plus fort que chez les Slaves du Danube, et à moins que, par un excessif oubli de leurs intérêts, on ne se plaise à les pousser à bout, il n'est pas à craindre que le panslavisme les séduise. L'idée de l'individualité des races est, chez les Bulgaro-Serbes aussi bien que chez les Hellènes, les Moldo-Valaques et les Arméniens, la sauvegarde de l'individualité des églises.

Ici toutefois une objection s'élève. Le morcellement qui doit résulter de cette tendance de chaque race à nationaliser son église ne pourrait-il pas devenir funeste en favorisant l'action même de l'influence étrangère que l'on redoute? Et le patriarcat de Constantinople, en conservant sous son administration immédiate les églises qui cherchent à se séparer de lui, ne présenterait-il pas à cette influence une barrière plus solide que ne pourraient le faire toutes ces

forces isolées? Il y a de sérieuses réponses à cette grave objection. A quoi en effet ont servi au patriarcat de Constantinople les pouvoirs souverains dont il a joui durant des siècles et en toute plénitude sur les peuples chrétiens de la Turquie d'Europe? A susciter contre son autorité des passions violentes, des défiances qui ne sont point éteintes et qui rejaillissent sur la race grecque elle-même.

On n'ignore point jusqu'à quel degré ces défiances sont poussées en Moldo-Valachie, et si les princes fanariotes en ont été les premiers auteurs par leur administration corrompue, les prêtres grecs qu'ils ont introduits à leur suite dans les principautés ont de leur côté puissamment contribué à les entretenir. Aujourd'hui l'église moldo-valaque est à demi indépendante; il ne reste plus d'autres traces de l'ancien état de choses dans l'ordre religieux que les monastères relevant du Mont-Athos ou du Saint-Sépulcre, et encore occupés par des moines de nationalité grecque. Ce fait suffit pour tenir en éveil la haine des Moldo-Valaques, et pour leur fournir un prétexte d'éternels reproches dans leurs rapports avec l'église de Constantinople.

Si chez les Serbes la réaction de l'élément national contre les Grecs a été moins passionnée qu'en Moldo-Valachie, c'est qu'ils avaient eu moins à souffrir de l'influence grecque; mais sans prendre les armes, comme l'ont fait les Moldo-Valaques en 1821, pour chasser les Grecs de leur pays, ils ont eu soin du moins, à la suite de leur insurrection contre les Turcs, de stipuler que leur église ne pourrait être désormais administrée que par des prêtres serbes, à l'exclusion des Grecs.

Quant aux Bulgares, bien loin de la condition politique des Serbes et encore livrés aujourd'hui au clergé grec, leur premier vœu, c'est de s'y soustraire. Ayant beaucoup à désirer dans l'ordre temporel, ils regardent néanmoins la réforme de leur église comme le premier pas à tenter vers une situation meilleure. Les imperfections de l'administration turque leur pèsent moins que les vices d'une administration ecclésiastique sans lien avec le pays, et qui trop souvent, comme les anciens pachas, ne voit en lui qu'une ferme en location à exploiter en l'épuisant. Sur qui les Bulgares font-ils retomber la responsabilité de leurs maux? Sur le patriarcat de Constantinople, en qui ils ne semblent voir que la plus acharnée de toutes les influences ennemies. Aussi a-t-on pu remarquer récemment, à l'occasion du firman délivré par la Porte aux patriarches grecs pour garantir leurs immunités, que les Bulgares n'ont point partagé la joie causée à Constantinople et dans l'Asie Mineure par cet événement, plus favorable en effet aux Grecs qu'aux Moldo-Valaques, aux Serbes et surtout aux Slaves de Bulgarie. Envisagé de ce point de vue, le patriarcat grec aurait ma-

nifestement beaucoup plus à gagner qu'à perdre en concourant à l'émancipation des diverses églises de Turquie, émancipation qui d'ailleurs, on l'a vu à l'occasion de celle de l'église du royaume hellénique, n'entraîne pas le rejet de toute suprématie ni une indépendance absolue, puisque le synode d'Athènes est obligé de prendre le saint chrême à Constantinople.

En somme, politiquement aussi bien que religieusement, les Grecs occupent vis-à-vis des autres chrétiens de l'empire ottoman une position analogue à celle qu'avaient les Magyars vis-à-vis des populations slaves et valaques de l'Autriche avant la révolution qui a brisé la puissance de la Hongrie. La comparaison est d'autant plus frappante, que, toute proportion gardée, il y a plus d'une ressemblance entre la constitution ethnographique de l'empire ottoman et celle de l'Autriche. Pour les Valaques et les Slaves de Turquie comme pour ceux d'Autriche, l'ennemi, ce n'est point le maître, ce n'est point la race gouvernante, l'Osmanli ou le Germain; c'est la race intermédiaire qui prétend ou prétendait jusque dans la dépendance conserver une domination oppressive sur les peuplades soumises dans des temps plus heureux. Il y a aujourd'hui, particulièrement dans le royaume de Grèce, un très grand nombre d'esprits qui, ne se rendant point un compte exact des dispositions des Slaves et des Moldo-Valaques, sont persuadés que, dans le cas d'une dissolution de la Turquie, les Hellènes seraient appelés à reconstituer l'empire de Bysance et à succéder à la suprématie des Turcs sur les autres populations chrétiennes de ces contrées. Ces esprits ne sont pas même éloignés de croire que c'est un droit qu'ils tiennent d'une sorte de supériorité de civilisation et de sang. Ainsi s'exprimaient également les Hongrois avant la terrible révolution qui est venue donner une si rude leçon à leur orgueil. Cette pensée de suprématie serait pour les Grecs la plus dangereuse des illusions; ils se briseraient comme les Hongrois contre l'idée de l'égalité des races entre elles, si chère aux imaginations parmi les Moldo-Valaques et les Slaves.

Du point de vue politique, c'est là une vérité frappante pour quiconque a observé de près le travail politique qui s'accomplit dans l'Europe orientale. Cette assertion n'est pas moins vraie dans le domaine des préoccupations religieuses et de l'administration ecclésiastique. Il viendra un moment où la suprématie religieuse du patriarcat de Constantinople pourrait n'être plus pour lui qu'un périlleux avantage, s'il ne tenait pas compte de l'esprit nouveau des peuples placés sous son autorité. Fermer les yeux sur cette nécessité, sous prétexte qu'elle ne serait pas urgente, ce serait ouvrir la voie aux

influences hostiles; ce serait fournir à ces influences, déjà trop puissantes, des prétextes d'intervention dans les affaires de la communion orientale en Turquie; ce serait exposer l'église de Constantinople à une destruction presque certaine au profit d'une église plus jeune et plus ambitieuse, à la fois instrument et mobile d'une politique envahissante. En se prêtant au contraire au mouvement qui porte les églises de Moldo-Valachie, de Serbie et de Bulgarie à se nationaliser de plus en plus, le patriarcat de Constantinople s'assurerait des alliés là où il ne trouve aujourd'hui que des sujets défians ou ennemis. L'intérêt est ici commun ainsi que le péril. Il s'agit pour chacune des populations chrétiennes de la Turquie du maintien de l'individualité nationale, qu'elles ont conservée sous la domination ottomane, et qu'elles perdraient sans nul doute sous une invasion russe.

Lorsqu'on étudie l'église d'Orient soit dans son histoire, soit dans sa condition présente, on voit toujours apparaître le besoin de nationalité. Au moment de la grande scission qui sépara la ville de Constantin de celle des papes, c'était le génie décentralisateur de l'Orient qui luttait contre le génie de l'unité transmis par Rome païenne à Rome catholique. Aujourd'hui cette pensée de décentralisation s'est généralisée : il n'est dans l'Europe orientale aucun peuple, si petit soit-il, qui n'en réclame le bénéfice. Chacun prétend ne relever que de ses traditions, en se donnant pour frontières, en religion aussi bien qu'en politique, celles de son idiome, qui pour tous est le vrai dépositaire de la vie nationale, l'arche sainte où sont renfermées les tables de la loi.

Il est malheureusement vraisemblable qu'il n'y a rien à gagner pour le catholicisme à ce mouvement des esprits; il est à craindre au contraire que le besoin d'associer plus étroitement que jamais les destinées de l'église à celles de la nation n'agisse sur la portion des Slaves et des Valaques restée catholique, en un sens favorable aux doctrines de l'église d'Orient. Les Latins de Bosnie, de Croatie et de Bohême pourraient se laisser un jour entraîner de ce côté, dans l'intention de se rapprocher des Serbes et des Bulgares, avec lesquels ils ont des liens de parenté et d'intérêt. L'existence d'une église uniate en pays slave aurait pu fournir un terrain propre aux transactions, et satisfaire peut-être aussi bien les Orientaux que les Latins, en les rapprochant; mais il ne reste aujourd'hui chez les Slaves que d'impuissans débris de l'œuvre de Cyrille et de Methode, et à défaut de ce terrain intermédiaire où les deux pensées extrêmes auraient pu se rencontrer, la communion orientale, on ne saurait se le dissi-

muler, a plus de chances que le latinisme dans l'effort que font les Slaves des Carpathes pour associer plus étroitement leurs espérances à celles des Slaves du Balkan. Si l'on doutait de ces tendances des Slaves latins à s'éloigner de Rome, il suffirait de signaler les récens travaux des historiens de la Bohême sur Jean Huss et sur ses doctrines, généralement considérées aujourd'hui comme une des grandes manifestations de la vie nationale de ce foyer du slavisme contemporain.

Mais s'il est à redouter que ce mouvement religieux, dirigé par l'esprit de nationalité, ne s'accomplisse au détriment de Rome, il y a du moins lieu de croire qu'il ne profitera pas à la grande puissance dont l'action menace l'Europe orientale d'une unité bien autrement redoutable que ne le serait l'unité romaine, même dans l'hypothèse d'un triomphe auquel elle est loin de songer. La papauté n'a jamais poursuivi dans ces contrées qu'une suprématie purement religieuse. Encore doit-on se rappeler qu'appréciant avec équité l'attachement des Orientaux pour les formes extérieures de leur culte et la discipline ecclésiastique de leurs églises, le saint-siége professe pour ces antiques traditions un respect qui limite aux seuls dogmes fondamentaux l'unité qu'il réclame. L'unité que recherche la Russie présente un autre caractère, et quand le gouvernement russe, à l'occasion de l'encyclique du pape ou de la question des lieux-saints, est venu entretenir les Orientaux de son zèle pour leur cause, ils étaient en droit de lui répondre que le danger est pour leurs églises beaucoup plus à Saint-Pétersbourg qu'à Rome. Le travail d'idées entrepris depuis quelques années par chacun de ces peuples pour conserver et raffermir leur individualité politique, religieuse et littéraire, semble avoir été inspiré par la vue même de ce danger. En se proposant de nationaliser de plus en plus leurs églises, les populations de l'Europe orientale ne semblent vouloir que se mettre mieux en mesure de défendre leur autonomie politique, et elles n'ignorent point quel est le véritable ennemi des destinées qu'elles rêvent. La politique actuelle de la Russie en Orient n'est pas faite d'ailleurs pour les rassurer. Protectorat religieux ou protectorat politique, elles ont pour l'un et l'autre les mêmes défiances, que leur inspire du reste le protectorat dont quelques-unes connaissent l'esprit pour en avoir subi le fardeau.

H. Desprez.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

SA VIE ET SES OUVRAGES.

VIII.[1]

RUPTURE DE ROUSSEAU AVEC Mme D'ÉPINAY, GRIMM ET DIDEROT.

Il y a dans la rupture de Jean-Jacques Rousseau avec Mme d'Épinay, avec Grimm et Diderot, avec le parti philosophique, deux points à considérer : il y a le récit de la rupture et ses causes particulières, il y a aussi ses causes et ses effets généraux. L'histoire de cette rupture et le détail de ses causes sont une enquête curieuse sur le caractère de Rousseau. L'étude des causes générales se rattache à toute l'histoire littéraire du XVIIIe siècle et à cette grande scission qui se fait dans le parti philosophique entre ceux qui s'approchent du matérialisme pour mieux éviter de rencontrer Dieu et la religion, et ceux qui se rapprochent du spiritualisme et de Dieu sans vouloir aller jusqu'au christianisme. Il y a peu d'athées et de matérialistes décidés dans le XVIIIe siècle, mais l'athéisme et le naturalisme ont beaucoup d'amis involontaires. Il y a aussi peu de chrétiens sévères et fervens dans le monde lettré du XVIIIe siècle, mais le christianisme et les idées religieuses y ont gardé aussi beaucoup d'amis involontaires. Le christianisme et l'athéisme sont pour ainsi dire les deux pôles opposés du

(1) Voyez les divers chapitres de cette série dans les livraisons de la *Revue* du 1er janvier, du 15 février, du 1er mai, du 1er août, du 15 novembre 1852, du 15 juin et du 15 septembre 1853.

monde lettré de ce siècle, et les idées penchent vers l'un ou vers l'autre de ces pôles selon leur nature et leur goût; il y en a peu toutefois qui se décident à toucher à l'un ou à l'autre. Ces divers degrés de rapprochement font les deux grands partis philosophiques qui divisent avec mille nuances la société du temps. Voltaire est dans l'un de ces partis, le parti le plus irréligieux sans être athée, Rousseau dans l'autre, et sa rupture avec Grimm et Diderot lui donna la liberté de prendre la place qui lui appartenait dans le parti qui défendait Dieu et le spiritualisme, et qui était religieux sans être chrétien. Étrange confusion d'idées propre à certains siècles où il est plus facile de savoir ce qu'on n'est pas que ce qu'on est.

Je laisse de côté aujourd'hui tout ce qui se rapporte aux causes générales de la rupture de Rousseau avec Grimm et Diderot et aux penchans de son esprit; je veux m'attacher seulement à l'histoire particulière de cette rupture, je veux en suivre les détails, afin de continuer à étudier de près le caractère de Rousseau. Comme je vais bientôt arriver à l'*Émile*, et que j'ai hâte de laisser l'homme pour n'avoir plus à m'occuper que de l'écrivain, je veux achever, par le récit détaillé de la rupture avec Diderot, le portrait moral que j'essaie de tracer.

I.

La rupture de Rousseau avec Diderot a deux époques et deux sujets différens : — d'abord la querelle entre Rousseau et Diderot à cause du séjour que Rousseau voulait faire à l'Ermitage pendant l'hiver de 1756 à 1757, — cette querelle est apaisée tant bien que mal par l'intervention de Mme d'Épinay; — ensuite la querelle à propos du voyage de Mme d'Épinay à Genève, quand Diderot veut que Rousseau accompagne celle-ci à Genève, que Rousseau s'y refuse, et qu'alors, se livrant à ses défiances, il accuse Mme d'Épinay d'avoir tramé un complot pour l'emmener à Genève, rompt avec Grimm, quitte l'Ermitage, et enfin se brouille sans retour avec Diderot. La première querelle est dans l'hiver de 1756-1757; la seconde, dans l'hiver de 1757-1758. Le printemps et l'été de 1758 sont remplis par la passion de Rousseau pour Mme d'Houdetot (1). 1757 et 1758 sont, comme on le voit, les deux années les plus orageuses de la vie de Rousseau.

(1) J'ai à réparer une erreur et une inexactitude que j'ai faite dans le précédent article : j'ai rapporté et rapproché le témoignage de Mme Broutain et le témoignage de mon parent M. Hochet sur les lettres de Jean-Jacques Rousseau à Mme d'Houdetot, et que Mme d'Houdetot avait brûlées. C'est de Mme Broutain que M. Hochet tenait l'histoire de ces lettres brûlées : cela ne fait donc pas deux témoignages, mais un seul. Ce n'est pas non plus à Eaubonne, comme je le dis, mais à Sannois que M. Hochet a vu Mme d'Hou-

Rousseau prétend dans ses *Confessions* qu'il y avait un complot de la part de ses amis de Paris, et surtout de la part de Diderot, « pour l'arracher de la solitude de l'Ermitage, à force de l'y tourmenter (1). » Ici distinguons soigneusement les sentimens des divers personnages. Grimm et Diderot blâmèrent tous deux l'établissement de Rousseau à l'Ermitage, Grimm par intérêt pour Mme d'Épinay, Diderot ne concevant pas que Rousseau pût se décider à vivre ainsi dans la solitude, ni surtout à passer l'hiver à l'Ermitage. Dès le printemps de 1756, au moment où Rousseau venait d'accepter l'offre que lui faisait Mme d'Épinay d'habiter l'Ermitage, Grimm avait dit à Mme d'Épinay : « Vous rendez à Rousseau un fort mauvais service de lui donner l'habitation de l'Ermitage, mais vous vous en rendez un bien plus mauvais encore : la solitude achèvera de noircir son imagination; il verra tous ses amis injustes, ingrats, et vous, toute la première, si vous refusez une seule fois d'être à ses ordres. Il vous accusera de l'avoir sollicité de vivre auprès de vous et de l'avoir empêché de se rendre aux vœux de sa patrie... Je vous jure que ce qui peut vous arriver de moins fâcheux dans tout ceci, c'est de vous donner un ridicule : on croira que c'est par air et pour faire parler de vous que vous avez logé Rousseau (2). » Mme d'Épinay rejeta bien loin les conseils de Grimm; elle le trouva même injuste envers Rousseau. « Je suis persuadée, disait-elle, qu'il n'y a que façon de prendre cet homme pour le rendre heureux : c'est de feindre de ne pas prendre garde à lui et de s'en occuper sans cesse. — Que vous connaissez mal votre Rousseau! disait Grimm à Mme d'Épinay. Retournez toutes vos propositions, si vous voulez lui plaire; ne vous occupez guère de lui, mais ayez l'air de vous en occuper beaucoup; parlez de lui sans cesse aux autres, même en sa présence, et ne soyez point la dupe de l'humeur qu'il vous en marquera... » Il ajoutait : « Au reste, je vous conseille très fort, madame, de travailler de loin à le détourner de passer l'hiver prochain à l'Ermitage. Je vous jure qu'il y deviendra fou; mais cette considération à part, qui ne laisse pas d'être forte, il serait en vérité barbare d'exposer la vieille Levasseur à rester six mois sans secours dans un lieu inabordable par le mauvais temps, sans société, sans distractions, sans ressource : cela serait inhumain (3). » Pour prévoir aussi bien quelle serait la conduite de Rousseau avec Mme d'Épi-

detot et M. de Saint-Lambert et s'est souvent entretenu avec eux, mais non pas des lettres de Rousseau ou de ses *Confessions*, car, ainsi que l'avait remarqué M. Hochet, Mme d'Houdetot et M. de Saint-Lambert, en véritables gens du monde, n'aimaient pas le bruit de roman que Rousseau avait fait autour d'eux.

(1) *Confessions*, livre IX.

(2) *Mémoires de Mme d'Épinay*, t. II, p. 280.

(3) *Ibid.*, t. II, p. 298-299.

nay, Grimm avait un grand avantage sur elle : il connaissait Rousseau et savait que chez lui, comme chez beaucoup d'hommes, l'orgueil était le principe de tout, tandis que Mme d'Épinay, à titre de femme, croyait qu'il y avait là seulement un cœur inquiet et malheureux, ce qui l'attirait.

Grimm croyait donc que Mme d'Épinay aurait à se repentir de sa bonté avec Rousseau, parce que celui-ci ne pourrait pas supporter la solitude et qu'il deviendrait fou; de plus, il trouvait qu'il y aurait de l'inhumanité à faire passer l'hiver à l'Ermitage à Mme Levasseur et à sa fille Thérèse. Ce sentiment-là était suggéré à Grimm par ces deux femmes qui ont eu sur la vie de Rousseau une si fatale influence, et d'autant plus grande que Rousseau ne s'en doutait pas. Les *gouverneuses* avaient grand'peur de passer l'hiver à l'Ermitage, seules et loin de tout commérage, loin aussi des cadeaux et des libéralités qu'elles avaient l'art d'obtenir des amis que Rousseau avait dans le grand monde. Elles allaient donc semer l'alarme chez les amis de Rousseau, se faisant plaindre et peut-être aussi se faisant dédommager d'avance. « Je n'ai pu gagner Rousseau pour l'engager à quitter l'Ermitage cet hiver, dit Mme d'Épinay; Mmes Levasseur n'osent lui marquer leurs craintes, parce qu'il leur fait entendre que si on le contrariait davantage, il s'en irait sans mot dire et les laisserait maîtresses de leur sort. MM. Grimm et Gauffecourt ont en vain, comme moi, épuisé leur éloquence. Il est certain que son humeur le gagne de jour en jour, et je redoute pour lui l'effet de cette solitude profonde durant six mois. »

L'effroi que les gouverneuses avaient de passer l'hiver à la campagne paraissait fort naturel aux gens du monde près desquels elles allaient se plaindre. Le monde du XVIIIe siècle n'aimait pas la campagne, et ce fut Rousseau qui lui apprit à l'aimer, et plus encore peut-être à la vanter qu'à l'aimer. Le goût de la campagne est un goût récent et qui ne vient qu'à certains momens de la société et de l'histoire. Je doute fort qu'en l'âge d'or on aimât beaucoup la campagne; on l'aime mieux dans l'âge de fer, parce qu'il est dans le cœur de l'homme d'aimer surtout ce qu'il n'a pas. Il faut pour aimer les champs être un peu las de la ville. Or, depuis le XVIe jusqu'au milieu du XVIIIe siècle, la société et le monde étaient des plaisirs encore trop nouveaux et trop peu goûtés pour qu'on en fût déjà las : la ville l'emportait sur la campagne. La terre n'était que la propriété : elle faisait la fortune du riche, elle ne faisait pas son agrément. La meilleure campagne était celle qui rapportait le plus ou bien encore celle où l'on parvenait à vivre comme à la ville, et non pas celle qui était la plus riante aux yeux. Que faire à la campagne si l'on n'y avait pas les plaisirs et le monde de Paris? « Personne ne

venait me voir, dit Mme d'Épinay, qui avait quitté La Chevrette en plein été; j'allais me trouver exactement seule, et j'ai préféré venir à Paris rendre service à mes amis et m'amuser auprès d'eux (1). » Voilà l'amour de la campagne au XVIIIe siècle, avant les conversions vraies ou feintes que fit Rousseau.

Quand les amis de Rousseau le virent partir pour l'Ermitage et s'y séquestrer, ils dirent que c'était un caprice qui passerait bientôt; quand ils virent qu'il voulait y passer l'hiver, ils ajoutèrent que c'était une folie, et bientôt même, s'apitoyant sur les gouverneuses, que c'était une inhumanité. « La coterie holbachique prédisait hautement, dit Rousseau au commencement du neuvième livre de ses *Confessions*, que je ne supporterais pas trois mois de solitude, et qu'on me verrait dans peu revenir avec ma courte honte vivre comme eux à Paris. » Non-seulement il ne revint pas, mais il déclara qu'il voulait rester l'hiver à la campagne.

Qu'y a-t-il jusqu'ici dans tout cela? Rousseau veut passer l'hiver à l'Ermitage, et ses amis l'en dissuadent, parce que la campagne leur fait horreur en hiver, et ne leur plaît que médiocrement dans l'été. J'y trouve une sollicitude d'amitié un peu tracassière, mais je ne vois pas de complot contre Rousseau. Ici arrive Diderot avec sa sensibilité déclamatoire et théâtrale, avec son zèle bruyant, avec ses airs impérieux et ses phrases d'oracle. Rousseau a tort de prendre Diderot pour un conspirateur et un méchant; mais il aurait mille fois raison de le prendre pour le plus importun et le plus impatientant des amis.

Je ne veux pas faire ici le portrait de Diderot : je veux seulement expliquer comment Rousseau et Diderot ne pouvaient guère, avec leurs caractères et leurs habitudes, s'entendre et se supporter longtemps. Grimm dit dans une lettre à Mme d'Épinay : « J'admire que tout le monde ait des tracasseries avec Diderot. Depuis cinq ans que je suis son ami intime et qu'il est pour moi l'homme du monde que j'aime le plus, je n'ai jamais entendu parler de rien : c'est que, pour faire des tracasseries, il faut être deux, et que tous ces bavards ne font qu'abuser de sa franchise et de sa bonne foi (2). » Grimm a raison. Pour faire des tracasseries, il faut être deux, un *tracassant* et un *tracassable*. Or Grimm avait un grand bonheur : il n'était pas tracassable; mais cela ne prouve pas que Diderot ne fût pas tracassant. Il avait sa manière de l'être, et cette manière ne s'accordait pas le moins du monde avec la nature de Rousseau, le plus tracassable des hommes. Diderot, au fond, était bon et sensible; mais il s'était

(1) *Mémoires de Mme d'Épinay*, t. III, p. 118.
(2) *Ibid.*, t. III, p. 18.

habitué à mettre en dehors plus de sentimens encore qu'il n'en avait. Il y a des hommes, et c'est le grand nombre, dont la difficulté est d'égaler la parole à la pensée. Chez Diderot, au contraire, la parole allait au-delà de la pensée et de l'émotion. Il avait une nature éloquente et oratoire qui tournait tout en déclamation; il n'était point faux et hypocrite; il était comédien, et cela naturellement. Tout lui était une scène et une situation; il n'était jamais lui-même, et toujours dans un rôle; jamais à la ville, toujours au théâtre. L'acteur, sans le vouloir et sans le savoir, remplaçait l'homme. Ces natures-là sont plus fréquentes qu'on ne le croit. Comment s'arranger avec elles? Il faut faire ce que faisait Grimm avec Diderot, c'est-à-dire ramener toutes choses à la vérité, rabattre beaucoup des paroles, et ne s'en prendre qu'au sentiment, laisser l'acteur et aller à l'homme, ne point enfin abuser de ce que Grimm appelle amicalement la franchise et la bonne foi de Diderot, et de ce que j'appelle ce génie déclamatoire et bruyant qui, comme un écho, grossissait tout ce qu'il entendait, et, comme un microscope, agrandissait tout ce qu'il voyait. Grimm, qui avait l'oreille juste et l'œil perçant, à travers l'écho entendait le son exact, et à travers le microscope retrouvait la proportion juste; c'est par là qu'il n'était pas tracassable. Rousseau était tout le contraire; il avait dans l'imagination ce que Diderot avait dans la parole : il grossissait tout. Au lieu de comprendre, comme Grimm, que Diderot était un personnage d'optique qu'il fallait ramener à sa taille naturelle, il prenait Diderot au sérieux, croyait aux tragédies qu'il jouait, confondait l'acteur avec l'homme, et sortait pénétré d'admiration ou d'horreur, d'amour ou de haine, sans se dire jamais qu'il sortait du théâtre. Comment se le serait-il dit? La vie réelle n'existait pas pour Rousseau. Son imagination, toujours dans les extrêmes, lui faisait un monde peuplé de vertus de l'âge d'or, ou de méchancetés de l'âge de fer. Le malheur, c'est qu'avec tous ses amis Rousseau commençait par les croire de l'âge d'or, et finissait par les croire de l'âge de fer. Il ne vivait pas, il rêvait; seulement il y avait cette différence entre lui et Diderot, que, rêvant tous deux, l'un en dehors, si je puis parler ainsi, et l'autre en dedans, Diderot de ses rêves ne faisait qne des phrases, et, la phrase faite, oubliait le rêve, tandis que Rousseau de ses rêves faisait des actions, et, une fois l'action faite, oubliait aussi le rêve, s'attachant à ce qu'il avait fait comme à une vérité. Quand ces deux rêveurs se rencontraient, quand la parole exagérée et bruyante venait heurter la pensée crédule et soupçonneuse, Dieu sait alors quels effets résultaient de cette rencontre. Rien ne gardait plus sa proportion naturelle. Où il y avait un conseil amical à donner, l'un faisait une tirade déclamatoire et sentimentale, et l'autre à son tour, où il

n'y avait qu'une déclamation de théâtre, voyait un complot ou une trahison. Nulle part ce défaut de justesse de ton dans l'un, et de justesse de jugement dans l'autre, n'est plus visible que dans l'histoire que nous racontons en ce moment.

Rousseau voulait passer l'hiver à la campagne, et ses amis ne le voulaient pas. Les gouverneuses surtout s'en effrayaient. Ce dissentiment n'avait rien de bien grave; il n'y avait certes pas d'*inhumanité* à vouloir rester l'hiver à l'Ermitage, et il n'y avait pas non plus de perfidie à vouloir que Rousseau vînt à Paris. Entre gens simples et sensés, deux ou trois mots eussent fini l'affaire : entre Diderot et Rousseau, les choses ne pouvaient pas se passer de cette façon simple et raisonnable. Diderot, dans la préface du *Fils naturel*, avait dit, à propos de je ne sais plus quoi : « Il n'y a que le méchant qui soit seul. » Rousseau lut cette phrase, et il s'imagina que Diderot, en l'écrivant, avait pensé à lui : pure vision d'une vanité et d'une imagination inquiètes! Diderot n'avait-il à penser qu'à Rousseau? N'y avait-il que Rousseau qui voulût être solitaire? Était-ce vivre en solitaire que de vivre à la campagne avec sa femme et sa belle-mère, à quatre lieues de Paris? Rousseau pourtant écrit à Diderot pour se plaindre. A cette lettre, qu'eût répondu un ami ordinaire, point déclamateur, point bruyant de paroles, point théâtral, un autre que Diderot enfin? « Mon ami, vous vous êtes mépris; je n'ai pas pensé à vous; vous n'êtes pas un solitaire. » Diderot répond : « Vous n'êtes pas de mon avis sur les ermites; dites-en tout le bien qu'il vous plaira; vous serez le seul au monde dont j'en penserai; encore y aurait-il bien à dire là-dessus si l'on pouvait vous parler sans vous fâcher. Une femme de quatre-vingts ans (1) ! » Il y a de l'emphase sentimentale dans cette exclamation : Une femme de quatre-vingts ans! C'est le style de Diderot. Rousseau aurait dû lui répondre que la mère Levasseur n'était pas ce qu'on appelle dans le monde, avec un sentiment de respect bien naturel, une femme de quatre-vingts ans : c'était une vieille commère bavarde et gourmande, qui, comme bavarde, regrettait ses caquets de Paris, et, comme gourmande, regrettait les douceurs qu'elle se faisait donner par les amis de Rousseau; mais Rousseau était l'homme du monde le moins capable de traiter les petites choses et les petites gens avec le sans-façon de la vérité. Il aimait mieux au besoin d'une commère faire une conspiratrice; il aimait mieux créer des complots que de voir des ridicules ou des petitesses. Aussi, dans ses *Confessions*, met-il la mère Levasseur dans le complot tramé contre lui par ses amis (2).

(1) *Confessions*, livre IX.

(2) « On avait besoin de la vieille pour arranger le complot. Il est étonnant que durant

Quant à la lettre de Diderot, au lieu de piquer le ballon avec une épingle, ce qu'il fallait toujours faire avec les phrases de Diderot, Rousseau se plaint à Mme d'Épinay que Diderot l'injurie. « Ma chère amie, écrit-il à Mme d'Épinay, il faudra que j'étouffe, si je ne verse pas mes peines dans le sein de l'amitié. Diderot m'a écrit une lettre qui me perce l'âme; il me fait entendre que c'est par grâce qu'il ne me regarde pas comme un scélérat, et *qu'il y aurait bien à dire là-dessus :* ce sont ses termes. Et cela, savez-vous pourquoi? Parce que Mme Levasseur est avec moi; eh bon Dieu! que dirait-il de plus si elle n'y était pas? Je les ai recueillis dans la rue, elle et son mari, dans un âge où ils n'étaient plus en état de gagner leur vie... Tout cela n'est rien, et je ne suis qu'un scélérat, si je ne lui sacrifie encore mon bonheur et ma vie et si je ne vais mourir de désespoir à Paris pour son amusement. Hélas! la pauvre femme ne le désire point; elle ne se plaint point; elle est très contente (1); mais je vois ce que c'est, M. Grimm ne sera pas content lui-même qu'il ne m'ait ôté tous les amis que je lui ai donnés. Philosophes des villes, vous me consolez bien de n'être qu'un méchant! J'étais heureux dans ma retraite : la solitude ne m'est point à charge; je crains peu la misère; l'oubli du monde m'est indifférent; je porte mes maux avec patience; mais aimer, et ne trouver que des cœurs ingrats! ah! voilà le seul mal qui me soit insupportable (2)! » Cette lettre, où Rousseau me semble se plaindre en déclamateur d'une déclamation, ne toucha pas beaucoup Mme d'Épinay. Rousseau en effet, en accusant Grimm, n'avait pas pris le bon moyen de se faire écouter. Elle essaya pourtant de calmer Rousseau; elle n'y réussit pas. Elle juge d'ailleurs fort bien la correspondance entre les deux philosophes, quoique avec un peu de complaisance pour Diderot : « La lettre que Rousseau a écrite à M. Diderot est remplie d'invectives et de mauvaises chicanes, tandis qu'il aurait eu beau jeu avec de la modération, car en effet celles qu'on lui écrit sont un peu dures. Il faut pourtant convenir qu'avec de la bonne foi, il n'y aurait jamais eu un instant de tracasserie à tout cela. Diderot, pour toucher son ami sur le sort de sa vieille gouvernante, a voulu sans doute lui mettre sous les yeux les reproches qu'il aurait à se faire, s'il lui arrivait malheur... L'imagination de Diderot lui a fait voir la bonne Levasseur malade, au lit de mort, faisant à Rousseau le discours le plus pathétique, et Rousseau n'ayant à opposer à ce tragique tableau que des raisons faibles et puériles... Dès lors

tout ce long orage ma stupide confiance m'ait empêché de comprendre que ce n'était pas moi, mais elle qu'on voulait ravoir à Paris. » *Confessions*, livre IX.

(1) La mère Levasseur mentait à Rousseau quand elle lui disait qu'elle était très contente de passer l'hiver à l'Ermitage.

(2) *Correspondance*, 1757.

il ne le voit plus que comme un ingrat, un assassin; il n'est plus digne de son estime. Il se persuade que tout ce qui peut arriver est arrivé, et il lui dit sans façon qu'il est un barbare. C'est un fort beau morceau de poésie que ces deux lettres de Diderot (1). »

Mme d'Epinay a raison, Diderot faisait un drame; mais j'avoue que, sans avoir l'inquiétude ombrageuse de Rousseau, je saurais fort mauvais gré à celui de mes amis qui ferait un drame de mes souffrances. Sans doute Rousseau eût bien fait de prendre froidement la poésie de Diderot; il eût même bien fait « de lui rire au nez pour toute réponse, » comme il se reproche dans les *Confessions* de ne l'avoir pas fait; mais je comprends qu'on n'aime pas à voir faire de la poésie sur son dos, pas plus qu'on n'aime le médecin qui fait des expériences de médecine à nos dépens. Êtes-vous mon ami? conseillez-moi, avertissez-moi, prenez part à mes peines; mais ne prenez pas mes chagrins ou mes embarras pour matière de discours français, ou bien j'aurai le droit de vous dire que vous êtes un grand poète qui aime mieux son art que son ami.

Ces réflexions m'amènent naturellement aux règles que Rousseau veut établir en amitié. Premièrement il veut que ses amis soient ses amis et non pas ses maîtres, dit-il; qu'ils lui rendent service sans prendre un certain air de supériorité qui lui déplaît. S'il survient une querelle et qu'il se mette lui-même en colère mal à propos, ses amis ne doivent pas s'y mettre à son exemple, ou bien ils ne l'aiment pas... En qualité de malade, il a droit aux ménagemens que l'humanité doit à la faiblesse et à l'humeur d'un homme qui souffre... Enfin il est pauvre, et cet état mérite encore des égards. « Tous ces ménagemens que j'exige, dit-il à Mme d'Épinay qu'il n'avait point encore accusée, vous les avez eus sans que je vous en parlasse, et sûrement jamais un véritable ami n'aura besoin que je les lui demande; mais, ma chère amie, parlons sincèrement : me connaissez-vous des amis (2)? »

« Me connaissez-vous des amis? » disait Rousseau à Mme d'Épinay. — Pouvez-vous avoir des amis? — Telle était la seule réponse que Mme d'Épinay avait à faire à Rousseau. Ce n'est pas que les maximes que Rousseau prétend établir en amitié soient fausses et injustes, gardons-nous de le croire. Les amis ne doivent être ni tyranniques, ni injurieux, ni vains, ni durs, ni insoucians : ils doivent supporter les défauts de leurs amis malades. Rousseau a raison; ce sont là vraiment les devoirs de l'amitié. Qu'est-ce donc que je reproche à Rousseau? Une seule chose, mais capitale, et qui rend l'amitié impossible : il érige en droits pour lui-même les devoirs

(1) *Mémoires de Mme d'Épinay*, t. II, p. 325.
(2) *Correspondance*, 1757.

qu'il impose à ses amis. Oui, je dois supporter la mauvaise humeur de mon ami malade, mais il n'a pas le droit d'avoir de la mauvaise humeur contre moi. Oui, quand mon ami a tort et qu'il se fâche, je dois être doux et indulgent avec lui, je dois le ménager; mais il n'a pas le droit d'avoir toujours tort et de toujours se fâcher contre moi. Oui, je ne dois pas être fier et vain des services que je rends à mon ami, mais il n'a pas le droit d'être particulièrement ingrat envers moi. L'homme a plus de devoirs qu'il n'a de droits, et tous les devoirs que j'ai envers mon prochain ne sont pas des droits que mon prochain a sur moi. C'est même, si nous y prenons garde, cet excédant des devoirs sur les droits qui maintient ici-bas la société morale. Nous voulons souvent détruire cet ordre établi de Dieu, changer en droits pour tous les devoirs du prochain envers nous. Ainsi l'aumône est le devoir du riche : nous en faisons le droit du pauvre. Je dois aimer mon prochain comme moi-même; mais le prochain a-t-il le droit de me dire : Aime-moi! A cela je suis tenté de répondre : Sois aimable! L'accomplissement des devoirs est une vertu; mais le prochain n'a pas le droit d'exiger que j'aie de la vertu à son profit, sans quoi la vertu des uns serait le péché des autres, ce qui n'est pas dans l'ordre moral; car de cette manière, si par vertu je nourris mon prochain, mon prochain deviendra paresseux; si je suis humble, mon prochain deviendra orgueilleux, — de telle sorte que le plus sûr moyen de rendre la société impossible, c'est de créer autant de droits dans ce monde qu'il y a de devoirs. Chacun alors en effet ne pensera plus qu'aux droits qu'il a, oubliant les devoirs, et ces devoirs exigés deviendront insupportables. Telle est l'erreur du code d'amitié que fait Rousseau. Il s'arroge comme droits tous les devoirs qu'il impose à ses amis, et parce que ses amis doivent être doux, indulgens, affectueux, tolérans avec lui, il croit avoir le droit d'être capricieux, fantasque, défiant et grondeur avec eux.

Le petit code d'amitié que Rousseau rédigeait à son profit m'a fait relire le *De Amicitiâ* de Cicéron. Je ne veux pas faire ici une comparaison entre le traité de Cicéron et la lettre de Rousseau. Je citerai seulement ce passage qui me semble fort bien s'appliquer aux deux caractères de Rousseau et de Diderot, et qui explique comment la durée de leur amitié était impossible : « Un ami, dit Cicéron, ne doit pas aimer à accuser son ami ou à l'entendre accuser... La bonne amitié ne doit pas seulement repousser les accusations contre nos amis, elle ne doit pas être soupçonneuse; elle ne doit pas croire aisément qu'un ami a manqué envers nous de foi et de tendresse (1). » Voilà pour Rousseau; voici maintenant pour Diderot : « Il faut aussi

(1) *De Amicitiâ*, ch. 18.

en amitié une grande douceur de façons et de paroles; jamais de hauteur ni de dureté. L'amitié doit toujours avoir une familiarité aimable et douce; rien de tendu ni de sévère; il faut qu'elle soit facile et avenante. » C'est cette douceur et cette facilité qui manquaient à Diderot. Il ne manquait pas au fond de bonté, il manquait de bonhomie. Le funeste penchant qu'il avait à mettre en scènes de théâtre et de roman tous les incidens de la vie ordinaire gâtait ses bonnes qualités. Il était tracassier afin d'être dramatique.

Cependant, grâce à l'intervention de Mme d'Épinay, la querelle de Rousseau et de Diderot s'était apaisée. Rousseau avait été à Paris voir Diderot; Diderot était venu à l'Ermitage. « Vous aviez bien raison de vouloir que je visse Diderot, écrit Rousseau à Mme d'Épinay, il a passé hier la journée ici. Il y a longtemps que je n'en ai passé d'aussi délicieuse. Il n'y a point de dépit qui tienne contre la présence d'un ami. » Mais il n'y a pas de réconciliation non plus qui ne laisse de trace, et bientôt survint une nouvelle querelle qui fut une rupture. Cette fois la rupture ne fut pas seulement avec Diderot, elle fut avec tous les anciens amis de Rousseau, avec Mme d'Épinay, avec Grimm, avec Diderot, avec tout le parti philosophique.

II.

Quelles étaient les dispositions d'esprit de Rousseau au moment de cette seconde querelle? L'hiver de 1756-57, cet hiver que Rousseau avait voulu passer à l'Ermitage en dépit de ses amis et de ses gouverneuses, était fini. Rousseau était réconcilié avec Diderot. Mme d'Houdetot était venue s'établir à Eaubonne, et la passion que Rousseau avait prise pour elle avait rempli son été; mais cette passion avait été malheureuse : Saint-Lambert était revenu, et, pour marquer son mécontentement à Rousseau, dormait impertinemment aux lectures que lui faisait celui-ci (1). Mme d'Houdetot était froide et sérieuse. C'était dans l'âme de Rousseau une première cause de dépit et d'amertume. Mme d'Épinay, quoiqu'elle eût pardonné à Rousseau l'indigne soupçon qu'il avait eu contre elle, d'avoir écrit une lettre anonyme à Saint-Lambert pour l'avertir de l'amour de Rousseau pour Mme d'Houdetot, Mme d'Épinay n'avait plus pour lui qu'une sorte de compassion sans affection, et Rousseau, qui se souvenait de l'avoir offensée, se sentait embarrassé avec elle. Enfin Grimm, qui avait suivi le maréchal d'Estrées en Allemagne comme secrétaire pendant la campagne de 1757, Grimm était revenu et régnait à La Chevrette, chez Mme d'Épinay.

(1) *Confessions*, livre IX.

Si j'étais le moins du monde disposé à croire que les amis de Rousseau conspiraient contre lui, je croirais volontiers avec Rousseau, dans ses *Confessions*, que Grimm était le chef ou l'inventeur du complot. Grimm en effet avait un grand tort envers Rousseau : il avait une clairvoyance impitoyable; il voyait tous les travers de Rousseau, comprenait mieux que personne quels devaient en être les effets, et en avertissait ses amis, Mme d'Épinay surtout; s'étant bien vite aperçu que Rousseau ne pouvait pas avoir d'amis, il ne l'aimait plus, et s'en garait comme d'un maniaque ou d'un fou. Cette conduite n'est pas celle d'un conspirateur aux yeux de quiconque sait les torts du caractère de Rousseau; mais aux yeux de Rousseau, qui naturellement ignorait ses propres torts, elle devait tout à fait avoir l'air d'une conspiration. La meilleure manière d'expliquer ce que je veux dire en ce moment est de prendre çà et là dans les *Mémoires de Mme d'Épinay*, si favorables à Grimm, quelques traits de la conduite de Grimm envers Rousseau. Cette conduite est toujours sage et sensée, mais elle n'est pas d'un ami. Grimm a toujours raison, soit dans ses jugemens, soit dans ses procédés avec Rousseau, mais il a durement raison.

Rousseau, réconcilié avec Mme d'Épinay, se reprochait souvent, soit comme une injustice, soit comme une maladresse, d'avoir accusé Grimm auprès de Mme d'Épinay. Il voulait, disait-il, une fois que Grimm serait revenu, réparer les torts qu'il avait envers lui. « Aidez-moi, aidez-moi, m'a-t-il dit d'un air pénétré, raconte Mme d'Épinay dans une lettre qu'elle écrit à Grimm, à retrouver un ami qui n'a jamais cessé de m'être cher. — Je lui ai promis de vous engager à l'écouter; je n'ai rien promis de plus, c'est à vous de faire le reste... Plus nous lui connaissons d'orgueil, plus sa démarche me paraît sincère; mais il a besoin d'être soutenu et encouragé (1). » On voit que Mme d'Épinay craint que Grimm ne soit froid et sec avec Rousseau, et ne le traite comme un homme avec qui il est décidé à rompre. Voyons le récit de la réconciliation que Mme d'Épinay tâchait de ménager entre Rousseau et Grimm. Ce sont toutes ces réconciliations successives, réconciliation avec Diderot, réconciliation avec Mme d'Épinay, réconciliation avec Grimm, qui amenèrent inévitablement la grande et suprême rupture.

Grimm, étant revenu à Paris, part pour Épinay avec Mme d'Épinay. « Rousseau nous y attendait, dit Mme d'Épinay. M. Grimm, que j'avais prévenu qu'il l'y trouverait, me prédit que leur explication se passerait en bavardage, et que Rousseau ne dirait pas un mot de ce qu'il devait dire. « Au reste, avait-il ajouté, s'il fait un pas, j'en ferai « quatre : vous pouvez y compter. » Grimm avait bien deviné. Rous-

(1) *Mémoires de Mme d'Épinay*, t. III, p. 129.

seau courut à lui en lui tendant la main, non comme quelqu'un qui a des torts et qui cherche à les réparer, mais comme un homme généreux qui tend la main à un coupable et qui pardonne. M. Grimm *le reçut avec le ton qu'il avait pris depuis longtemps avec lui.* Au bout d'une demi-heure, il se retira dans son appartement et y fut assez longtemps. Rousseau n'avait pas l'air à son aise. — Il se fait tard, me dit-il tout d'un coup; Grimm ne descend pas. Si je l'allais trouver, qu'en dites-vous, madame? — Tout comme il vous plaira, lui dis-je; mais si c'est avec la disposition où vous étiez lorsqu'il est arrivé, avec l'air de protection... — Pardieu, madame, vous êtes d'une tyrannie inconcevable; voulez-vous que j'affiche mes torts et mon pardon? Cela ne sera point. — J'ai cru, monsieur, que c'était le rôle qui vous convenait après avoir affiché votre injustice. Est-ce dans le silence de votre cabinet que vous l'avez accusé de vous avoir fait perdre le pain que vous vous efforciez de gagner (1)? Est-ce au fond de votre cœur que vous l'avez soupçonné de vous décrier?... — Il me tourna le dos brusquement et s'en alla dans le jardin. M. Grimm rentra, et ne voyant plus Rousseau, il me demanda en riant si j'étais contente de sa réception. — Non, assurément, lui dis-je. — Il me plaisanta sur la crédulité que j'avais mise à son repentir. — Je parierais, ajouta-t-il, qu'il ne se reproche pas davantage l'injure qu'il vous a faite. Le soir, Rousseau fut cependant trouver M. Grimm dans son appartement, lorsque tout le monde fut retiré. Il le complimenta sur son retour, il le questionna sur son voyage; puis, en se retirant, il lui prit la main en disant : Ah! ça, mon cher Grimm, vivons désormais en bonne intelligence et oublions réciproquement ce qui s'est passé. Grimm se mit à rire. — Je vous jure, lui dit-il, que ce qui s'est passé de votre part est le moindre de mes soucis. — Ils se séparèrent après cette belle explication, et Rousseau n'en eut pas moins le front de me dire le lendemain : — Vous devez être contente, madame, et Grimm doit l'être aussi. Je me suis assez humilié pour vous complaire à tous les deux; mais si cela doit me rendre le cœur de mon ami, je ne m'en repens pas. — Que l'on juge quel a été mon étonnement en apprenant le détail de cette prétendue humiliation (2)! »

Prenons maintenant le récit des *Confessions*. Rousseau raconte comment, vaincu par les raisonnemens et les instances de Mme d'Épinay, il avait fini par croire qu'il avait mal jugé Grimm et qu'il avait envers lui des torts graves qu'il devait réparer. « Bref, comme j'avais

(1) Ce mot s'explique et se vérifie par le passage suivant des *Confessions* : « Il m'ôtait même, autant qu'il était en lui, la ressource du métier que je m'étais choisi, en me décriant comme un mauvais copiste, et je conviens qu'il disait en cela la vérité; mais ce n'était pas à lui de la dire. » *Confessions*, livre IX.

(2) *Mémoires de Mme d'Épinay*, t. III, p. 131-132.

déjà fait plusieurs fois avec Diderot, avec le baron d'Holbach, moitié gré, moitié faiblesse, je fis toutes les avances que j'avais droit d'exiger; j'allai chez Grimm, comme un autre George Dandin, lui faire des excuses des offenses qu'il m'avait faites, toujours dans cette fausse persuasion qui m'a fait faire en ma vie mille bassesses auprès de mes feints amis, qu'il n'y a point de haine qu'on ne désarme à force de douceur et de bons procédés... Je m'attendais que, confus de ma condescendance et de mes avances, Grimm me recevrait, les bras ouverts, avec la plus tendre amitié; il me reçut en empereur romain, avec une morgue que je n'avais jamais vue à personne. Je n'étais point du tout préparé à cet accueil. Quand, dans l'embarras d'un rôle si peu fait pour moi, j'eus rempli en peu de mots et d'un air timide l'objet qui m'amenait près de lui, avant de me recevoir en grâce, il prononça avec beaucoup de majesté une longue harangue qu'il avait préparée et qui contenait la nombreuse énumération de ses rares vertus, et surtout dans l'amitié... Je tombais des nues, j'étais ébahi, je ne savais que dire, je ne trouvais pas un mot. Toute cette scène eut l'air de la réprimande qu'un précepteur fait à son disciple, en lui faisant grâce du fouet (1). »

Des deux récits, lequel croire? Je crois à tous les deux, car ils se ressemblent beaucoup plus qu'ils n'en ont l'air. Je crois volontiers à tout ce que dit Mme d'Épinay de l'orgueil de Rousseau et de ses effets. J'ai vu beaucoup de grands orgueils de nos jours, et le signe le plus caractéristique que j'aie observé chez les hommes atteints de cette manie de l'orgueil, c'est que, dans l'ordre moral, ils croyaient tout pouvoir et ne rien devoir. Ils ne niaient pas la morale; seulement ils s'y croyaient supérieurs, comme si la morale était une loi qui ne régnait que jusqu'à un certain degré de l'échelle humaine. Rousseau en était arrivé à ce point d'hallucination vaniteuse que tout ce qui était de lui lui semblait saint et sacré : la faute ne pouvait pas approcher de lui. Cependant, si je crois tout de l'orgueil de Rousseau, je crois tout aussi de la désaffection et de la malveillance de Grimm envers Rousseau. Les excuses furent faites avec un orgueil embarrassé; elles furent reçues avec une froideur insouciante et dédaigneuse.

Telles étaient les dispositions d'esprit de Rousseau quand vint l'incident qui amena la querelle : je veux parler du voyage de Mme d'Épinay à Genève.

Mme d'Épinay était fort souffrante, et ses amis la pressaient d'aller à Genève consulter Tronchin, qui était le médecin à la mode à cette époque et qui faisait, disait-on, des cures merveilleuses. Elle se décida à faire ce voyage. Rousseau prétend qu'elle voulait se faire

(1) *Confessions*, livre IX.

accompagner par lui; Mme d'Épinay prétend au contraire qu'elle n'a jamais songé à se faire accompagner par Rousseau, qui l'aurait fort embarrassée. « Un jour, dit Rousseau, Mme d'Épinay m'envoya chercher. En entrant, j'aperçus dans ses yeux et dans toute sa contenance un air de trouble dont je fus d'autant plus frappé que cet air ne lui était point ordinaire, personne au monde ne sachant mieux qu'elle gouverner son visage et ses mouvemens. — Mon ami, dit-elle, je pars pour Genève. Ma poitrine est en mauvais état; ma santé se délabre au point que, toute chose cessante, il faut que j'aille voir et consulter Tronchin. Cette résolution, si brusquement prise et à l'entrée de la mauvaise saison, m'étonna d'autant plus que je l'avais quittée sans qu'il en fût question. Je lui demandai qui elle emmènerait avec elle. Elle me dit qu'elle emmènerait son fils avec M. Linant (1), et puis elle ajouta négligemment : — Et vous, mon ours, ne viendrez-vous pas aussi? — Comme je ne crus pas qu'elle parlât sérieusement, sachant que, dans la saison où nous étions, j'étais à peine en état de sortir de ma chambre, je plaisantai sur l'utilité du cortége d'un malade pour un autre malade. Elle parut elle-même n'en avoir pas fait tout de bon la proposition, et il n'en fut plus question (2). »

Pourquoi Rousseau n'en est-il pas resté à l'idée qu'il a eue au moment même de la proposition, que cette proposition faite *négligemment n'était point sérieuse?* A ce moment Rousseau voyait bien et juste. Pourquoi n'a-t-il pas gardé ce point de vue simple et vrai? Trois choses l'en ont empêché : les commérages de la cuisine de Mme d'Épinay, sa manie ombrageuse et son orgueil inquiet et soupçonneux, enfin l'intervention bruyante de Diderot.

Voyons d'abord comment les commérages de la cuisine de Mme d'Épinay sont devenus, grâce à Rousseau, des calomnies auprès de la postérité. « Je n'avais pas besoin, dit Rousseau dans ses *Confessions*, de beaucoup de pénétration pour comprendre qu'il y avait à ce voyage un motif secret qu'on me taisait. Ce secret, qui n'en était un dans toute la maison que pour moi, fut découvert dès le lendemain par Thérèse, à qui Teissier, le maître d'hôtel, qui le savait de la femme de chambre, le révéla. » Rousseau s'arrête là et continue son récit après cette réticence qui dit tout. Un des derniers commentateurs et éditeurs de Rousseau n'a pas manqué d'ajouter en note que Mme d'Épinay allait à Genève pour y cacher une grossesse. Ainsi les propos de l'antichambre de Mme d'Épinay, recueillis et accrus par Thérèse, cette fille bavarde et menteuse qui était le vilain génie

(1) Le précepteur.
(2) *Confessions*, livre IX.

de Rousseau, voilà les fondemens de la calomnie qu'il jette, dans ses *Confessions*, à la tête de sa bienfaitrice; voilà comment la voix dénigrante des plus petites et des plus basses gens du monde, au lieu de mourir entre l'antichambre et la cuisine, arrive jusqu'à nous à l'aide de Rousseau, qui s'approprie la malice envieuse d'une domestique et s'en inspire pour être ingrat à son aise. Si la chose eût été vraie, c'eût encore été une indignité de la dévoiler : que dire quand elle est fausse, quand la fausseté en est évidente à tous les yeux, quand le commentateur et l'éditeur de Rousseau, qui a suppléé à la réticence indiscrète des *Confessions*, est forcé lui-même de remarquer qu'il y a lieu de douter? car enfin, dit-il en note, Mme d'Épinay part avec son fils, et M. d'Épinay lui-même conduit sa femme jusqu'à Genève et l'y installe. Voilà comment Mme d'Épinay essayait de cacher son état. Tout est donc invraisemblable dans le secret que la femme de chambre a révélé au maître d'hôtel, le maître d'hôtel à Thérèse, Thérèse à Rousseau, et Rousseau à la postérité. Le commentateur en convient; seulement, comme il est décidé à trouver Mme d'Épinay coupable afin de trouver Rousseau innocent, forcé de renoncer à une imputation, il en invente une autre plus affreuse, et n'absout Mme d'Epinay d'une faute que pour l'accuser d'un crime. Quelle manie calomnieuse! et pourquoi, bon Dieu? Pour expliquer que Rousseau a eu raison de ne pas accompagner Mme d'Épinay à Genève, comme s'il fallait que Mme d'Épinay fût coupable à la fois et d'une faute et d'un crime pour que Rousseau fût excusé de ne pas la conduire à Genève, comme s'il ne suffisait pas pour justifier Rousseau qu'il fût malade et hors d'état de voyager. Rousseau disant à Mme d'Épinay : « Je suis trop malade pour partir avec vous, » est un ami sensé et raisonnable que personne ne peut accuser, sauf Diderot, qui fait de la rhétorique sur toutes choses; mais quand Rousseau dit dans ses *Confessions* : « Je n'ai point voulu accompagner Mme d'Épinay, parce qu'elle avait fait une faute, » et quand le commentateur ajoute : « peut-être un crime, » en vérité, il y a là une fureur de calomnie que je ne comprends pas.

« Je ne voulais pas, dit Rousseau, servir de chaperon à Mme d'Épinay. » — Mais quoi? puisque son mari partait avec elle, puisqu'il la conduisait et l'installait à Genève, que fallait-il de plus? Rousseau avait-il la prétention d'être pour Mme d'Épinay un meilleur chaperon que son mari même? Je ne veux pas qu'on me prenne pour le chevalier de la vertu de Mme d'Épinay, et je n'ai pas besoin non plus de prouver que Mme d'Épinay était une Lucrèce, pour prouver qu'elle n'est coupable ni des manœuvres que Rousseau dit qu'elle faisait pour cacher sa faute et où elle voulait l'envelopper, ni de l'horreur que lui prête le commentateur de Rousseau. Mme d'Épinay

avait Grimm pour amant; tout le monde le savait; M. d'Épinay lui-même ne l'ignorait pas, et Mme d'Épinay n'en faisait ni mystère ni vanité. Le peu de secret qu'il y avait dans tout cela rend même d'autant plus invraisemblable le secret qui, selon Rousseau, était la cause du voyage de Genève; car enfin que voulait-on cacher? Une faute que tout le monde connaissait, et j'ajoute que tout le monde excusait, grâce à la facilité des mœurs du temps? — Les suites de la faute? Le mari protestait lui-même par sa présence contre une idée de ce genre. Pourquoi vouloir à toute force mettre des mystères ou des horreurs là où la vérité suffit pour tout expliquer? Une femme est malade depuis longtemps; les médecins de Paris ne la guérissent pas; elle quitte Paris pour aller consulter à Genève un grand médecin qui est à la mode, et pour changer d'air et de régime : son mari l'accompagne à Genève, l'y installe et revient ensuite à Paris pour ses affaires. Quoi de plus simple et de plus vraisemblable? Au moment de partir, elle dit à un de ses amis : « Pourquoi ne m'accompagneriez-vous pas? » La proposition est faite en riant et accueillie de même, puis on n'y pense plus. Quoi de plus simple encore et qui ressemble plus aux paroles qui se disent et s'entendent sans cesse dans le monde? Voilà toute l'histoire de ce voyage que Rousseau fait si mystérieux.

Comment Rousseau a-t-il donc cru que Mme d'Épinay tenait à ce qu'il l'accompagnât? comment sur cette idée s'est-il laissé aller à ses soupçons? Ici encore arrive Diderot, et sa lettre à Rousseau sur le voyage de Mme d'Épinay; mais cette lettre même de Diderot a une histoire différente dans les *Mémoires de Mme d'Épinay* et dans les *Confessions*.

« Pendant les derniers jours que Mme d'Épinay avait passés à la campagne, Rousseau avait paru redoubler d'attachement pour elle. La veille du jour où elle quitta Épinay, tandis qu'ils étaient seuls ensemble, on apporta à Mme d'Épinay ses lettres; il s'en trouva une pour Rousseau adressée chez elle : elle la lui remit. La lecture de cette lettre causa à celui-ci un mouvement de dépit si violent, que, se croyant seul, il se frappa la tête de ses deux poings en jurant. « Qu'avez-vous? lui dit-elle; quelle nouvelle vous met dans cet état? — Mordieu! dit-il en jetant à terre la lettre qu'il venait de déchirer de ses dents, ce ne sont pas là des amis; ce sont des tyrans! Quel ton impérieux prend ce Diderot! Je n'ai que faire de leurs conseils (1). » Mme d'Épinay ramasse la lettre, et elle en donne un extrait; mais comme dans les *Confessions* nous avons la lettre même de Diderot, c'est là qu'il faut la lire.

(1) *Mémoires de Mme d'Épinay*, t. III, p. 144.

« Je suis fait pour vous aimer et pour vous donner du chagrin (écrit Diderot à Rousseau). J'apprends que Mme d'Épinay va à Genève et je n'entends point dire que vous l'accompagniez. Mon ami, content de Mme d'Épinay, il faut partir avec elle; *mécontent, il faut partir beaucoup plus vite. Êtes-vous surchargé du poids des obligations que vous ui avez?* voilà une occasion de vous acquitter en partie et de vous soulager. Trouverez-vous une autre occasion dans votre vie de lui témoigner votre reconnaissance? Elle va dans un pays où elle sera comme tombée des nues. Elle est malade; elle aura besoin d'amusement et de distraction l'hiver. Voyez, mon ami. L'objection de votre santé peut être beaucoup plus forte que je ne la crois; mais êtes-vous plus mal aujourd'hui que vous ne l'étiez il y a un mois, et que vous ne le serez au commencement du printemps? Ferez-vous dans trois mois le voyage plus commodément qu'aujourd'hui? Pour moi, je vous avoue que si je ne pouvais supporter la chaise, je prendrais un bâton et je la suivrais. Et puis, ne craignez-vous point qu'on ne mésinterprète votre conduite? On vous soupçonnera ou d'ingratitude *ou d'un autre motif secret*. Je sais bien que, quoi que vous faisiez, vous aurez toujours pour vous le témoignage de votre conscience; mais ce témoignage suffit-il seul, et est-il permis de négliger jusqu'à certain point celui des autres hommes? Au reste, mon ami, c'est pour m'acquitter avec vous que je vous écris ce billet; s'il vous déplaît, jetez-le au feu, et qu'il n'en soit non plus question que s'il n'eût jamais été écrit. Je vous salue, vous aime et vous embrasse (1). »

J'ai souligné dans cette lettre de Diderot ce qui devait, étant lu par Mme d'Épinay, amener inévitablement entre elle et Rousseau une explication. Quant au mot de Diderot, « on vous soupçonnera d'ingratitude *ou d'un autre motif secret*, » il a trait à la passion que Rousseau avait pour Mme d'Houdetot. C'était là, disait-on dans le monde, le motif qui empêchait Rousseau d'accompagner Mme d'Épinay à Genève (2). Je fais cette remarque pour qu'il soit bien entendu que le motif secret dont parle Diderot ne se rapporte pas le moins du monde aux ignobles commérages du maître d'hôtel et de Thérèse. Je reviens maintenant à l'explication entre Mme d'Épinay et Rousseau. « Si vous êtes mécontent de Mme d'Épinay, écrivait Diderot, c'est une raison de plus de l'accompagner. » — « Mécontent de moi, monsieur! s'écria Mme d'Épinay lisant cette phrase; quels sont donc mes torts avec vous, s'il vous plaît? » — Rousseau revint comme d'un rêve et resta interdit de l'imprudence que la colère venait de lui faire commettre; il arracha la lettre des mains de Mme d'Épinay, et enfin, pressé de répondre : « C'est, dit-il, la suite

(1) *Confessions*, livre IX.

(2) Mme d'Houdetot voulait que Rousseau accompagnât Mme d'Épinay à Genève. « Elle me témoigna combien elle aurait désiré que j'eusse fait le voyage de Genève, prévoyant qu'on ne manquerait pas de la compromettre dans mon refus, ce que la lettre de Diderot semblait annoncer d'avance. » *Confessions*, livre IX.

de ces anciennes inquiétudes (1); mais vous m'avez dit qu'elles n'étaient pas fondées; je n'y pense plus, vous le savez bien. Est-ce que cela réellement vous ferait plaisir que j'allasse à Genève?... — Et vous vous êtes permis, lui dit Mme d'Épinay, de m'accuser auprès de M. Diderot? — Je l'avoue, répondit-il; je vous en demande pardon. Il vint me voir alors. J'avais le cœur oppressé; je ne pus résister à l'envie de lui confier ma peine. Le moyen d'avoir de la réserve avec celui qui nous est cher? — Vous trouvez donc qu'il en coûte moins, monsieur, de soupçonner son amie et de l'accuser sans vraisemblance et sans certitude? — Si j'avais été sûr, madame, que vous eussiez été coupable, je me serais bien gardé de le dire, j'en aurais été trop humilié, trop malheureux. — Est-ce aussi la raison, monsieur, qui vous a empêché depuis de dissuader M. Diderot? — Sans doute. Vous n'étiez pas coupable; je n'en ai pas trouvé l'occasion, et cela devenait indifférent. » Mme d'Épinay, indignée, voulut le chasser de son appartement. Il tomba à ses genoux et lui demanda grâce en l'assurant qu'il allait écrire sur-le-champ à Diderot pour la justifier. « Tout comme il vous plaira, lui dit-elle; rien de votre part ne peut plus m'affecter. Vous ne vous contentez pas de me faire la plus mortelle injure; vous me jurez tous les jours que votre vie ne suffira pas pour la réparer, et en même temps vous me peignez aux yeux de notre ami comme une créature abominable; vous souffrez qu'il garde cette opinion, et vous croyez que tout est dit en lui mandant aujourd'hui que vous vous êtes trompé. — Je connais Diderot, lui répondit-il, et la force qu'ont sur lui les premières impressions. J'attendais que j'eusse quelques preuves pour vous justifier. — Monsieur, reprit-elle, sortez! votre présence me fait mal. Je suis trop heureuse de partir; je ne pourrais prendre sur moi de vous revoir. Vous pouvez dire à tous ceux qui vous le demanderont que je n'ai point désiré que vous vinssiez avec moi, parce qu'il ne pouvait jamais nous convenir de voyager ensemble dans l'état où votre santé et la mienne sont réduites. Allez, et que je ne vous revoie pas (2)! »

Le récit de Mme d'Épinay a sur celui que fait Rousseau dans ses *Confessions* un avantage incontestable : il explique à merveille pourquoi Rousseau a quitté l'Ermitage. Mme d'Épinay lui ayant défendu de la revoir, il ne pouvait plus rester à l'Ermitage chez elle. Dans le récit des *Confessions*, au contraire, on ne comprend pas bien pourquoi Rousseau quitte l'Ermitage, sinon qu'il se brouille avec Mme d'Épinay parce qu'elle a voulu l'emmener à Genève. « Si j'eusse été, dit-il, dans mon état naturel après la proposition et le refus de ce voyage de Ge-

(1) La lettre anonyme qu'il avait accusé Mme d'Épinay d'avoir écrite à Saint-Lambert.
(2) *Mémoires de Mme d'Épinay*, t. III, p. 141-145-146.

nève, je n'avais qu'à rester tranquille, et tout était dit. » C'est vrai, s'il n'y avait pas eu l'explication que raconte Mme d'Épinay et que Rousseau passe sous silence. « Mais j'en avais sottement fait une affaire qui ne pouvait rester dans l'état où elle était, et je ne pouvais me dispenser de toute explication ultérieure qu'en quittant l'Ermitage, ce que je venais de promettre à Mme d'Houdetot de ne pas faire, au moins pour le moment présent. » Quelles raisons Mme d'Houdetot avait-elle donc données à Rousseau pour ne point quitter l'Ermitage? « Des raisons, dit Rousseau, toutes-puissantes sur mon cœur. » Je ne sais si je me trompe, mais il me semble facile, après tout ce que je viens de citer, de comprendre et de suivre la conduite de Rousseau, plus absurde encore qu'elle n'est méchante, et qui ne devient ingrate qu'à cause de la vanité qu'il met à se croire infaillible. Rousseau ne voulait pas aller à Genève avec Mme d'Épinay; Diderot là-dessus écrit à Rousseau qu'il est obligé d'honneur et de reconnaissance à accompagner Mme d'Épinay; Rousseau croit aussitôt qu'il y a un complot fait pour l'emmener à Genève : dans sa colère, il laisse voir à Mme d'Épinay la lettre de Diderot, et Mme d'Épinay y voit, non ce qui regarde Rousseau, mais ce qui la regarde, chose fort naturelle, c'est-à-dire que Rousseau l'a accusée auprès de Diderot. De là l'explication dont Rousseau ne parle pas dans ses *Confessions*, non plus que de la défense que lui fait Mme d'Épinay de jamais la revoir, ce qui équivalait à lui donner congé de l'Ermitage. D'un autre côté, Rousseau, congédié par Mme d'Épinay, ne voulait pas avoir l'air de recevoir le congé, il voulait le donner; de là son ardeur à grossir la querelle qu'il faisait à Mme d'Épinay d'avoir tramé un complot pour l'emmener à Genève. Ce complot créait un tort à Mme d'Épinay et donnait un grief à Rousseau contre elle.

La lettre de Diderot à Rousseau avait dû naturellement irriter Mme d'Épinay et amener l'explication qui fit la rupture. Cette lettre devait aussi irriter Rousseau et le jeter dans cette aveugle colère qui lui fit montrer la lettre de Diderot à Mme d'Épinay. Était-ce à cause du ton de pédagogue que prenait Diderot? Ce ton devait irriter Rousseau; mais il était ordinaire chez Diderot. Ce qui irritait surtout Rousseau et ce qui inquiétait sa vanité, c'était l'idée même du séjour à Genève avec Mme d'Epinay. Le sentiment qui lui rendait cette idée insupportable éclate dans une lettre à Saint-Lambert, où il se plaint que Mme d'Houdetot veuille aussi qu'il aille à Genève. « Quoi qu'il arrive, dit-il, je ne veux pas aller m'étaler dans mon pays à la suite d'une fermière générale (1). » Voilà, ne nous y trompons pas, le vrai mot de la situation. Toutes les raisons que lui donnait Diderot pour accompagner Mme d'Épinay l'en détournaient au lieu de l'y décider.

(1) *Correspondance*, 1757, p. 276.

Vous êtes l'obligé de Mme d'Épinay. — J'entends! on veut que je sois son valet, et cela dans mon pays même. — Mme d'Épinay n'a pas de relations à Genève; elle y tombe des nues. — Croit-on que j'aie à Genève une famille riche et puissante qui va entourer Mme d'Épinay? Eh non! elle verra que ma famille est composée de bonnes gens, mais de petites gens. Elle écrira à Paris que le citoyen de Genève est un petit bourgeois, et elle montrera à Genève que le grand écrivain de Paris n'a qu'une condition précaire et subalterne dans le monde. Je perdrai des deux côtés : à Paris le prestige de ma citoyenneté genevoise, à Genève le prestige de ma réputation littéraire.

En même temps, chose fort naturelle avec l'esprit inquiet et défiant de Rousseau, plus il craignait le voyage de Genève, plus il croyait au complot fait pour l'y entraîner. C'est par ces dispositions d'esprit qu'il faut expliquer la lettre que Rousseau écrivit à Mme d'Épinay dans les derniers temps du séjour de celle-ci à Paris, et qui hâta encore la rupture. « Je ne disconviens pas, dit-il, que le désir de m'avoir avec vous ne soit obligeant et m'honore; mais outre que vous m'aviez témoigné ce désir avec si peu de chaleur, *que vos arrangemens de voiture étaient déjà pris* (1), je ne puis souffrir qu'une amie emploie l'autorité d'autrui pour obtenir ce que personne n'eût mieux obtenu qu'elle. Je trouve à tout cela un air de tyrannie et d'intrigue qui m'a donné de l'humeur, et je ne l'ai peut-être que trop exhalée, mais seulement avec votre ami et le mien (Grimm et Diderot). Je n'ai pas oublié ma promesse (2); mais on n'est pas le maître de ses pensées, et tout ce que je puis faire est de vous dire la mienne en cette occasion pour être désabusé si j'ai tort... J'ignore comment tout ceci finira; mais, quoi qu'il arrive, soyez sûre que je n'oublierai jamais vos bontés pour moi, et que, quand vous ne voudrez plus m'avoir pour esclave, vous m'aurez toujours pour ami. »

Mme d'Épinay ne répondit pas à cette lettre; mais Rousseau poursuivant toujours ses deux idées fixes, toutes contradictoires qu'elles étaient l'une à l'autre, — d'une part d'accuser Mme d'Épinay d'un complot, afin d'avoir un grief contre elle, et d'autre part de tâcher de rester à l'Ermitage le plus longtemps qu'il pourrait, parce que cela lui était commode et doux, — Rousseau écrivit à Grimm une longue lettre qui répondait à sa double pensée, qui accusait et qui priait, qui commençait la guerre et qui offrait la paix : lettre pleine d'éloquence, parce qu'elle exprimait les défiances de Rousseau et son impatience des bienfaits reçus, toutes ses passions enfin; lettre

(1) Mme d'Épinay ne voulait donc pas emmener Rousseau : il le reconnaît.

(2) C'était la promesse de justifier Mme d'Épinay auprès de Diderot, promesse faite pendant l'explication qu'a racontée Mme d'Épinay. Cette lettre confirme ainsi le récit de Mme d'Épinay.

pleine d'habileté en même temps, parce que la passion et même la manie n'ôtent pas l'habileté. Citons quelques passages de cette lettre, ceux où éclate le plus cette ardeur d'être ingrat qui fait ici l'éloquence de Rousseau.

« Dites-moi, Grimm, pourquoi tous mes amis prétendent que je dois suivre Mme d'Épinay? Ai-je tort ou seraient-ils tous séduits? Auraient-ils tous cette basse partialité, toujours prête à prononcer en faveur du riche et à surcharger la misère de cent devoirs inutiles qui la rendent plus inévitable et plus dure?... Qu'est-ce qui peut m'obliger à suivre Mme d'Épinay? L'amitié, la reconnaissance, l'utilité qu'elle peut retirer de moi? Examinons tous ces points.

« Si Mme d'Épinay m'a témoigné de l'amitié, je lui en ai témoigné davantage. Les soins ont été mutuels et du moins aussi grands de ma part que de la sienne. Quant aux bienfaits, premièrement je ne les aime point, je n'en veux point, et je ne sais aucun gré de ceux qu'on me fait supporter par force. J'ai dit cela nettement à Mme d'Épinay, avant d'en recevoir aucun d'elle; ce n'est pas que je n'aime à me laisser entraîner comme un autre à des liens si chers, quand l'amitié les forme; mais dès qu'on veut trop tirer la chaîne, elle rompt, et je suis libre..... Venons à l'article de l'utilité. Mme d'Épinay part dans une bonne chaise de poste, accompagnée de son mari, du gouverneur de son fils et de cinq ou six domestiques. Elle va dans une ville peuplée et pleine de société, où elle n'aura que l'embarras du choix... Considérez mon état, mes maux, mon humeur, mes moyens, mon goût, ma manière de vivre, plus forte désormais que les hommes et la raison même; voyez, je vous prie, en quoi je puis servir Mme d'Épinay dans ce voyage et quelles peines il faut que je souffre, sans lui jamais être bon à rien. Soutiendrai-je une chaise de poste? Puis-je espérer d'achever si rapidement une si longue route sans accident? Ferai-je à chaque instant arrêter pour descendre, ou accélérerai-je mes tourmens et ma dernière heure pour m'être contraint?..... Je pourrais suivre la voiture à pied comme le veut Diderot; mais la boue, la pluie, la neige me retarderont beaucoup dans cette saison. Quelque fort que je coure, comment faire vingt-cinq lieues par jour? et si je laisse aller la chaise, de quelle utilité serais-je à la personne qui va dedans?...

« Je crois voir d'où viennent tous les bizarres devoirs qu'on m'impose : c'est que tous les gens avec qui je vis me jugent toujours sur leur sort, jamais sur le mien, et veulent qu'un homme qui n'a rien vive comme s'il avait six mille francs de rente et du loisir de reste. Personne ne sait se mettre à ma place et voir que je suis un être à part, qui n'a point le caractère, les maximes, les ressources des autres, et qu'il ne faut point juger sur leurs règles (1). »

Je disais, au commencement de ces études sur la vie et les ouvrages de Jean-Jacques Rousseau, que Rousseau me semblait souvent une sorte de sauvage transporté, par je ne ne sais quel hasard singulier,

(1) *Correspondance*, 1757, p. 271.

dans les salons du XVIIIe siècle. Dans la lettre à Grimm, je reconnais tout à fait ce sauvage moitié naturel et moitié affecté que j'essaie de définir. Rousseau dit qu'il est un être à part : il a raison; oui, il est à part, non pas seulement par son caractère et par son génie, mais par sa vie et par sa condition. Pauvre, il vivait avec des riches, chez des riches, et n'osait pas s'y faire servir. Il y a des pauvres qui se font hardiment parasites et commensaux : Rousseau n'avait pas cette intrépidité de mauvais aloi. Il y a des pauvres de bon sens qui ne prennent des riches que le plaisir de la conversation, qui causent avec les grands, mais ne vivent pas avec eux : Rousseau n'avait pas cette habile retenue; il se donnait tout entier du premier coup, quitte à se retirer brusquement tout entier au premier caprice. Il acceptait tout le premier jour : services, bienfaits, caresses, il était prodigue à recevoir, si j'ose ainsi parler; mais dès le lendemain il commençait à faire ses comptes, et tâchait de s'acquitter par le mécontentement. Il recouvrait l'indépendance par l'ingratitude; alors il sentait sa pauvreté et ses inconvéniens, mais c'était pour s'en faire des griefs; alors il parlait avec une emphase injurieuse de ses souliers qu'il nettoyait lui-même au milieu de vingt domestiques qui le servaient. Il y avait en lui toutes les sortes de pauvres : le pauvre timide et embarrassé, le pauvre envieux et ingrat, enfin le pauvre gourmé et déclamateur, ce qui est un genre de pauvre tout récent, et qui procède beaucoup de Rousseau. Ce sont tous ces pauvres, le bon et le mauvais, le vrai et le faux, que je retrouve dans cette lettre à Grimm qui est à la fois un chef-d'œuvre d'éloquence et d'ingratitude.

Cette lettre était faite évidemment pour le public, et elle pouvait lui faire illusion; mais, jugée par les amis de Rousseau et de Mme d'Épinay, par ceux qui avaient vu tout ce que Mme d'Épinay avait mis de bonté et de délicatesse dans sa conduite envers Rousseau, par ceux qui avaient même souvent averti Mme d'Épinay qu'elle gâtait Rousseau, comme on gâte un enfant, et qu'elle s'en repentirait, jugée par la société du temps, cette lettre devait l'indigner et l'indigna. Que veut en effet Rousseau, se disaient Grimm et Diderot, à parler si fastueusement de sa pauvreté et de ses inconvéniens? Sommes-nous des riches par hasard? Ne travaillons-nous pas pour vivre, comme il fait lui-même? Nous n'en vivons pas moins dans le monde, et nous y vivons de bonne grâce, sans mendicité et sans envie. Que ne fait-il comme nous? Nous avons parmi les riches et les grands des amis qui nous obligent, sans que nous nous hâtions d'être ingrats envers eux, pour prouver que nous ne sommes pas leurs valets. Voilà ce que devaient se dire Grimm et Diderot, Grimm surtout, indigné de voir Mme d'Épinay si mal récompensée de ses bienfaits. Il

écrivit donc à Rousseau une lettre violente, et dans cette déclaration de rupture Rousseau ne vit qu'un dernier témoignage du complot tramé depuis longtemps contre lui.

Il n'avait pourtant pas encore quitté l'Ermitage, et même il désirait tellement y rester pendant l'hiver de 1757 à 1758, qu'il écrivit de nouveau à ce sujet à Mme d'Épinay, alors à Genève, lui disant : « J'ai voulu quitter l'Ermitage et je le devais; mais on prétend qu'il faut que j'y reste jusqu'au printemps, et puisque mes amis le veulent, j'y resterai jusqu'au printemps, si vous y consentez (1). » Mme d'Épinay, informée par Grimm de sa rupture avec Rousseau (2) et décidée aussi à rompre avec lui après tant de mauvais procédés, lui répondit : « Puisque vous vouliez quitter l'Ermitage et que vous le deviez, je suis étonnée que vos amis vous aient retenu. Pour moi, je ne consulte point les miens sur mes devoirs, et je n'ai plus rien à vous dire sur les vôtres. » Le congé était clair et dur, plus dur même qu'il n'appartient à Mme d'Épinay. Rousseau quitta immédiatement l'Ermitage, et alla s'établir à Montmorency, dans une petite maison qu'il garda pendant un an, jusqu'en 1759, où il alla s'établir chez M. le duc de Luxembourg, au château de Montmorency.

La rupture était faite avec Grimm et Mme d'Épinay : restait Diderot, Diderot que Rousseau accusait depuis longtemps d'être un tyran, et qu'il soupçonnait déjà d'être un ennemi. Dans les derniers jours que passa Rousseau à l'Ermitage, Diderot l'y vint voir. Cette visite de Diderot était, si je ne me trompe, une sorte d'enquête que celui-ci venait faire. Il voulait savoir à quoi s'en tenir sur les griefs de Rousseau contre Mme d'Épinay; il voulait aussi s'expliquer pourquoi Saint-Lambert se plaignait de l'impertinence de Rousseau. Diderot avait intérêt à éclaircir ce dernier point. Rousseau en effet, vers la fin de sa passion pour Mme d'Houdetot, avait dit un jour à Diderot que Saint-Lambert avait tort de se plaindre de lui, attendu que sa passion pour Mme d'Houdetot avait toujours été honnête et pure, et qu'il ne lui avait même jamais avoué ses sentimens. Diderot, s'échauffant là-dessus, conseilla à Rousseau d'écrire à Saint-Lambert, de lui avouer sa passion pour Mme d'Houdetot et de lui promettre d'étouffer son amour, tout pur qu'il était. Rousseau jura qu'il écrirait la lettre, et il l'écrivit. A quelque temps de là, Diderot rencontre Saint-Lambert chez le baron d'Holbach; on parle de Rousseau. Saint-Lambert laisse

(1) *Confessions*, livre IX.

(2) « Quelques jours avant votre départ, j'ai reçu une lettre de Rousseau pour justifier la répugnance qu'il marquait à vous suivre. Elle est le comble de la folie et de la méchanceté. C'est pourquoi je n'ai pas voulu vous la faire lire au moment de notre séparation. Je lui ai répondu comme il le méritait et comme vous auriez toujours dû faire. » (Lettre de Grimm à Mme d'Épinay. *Mémoires de Mme d'Épinay*, t. III, p. 178.)

échapper quelques mots de mépris. Diderot s'étonne, et prenant Saint-Lambert à part : « N'avez-vous donc pas reçu, lui dit-il, une lettre de Rousseau? — De quelle lettre me parlez-vous? lui répond Saint-Lambert. Je n'en ai reçu qu'une à laquelle on ne répond qu'avec des coups de bâton. » Et Saint-Lambert apprend à Diderot que la lettre de Rousseau, au lieu d'être un aveu et une excuse à la fois héroïque et sentimentale, comme l'avait conseillé Diderot, n'est qu'un long sermon sur la liaison entre Saint-Lambert et Mme d'Houdetot. Diderot furieux écrit à Rousseau : point de réponse. Alors il vient à l'Ermitage chercher cet éclaircissement que Rousseau ne voulait pas lui donner.

Ici encore, comme toujours, deux récits.

« Diderot est allé hier à l'Ermitage afin de s'expliquer avec Rousseau, dit Grimm dans une lettre à Mme d'Épinay. Le soir, à son retour, il m'écrivit la lettre dont je vous envoie copie, car elle est belle et mérite d'être conservée. Ce matin, il est venu me voir et m'a conté le détail de sa visite. Rousseau était seul au fond du jardin. Du plus loin qu'il aperçut Diderot, il lui cria d'une voix de tonnerre et le visage allumé : Que venez-vous faire ici? — Je viens savoir, lui répondit le philosophe, si vous êtes fou ou méchant. — Il y a quinze ans, reprit Rousseau, que vous me connaissez. Vous savez que je ne suis pas méchant, et je vais vous prouver que je ne suis pas fou. Suivez-moi. — Il le mène aussitôt dans son cabinet, ouvre une cassette remplie de papiers, en tire une vingtaine de lettres qu'il eut cependant l'air de trier sur les autres papiers. — Tenez! dit-il, voilà des lettres de la comtesse, prenez au hasard, et lisez ma justification. Dès la première sur laquelle Diderot tombe, il lit très clairement les reproches les plus amers que lui fait la comtesse d'abuser de sa confiance pour l'alarmer sur ses liaisons avec le marquis, tandis qu'il ne rougit pas d'employer les piéges, la ruse et les sophismes les plus adroits pour la séduire. — Ah! certes vous êtes fou, s'écria Diderot, de vous être exposé à me laisser lire ceci. Lisez donc vous-même; cela est clair. Rousseau pâlit, balbutia, puis entra dans une fureur inconcevable, fit une sortie contre le zèle indiscret des amis et ne convint jamais qu'il eût tort. Connaissez-vous rien de comparable à cette folie? Aujourd'hui Rousseau fait un crime à Diderot de s'être expliqué avec le marquis, et l'accuse hautement d'avoir révélé son secret, ce qui est encore bien gauche, car il le force à le divulguer pour éviter de passer pour un traître. Voilà cet homme qui faisait un code de l'amitié. Il y a à lui pardonner toute la journée, et il ne passe rien aux autres. »

Voyons maintenant cette lettre de Diderot dont parle Grimm. Elle confirme le récit de Grimm, mais elle montre aussi la singulière exagération de paroles que Diderot mettait partout.

« Cet homme est un forcené. Je l'ai vu, je lui ai reproché, avec toute la force que donne l'honnêteté et une sorte d'intérêt qui reste au fond du cœur d'un ami qui lui est dévoué depuis longtemps, l'énormité de sa conduite, les pleurs versés aux pieds de Mme d'Épinay dans le moment même où il la

chargeait près de moi des accusations les plus graves (1); cette odieuse apologie qu'il vous a envoyée, et où il n'y a pas une seule des raisons qu'il avait à dire;... que sais-je encore? Je ne suis pas content de ses réponses; *je n'ai pas eu le courage de le lui témoigner;* j'ai mieux aimé lui laisser la misérable consolation de croire qu'il m'a trompé. Qu'il vive! Il a mis dans sa défense un emportement froid qui m'a affligé. J'ai peur qu'il ne soit endurci. Adieu, mon ami. Soyons et continuons d'être honnêtes gens. L'état de ceux qui ont cessé de l'être me fait peur. Adieu, mon ami, je vous embrasse bien tendrement, je me jette dans vos bras comme un homme effrayé. Je tâche en vain de faire de la poésie; mais cet homme me revient tout à travers mon travail. Il me trouble, et je suis comme si j'avais à côté de moi un damné. Il est damné, cela est sûr. Adieu, mon ami!... Grimm, voilà l'effet que je ferais sur vous, si je devenais jamais un méchant! En vérité, j'aimerais mieux être mort. Il n'y a peut-être pas le sens commun dans tout ce que je vous écris; mais je vous avoue que je n'ai jamais éprouvé un trouble d'âme si terrible que celui que j'ai. — Oh! mon ami, quel spectacle que celui d'un homme méchant et bourrelé! Brûlez, déchirez ce papier, qu'il ne retombe plus sous nos yeux; *que je ne revoie plus cet homme-là*, il me ferait croire au diable et à l'enfer. Si je suis jamais forcé de retourner chez lui, *je suis sûr que je frémirai tout le long du chemin.* J'avais la fièvre en revenant. *Je suis fâché de ne lui avoir pas laissé voir l'horreur qu'il m'inspirait*, et je ne me réconcilie avec moi qu'en pensant que vous, avec toute votre fermeté, vous ne l'auriez pas pu à ma place. Je ne sais pas s'il ne m'aurait pas tué. On entendait ses cris jusqu'au bout du jardin, et je le voyais!... Adieu, mon ami. J'irai demain vous voir; j'irai chercher un homme de bien auprès duquel je m'asseye, qui me rassure et qui chasse de mon âme je ne sais quoi d'infernal qui la tourmente et qui s'y est attaché. Les poètes ont bien fait de mettre un intervalle immense entre le ciel et les enfers. En vérité, la main me tremble. »

Dirai-je l'effet que me fait cette lettre? Elle me laisse froid. Diderot a beau s'y échauffer et s'y agiter; plus il se remue, moins il m'émeut. Singulière indignation, après tout, que celle de Diderot! Quand il est avec Rousseau, il est calme; il ne lui témoigne rien; il consent même à paraître dupe. Ce n'est que dans son cabinet qu'il s'emporte et qu'il tressaille. N'est-ce pas là le comédien qui ne prend la passion que lorsqu'il entre en scène? Encore un coup, je n'accuse pas Diderot d'hypocrisie. Avec Rousseau il était tranquille et raisonnable, parce que c'était l'homme qui était en jeu; mais aussitôt qu'il est rentré chez lui et qu'il a écrit, l'écrivain s'est mis de la partie; alors, grâce à son imagination, la visite de l'Ermitage s'est changée en scène de drame et de roman. Rousseau n'a plus été l'homme moitié malade et moitié méchant que nous connaissons; il est devenu un forcené, un damné! Ç'ont été les fureurs d'Oreste,

(1) Ces mots viennent confirmer encore le récit de l'explication entre Rousseau et Mme d'Épinay, dont Rousseau ne dit pas un mot dans les *Confessions*.

des cris affreux, que sais-je? il aurait tué Diderot! Je m'étonne même que Diderot ne se soit pas cru tué. Cependant rassurons-nous : Diderot n'a pas laissé voir l'horreur que lui inspirait *ce méchant et ce bourrelé;* il a attendu, pour ressentir toute cette horreur et pour l'exprimer, qu'il fût rentré chez lui et qu'il fût, comme le disait Rousseau dans la lettre à Grimm, les pieds au feu et bien chaudement enveloppé dans sa robe de chambre fourrée. Sommes-nous sûrs au moins qu'il ne reverra pas Rousseau? Oui, puisqu'il ne veut pas même revoir la lettre où il raconte qu'il a vu cet homme-là : à plus forte raison ne voudra-t-il pas voir l'homme lui-même! Non, Diderot ne répond de rien; il pourra revoir Rousseau, *il pourra être forcé de retourner chez lui.* Mais alors, grand Dieu! qu'arrivera-t-il? Ce qui arrivera! c'est que *Diderot frémira tout le long du chemin.* J'entends : il frémira avant, il frémira après, il sera calme pendant. Le drame ici, vraiment, touche à la comédie.

Rousseau, qui avait reçu son congé de Grimm et de Mme d'Épinay, et dont l'orgueil avait souffert, crut pouvoir prendre sa revanche avec Diderot et rompre avec lui le premier; il voulut même donner à cette rupture une grande publicité. Il venait de publier la *Lettre sur les Spectacles;* il écrivit dans la préface : « J'avais un aristarque sévère et judicieux; je ne l'ai plus, je n'en veux plus, et il manque encore bien plus à mon cœur qu'à mes écrits. » Et il ajouta en note ce passage de l'Ecclésiaste : « Si vous avez tiré l'épée contre votre ami, n'en désespérez pas, car il y a un moyen de revenir vers votre ami; si vous l'avez attristé par vos paroles, ne craignez rien, il est possible encore de vous réconcilier avec lui; mais pour l'outrage, le reproche injurieux, la révélation du secret et la plaie faite à son cœur en trahison, point de grâce à ses yeux : il s'éloignera sans retour. » Ainsi il accusait Diderot d'avoir révélé le secret de cette passion pour Mme d'Houdetot que tout le monde connaissait, et qu'il avait lui-même avouée à Saint-Lambert. Diderot ne répondit pas; mais, comme il le dit lui-même dans une lettre : « Nos amis communs ont jugé entre lui et moi; je les ai tous conservés, et il ne lui en reste aucun (1). »

Moins inquiet et moins défiant, Rousseau aurait-il pu rester lié longtemps encore avec Grimm, avec Diderot, avec la société philosophique du temps? La chose était difficile, Rousseau ayant les opinions et les sentimens qu'il avait. Son génie l'éloignait de l'école philosophique, et son caractère l'écartait du monde. En 1757, Rousseau écrivait à Mme d'Épinay, encore son amie : « Croyez-moi, ma bonne amie, Diderot est maintenant un homme du monde. Il fut un

(1) *Mémoires de Mme d'Épinay*, t. III, p. 199.

temps où nous étions tous deux pauvres et ignorés, et nous étions amis. J'en puis dire autant de Grimm; mais ils sont devenus tous deux des gens importans... J'ai continué d'être ce que j'étais, et nous ne nous convenons plus. » Non, Rousseau n'avait pas continué d'être ce qu'il était, non plus que Grimm et Diderot : ils avaient grandi, ce qui est le plus dangereux écueil des amitiés; car à mesure que les hommes s'élèvent, leurs sentimens et leurs idées, en se développant, risquent de se heurter. Entre gens obscurs et ignorés, dans le cercle de la vie privée les occasions de rencontre et de choc sont bien moins fréquentes que dans la vie publique; les froissemens aussi sont moins sensibles. Or ne nous y trompons pas : les philosophes du XVIIIe siècle, par l'ascendant qu'ils commençaient à avoir dans le monde, avaient, pour ainsi dire, déjà les avantages et les inconvéniens de la vie publique; ils étaient les orateurs, non de la tribune politique, qui n'existait pas, mais de cette tribune philosophique et sociale qui était partout où il y avait un salon. D'amis privés, les philosophes du XVIIIe siècle devenaient donc peu à peu des amis politiques, avec toutes les chances de zizanie et de désunion qu'a l'amitié politique. Combien n'avons-nous pas vu d'amis désunis par la politique à mesure qu'ils s'élevaient? Effet de l'ambition et de la jalousie! dira-t-on; non, en vérité : effet seulement de la diversité inévitable des idées et des sentimens développée et manifestée par la puissance des événemens. Personne ne résiste à sa vocation, quand la vocation est aidée par les circonstances; personne ne continue d'être ce qu'il était, et Rousseau, en 1758, n'était certes plus ce qu'il était avant le *Discours sur les arts* et le *Discours sur l'inégalité des conditions humaines*. Sa vocation contre l'école philosophique, qui en 1749 était déjà le penchant de son esprit, était devenue une sorte d'ascendant et de nécessité en 1758.

En comparant l'amitié entre Rousseau, Grimm et Diderot avec l'amitié politique, je crois avoir fait comprendre pourquoi elle n'a pas duré, pourquoi la rupture a eu tant d'éclat, et je crois en même temps m'être ménagé une excuse d'avoir raconté avec tant de détails ces brouilleries, qui paraissent peu importantes à n'en considérer que le sujet, mais qui, par leurs effets, sont pour ainsi dire les événemens politiques de l'histoire littéraire du XVIIIe siècle.

SAINT-MARC GIRARDIN.

LA SOCIÉTÉ

ET LES

GOUVERNEMENS DE L'HINDOUSTAN

AU XVIe ET AU XIXe SIÈCLE.

I.

LA VIE D'AKBAR ET LES RACES DE L'HINDOUSTAN.

I. *Ayin Akbery or the Institutes of the emperor Akber*, translated from the original Persian, by Francis Gladwin; 2 vol. in-8°, Londres, 1800. — II. *The History of India*, by the honorable Mountstuart Elphinstone; 2 vol. in-8°, Londres, 1841. — III. *The History of British India*, by James Mill, with notes and continuation, by H.-H. Wilson; 9 vol. in-8°, Londres, 1841-1849. — IV. *On the Aborigines of India*, by B. H. Hodgson, dans le *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, 1849. — V. *Some Conjectures on the progress of the Brahminical conquerors of India*, by H. Torrens, dans le *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, 1850. — VI. *Parliamentary Papers respecting India*, 1851-1853, etc.

I. — L'HINDOUSTAN DEPUIS LA CONQUÊTE DE BABAR JUSQU'A LA MORT D'AKBAR.

L'histoire de l'Hindoustan au XVIe siècle éclaire d'une vive lumière la situation actuelle de ce grand pays. Institutions politiques, institutions religieuses, tout a son origine dans le mouvement qui agita les sociétés hindoues à cette époque, et dont l'empereur Akbăr fut la glorieuse personnification. Interroger les annales de l'Hindoustan au XVIe siècle, c'est reprendre la plupart des questions qu'aujourd'hui encore les Anglais ne réussissent à résoudre qu'en s'inspirant des souvenirs du règne d'Akbăr, en continuant la politique de conciliation — entre les races et les religions — inaugurée par ce grand homme.

A dater du XIe siècle de notre ère, la domination plus ou moins ab-

solue d'une grande partie de l'Hindoustan avait passé, d'une dynastie de conquérans à l'autre, jusqu'à Bâbăr, cinquième descendant de Teimour, qui, envahissant ce malheureux pays pour la cinquième fois en 1525, détrôna la dynastie *pathane* ou afghane en la personne de soultân Ibrahim, défit en 1527 la confédération hindoue dont *radja* Sanga était le chef, et réussit enfin à se faire reconnaître souverain de la majeure partie de l'Inde centrale. Bâbăr lui-même, dans ses admirables mémoires, remarque que l'Inde avait été conquise deux fois avant lui par des princes musulmans, les *Ghaznevides* et les *Ghôrides*, mais à des époques où l'Inde était divisée en un grand nombre de petits états et avec des armées considérables, tandis qu'il avait à peine quinze mille hommes quand il envahit l'Hindoustan pour la première fois, et douze mille seulement quand il gagna la décisive bataille de Panipăt, en 1525. Il était déjà maître du Pändjâb, et depuis vingt-deux ans de Kâboul; son autorité s'étendait dans le nord jusqu'à Balkh, quand il mourut à quarante-neuf ans, en 1530, laissant le trône à son fils aîné, Houmâyoûn.

Bâbăr, homme de grand cœur, aux proportions héroïques, poète et guerrier, aussi généreux que brave, aussi habile qu'entreprenant, ne fut cependant que le plus admirable des aventuriers. Il avait conquis l'Hindoustan, mais le temps et le génie lui avaient manqué pour affermir sa domination. D'ailleurs, quoique plus éclairé et plus humain que les premiers conquérans musulmans, il n'avait pas cet esprit de tolérance religieuse sans lequel une domination étrangère ne pouvait se faire accepter d'une manière durable. Aussi, dans l'appréciation des actes du souverain et du caractère de l'homme, faut-il soigneusement tenir compte du milieu dans lequel se mouvait cette intelligence d'élite; il faut avoir égard aux mœurs, aux habitudes, aux préjugés des deux races dont le choc ébranlait le monde asiatique; il faut se représenter l'Inde comme désorganisée, non-seulement par la conquête, mais par les luttes sanglantes et continuelles des descendans des premiers envahisseurs, Tourks, Moghols, Afghans.

Au milieu de ces convulsions incessantes, deux systèmes sociaux se trouvaient chaque jour en présence : deux grandes croyances luttaient sans cesse, l'une pour se maintenir, l'autre pour s'imposer par la violence. Le chef-d'œuvre d'un bon gouvernement dans un semblable pays eût été manifestement de réunir et de consolider sous une administration sage, ferme et bienveillante, ces deux élémens en apparence antipathiques, de manière à en former une unité politique et sociale qui eût des chances de durée. Bâbăr n'y songea probablement jamais; il voyait avant tout, dans le triomphe de ses armes, le triomphe de l'islamisme. Houmâyoûn, le fils de Bâbăr, n'était pas de force à entreprendre la réalisation d'une conception aussi hardie;

vaillant comme son père sur un champ de bataille, mais plus faible de caractère, moins bon, mais plus débonnaire, sachant bien moins juger les hommes et les choses, il laissa promptement se développer les germes de dissolution que le nouvel empire portait dans son sein. Dès son avénement, Houmâyoûn eut à lutter contre l'ambition de ses frères Kamrân, Hindâl et Mirza Askâry, contre la rivalité insidieuse de Bahâdour-Shâh, sultan de Goudjrât (Guzarate), et la rébellion des chefs afghâns que Bâbâr avait soumis. Parmi ces derniers se révéla son plus redoutable ennemi, Shère-Khân (depuis Shère-Shâh), grand homme de guerre et grand politique, aussi dangereux comme négociateur que comme général, toujours prêt à violer ses promesses pendant la paix, toujours habile à profiter des moindres fautes de son antagoniste pendant la guerre. Houmâyoûn put réussir à tirer une vengeance éclatante de Bahâdour-Shâh; mais son imprudent dédain de la mauvaise foi et des ressources de Shère-Khân, ressources toujours croissantes, ne tarda pas à lui coûter cher. Abandonné par ses frères ou mal servi par eux dans cette lutte inégale, il fut réduit à livrer deux fois bataille à Shère-Khân dans des circonstances défavorables, et fut battu.

Échappé miraculeusement à ces deux défaites désastreuses (1), il se vit contraint d'abandonner l'Hindoustan et de chercher un asile,

(1) Dans la première de ces batailles, l'empereur, sur le point d'être fait prisonnier, se jette à cheval dans le Gange; mais, avant qu'il ait pu atteindre la rive opposée, le pauvre animal, épuisé par les fatigues de la journée, enfonce, et l'empereur se fût noyé avec lui, s'il n'eût été secouru par un porteur d'eau qui traversait lui-même le fleuve sur son *machâk* (outre) enflé d'air, et qui y donna place au prince fugitif. Houmâyoûn, dans le premier élan de sa reconnaissance, promit au porteur d'eau, son sauveur, qu'il le ferait asseoir, pendant deux heures, sur son trône, à Agra, qu'il pourrait, pendant ces deux heures, demander tout ce qu'il lui plairait, et que ses désirs seraient immédiatement exaucés. Le fidèle Djouher, l'échanson et l'historien de Houmâyoûn (*), assure dans ses mémoires que le porteur d'eau se présenta au palais aussitôt qu'il sut que l'empereur était heureusement arrivé à Agra, et que l'empereur tint parole. Il eût été curieux de savoir ce que le pauvre homme demanda pendant son intronisation de deux heures, mais Djouher n'en dit rien. — A la déroute de Kanaodje, le cheval de l'empereur avait été blessé; Houmâyoûn, obligé de fuir et de mettre de nouveau, s'il le pouvait, le Gange entre son ennemi et lui, monta sur un éléphant qu'il rencontra au bord du fleuve, mais dont le conducteur paraissait plus disposé à trahir le prince qu'à le servir. Houmâyoûn assena au *mahavat* un coup de sabre qui le précipita dans l'eau. Un eunuque dévoué, qui se trouvait derrière l'empereur, remplaça le mahavat sur le cou de l'animal et le guida au travers du fleuve; mais quand on atteignit la rive opposée, cette rive se trouva tellement escarpée, que l'empereur n'eût pu réussir à la gravir, si un hasard providentiel n'eût amené sur ce point quelques soldats de son parti qui, liant leurs turbans ensemble, en firent une longue écharpe à l'aide de laquelle ils parvinrent à le hisser sain et sauf sur la berge.

(*) *The Tezkereh al Vakiat, or private Memoirs of the Moghul emperor Humayun, written in the persian language*, by Jouher, a confidential domestic of his majesty, translated by Major Charles Stewart. London, 1832, in-4°.

d'abord dans le Pândjâb, puis dans le Sindh, où il espérait trouver l'occasion, soit de rallier à sa cause quelques-uns des petits princes dont les territoires bordent le bas Indus, soit de s'emparer de quelques points dont l'importance stratégique ou les ressources en vivres et en moyens de transport pourraient lui fournir une base d'opérations. Il erra pendant dix-huit mois dans ces contrées, tantôt négociant, tantôt assiégeant quelque bourgade fortifiée, ou assiégé lui-même dans son camp, tantôt enfin soutenant une guerre de partisans, rarement aidé par ses frères, plus souvent desservi ou trahi par eux, et cependant toujours prêt à leur pardonner. Ces agitations continuelles lui rendaient plus précieux encore les rares intervalles où il lui était permis de se reposer des émotions des camps, des intrigues politiques et des alarmes de l'ambition, dans les distractions de la vie privée et l'intimité de la famille. Pendant son séjour à Pât, dans la province de Sewestan, à vingt milles de l'Indus, localité de quelque importance à cette époque et qu'il avait fait occuper par son frère Hindâl, Dildâr-Bégăm, mère de ce jeune prince, donna une fête à l'empereur dans ses appartemens particuliers. Là se trouvaient réunies toutes les dames de la cour exilée, et parmi elles Hamyd (ou *Hamyda*) Bânou (1), fille d'un *sayed* (descendant du prophète) qui avait élevé le prince Hindâl : elle était à peine âgée de quatorze ans. Houmayoûn fut tellement frappé de la beauté de cette jeune personne et captivé par le charme de ses manières, qu'il prit immédiatement la résolution de l'épouser malgré la vive opposition du prince Hindâl, qui, plus jeune de onze ans que l'empereur (alors âgé de trente-trois ans), et probablement épris lui-même de la belle Hamyda, ne put cacher son extrême mortification. « J'avais cru, dit-il à Houmâyoûn, que vous étiez venu chez moi pour me faire honneur et non pour vous amouracher d'une jeune fille. Si vous faites ce mariage ridicule, je vous quitte. » Houmayoûn, offensé de la conduite de son frère, se retira à bord de la barge impériale, où Dildâr-Bégăm le suivit après avoir adressé de sévères remontrances à son fils, et d'où elle réussit à ramener l'empereur chez elle. Une réconciliation au moins apparente eut lieu entre les deux frères, et, sous les auspices de la Bégăm, le mariage de l'empereur avec la sultane Hamyda fut célébré dès le jour suivant.

Houmayoûn, après avoir échoué dans les négociations qu'il avait entamées avec Shâh-Houssein, prince du Sindh (2), se vit bientôt me-

(1) Nom propre qui se décompose ainsi : *Hamyd* (louable, glorieux), *Bânou* (noble dame).

(2) Shâh-Houssein *soultân*, de la famille d'Arghoum ou Arghoun, était l'un des descendans de Teimour. Son père, Mirza-Shâh-Arghoun, avait été quelque temps maître de Kâboul quand Bâbăr s'en empara en 1504. Le Sindh était considéré comme une dépendance de Kâboul, et Houssein conséquemment comme l'un des vassaux de l'empire.

nacé d'une attaque que la défection de quelques-uns de ses principaux officiers rendait plus redoutable. Il battit en retraite sur Outch, ville située près du confluent du Tchénab et du Sätledje, dans une plaine fertile, et qu'il avait traversée en venant du Pändjâb. Il y arriva après une marche longue et pénible dont les fatigues furent partagées par la nouvelle impératrice, alors enceinte de sept mois. Houmayoûn avait espéré trouver à Outch un bon accueil et des vivres; mais, après une halte de quelques jours et sur de vagues espérances d'un accueil plus hospitalier dans les états du radja Maldèo (de Marwâr), il se décida à s'enfoncer dans le désert qui sépare le pays des Daoudpouttras du Marwâr.

Ici commencent les rudes épreuves de cette troupe de fugitifs groupés par la destinée autour d'une jeune femme de quinze ans qui devait bientôt donner le jour au grand Akbär. Un passage des mémoires de Djouher suffira pour donner une idée de ce qu'ils eurent à souffrir dans cette mer de sable brûlant. « .... Le jour suivant, nous nous mîmes en route à midi et marchâmes *vingt-sept heures* sans trouver d'eau. Pendant cette marche désastreuse, beaucoup de nos gens moururent, et tous souffrirent horriblement. Il ne restait plus que quatre heures de jour, quand enfin, par la grâce de Dieu, nous arrivâmes à un petit bouquet d'arbres où nous trouvâmes un puits, un ruisseau d'eau courante et un petit étang. Là, le roi descendit de cheval et, se prosternant la face contre terre, rendit grâces au Tout-Puissant de cet inexprimable bienfait, puis il donna l'ordre de remplir immédiatement tous les *machaks* (outres à eau), de les charger sur des chevaux et de les envoyer à la rencontre des malheureux qui étaient restés en arrière (1). » En approchant de la capitale de Maldèo, Houmâyoûn expédia un *firmân* par lequel il mandait le prince radjpout auprès de sa personne. Le radja n'en tint aucun compte, et se montra beaucoup moins disposé à secourir l'empereur dans sa détresse qu'à le livrer à ses ennemis. Houmâyoûn dut se résigner à traverser de nouveau le désert, et, comme dernière ressource, il résolut d'aller chercher un refuge à Amärcote, résidence d'un petit prince radjpout, située dans l'ouest de Djodpour, à trois ou quatre milles de la branche est de l'Indus (2). La marche de la malheureuse

(1) Houmâyoûn alla lui-même au-devant des traînards, et rencontrant un marchand moghol, auquel il avait emprunté des sommes considérables, gisant sur la route et sur le point de périr de fatigue et de soif entre les bras de son fils, qui n'avait pas voulu l'abandonner, il eut l'odieuse et incroyable présence d'esprit d'exiger de ce malheureux quittance de sa dette en présence de témoins, avant de consentir à lui faire donner de l'eau pour se désaltérer.

(2) Amarcote, Amercote, Oumercote, etc. (*Amarakota*, « ville des immortels, ») immortalisée en effet par la noble conduite de *râna* Parsad, qui, seul parmi les vassaux de la couronne impériale, offrait l'hospitalité au souverain fugitif, et par la naissance

caravane fut plus pénible encore cette fois, marquée de plus de dangers et de fatigues. Arrivée à quelques lieues d'Amărcote, la colonne de marche se trouvait réduite à un petit nombre d'hommes et d'animaux, et la démoralisation était telle parmi les officiers de la suite de l'empereur, que l'un d'eux, voyant le cheval qu'il montait complétement épuisé, insista pour que la jeune impératrice lui rendît celui qu'il lui avait prêté. Houmâyoûn fit asseoir l'impératrice sur son propre cheval et continua la route à pied, puis sur un chameau de charge, jusqu'à ce qu'un autre de ses officiers vint lui offrir sa monture. Quelques heures après, l'empereur faisait son entrée à Amărcote, suivi de sept cavaliers seulement, et trouvait enfin dans ces murs hospitaliers une trêve momentanée aux maux endurés par lui et par les siens.

La noble femme qui avait partagé les dangers, les fatigues et les privations de toute espèce que son royal époux venait d'affronter, était alors dans un état de grossesse très avancée. L'empereur, la confiant aux soins de la famille de râna Parsad, reprit la campagne d'après les conseils et avec l'aide de ce chef, qui mettait à sa disposition un corps de six à sept mille hommes de ses propres troupes ou de celles de ses alliés. Houmâyoûn était campé avec sa petite armée à vingt-quatre milles d'Amărcote, prêt à se porter, selon les circonstances, sur Tatta ou sur Kăndahâr, quand il apprit l'heureuse délivrance de l'impératrice Măriăm-Makany (1) et la naissance d'un fils. Après s'être prosterné et avoir rendu grâces à la Providence, qui lui envoyait cette consolation au milieu de ses épreuves, Houmâyoûn reçut les félicitations des chefs qui lui étaient restés fidèles, et voulant, suivant l'usage, leur distribuer quelques présens dans cette mémorable occasion, il se trouva qu'il ne lui restait rien dont il pût disposer sans compromettre ses dernières ressources — qu'une poche de musc qu'il rompit en plusieurs morceaux. Il les distribua à ses amis en disant : « Voilà tout ce que je puis vous offrir à l'occasion de la naissance de mon fils. J'espère bien cependant que sa renommée remplira un jour le monde, comme le parfum de ce musc se répand aujourd'hui autour de nous. »

Ce fut dans ces circonstances que Bherâm-Khan, guerrier con-

d'Akbăr. Amercote est aujourd'hui une place de peu d'importance, défendue par un petit fort en briques et qui a été en partie submergée lors du tremblement de terre et de la grande inondation de 1824. (Voyages de Burnes, vol. Ier, p. 314.)

(1) Ce titre de *Măriăm-Makany*, « une seconde Marie ou celle qui tient sur la terre la place de Marie, » paraît avoir été donné par l'empereur à Hamyd-Banou-Bégam à l'occasion de la naissance d'Akbăr. Djouher la désigne cependant sous ce titre dès l'époque de son mariage avec Houmâyoûn. Elle le conserva sous le règne de son fils, car Abou'l-Fazl ne la nomme pas autrement.

sommé, conseiller intègre autant qu'habile, échappé au désastre de Kanaodje, parvint à rejoindre Houmâyoûn, qui l'accueillit avec la joie la plus vive, l'investit plus que jamais de sa confiance, et le nomma gouverneur du prince impérial.

Akbăr (Djällal-oud-dîn Mohammăd) naquit le 14 octobre 1542 (1). Il faut s'arrêter un instant devant cette date. En examinant attentivement la marche de l'esprit humain vers cette époque, nous avons été frappé du concours des tendances progressives qui, d'un bout à l'autre du monde civilisé, semblaient entraîner les peuples à des modifications plus ou moins profondes de leur organisation. On y remarque les symptômes d'une transition critique indiquée sur tous les points par une lutte, déjà commencée ou imminente, entre des principes ennemis. On peut prévoir que cette lutte embrassera non-seulement les croyances religieuses, mais les théories politiques, le développement industriel, le mouvement scientifique, qu'elle affectera jusqu'aux mœurs et aux habitudes des nations les plus fanatiquement vouées au *statu quo*. Au moment où l'étoile d'Akbăr se levait sur l'Orient, celle de Charles-Quint pâlissait dans l'Occident. La France allait se venger à Cérisoles de l'humiliation de Pavie, et se préparait à occuper sur la scène européenne le haut rang où devaient la porter Henri IV et Sully, ces amis du peuple. La plume satirique et mordante de Rabelais, protégeant par la vulgarité de la forme l'indépendance et la hardiesse de la pensée, immolait le passé aux instincts novateurs de la multitude. La société occidentale entrait manifestement et irrévocablement dans la phase révolutionnaire qui caractérise plus spécialement l'époque moderne. Rois, nobles, prêtres, les papes eux-mêmes, participaient instinctivement de ces tendances. Henri VIII se séparait de Rome avec éclat, mais Charles-Quint et François Ier s'en affranchissaient de fait comme lui. Les rois catholiques, sans s'arroger ouvertement une vaine suprématie spirituelle, étaient pour leurs clergés respectifs des maîtres non moins absolus, non moins indépendans du pouvoir papal que les princes protestans. Partout, en un mot, le pouvoir spirituel se subordonnait au pouvoir temporel; mais, tout en subissant cette humiliation nécessaire, il s'efforçait de sauver sa dignité par une coalition intime avec la monarchie, et pour organiser ce nouveau mode d'action, cette résistance implicite à la destruction dont il se voyait déjà menacé, il fondait, en 1541, la compagnie de Jésus. Ainsi cette institution célèbre

(1) Djouher fait naître Akbăr environ un mois plus tard, et lui fait donner par son père le prénom de *Bouddr-oud-Dîn* (pleine lune de la religion), au lieu de *Djällal-oud-Dîn* (gloire de la religion), qui est le prénom adopté par les autres historiens. Quoi qu'il en soit, Akbăr, par l'indépendance de ses opinions religieuses, fut loin de mériter ces titres aux yeux des bons musulmans.

commençait avec Akbăr, et elle devait, dans la dernière moitié du XVIe siècle, tenter à diverses reprises de conquérir à la foi catholique cette haute intelligence. A d'autres égards, les rapprochemens que nous indiquons ne sont pas moins significatifs. A l'extrémité de l'Occident européen, neuf années seulement avant qu'Akbăr vît le jour, Élizabeth naissait (1533) auprès d'un trône qu'elle devait occuper avec tant de gloire, et où elle s'assit presque en même temps qu'Akbăr montait sur celui de Delhy (1). Du règne de cette virile princesse allaient dater la grandeur maritime de l'Angleterre et le nouvel essor des entreprises commerciales qui ont si puissamment contribué à changer la face du monde. Le règne d'Akbăr allait créer l'unité politique de l'Hindoustan, et demander à la race hindoue, pour la première fois, son concours au développement d'une civilisation progressive. Enfin, par une coïncidence qui nous paraît merveilleuse, ces deux grandes existences, présidant à des peuples si différens de mœurs, de religion, de langage, séparés par deux continens et par l'immensité des mers, se trouvaient à leur insu liées par une chaîne mystérieuse aux destinées du même empire. Élizabeth, en signant, le 31 décembre 1600, cinq ans avant la mort d'Akbăr, la charte de la compagnie des Indes orientales, livrait l'héritage de ce conquérant législateur et les destinées de cent millions d'hommes au génie de la Grande-Bretagne. Remarquons en outre qu'au grand mouvement intellectuel et scientifique qui commençait en Europe avec Copernic, Kepler, Napier, Bacon, Descartes (2), correspond, dans l'Inde gangétique, comme nous le prouverons bientôt, un mouvement analogue, une véritable renaissance, dus à la puissante initiative du fondateur de l'empire moghol. Le doute religieux, philosophique et politique caractérisa cette époque dans l'Hindoustan comme dans l'Occident européen. Les arts et les lettres eurent leur part dans cette double régénération. La Chine entre, à la même époque, dans cette phase de transition qui fera passer aux mains des princes mantchous le sceptre de cet immense empire. Le Japon s'ouvre pour la première fois aux Européens, et le christianisme va, sous la prédication puissante de saint François-Xavier, y chercher des conquêtes qu'il ne saura pas conserver (3). Le monde entier est en pleine marche vers de nouvelles destinées.

(1) Akbăr montait sur le trône en 1556, Élizabeth en 1558. Élizabeth mourait en 1603, Akbăr en 1605.

(2) Copernic exposait le vrai système du monde en 1543. Napier naissait en 1550, Bacon en 1551, Kepler en 1571, Descartes en 1596. Akbăr eut aussi pour contemporains Montaigne, Giordano Bruno, Campanella, ces hardis penseurs.

(3) Les Portugais pénétraient au Japon en 1543. Saint François-Xavier y prêchait l'Évangile six ans après.

Houmâyoûn, réduit, par la révolte de ses frères et par une série non interrompue de revers, à chercher un refuge momentané en Perse, y fut honorablement accueilli par shâh Tahmas (1544), qui lui donna les moyens de rentrer dans l'Afghanistan à la tête d'une armée. Il ne tarda pas à s'emparer de Kâboul, où il eut le bonheur de retrouver son fils Akbăr, à peine âgé de trois ans, et tombé, dix-huit mois auparavant, au pouvoir de son oncle Kamrân. Dans le cours de la lutte acharnée qui s'engageait alors entre les deux frères, Kâboul fut repris deux fois par Kamrân, et deux fois le jeune Akbăr y fut encore son prisonnier (1546 et 1550). Que s'était-il passé dans l'Hindoustan pendant que les descendans de Teimour semblaient vouloir épuiser dans une lutte fratricide le sang qu'il leur avait transmis (1)?

Du moment où Houmâyoûn avait été rejeté dans l'ouest de l'Hindoustan sans argent, sans troupes, sans alliances, il avait cessé d'être un objet d'appréhension sérieuse pour Shère-Shâh, qui ne s'occupa plus que de s'affermir sur le trône où il s'était assis. Il y réussit, malgré les guerres continuelles dans lesquelles il se trouva engagé, non-seulement parce que ses talens militaires et sa duplicité consommée lui donnaient un immense avantage sur tous ceux qui essayaient de lui tenir tête, mais parce qu'il était doué à un haut degré des qualités qui font le grand homme d'état et le sage administrateur. Une fois rangés, de gré ou de force, sous son autorité, les peuples se sentaient habilement et, jusqu'à un certain point, paternellement gouvernés; mais ce bien relatif n'avait d'autre élément de durée que la vie d'un homme, et l'usurpateur mourut cinq ans après l'expulsion du souverain qu'il avait détrôné. Sélim-Shâh, fils et successeur de Shère-Shâh, ne continua qu'imparfaitement son père pendant un règne de neuf années. A sa mort, arrivée en 1553, la confusion et l'anarchie désolèrent de nouveau l'Hindoustan; les ambitions rivales se disputèrent le sang et les sueurs des peuples opprimés, et l'empereur Houmâyoûn put entrevoir de son lointain exil que, de ce chaos politique, sortirait la restauration de sa race. Il faut lui rendre cette justice, qu'au milieu des plus rudes épreuves, pendant quinze années d'attente, de périls et de luttes, il ne désespéra jamais de l'avenir.

Après la soumission ou la mort de ses frères et libre désormais de

(1) Mirza Askăry était auprès de l'empereur depuis la prise de Kandahâr, tantôt prisonnier, tantôt surveillé de près. L'histoire le perd de vue à dater d'une réconciliation passagère des quatre frères, racontée par Djouher, et l'histoire fait bien. Hindâl, resté fidèle à Houmâyoûn, depuis qu'il l'avait rejoint sur la route de Kâboul, fut tué, dans une attaque de nuit, par les Afghans, en 1553. Kamrân, tombé au pouvoir de l'empereur peu de temps après, eut les yeux crevés et mourut à la Mecque, où il avait eu la permission de se retirer.

diriger toutes ses forces contre les princes afghans, Houmâyoûn retourna des frontières du Păndjâb à Kâboul, et l'année 1554 se passa en préparatifs pour l'invasion de l'Hindoustan. Au mois de janvier 1555, l'empereur se mit en marche avec son fidèle généralissime, Behrâm-Khan, à la tête de quinze mille hommes de cavalerie. C'était une bien petite armée pour une si grande entreprise; mais quinze mille hommes de bonnes troupes valaient mieux entre les mains du fils de Bâbăr que les multitudes indisciplinées que l'empereur afghan allait lui opposer. Comme il traversait l'Indus pour entrer dans le Păndjâb, on aperçut la nouvelle lune, ce qui fut considéré comme un présage des plus favorables. A quelques marches de là, au coucher de la lune, Houmâyoûn fit venir son fils, le fit asseoir vis-à-vis de lui, lut à haute voix plusieurs versets du Koran, et, à la fin de chaque verset, souffla sur la figure d'Akbăr, s'imaginant placer ainsi le jeune prince sous la protection immédiate de Dieu et de son prophète (1). Akbăr ne tarda pas à justifier la confiance superstitieuse de son père, car, s'il faut en croire plusieurs des historiens du temps, à la bataille de Sirhind, qui fut livrée vers le milieu de 1555 et où les Afghans furent entièrement défaits malgré l'immense supériorité du nombre, ce héros adolescent (il était dans sa treizième année) paya si bien de sa personne, que les Moghols, animés par son exemple, semblèrent, selon l'expression persane, « avoir oublié qu'ils étaient mortels! » Houmâyoûn, à la tête de son armée victorieuse, s'avança sans retard au cœur de l'Hindoustan, et rentra enfin dans sa capitale de Dehly après seize ans d'exil. Il ne jouit pas longtemps de ce triomphe, acheté par de si longues et si cruelles épreuves : un peu moins de six mois après son retour, il fit une chute à laquelle il ne survécut que trois jours (2). Il n'avait pas encore complété sa quarante-neuvième année; il laissait le trône à un enfant, mais cet enfant était Akbăr.

Akbăr, envoyé dans le Păndjâb peu après la bataille de Sirhind avec son gouverneur, Behrâm-Khan, pour combattre les Afghans, qui s'étaient ralliés sous les ordres du prince Sicăndăr-Sour, y reçut la nouvelle de la mort de son père. Il prit possession du trône à Kallanour le 14 février 1556. Il était alors âgé de treize ans et quatre mois. Comme son grand-père Bâbăr, il entrait, à peine adolescent, dans la vie politique, au milieu des agitations d'une époque fertile en désordres et en excès de tout genre, et dans un moment où le

(1) Encore aujourd'hui, cette pratique superstitieuse est en grand honneur parmi les musulmans. Dans nos possessions de l'Algérie, les descendans de Fatma, fille de Mahomet, ont la réputation de guérir plusieurs maladies en *priant*, *soufflant* sur le front et *touchant* le visage.

(2) Houmâyoûn mourut le 21 janvier 1556.

grand nombre des ambitions en présence ne permettait plus de reconnaître d'autre droit que la force. Des trois ou, pour mieux dire, des quatre ou cinq prétendans qui s'étaient disputé la succession de Shère-Shâh ou de son fils Sélim (mort en 1553), il ne restait plus que Sicăndăr-Sour et Mohammăd-Adil-Shâh, plus connu sous le nom d'*Adili*. Ce dernier prince, incapable par lui-même, avait abandonné l'exercice du pouvoir suprême à son ministre Hémou, Hindou de basse extraction et d'un extérieur peu favorable, mais doué des qualités qui font les hommes d'état et les grands généraux. Behrâm-Khan, que la force des circonstances et son génie plaçaient dans une situation analogue à l'égard d'Akbăr encore enfant, trouvait dans Hémou un rival digne de lui. Le sort de l'Hindoustan dépendait désormais de l'issue de la lutte entre ces deux hommes. Agra et Dehly étaient tombées au pouvoir de Hémou, qui s'était fait donner le titre de *radja-vikramaditya*, et rêvait peut-être la restauration, en sa personne, du trône hindou de Dehly. Il se préparait à marcher sur Lahore, où il espérait écraser bientôt l'empire naissant d'Akbăr et porter le dernier coup aux prétentions obstinées de Sicăndăr-Shâh, quand Behrâm-Khan, rejetant les timides conseils des autres chefs et confiant dans la fortune de son jeune empereur, envoya ses vétérans à la rencontre du radja, sous les ordres de Khan-Zămân, nommé *sarrlashkar* (capitaine général) à cette occasion. Celui-ci n'hésita pas à livrer bataille avec des forces très inférieures dans ces mêmes plaines de Panipăt où Bâbăr avait, trente ans auparavant, conquis la couronne impériale. Les Afghans furent entièrement défaits (5 novembre 1556) malgré les efforts désespérés de leur intrépide général, qui, blessé d'une flèche dans l'œil, arrachait l'œil avec la flèche, et disputait encore la victoire. Hémou fut fait prisonnier, conduit à la tente d'Akbăr et décapité en sa présence et malgré lui par Bherâm-Khan, qui redoutait la clémence du jeune empereur. La mort d'Hémou, celle du prince Adili, tué peu de temps après au Bengale, et une nouvelle défaite essuyée par Sicăndăr-Shâh, qu'Akbăr contraignit à renoncer par capitulation à toute prétention au trône de l'Hindoustan, mirent fin à la guerre de succession.

A dater de ce temps, la restauration de la maison de Teimour put être considérée comme accomplie.

Behrâm-Khan, que ses talens militaires, sa haute intelligence et jusqu'à la sévérité despotique de son caractère avaient rendu l'instrument providentiel de cette restauration, conserva pendant trois ou quatre années l'influence illimitée qu'il avait acquise sur l'esprit de son pupille, mais il finit par en abuser, et ses prétentions exorbitantes lui aliénèrent l'affection de l'empereur, en même temps qu'elles soulevaient l'indignation générale. Akbăr prit soudainement

la résolution de s'affranchir d'une tutelle impérieuse, et, se rendant inopinément à Dehly, fit publier un édit qui enjoignait à tous les officiers du gouvernement de n'obéir qu'aux ordonnances émanées de son autorité (1560). Behrâm-Khan, après avoir vainement essayé de regagner la confiance de son maître, leva l'étendard de la révolte, fut battu par le jeune empereur, amené devant lui, implora et obtint le pardon de sa faute, avec l'autorisation d'entreprendre, aux frais de son indulgent souverain, le pèlerinage de la Mecque, et, au moment de s'embarquer, périt par le poignard d'un assassin. La fermeté, le jugement précoce, la force de volonté et les talens militaires déployés par Akbăr dans ces circonstances difficiles le firent juger digne du pouvoir suprême : sa générosité envers un rebelle dont il ne voulut jamais oublier les anciens services lui gagna les cœurs. Le nouveau règne se leva sur l'Hindoustan avec tout l'éclat d'un jour radieux.

Akbăr n'avait pas dix-huit ans quand il entreprit de gouverner seul et de faire face aux difficultés de toute espèce que rencontrait l'établissement de l'*empire moghol*. C'est une des anomalies les plus singulières de l'histoire que cette désignation appliquée à l'Hindoustan et aux pays voisins conquis par les Bâbérides. L'invasion de l'Inde par les Moghols, sous Tchinguiz-Khan, avait laissé des traces si profondes dans la mémoire des peuples, que, depuis cette époque, l'épithète de *Moghol* fut appliquée par les Indiens à tous les musulmans du nord, les Afghans exceptés. Bâbăr, grand-père d'Akbăr, était d'origine tourke, mais descendait de Tchinguiz-Khan par les femmes. Bien qu'il détestât et méprisât les Moghols, l'empire conquis par lui, perdu et reconquis par son fils, définitivement établi et agrandi par son petit-fils, s'est appelé, en dépit de Bâbăr et de ses descendans, « l'empire moghol. »

Akbăr avait à faire reconnaître et respecter son autorité par les chefs militaires, compagnons d'armes de son père et de son tuteur, à recouvrer la plupart des domaines de la couronne, à rétablir dans ses états une administration régulière, dont les élémens avaient disparu au milieu de tant de révolutions. L'énergie et l'activité d'Akbăr grandirent avec les exigences de cette situation. Les généraux qu'il employa d'abord montrèrent un esprit d'insubordination et des vues ambitieuses qui se manifestaient avec d'autant plus d'insolence, qu'ils avaient accompli avec des succès plus marqués la mission que leur confiait leur jeune souverain. Il étouffa ces prétentions naissantes tantôt par sa seule présence et l'autorité de sa conduite, tantôt par la force de ses armes, et lorsque des tentatives de rébellion prirent un caractère plus sérieux, un développement plus menaçant, il se montra si prompt et si habile à les combattre, si intrépide et si

impétueux dans l'action, si clément après la victoire, que toute opposition de cette nature cessa de se produire au bout de quelques années. A vingt-cinq ans, il était maître chez lui, et put songer à étendre sa domination au dehors.

De 1561 à 1568, Akbăr avait reconquis le Mâlwâ, chassé les Afghans d'Aoudh, réduit une partie du Marwâr, châtié ou ramené à l'obéissance les généraux réfractaires. Son attention se reporta bientôt sur le Radjpoutâna, dont l'importance politique et les ressources militaires étaient appréciées par sa haute intelligence. Bahâra Mäll, radja d'Amber (aujourd'hui Djeypour), était déjà dévoué à ses intérêts et lui avait donné sa fille en mariage (1). Ce radja et son fils Bhăgwân-Dass figuraient parmi les principaux généraux de l'armée impériale. Akbăr résolut de placer également dans sa dépendance le puissant prince du Méwâr. La protection accordée par ce chef à l'ancien gouverneur de Malwa, Baz-Băhadour (2), et à un autre révolté fournit un prétexte plausible à l'attaque projetée. Les événemens vraiment héroïques de cette guerre, racontée en détail dans l'*Akbar Nameh*, d'Abou'l-Fazl, dans Férishta et dans les *Annals of Râjast'han*, de Tod, mirent en relief les traits distinctifs du noble caractère radjpout. Hommes, femmes, adolescens, combattirent avec la même ardeur pour la cause nationale, et lorsqu'il devint évident que l'antique capitale du Méwâr allait tomber au pouvoir d'Akbăr, le fatal sacrifice du *djouhar* fut résolu au moment prévu de l'assaut (3). Les guerriers revêtirent la robe jaune, symbole de leur détermination suprême de mourir pour la patrie; les portes de la ville s'ouvrirent devant ses intrépides défenseurs, et presque tous se firent massacrer dans les rangs moghols, après des prodiges de valeur, tandis que leurs femmes et leurs enfans, livrés aux flammes, échappaient ainsi aux insultes et

(1) Bahâra Mäll paraît avoir été le premier prince radjpout qui ait reconnu la suzeraineté des empereurs moghols. Il avait épousé les intérêts de Băbăr et accepté de Houmâyoûn le titre de *mansăbdar* (commandant) de cinq mille chevaux. Il est difficile de déterminer, avec quelque degré de précision, ce qui se rapporte aux alliances matrimoniales contractées par Akbăr et son fils Sélim (depuis Djahân-Guïr). Tod assure (*Annals of Rājast' han*, vol. II, p. 353) que la fille de Bhagwân Dass fut la première princessse radjpoutnie donnée en mariage à un prince musulman (Sélim), mais il avait dit auparavant (vol. Ier, p. 323) que l'empereur Akbăr avait épousé une fille de Bahâra Mäll. Cette alliance est mentionnée par Férishta (traduction de Briggs), mais les noms du prince radjpout ne sont pas les mêmes. Il n'est pas douteux toutefois que Férishta ne fasse allusion aux princes d'Amber.

(2) Rebelle qui fit plus tard sa soumission, et auquel Akbăr accorda un généreux pardon.

(3) *Djouhăr*, — sacrifice des femmes et des enfans par le fer et par la flamme, dernière ressource du désespoir et du fanatisme de l'indépendance parmi les Hindous, pour soustraire leurs familles au joug de la servitude et l'honneur conjugal ou paternel à la flétrissure du viol.

à la souillure de l'étranger. Nous nous rappelons que nous avons vu, il y a dix ans à peine, chez un autre peuple à l'extrémité de l'Asie, se renouveler ces scènes de destruction volontaire sous l'empire des mêmes préoccupations fatales. Lorsque les Anglais, dans la dernière campagne de Chine, s'emparèrent de Tchinkyang-fou, place forte qui défendait les approches de Nanking, une grande partie de la garnison tartare, après une vive, mais inutile résistance, eut recours au suicide pour ne pas tomber aux mains des Européens. Le général en chef tartare se fit brûler vif dans son propre palais. Des femmes, des enfans, des vieillards, se coupèrent la gorge, se noyèrent dans les canaux, ou périrent par les flammes, s'aidant l'un l'autre dans cette œuvre de désespoir (1). Tchinkyang fut pillé par les troupes anglaises, et le spectacle que présentaient les rues de cette ville pendant les premières heures de l'occupation étrangère eût défié toute description. — Tels avaient été la prise et le pillage de Tchitore.

Irrité par une résistance obstinée, entraîné par son ardeur belliqueuse et par l'exaltation farouche de ses troupes, Akbăr eut la lâcheté d'ordonner ou de permettre le sac de cette malheureuse capitale (mars 1568). C'est une tache à cette vie illustrée par tant d'exploits, et ce n'est pas la seule; mais Akbăr, élevé dans les préjugés de la religion musulmane et les habitudes des conquérans ses ancêtres, mettait alors la gloire militaire et le carnage des *infidèles* au-dessus des triomphes pacifiques de l'intelligence. Il n'avait pas encore appris qu'il est de l'honneur et de l'intérêt d'un souverain de respecter l'infortune d'un peuple vaincu et de ménager le sentiment de sa nationalité. Il le comprit un peu plus tard, et s'efforça de cicatriser les profondes blessures infligées par son ambition à l'élite des races hindoues.

Akbăr voulut éterniser le souvenir de la prise de Tchitore et de l'héroïque résistance de ses habitans. Il fit élever deux statues à la mémoire des jeunes princes, *par nobile fratrum,* qui périrent à la tête des braves Radjpouts dans cette occasion. On peut juger de l'impression que la vue de ces monumens devait produire du temps d'Akbăr par le passage suivant d'une lettre de Bernier, écrite sur les lieux un siècle après le siége et la prise de Tchitore : « Je ne trouve rien de remarquable à l'entrée (de la forteresse d'Agra), si ce n'est deux grands éléphans de pierre qui sont des deux côtés d'une des portes. Sur l'une est la statue de Jémel (Djeimăll), ce fameux raja de Chitor; sur l'autre, celle de Potta (Păttа), son frère. Ce sont deux braves

(1) On peut lire les détails les plus émouvans sur la prise de Tchinkyang-fou dans l'ouvrage du capitaine Grandville G. Loch (de la marine royale) intitulé : *Closing Events of the campaign in China,* etc. Londres, 1843.

qui, avec leur mère encore plus brave qu'eux, donnèrent tant d'affaires à Ekbar, et qui, dans les siéges des villes qu'ils soutinrent contre lui, donnèrent des preuves si extraordinaires de leur générosité, qu'ils aimèrent mieux enfin se faire tuer dans des sorties avec leur mère que de se soumettre, et c'est à cause de cette générosité extraordinaire que leurs ennemis mêmes les ont crus dignes qu'on leur érigeât ces statues. Ces deux grands éléphans avec ces deux braves qui sont dessus impriment d'abord, en entrant dans cette forteresse, je ne sais quoi de grand et je ne sais quelle respectueuse terreur. »

Cependant la prise de Tchitore et celle des forteresses de Komälnèr et de Gogända, neuf ans après, ne suffirent pas pour réduire le Méwâr à l'obéissance. Les efforts héroïques, les talens et la persévérance du *rána* Partâb (fils et successeur d'Oudé-Sing, chassé de Tchitore par Akbär) maintinrent pendant de longues années l'indépendance de cet état, et ce ne fut que sous le règne de Djähân-Guîr, après une lutte honorable et à des conditions qui garantissaient au prince du Méwâr des prérogatives exceptionnelles parmi les tributaires de l'empire, que l'héritier du noble Partâb et de son digne fils Oumra-Sing fut autorisé par ce dernier à se reconnaître vassal de l'empereur. Oumra-Sing lui-même abdiqua pour ne pas humilier dans sa personne la fière indépendance de sa race. Ce fut pendant sa lutte prolongée avec le vainqueur de Tchitore que Partâb fonda la nouvelle capitale du Méwâr, Oudeypour, occupée encore aujourd'hui par ses descendans. La maison royale de Méwâr fut la seule de toutes les familles suzeraines du Radjpoutana qui ne consentit jamais à s'allier par mariage avec les descendans de Teimour; elle se refusa même à toute alliance de cette nature avec les autres radjas, les regardant comme souillés par le mélange de leur sang avec celui d'une race étrangère. Akbär, loin de se laisser influencer par de semblables préjugés, encouragea au contraire, dans l'intérêt de sa politique, cette fusion intime des familles princières, destinées en apparence à être éternellement séparées par la différence des religions. Il eut deux impératrices radjpoutnies, l'une de la maison de Djeypour, l'autre de celle de Marwâr, et son fils aîné Sélim (depuis Djähân-Guîr) épousa également deux princesses des familles régnantes de Djeypour et Djodpour. L'historien d'Akbär et son ministre favori, Abou'l-Fazl, faisant allusion à ces alliances politiques, s'exprime ainsi (1) : « La polygamie a en général de grands inconvéniens; mais sa majesté, dans sa sagesse et sa prévoyance infinies, a trouvé le moyen de la faire servir au bien de l'état, car, en contractant des

(1) *Ayin-Akbäry*, vol. I, p. 45, édit. in-8°, London 1800.

mariages avec les filles des princes de l'Hindoustan et d'autres pays, il prévient les insurrections à l'intérieur et forme de puissantes alliances au dehors. »

La grandeur du caractère d'Akbăr, la sagesse de son gouvernement, sa générosité et sa bonté naturelles, le tact admirable qu'il sut mettre dans l'exercice de la domination qu'il avait imposée à ses nouveaux tributaires, les convertirent, longtemps avant la fin de son règne, en alliés fidèles et dévoués. On en trouve la preuve dans la fameuse lettre adressée à Aurengzèbe par l'un des princes radjpouts au sujet du *djézia,* capitation odieuse abolie par le grand Akbăr au commencement de son règne, et que la bigoterie d'Aurengzèbe voulait imposer de nouveau à tous les Hindous. On y trouve le passage suivant, qui honore à la fois l'esprit d'indépendance qui l'a dicté et la mémoire d'Akbăr : — « Votre royal ancêtre, Mohammăd Djăllal-oud-dîn-Akbăr, dont le trône est maintenant au ciel, a conduit les affaires de cet empire, pendant plus de cinquante ans, avec fermeté, sûreté et justice. Veillant sur la tranquillité et le bonheur de toutes les classes de ses sujets, qu'ils fussent sectateurs de Jésus ou de Moïse, de David ou de Mohammed, qu'ils fussent de la croyance brahmanique, ou de celle qui nie l'éternité de la matière, ou de celle qui attribue l'existence du monde au hasard, tous jouirent au même degré de sa protection et de sa faveur, et de là est venu que ces peuples, dans leur reconnaissance pour cette protection paternelle, lui ont décerné le titre de *tuteur de l'humanité* (*djaggat gourou.*) »

Pour se faire une idée exacte des avantages qu'Akbăr retira en effet de cette politique bienveillante à l'égard non-seulement des Radjpouts, mais des Hindous en général, il suffira de remarquer que dans le commandement de ses armées, dans le gouvernement de ses provinces, dans l'administration de ses finances, il employa constamment des Hindous, concurremment avec des musulmans, et qu'ils se montrèrent dignes de sa confiance. Mânn-Sing (d'Amber), neveu et successeur de Bahgwân-Dass, fut le plus brillant et le plus habile des lieutenans de l'empereur, dont il était beau-frère par l'alliance déjà mentionnée. Akbăr lui dut la moitié de ses triomphes. Avec ses fidèles et invincibles Radjpouts, Mânn-Sing porta la terreur des armes impériales des montagnes du Kâboul jusqu'à l'est du golfe de Bengale. Par lui, Orissa fut subjugué, Assam réduit au rang des états tributaires, Kâboul maintenu dans l'obéissance. Il fut successivement gouverneur du Bengale et du Băhar, du Dăkkhăn et du Kâboul. Radja Tădăr-Măll, à la fois chef militaire du plus haut rang, ministre et financier, introduisit, sous la direction de l'empereur, le système d'impôt foncier qui porte encore aujourd'hui le nom de cet homme d'état, et dont l'*Ayin-Akbary* nous a transmis tout le détail.

Plusieurs autres chefs hindous (1) coopérèrent à l'agrandissement de l'empire et à l'établissement des institutions qui devaient en assurer la durée.

A dater de la soumission de l'Hindoustan central et de la conquête du Goudjrât (en 1552), l'empereur fut libre de porter son attention sur les états du sud-ouest qui refusaient encore de reconnaître son autorité, et il dirigea ses forces de ce côté. Une fois maître du Bengale, il s'occupa de consolider sa puissance dans le nord. La conquête de Kachemyr, celle du Sindh (2), la soumission complète de l'Afghanistân l'y retinrent jusqu'en 1598. Ce fut à cette époque qu'il commença à mettre à exécution le plan qu'il avait conçu pour ranger de gré ou de force sous sa dépendance les états du Dăkkhăn, dont le voisinage et la condition politique compromettaient la sûreté de ses frontières dans le sud. Les souverains mahométans de ces états ayant rejeté les ouvertures qu'il leur avait fait faire (dès 1590) pour les déterminer à reconnaître sa suzeraineté, il résolut de marcher contre eux en personne, et quittant le Păndjâb à la fin de l'année 1598, après quatorze ans de séjour dans les contrées du nord et du nord-ouest, il rassembla une grande armée près d'Agra et envahit le Dăkkhăn en 1599. En 1601, il avait achevé de soumettre ses dangereux voisins, et à son retour à Futtehpour, en 1602, il prit par proclamation le titre d'empereur du Dăkkhăn. Ce fut l'apogée de sa gloire politique et militaire.

Akbăr régnait alors sur une étendue de pays bornée au nord par l'Himalaya et l'Hindou-Kosh, à l'est par le bas Himalaya et le Brahmapouttra, à l'ouest par les monts Soleymăn et la mer, au sud enfin par le Godavéry et le golfe de Bengale. Les principaux diamètres de cet immense quadrilatère n'avaient pas moins de trois cent soixante-quinze lieues du nord au sud, et de cinq cents lieues de l'est à l'ouest. Aurengzèbe étendit la domination moghole sur une partie du Dăkkhăn qui avait maintenu son indépendance du temps d'Akbăr, et sur quelques autres pays dans l'est de l'Hindoustan; mais l'intolérance religieuse de ce souverain, son égoïsme, qui lui aliénait les cœurs, et le défaut d'élévation de son caractère, qui rétrécissait ses vues politiques, ne lui permirent pas, malgré ses

(1) Dans la liste des *mănsăbdârs* qui nous a été transmise par Abou'l-Fazl, nous ne comptons pas moins de dix-neuf seigneurs hindous élevés par Akbăr à des *mănsăbs* de 1,000, 1,250, 1,500, 2,000, 2,500, 4,000 et 5,000 chevaux, sans compter les rangs inférieurs. Les princes du sang impérial avaient seuls des *mănsăbs* au-dessus de 5,000 chevaux. (*Ayin-Akbăry*, édit. citée, vol. Ier, p. 198 et suiv.)

(2) La mémoire d'Akbăr est en grand honneur dans le Sindh, et Burnes nous apprend qu'en remontant l'Indus, les bateliers *beloutchis* s'encourageaient à la manœuvre en chantant un chœur dont le refrain rappelait le nom et la gloire de ce conquérant. (*Travels*, etc., *new edition*. London 1839, vol. Ier, p. 46 et 47.)

grands talens, sa persévérance, ses immenses ressources et la durée de son règne, de continuer, comme l'avait fait son père, l'œuvre d'Akbăr et de maintenir les relations formées par ce grand prince avec les chefs hindous dans les conditions nécessaires à la consolidation de l'empire. Aussi le trône impérial était-il moins affermi à la mort d'Aurengzèbe qu'à l'accession de Djăhân-Guîr. Les musulmans de l'Inde affectent de regarder Alămguîr (Aurengzèbe) comme le plus grand des empereurs moghols, et le savant et spirituel Jacquemont se range à leur avis; mais Akbăr et son petit-fils shâh Djhân ont été les seuls empereurs de la race de Teimour vraiment populaires, et nous pouvons dire hardiment d'Akbâr qu'il valait mieux qu'Aurengzèbe et comme homme et comme monarque. Son règne et ses conquêtes ont un caractère de grandeur que l'on ne trouve, avant lui, que dans la vie d'Alexandre ou celle de Trajan, après lui que dans les exploits de Napoléon, et ce n'est pas seulement la grandeur de la scène, la variété dramatique des incidens, qui donnent ici à l'histoire un intérêt supérieur à celui du roman : c'est la volonté qui sur ce vaste théâtre a présidé, pour ainsi dire, aux événemens, au lieu de se laisser dominer par eux; c'est la réalisation d'une grande pensée au bout d'un demi-siècle de généreux efforts; c'est la création d'un empire où, malgré la diversité des races et des religions, tant de millions d'hommes se rangeaient pour la première fois à la voix d'un seul pour constituer l'unité politique et sociale que son génie avait rêvée. C'est en un mot la conviction irrésistible d'une immense difficulté vaincue qui nous frappe d'admiration et nous révèle toute la supériorité de l'intelligence qui dirigeait et faisait vivre d'une vie commune tous les peuples de l'Hindoustan au commencement du XVIIe siècle.

Les difficultés et les complications inhérentes à toute fin de règne (surtout dans un empire aussi récent et aussi vaste que celui qu'avait fondé Akbăr) occupèrent et attristèrent les dernières années de ce grand prince. Il fut d'ailleurs, comme homme, cruellement atteint dans ses plus chères affections. Il avait eu trois fils : les deux plus jeunes, *soultân* Mouràd et *soultân* Daniăl, moururent avant d'avoir atteint leur trentième année, victimes tous deux de leur intempérance. Le fils aîné, *soultân* Sélim-Shikôh, avait montré de bonne heure d'assez heureuses dispositions et une capacité supérieure à celle de ses frères; mais, cédant comme eux à une passion excessive pour le vin et l'opium, son caractère s'était ressenti de ces ignobles orgies : il était devenu irritable et cruel, et ses excès avaient attiré plus d'une fois sur lui les reproches de son père. Un parti considérable, à la tête duquel se trouvait Abou'l-Fazl, blâmait ouvertement sa conduite et contestait la légitimité morale de ses droits

à la succession d'Akbär. Sélim résolut la perte du vertueux Abou'l-Fazl, qu'il regardait comme son plus redoutable ennemi et à l'influence duquel il affectait d'attribuer l'éloignement que l'empereur témoignait depuis longtemps pour la religion musulmane. Ce dernier motif, nous dit-il lui-même dans ses mémoires (1), le détermina à faire assassiner le digne ministre, l'ami de cœur de son illustre père. Abou'l-Fazl, chargé d'un commandement important dans le Däkkhän, avait reçu l'ordre de se rendre en toute hâte à la cour, où l'empereur voulait conférer avec lui sur les circonstances difficiles créées en grande partie par la conduite déloyale de Sélim. Ce misérable conçut alors le plan qui devait assurer sa vengeance, et trouva un complice pour l'exécuter. Un radja du Boundail-Känd, l'infâme Narsing-Déo, attendit Abou'l-Fazl à son passage, sur la route d'Agra, à peu de distance de Goualiär, où ce grand homme, attaqué inopinément par des forces supérieures, périt avec sa faible escorte après une résistance héroïque. Sa tête fut envoyée à Sélim. Akbär, en apprenant la mort d'Abou'l-Fazl, donna un libre cours à sa douleur : il passa deux jours et deux nuits à le pleurer, sans vouloir prendre aucune nourriture. Il envoya un corps de troupes à la poursuite de Narsing-Déo, avec ordre de se saisir de sa famille et de ravager son pays, mesures dont la violence, si étrangère à son caractère et à ses habitudes, témoignait assez de son indignation et de son désespoir (2). Aucun des historiens de cette époque ne nous a appris quel avait été le résultat des ordres donnés par Akbär dans cette circonstance, mais il paraît certain qu'il ignora la part que son fils avait eue dans le meurtre de son fidèle Abou'l-Fazl. Plus désireux que jamais de ranimer dans l'âme de cet ingrat jeune homme les senti-

(1) Nous avons consulté les *Memoirs of the emperor Jahanguir, written by himself*, traduits du persan en anglais par le major David Price, l'*Histoire de Jehängir* de Francis Gladwin, Elphinstone, etc, et nous pensons qu'il est, en effet, impossible de douter que Djahän-Gulr ait commis cette détestable action; mais ce n'est pas dans l'autobiographie du meurtrier d'Abou'l-Fazl, telle qu'elle a été acceptée et traduite par Price, que nous puisons les élémens de notre conviction. Ces *mémoires* prétendus fourmillent d'inexactitudes, de contradictions, de mensonges palpables et d'absurdités telles que nous nous refusons absolument à croire que le manuscrit sur lequel Price a travaillé soit autre chose qu'un ramassis de notes extraites peut-être des *vrais mémoires*, mais mal copiées et cousues par la main la plus inhabile. Gladwin avait eu évidemment accès à des documens plus authentiques. Elphinstone a résumé avec sa supériorité ordinaire les travaux de ces orientalistes et les témoignages des historiens indigènes en ce qui concerne les règnes d'Akbär et de Djahän-Gulr.

(2) Le *Mulakhas ul Tavarikh* (abrégé d'histoire), publié à Calcutta, en 1828, par le comité d'instruction publique, dit que l'empereur, en apprenant la mort d'Abou'l-Fazl, envoya un de ses meilleurs généraux avec trois mille hommes de troupes, accompagnés par le fils d'Abou'l-Fazl, à la poursuite du meurtrier, leur enjoignant « de ne pas revenir sans la tête de ce mécréant, quelque méprisable qu'elle fût, comparée à un seul cheveu d'Abou'l-Fazl. »

mens qui convenaient au bonheur de sa famille, à sa dignité, à son honneur et à la tranquillité de l'empire, il ne négligea rien pour le déterminer enfin à se confier sans réserve à l'indulgence et à la tendresse paternelles. Sélima-Soultana-Bégăm, qui avait adopté Sélim depuis la mort de sa mère, fut envoyée près de lui à Allahabâd, et cette mission conciliatrice fut couronnée d'un plein succès.

Reçu en grâce par son père, déclaré héritier du pouvoir suprême, Sélim trouva bientôt moyen d'éluder la promesse qu'il avait faite à l'empereur de marcher contre le râna de Méwâr et de le réduire à l'obéissance : il prétendit que les ressources mises à sa disposition pour cette expédition étaient insuffisantes, et demanda l'autorisation de retourner dans sa vice-royauté d'Allahabâd, d'où il s'engageait à entreprendre la campagne projetée *à ses propres frais*. Akbăr y consentit de guerre lasse; mais instruit, peu de temps après, que son fils était retombé dans ses désordres accoutumés, convaincu que sa présence seule pouvait ramener le prince au sentiment de ses devoirs, il résolut de se rendre en personne à Allahabâd. Il s'embarqua donc sur la Djămna (1603), et rejoignit son équipage de camp, qu'il avait expédié en avant, à quelques marches d'Agra. Là, il reçut la nouvelle que sa mère, Măriam-Măkany, était tombée dangereusement malade, et que l'on désespérait de sa vie. Il se hâta de revenir sur ses pas, mais la vénérable impératrice avait déjà perdu l'usage de la parole, quand l'empereur arriva pour demander sa bénédiction. Elle expira cinq jours après, dans sa soixante-dix-septième année.

Ce nouveau malheur ébranla la résignation d'Akbăr aux décrets de la Providence. La mort du prince Daniăl, survenue à la fin de 1604 ou au commencement de 1605, acheva de briser cette grande âme, toujours avide d'affection. Celle qu'il avait vouée à Sélim malgré ses fautes était le seul point d'appui qui lui restât dans sa douleur. Sélim, à la nouvelle de la mort de sa grand'mère, avait hâté son retour à Agra, où il fut reçu par Akbăr à bras ouverts, en présence de toute la cour; mais une fois dans l'intérieur du palais, le souvenir des nombreuses offenses de Sélim l'emporta sur ce premier mouvement d'indulgence, et Sélim ne trouva plus dans Akbăr qu'un père et un souverain justement irrités. L'empereur lui ordonna les arrêts les plus rigoureux, lui prescrivit de s'abstenir entièrement de boissons spiritueuses et d'opium, et mit son pardon à ce prix. Sélim obéit avec toutes les marques d'un repentir sincère, et, au bout de quelques jours, Akbăr lui rendit la liberté, et le traita avec plus de tendresse que jamais. Cependant le coup était porté, la constitution de l'empereur ne put résister à ces chocs réitérés. Il ne fit que languir depuis cette époque, ne retrouvant qu'à de rares intervalles son énergie et son activité habituelles. Enfin, le 13 août 1605, Akbăr fut

saisi d'une fièvre violente qui le contraignit à garder le lit. Après avoir lutté deux mois contre la maladie, il expira le 13 octobre, âgé de soixante-trois ans. Les intrigues qu'on avait nouées depuis longtemps, dans l'espoir de le déterminer à désigner Khousroh comme son successeur au détriment du père de ce jeune prince, s'agitèrent encore autour du lit de mort de l'empereur. Elles échouèrent cependant devant le respect qu'inspirait jusqu'au dernier moment sa volonté. Les missionnaires portugais, qui se trouvaient alors à la cour, nous ont transmis un récit intéressant des principales circonstances qui se rattachent à ce grand événement, et comme ce récit est d'ailleurs conforme, dans son ensemble, au témoignage des historiens indigènes et peu connu, il convient d'en reproduire ici la substance.

« Ce grand et puissant monarque, dit le père Du Jarrie, mourut le 27 octobre de l'an 1605 (1), tel qu'il avait vécu, car comme l'on n'avait su quelle loi il avait suivie pendant sa vie, aussi ne sut-on à sa mort dans quelle croyance il mourait. Les pères furent avertis de sa maladie et l'allèrent voir un samedi, avec l'intention de lui dire ce qu'ils avaient résolu de longue main, pour le déterminer à faire une fin chrétienne (ayant recommandé au préalable l'affaire à Dieu); mais ils le trouvèrent parmi ses capitaines, si libre d'esprit et si peu malade en apparence, qu'ils ne jugèrent pas à propos de lui parler alors de la fin de cette vie et de l'acheminement à la vie éternelle, de façon qu'ils s'en retournèrent persuadés qu'on avait grandement exagéré le danger qu'il pouvait courir, comme cela arrive d'ordinaire quand un roi tombe malade. Mais le lundi suivant le bruit se répandit partout que le roi allait mourir, et que le *poison qu'on lui avait donné* commençait à opérer (2). Les pères, en apprenant ces nouvelles, se rendirent au palais; mais ils ne trouvèrent personne qui voulût se charger d'annoncer leur arrivée ou même parler d'eux à l'empereur, car les affaires étaient déjà plus entre les mains des seigneurs que de l'empereur même, ce qui fut cause qu'ils ne purent réussir à obtenir accès auprès de l'auguste malade. En ce temps-là, le prince Sélim n'osait paraître devant son père. Les uns disaient que c'était parce que l'empereur, soupçonnant Sélim de l'avoir fait empoisonner, se refusait à le voir; les autres prétendaient que le prince ne voulait pas entrer dans le fort d'Agra, où Akbâr se trouvait alors, dans la crainte que quelques-uns des *omrâhs*, ses ennemis, ne se saisissent de sa personne pour le priver de la couronne et la donner à son fils, que l'empereur affectionnait particulièrement. Ce qui paraît certain, c'est que le parti hostile à Sélim ne se crut pas assez fort pour pro-

(1) L'*Histoire des Choses plus remarquables*, etc., du père Du Jarrie, se trompe sûrement en assignant cette date à la mort d'Akbâr.

(2) Ces bruits d'empoisonnement ne paraissent avoir aucun fondement solide. On peut encore moins admettre la version de Manucci et autres (voyez l'*Histoire du Mogol*, du père Catrou, et les *Annals of Rajast'hân*, de Tod), d'après lesquelles Akbar aurait avalé, par méprise, des pilules empoisonnées destinées par lui à *radja* Mann-Sing. La loyauté et la noblesse du caractère d'Akbâr repoussent cette odieuse imputation. Elphinstone n'a pas même daigné faire mention de ces bruits de mort violente.

noncer sa déchéance, et que l'un des principaux omrâhs fut député vers lui pour lui promettre d'appuyer ses prétentions, pourvu qu'il s'engageât solennellement de garder la loi de Mahomet, et de ne faire aucun mal ni déplaisir à son fils, ni à ceux qui auraient prétendu l'élever à l'empire. Sélim, ayant accepté ces conditions, se rendit auprès de son père agonisant. Akbăr avait déjà perdu la parole, mais il eut encore assez de force et de présence d'esprit pour indiquer que l'on plaçât sur la tête de son fils son turban impérial, et faisant détacher son épée, qui était au chevet du lit, il ordonna par signes à son fils de la ceindre en présence des omrâhs. Cette investiture terminée, le prince se prosterna devant l'empereur, qui lui fit signe de la main qu'il pouvait se retirer, ce que fit Sélim, qui s'en retourna à son logis, suivi de grandes acclamations. Cependant Akbăr demeura là, agonisant, entouré de ses plus fidèles serviteurs, qui s'efforcèrent de lui rappeler qu'il devait recommander son âme à Mahomet, ce à quoi il ne parut nullement consentir : *seulement on aperçut qu'il faisait quelquefois ce qu'il pouvait pour prononcer le nom de Dieu....* Son fils et successeur se trouva présent lorsqu'il rendit l'âme (1). Son corps fut porté dans une bière, sur les épaules du nouvel empereur et de ses fils, jusques en dehors des portes du fort, dont on abattit un pan de muraille à cet effet, selon l'usage. »

Du fort d'Agra à Sikăndra, lieu désigné par Akbăr lui-même pour sa sépulture, le cercueil fut porté par les fils de Sélim et les grands de l'empire alternativement. Huit jours après (2), le 22 octobre, au lever du soleil, Sélim prit solennellement possession de l'empire, sous les titres de *Abou'l Mozaffer Nour-oud-dîne Mohammed Djahân-Guîr* (père de la victoire, lumière de la religion, Mohammed, conquérant du monde). Ce *conquérant du monde* se laissa gouverner despotiquement par une femme (3), et subit la loi d'un de ses généraux (4). Cependant l'impulsion puissante donnée par le génie d'Akbăr survécut à ce grand homme, et put encore entraîner vers

(1) Les *Mémoires* de Djăhân-Guîr contiennent un récit détaillé, mais évidemment inexact des derniers momens d'Akbăr. Les recommandations que Djăhân-Guîr place dans la bouche de son père mourant sont cependant touchantes et en harmonie avec la bonté et l'élévation d'âme qui distinguent éminemment ce grand caractère.

(2) Il est difficile de concilier entre elles les dates fournies par l'autobiographie, ou de les mettre d'accord avec celles qu'ont adoptées les divers historiens; mais il nous paraît probable que Djăhân-Guîr date son avénement du jour où son père l'investit du pouvoir en présence des omrâhs, c'est-à-dire du 10 au 12 octobre 1605. Il prit possession solennelle du trône impérial le 22 du même mois.

(3) *Nour Mahăl* (lumière du palais), depuis *Nour Jăhân Bégăm* (princesse lumière du monde).

(4) Mohabet-Khân. — S'il faut en croire Tod, Mohabet-Khân aurait été l'un des fils du radja Sagra, prince du Méwar, et converti au mahométisme. Les historiens musulmans et l'auteur du *Dabistân* assurent néanmoins, ainsi que les *Mémoires* de Djahân-Guîr, que ce grand général et ce politique consommé était fils de Ghôr-Bég, natif de Kâboul. C'est un point qu'il serait curieux d'éclaircir. Tod s'appuie du témoignage des Radjpouts dont Mohabet était certainement l'idole. (Voir *Annals of Rajast'hân*, vol. Ier, p. 331 et 355.)

un avenir glorieux reine, ministres et généraux. Les brillantes qualités du fondateur de l'empire moghol devaient d'ailleurs revivre en partie dans shâh Djăhân, fils et successeur de Djăhân-Guîr. Ce qui importe à notre but actuel, c'est de montrer comment Akbăr connut et pratiqua le grand art de gouverner, comment aussi à la dernière heure les Anglais, héritiers de la domination fondée par Akbăr, ont cherché à profiter de l'exemple qu'il leur a donné, et jusqu'à quel point ils y ont réussi. Cette comparaison de deux pouvoirs d'origine si différente, s'exerçant sur une pareille agglomération de peuples, à plus de deux siècles d'intervalle, doit être fertile en enseignemens.

II. — LES RACES DE L'HINDOUSTAN AVANT LE RÈGNE D'AKBAR.

S'il est vrai que, jusqu'à nos jours, tout grand changement dans le monde politique se soit plus ou moins résumé et comme incarné dans un homme, cela a été vrai surtout pour l'Orient. En même temps que la pensée collective de l'humanité s'y montre plus disposée qu'elle ne l'est en Europe à subir l'influence de l'imagination et le joug commode des habitudes héréditaires, elle s'incline devant le dogme de la fatalité. Il en résulte que la plupart des Orientaux, tout en admettant la nécessité de la concentration du pouvoir dans une seule main, s'inquiètent peu de la main qui l'exerce. Dans ce drame du despotisme où se jouent parfois leurs destinées, ils s'intéressent plus au rôle qu'à l'acteur; en d'autres termes, ils respectent moins le souverain que le trône sur lequel il est assis. Qu'un prince y soit appelé par sa naissance, qu'il y soit porté par la révolution ou par la conquête, pour peu qu'il se montre digne du commandement, les peuples obéissent sans hésiter. Si à la sagesse ou à l'habileté de la conduite la Providence a permis qu'il joignît la merveilleuse initiative du génie, il entraîne avec lui dans des routes nouvelles les races accourues à sa voix.

L'avenir des peuples, en Asie surtout, est donc lié comme fatalement au sort de certains chefs éminens qui ont mérité leur admiration ou leur reconnaissance. Le regard s'arrête avec une curiosité mêlée de respect sur ces hommes qui ont marché à la tête de leur siècle, et l'histoire leur demande compte de la mission qui leur a été assignée ici-bas. On ne les connaît bien toutefois qu'à la condition d'examiner soigneusement le milieu dans lequel ils ont vécu. Or, à côté des causes extérieures imprévues, des accidens étranges ou de l'indifférence politique qui amènent et sanctionnent, pour ainsi dire, les révolutions en Orient, un examen attentif nous montre, comme en Europe, l'action continue de cet esprit de liberté et de progrès, de cet admirable instinct de conservation, qui guident les nations au

milieu de leurs épreuves. Seulement ce phénomène, invariable au fond, revêt des apparences très-diverses, suivant le caractère des races et leurs habitudes, suivant les influences exercées par le climat et les circonstances locales. Il faut d'ailleurs juger les gouvernemens asiatiques d'un autre point de vue que celui où nous placent les tendances manifestes de l'Occident à discuter plus sérieusement de jour en jour le principe d'autorité. On se tromperait si l'on envisageait la soumission des Orientaux au pouvoir comme une soumission aveugle, excluant tout sentiment de dignité et toute revendication des libertés nationales. Les Hindous en particulier, qui nous ont été représentés comme voués depuis un temps immémorial à la vie contemplative, esclaves de leurs traditions superstitieuses et spectateurs presque impassibles du mouvement des autres peuples, sont loin de justifier la réputation d'insouciance et de servilité qu'on leur a faite. Les grands événemens qui se sont accomplis dans l'Hindoustan portent l'empreinte d'une nationalité vivace, peu disposée sans doute à étendre son influence au dehors par la conquête, subissant avec résignation l'invasion étrangère, quand celle-ci réussissait, après une lutte meurtrière, à s'emparer du gouvernement, mais jalouse de ses libertés municipales et maintenant ses coutumes antiques et ses pratiques religieuses avec une fermeté et une persévérance inébranlables.

Parmi les conquérans qui ont envahi l'Hindoustan avec l'intention d'y fonder une domination durable, deux seulement ont pleinement compris à quelles conditions la conquête devait satisfaire pour se faire accepter des peuples qu'elle avait soumis : Alexandre et Akbăr (1). Un seul, Akbăr, a réussi à fonder un grand empire qu'il a transmis à ses descendans, et quand cet empire dont leurs faibles mains ne pouvaient plus soutenir le poids s'est écroulé en ébranlant l'Asie entière, l'Angleterre en a recueilli les débris, que la France, déjà occupée de sa grande révolution, n'a pu lui disputer qu'un instant. L'Angleterre s'efforce aujourd'hui de reconstruire l'édifice impérial sur des bases puissantes; en creusant le sol politique, elle retrouve celles que le génie d'Akbăr avait posées, et reconnaît, après deux siècles d'hésitation, qu'elles sont les seules sur lesquelles puisse s'asseoir une domination étrangère. Ces deux faits, également remarquables, ont depuis longtemps appelé notre attention, et notre tâche, après avoir retracé les principaux événemens de la vie d'Akbăr, doit être de res-

(1) D'après la prononciation persane, il faudrait écrire *Ekber*, mais dans l'Hindoustan, siége de la domination de ce prince, son nom est universellement prononcé comme nous l'écrivons : Akbăr, avec le second *a* très bref. Au moins est-ce, dans notre conviction, l'approximation la plus grande qu'il soit possible d'atteindre en employant les lettres de notre alphabet.

saisir les anneaux de la chaîne qui unit l'Hindoustan du XVIe siècle, l'Hindoustan d'Akbăr, à l'empire hindo-britannique du XIXe siècle.

Notre point de départ sera l'étude du milieu où se sont accomplis les grands événemens auxquels a présidé l'intelligence d'un homme au XVIe siècle, celle d'une nation au XVIIIe et au XIXe. Ce rapprochement aura-t-il pour résultat de constater que l'instinct gouvernemental des Anglais a été moins favorable aux intérêts des peuples de l'Inde que le génie du prince asiatique qui s'était assis sur le trône de Dehly? Nous ne saurions l'affirmer; mais ce que nous espérons établir par les faits, c'est que l'étude du pays et des races avait été pour Akbăr, comme elle l'est aujourd'hui pour les Anglais, l'élément le plus important du pouvoir, le moyen le plus sûr de bien gouverner ces contrées destinées à subir le joug de la civilisation occidentale. Les ouvrages qui ont servi de base à nos recherches méritent plus particulièrement d'être consultés à ce point de vue; ils présentent un ensemble de renseignemens qu'on peut considérer comme les véritables données du problème, et dont nous avons pu vérifier l'exactitude sur le théâtre des faits accomplis.

Ce n'est que dans ces derniers temps qu'on a compris en Europe l'importance des recherches ethnographiques appliquées à la politique. Les Anglais, les Allemands, les Hollandais, les Français, ont marché avec ardeur dans cette nouvelle carrière. Les Anglais surtout, auxquels le concours des circonstances les plus merveilleuses a livré le sort de cette immense agglomération de peuples qui compose l'Hindoustan, ont senti la nécessité d'étudier l'organisation physique, le caractère, les mœurs, les traditions, les langues, les monumens des races diverses dont le respect et la soumission confiante sont indispensables au maintien de leur domination. Il faut reconnaître que les orientalistes anglais ont noblement défendu, depuis William Jones, la devise de leur adoption : *Ex Oriente lux;* mais le règne d'Akbăr leur avait légué le premier exemple de ces investigations philosophiques dans l'immortel ouvrage d'Abou'l-Fazl, l'*Ayîn-Akbary,* qui résumait avec une supériorité incontestable les connaissances historiques et statistiques de ce siècle dans l'Orient, en même temps qu'il exposait un système de gouvernement dont les bases principales ont été adoptées par l'Angleterre, au XIXe siècle, pour l'administration de ses immenses possessions à l'est du cap de Bonne-Espérance.

La détermination précise des élémens dont se composait la population de l'Hindoustan lors des premières invasions des mahométans et celle des élémens additionnels introduits par la conquête ou par d'autres voies ne doit pas, remarquons-le bien, profiter seulement aux Anglais; elle se rattache à la solution du problème général de la dispersion et de la subdivision des races primitives, problème qui inté-

resse l'humanité tout entière. C'est vers ce double but que la science s'est frayé des routes nouvelles en recherchant désormais dans l'histoire des rois et des dynasties bien moins l'enchaînement des faits biographiques que la détermination des causes qui ont amené le progrès ou le déclin des races. L'origine de ces races diverses, la marche des principales d'entre elles au travers du globe, leurs divergences d'un même point de départ, leurs rencontres, leurs luttes, leurs alliances, leur fusion plus ou moins intime dans de certaines circonstances, tels sont les points de recherche, d'analyse et de discussion qui se présentent à la nouvelle école historique. — Quand on a eu l'occasion d'observer de ses propres yeux les caractères que présentent certaines agglomérations humaines et d'en étudier le détail, on n'a pas tardé à se convaincre qu'il n'est point de question ethnographique véritablement isolée. L'étude de la plus humble race intéresse en fait l'histoire de quelque grande famille humaine, et par suite l'histoire de l'humanité. Ainsi l'étude des races hymalayiennes nous fait remonter à l'histoire de ces hordes guerrières qui ont planté leurs étendards sur les murs de Pékin, de Dehly, de Vienne et de Moscou; ainsi nous sommes amenés à comprendre dans la grande famille mongolienne ou tourânienne (une des branches du grand tronc scythique) non-seulement les nomades de la haute Asie, Tourks, Mongols et Tangous, mais aussi (avec un grand degré de probabilité, si ce n'est avec une entière certitude) les Thibétains, les Chinois, les Indo-Chinois et les Tamouliens ou aborigènes de l'Hindoustan.

Les preuves de toute espèce qui ont servi à démontrer l'unité de la famille *iranienne* sont parfaitement applicables à la démonstration de l'unité de la famille *tourânienne*, et ici les difficultés, les contradictions apparentes sont beaucoup moindres que celles qui semblaient repousser le fait aujourd'hui admis, — que les Persans, les Hindous, les Germains, les Russes, les Anglais, les Irlandais, sont membres de la même famille, c'est-à-dire de la famille iranienne. Les premiers investigateurs ont beaucoup insisté sur les différences radicales des trois branches primitives du tronc scythique, tangouse, mongole et tourke; mais les recherches modernes tendent à les concilier. Les rapports de langue sont encore très contestables, mais les ressemblances physiques sont manifestes, et il est à remarquer que cet ensemble de traits caractéristiques se retrouve chez *tous les aborigènes* de l'Inde, en sorte que l'on peut reconnaître un type *quasi-scythique* à toutes les peuplades tamouliennes, depuis le *Cavéry* et le *Vaygarou* dans le sud jusqu'au *Cosi* et au *Bhagarati* du nord, — physionomie décidément opposée à la figure *caucasienne* des *Ariens* de l'Inde ou Hindous. On peut donc regarder comme certain que les aborigènes de l'Inde sont *tous* venus du nord et du tronc

scythique; mais comme de toute antiquité les *passes* connues depuis Attock sur l'Indus et la vallée du Kachemyr jusqu'au cours inférieur du Brahmapouttra ont été fréquentées, ce n'est qu'à l'aide des plus amples et des plus minutieuses recherches que l'on pourra déterminer si les aborigènes de l'Inde doivent leur physionomie scythique aux Tangous, aux Mongols ou aux Tourks. On aura à se demander en outre à quelles époques, par quels points l'immigration a eu lieu. —Et ce que nous disons des Tamouliens, il faut le répéter à l'égard des races thibétaine et chinoise. A laquelle des trois grandes branches bien connues de l'arbre scythique faudra-t-il rapporter leur origine? Quand on réfléchit qu'on compte au moins cent passes dans l'Himalaya et ses prolongemens depuis Guilguit (entre Kondouz et le petit Thibet) jusqu'à Tchittagong sur la baie du Bengale, et qu'il a dû s'écouler bien des siècles avant qu'aucune légende ou chronique pût nous aider à former une conjecture sur l'époque des premiers passages; quand on pense à la complication du mélange des races *primaires*, iranienne et touranienne, et de leurs dérivées dans l'Hindoustan, on comprend la variété et la difficulté des problèmes qui se présentent aux recherches ethnographiques, lorsqu'on prend pour point de départ ce massif gigantesque de l'Himalaya d'où rayonnent tant de peuples, et qui est peut-être le berceau de l'espèce humaine.

Les questions que soulève l'étude comparée des races *primaires* intéressent non pas seulement le philosophe et le moraliste, mais aussi et au plus haut degré l'homme d'état, car il en est d'un gouvernement qui se méprend sur le caractère des populations qu'il régit comme d'un père qui a mal jugé la constitution et les dispositions, les qualités et les défauts de ses enfans. L'auteur d'une curieuse étude sur les *Aborigènes de l'Inde*, Hodgson, cite un exemple frappant et tout récent du danger des théories gouvernementales, quand elles reposent sur des données inexactes. L'honorable M. Elliot, secrétaire-général du gouvernement suprême des Indes anglaises, parlant du perfectionnement des Hindous par la voie de l'éducation, maintenait formellement *l'impossibilité* d'en faire des hommes vigoureux et de bons citoyens, *par suite de l'infériorité relative de la race à laquelle ils appartiennent*, et il est indubitablement prouvé que la *race hindoue* et celle à laquelle appartient *M. Elliot lui-même* sont une seule et même race. Ce n'est là cependant qu'un des faits capitaux acquis à la science ethnographique, et les résultats déjà obtenus par cette méthode d'investigation patiente et scrupuleuse qui s'appuie sur l'étude des langues, des monumens et des usages, et sur les caractères physiques, ont une tendance manifeste à changer les idées reçues sur plusieurs grandes questions historiques. Ainsi, pour le dire en passant, Bunsen, dans ses savantes recherches sur

l'Égypte (1), déclare en propres termes « que la connaissance de Dieu, aussi bien que la connaissance du langage, parmi les Égyptiens, a ses racines dans l'antique Asie et dans l'ancien territoire arméno-caucasien, » et il ajoute que « *cette terre*, partie de l'*Aram* des premiers âges, est liée au royaume primitif de Babel; que les hiéroglyphes d'Égypte ne sont, dans l'histoire du monde, qu'une particularité encore existante du vieux temps de l'humanité aramite-arménienne, précisément comme l'Islande montre, encore existante, la Norvége du VIIIe siècle. » Les découvertes les plus récentes faites sur les bords du Tigre (2), dans ces couches gigantesques de ruines exhumées par les Botta, les Layard, les Rawlinson, paraissent confirmer ces vues hardies et rattacher les rameaux hindou et égyptien à une même souche ensevelie, pour ainsi dire, sous la poussière des siècles, mais que la critique monumentale éclairera bientôt d'un jour nouveau. Torrens, dans un intéressant mémoire sur la race brahmanique, se montre disposé (comme, avant lui, Vans Kennedy) à croire qu'il sera possible, en effet, de remonter à cette source antique et de prouver l'origine babylonienne du sanscrit et de la mythologie hindoue. Des inscriptions trouvées sur des dalles, sur des briques, sur des vases retirés de ces merveilleuses ruines, ont présenté des caractères ressemblant à ceux des *Làt*, et qui, déchiffrés pour la première fois par l'admirable sagacité de James Princep, semblent une forme ancienne du *dewanagri*. Guidé par ces indices et par les traditions et s'appuyant sur les recherches de Bunsen, Torrens a essayé de montrer comment on pouvait expliquer, d'un côté, les analogies ou plutôt les identités frappantes, de l'autre les différences extraordinaires que présentent les Égyptiens et les Hindous; de quelle nature ont été les relations qui sont indiquées entre ces deux grandes familles, originairement parties du même point; à quelles époques il convient de les rapporter; quelles routes ces familles ont suivies pour arriver, l'une en Égypte, d'où elle a rayonné, pour ainsi dire, sur le monde entier par la guerre, le commerce et les arts; l'autre dans l'Inde gangétique, où l'attendaient

(1) *Egyptens Stelle in der Weltgeschichte*, etc. (*Place de l'Égypte dans l'Histoire du Monde*), 3 vol. in-8°, Hambourg, 1845-46.

(2) « Le Tigre, dit notre savant ami F. Hoefer (*), est comme une ligne de démarcation entre les nations indo-persanes et les nations sémitiques ou araméennes. De ces deux grandes souches de peuples qui les premiers entreprirent la civilisation du monde, l'une étend ses ramifications au nord-ouest, l'autre au sud-ouest. Aux peuples indo-persans se rattachent, par leurs langues et leurs institutions, les populations de l'Europe. Les nations sémitiques se partagent l'Assyrie, la Syrie, l'Arabie, la Palestine, la Phénicie, et envahissent l'Afrique. Tel est le point de vue élevé qui domine l'histoire. »

(*) *Second Mémoire sur les Ruines de Ninive*, p. 7 et 8. Paris, Firmin Didot, 1850, in-8°.

d'autres destinées sous l'influence d'un climat différent et d'une nature plus poétique. Il reconnaît dans cette branche de l'émigration primitive la *race brahmanique* envahissant l'Hindoustan par le nord-ouest, après avoir fait, à Bamiân, une halte indiquée par les monumens (1), et traversant l'Indus pour s'établir d'abord dans la région comprise entre l'Himalaya et les monts Vindhya (2), puis occupant successivement tout le pays. Elle n'avait pas trouvé sa science et sa philosophie dans l'Inde; elle en avait apporté au moins le germe, des régions trans-sindhiennes, etc. Telles sont les principales propositions qui, dans l'opinion de Torrens, découlent nécessairement des faits archéologiques aujourd'hui connus.

Serrant la question de plus près encore en ce qui touche à l'histoire de l'Hindoustan, Hodgson, dans les mémoires dont il a enrichi, comme Torrens, le *Journal de la Société asiatique du Bengale,* fait remarquer que la population idolâtre de l'Inde se divise en deux grandes classes : les *Ariens* ou *immigrans*, et les *Tamouliens* ou *aborigènes,* et que *l'unité* de la *famille arienne*, depuis le pays de Galles, dans l'extrême occident de l'Europe, jusqu'au pays d'Assam, extrême orient de l'Inde anglaise (3), a été démontrée par les recherches linguistiques. Divers détachemens de cette grande famille se sont établis dans tous les climats compris entre l'équateur et le cercle arctique. Démêler l'affiliation de ces diverses races par l'étude critique des langues, malgré les altérations produites par la marche variée des civilisations, malgré les altérations non moins remarquables résultant inévitablement de l'influence des climats sur la constitution physique, telle était la tâche herculéenne qu'il s'agissait de mener à bien. Quant à la race *tamoulienne,* bornée à l'Inde, elle semblait offrir un sujet d'étude moins intéressant et moins utile. Cette étude embrasse néanmoins des questions de la plus haute importance. La plupart des Tamouliens sont aujourd'hui sujets britanniques : on les compte par millions. Ils s'étendent depuis le cap Comorin, au sud, jusqu'à la région des neiges éternelles; dans chaque contrée boisée ou montagneuse du vaste continent de l'Inde, il existe des centaines de milliers de ces créatures humaines qui, depuis trois mille ans au moins, suivant Hodgson, y vivent dans un état peu différent de celui dans lequel se trouvaient les Germains au temps de Tacite. Ils paraissent, à quelque point de leur *habitat* sporadique qu'on les observe, aussi supérieurs aux Hindous *ariens* par leur exemption de tous préjugés

(1) Voyez la description de ces monumens donnée dans l'*Ayîn-Akbăry*, et celle de Burnes (p. 156 à 163 du IIe volume de l'édition in-12), écrites à trois siècles de distance.

(2) Voyez *Lois de Manou,* liv. II, sl. 17 à 24, traduction de Loiseleur-Deslongchamps. Paris 1833, in-8°.

(3) Sur une zone de 90 degrés de longitude, ou de plus de deux mille lieues d'étendue.

enracinés qu'ils leur sont inférieurs en éducation et en savoir. « Que celui donc, dit Hodgson, qui étudie sérieusement les progrès de la société, qui veut remonter aux élémens des destinées humaines, au lieu de méditer laborieusement sur le passé, ou plutôt sur ce qui n'en est qu'une imparfaite esquisse, se donne pour tâche de tracer un portrait fidèle de ce qu'il a devant les yeux! » Les travaux de l'homme d'étude et de science profitent ici, nous le répétons, à l'homme d'état, car les enfans de ces races primitives furent les anciens possesseurs du sol, les premiers cultivateurs des parties les plus riches, les plus ouvertes, les plus fertiles de l'Hindoustan; ils en ont été violemment expulsés par l'usurpation de la race brahmanique. Un des grands objets de cette recherche est de déterminer *quand et dans quelles circonstances* la dispersion de ces premiers propriétaires du sol a eu lieu, et de recomposer, à l'aide des dialectes soigneusement comparés, des caractères physiques non moins soigneusement rapprochés, des croyances et des mœurs analysées dans la même intention, — de reconstruire, disons-nous, *l'unité* de la race *tamoulienne*. Il est à remarquer que ces races aborigènes vivent toutes dans les contrées sujettes à la *mal'aria* et *y prospèrent*. Pour toute autre race européenne ou native, le climat de ces contrées est mortel. Hodgson voit dans ce fait la preuve que les Tamouliens occupent les localités que nous indiquons depuis des milliers d'années.

Quels que soient, au point de vue ethnographique et philosophique, les résultats de ce nouvel ordre de recherches, il suffira à notre but actuel de constater que les races aborigènes de l'Inde, refoulées par l'invasion des races himalayennes ou caucasiennes dans les montagnes ou les forêts de l'intérieur, s'y sont maintenues de tout temps, qu'elles n'ont jamais été qu'imparfaitement soumises, et que les gouvernemens qui se sont succédé dans l'Hindoustan ont dû tenir compte de leur présence et de leur action politique. Cependant les causes perturbatrices et en même temps les élémens d'une vie nouvelle devaient venir du dehors, et ce fut encore par le nord-ouest, et à dater de la conversion de l'Asie centrale au mahométisme, que cette impulsion puissante atteignit l'Hindoustan.

A l'époque des premières conquêtes des Arabes et de l'annexion de la Perse à leur empire, les montagnes du Mékrân étaient habitées par les Béloutchîs; la chaîne des monts Soleimân et celle de Ghôr étaient dans la dépendance des Afghans; les plaines entre les montagnes et l'Indus étaient occupées par les Indiens. La première invasion de ces contrées remonte à l'an 44 de l'hégire, 664 de notre ère; d'autres expéditions eurent lieu, dans la suite, avec des succès divers, mais les Afghans, bien que convertis de bonne heure au mahométisme, ne furent soumis qu'au temps du sultan Mahmoud; encore

ne dut-on regarder cette soumission que comme partielle. Nommés *Afghans* par les Persans, ils se désignent eux-mêmes par le nom de *Poushtâneh* ou *Poushtawuh* (parlant le *poushtou*), d'où les Hindoustânis ont fait le mot *pathân*, sous lequel les Afghans sont connus depuis des siècles dans l'Hindoustan. Cette race, plus remarquable par la vigueur de sa constitution physique que par son intelligence, a cependant donné des souverains à la Perse, à Bălkh et à Dehly.

On ne sait rien des premières croyances religieuses des Afghans; mais leur voisinage de Bălkh et leurs antiques relations avec la Perse doivent faire présumer qu'ils étaient adorateurs du feu. Ils avaient envahi le territoire de l'Hindoustan, du côté du Păndjâb, dès l'an 63 de l'hégire; mais, par suite d'un arrangement avec le radja de Lahore, ils renoncèrent à leurs entreprises dans cette direction, et bornèrent leurs excursions pendant longtemps à la vallée du bas Indus. Les Arabes cependant, en même temps qu'ils dirigeaient une première expédition contre Kâboul, avaient poussé une forte reconnaissance jusqu'à Moultân, d'où ils ramenèrent beaucoup de prisonniers. Une expédition plus importante, et qui eut des résultats plus durables, les rendit maîtres du Sindh en 711, après quoi Moultân tomba entre leurs mains. Ils pensèrent probablement à étendre leurs conquêtes dans le centre de l'Hindoustan; mais ils rencontrèrent dans l'organisation, à la fois militaire et religieuse, du peuple hindou des obstacles plus sérieux que ceux qu'avait pu leur opposer la Perse, où la religion et le gouvernement ne se prêtaient aucun appui. Les prêtres des adorateurs du feu étaient sans influence sur le peuple et aussi méprisés des masses que les ministres du culte brahmanique étaient respectés de toutes les classes et intimement liés au gouvernement de leur pays. Aussi les musulmans, après une occupation de moins de quarante ans, furent-ils chassés des provinces qu'ils avaient conquises sur le bas Indus par la tribu radjpout de Souméra, et les Hindous s'y maintinrent pendant près de cinq siècles à dater de cette époque.

Les entreprises des Arabes sur un autre point eurent des conséquences d'une tout autre importance. Cinquante-cinq ans après la conquête de la Perse, ils traversèrent pour la première fois l'Oxus, et pénétrèrent dans le pays que l'histoire a désigné sous le nom de Transoxiane, et qu'ils nommèrent *Mâwar oul Nahr* (littéralement : *au-delà de la rivière*). Ils occupèrent d'abord Hissar, vis-à-vis de Bălkh; six ans après, ils étaient maîtres de Samarkănd, de Bokharā et du royaume de Kharizm (aujourd'hui Khiva). Enfin, au bout de huit années et après une lutte souvent indécise avec les Tourks, ils avaient étendu leurs conquêtes sur le royaume de Ferghana (aujourd'hui le Kokan) et au-delà du Sirr (*Iaxartès* des anciens), jus-

qu'au pied de l'Imaüs. Le mahométisme se propageait, par le glaive et par les efforts d'une prédication ardente, jusqu'au centre de l'Asie. La Transoxiane était occupée, à cette époque, par une partie des peuples que nous désignons en Europe sous le nom général de Tartares, et qui se composaient des trois grandes nations ou familles que nous avons déjà mentionnées : *Tourks, Mongols* et *Tangous;* mais il est peut-être impossible de déterminer d'une manière précise à laquelle de ces races les Arabes eurent affaire en réalité. Aujourd'hui les Mantchous (ou Tangous) sont à l'est; les Mongols ou Moghols au centre, les Tourks à l'Orient; mais la position relative des deux derniers a varié dans les temps historiques, et nous ne pouvons dire ce qu'elle a été dans l'antiquité. Toutes ces nations se rapprochaient par la plupart de leurs caractères physiques, par leur amour de l'indépendance et de la vie nomade, par leurs institutions patriarcales, par le culte qu'elles professaient pour les grands pouvoirs de la nature, et leur adoration du soleil, des astres, du feu. Formées en grandes monarchies et cependant sans cesse en mouvement dans leurs immenses territoires, ces hordes nomades étaient partagées en tribus qui se disputaient la prééminence. Telle de ces tribus est campée aujourd'hui sur les bords du Volga, que l'histoire retrouve peu de temps après sous la grande muraille de Chine; telle autre qui naguère occupait à peine une vallée dans les monts Altaï s'est accrue, dans quelques années, au point que la Tartarie tout entière est devenue trop petite pour elle! Ce que l'on peut affirmer, c'est que les Ousbegs, qui possèdent de nos jours la Transoxiane, les Tourkomans des bords de l'Oxus et de l'Asie-Mineure, les tribus errantes du nord de la Perse et les Ottomans ou Turcs de Constantinople, sont tous d'origine *tourke*. Ce qui est non moins certain, c'est que la tribu dont Tchinghiz-Khan était le chef immédiat était *moghole,* ainsi que la majeure partie de son armée. Enfin l'armée d'invasion de Teimourleng (Tamerlan) se compsait presque entièrement de *Tourks*. Il est très probable qu'à l'époque de l'invasion arabe, la masse de la population de la Transoxiane appartenait à cette dernière race.

Bien que convertis à l'islamisme, dont ils devinrent à leur tour les plus zélés propagateurs, ces peuples supportaient impatiemment le joug étranger : les révoltes y prirent un caractère d'obstination et de durée qui accéléra la chute de l'empire arabe. Moins d'un demi-siècle après la mort d'Hâroun-al-Rashîd, le Khorasân et la Transoxiane avaient cessé, pour toujours, de reconnaître l'autorité du commandeur des croyans. Les Arabes ne figurent désormais dans ces contrées que comme des colons ou des aventuriers, et on ne les rencontre dans l'Inde gangétique ou dans le Dăkkhăn que comme navi-

gateurs commerçant sur les côtes, comme marchands, ou bien comme soldats mercenaires au service des princes du pays.

A dater de l'année 860 de notre ère, ces agglomérations de tribus pastorales et guerrières qui s'agitent entre le Iaxartès et l'Indus, malgré la redoutable barrière du Caucase indien, passent sous la domination successive de chefs appartenant aux races principales qui viennent d'être signalées. Pendant des siècles, l'Afghanistan est le grand chemin et le point de rencontre hostile des nations que le flux et le reflux de ces races turbulentes forme, détruit, modifie sans relâche. Depuis Hérodote jusqu'à nos jours, l'histoire entend le bruit lointain de ce bouillonnement des peuples asiatiques, et recueille le récit étrange de leurs chocs réitérés; mais, si l'on en excepte la merveilleuse expédition d'Alexandre, aucune époque historique, dans l'extrême Orient, n'est aussi riche en événemens propres à affecter les destinées de l'espèce humaine que celle qui commence à Mahomet et se termine avec la vie d'Akbăr. Nous ferons remarquer que le lieu où se déroule l'exposition de ce drame immense qui a duré dix siècles est le même que les exploits d'Alexandre avaient immortalisé. De ce point critique (dont nous avons déjà signalé toute l'importance) (1), Alexandre rêvait à trente ans, et avec ses quelques milliers de vieux soldats européens, la conquête qu'accomplirent en cinq siècles les générations envahissantes que les Tourks, les Afghans, les Moghols, envoyèrent tour à tour dans l'Hindoustân! — C'est un grand spectacle sans doute et bien digne d'être étudié et médité, que celui que présentent les cultes, les alliances, les fusions partielles, les transformations graduelles de tant de peuples et la marche de l'humanité, résultante mystérieuse de ces forces convergeant à leur insu vers un but providentiel. Les altérations subies par chacun de ces peuples aux différentes phases de sa vie guerrière et politique, altérations qui ont atteint plus ou moins profondément non-seulement ses mœurs et ses croyances, mais jusqu'à ses caractères physiques, ont été en partie constatées par les historiens mahométans, et sont aujourd'hui l'un des sujets les plus intéressans des recherches de l'ethnographie philosophique. Les tribus tartares qui se sont mêlées aux peuples plus occidentaux ont perdu le rude aspect et la physionomie repoussante de leurs aïeux. La population des villes a plus changé que celle des campagnes. Les premiers musulmans qui s'établirent dans l'Hindoustân étaient des hommes athlétiques au teint animé, vêtus d'une courte tunique de gros drap, et chaussés de fortes bottes. Au temps d'Akbăr, ils étaient déjà d'une taille plus svelte, d'un teint beaucoup plus foncé, portaient de longues robes

(1) *Revue des Deux Mondes*, livraison du 15 mars 1840.

blanches plissées, de la plus fine mousseline, des pantoufles brodées, et les jambes nues. Sous Aurengzèbe, les différences entre les musulmans de l'Hindoustan et ceux de l'autre côté de l'Indus était telles sous tous les rapports, qu'Aurengzèbe lui-même ne parle des Persans, autrefois le modèle par excellence aux yeux des Hindoustanis pour les mœurs, les usages et le savoir-vivre, que comme d'un peuple de barbares.

A ces races il faut ajouter les élémens secondaires fournis par l'Europe ou l'Asie à la population de l'Hindoustan dès le temps où Bâbăr se préparait à enlever à la dynastie patane le sceptre de cet empire. Outre les mahométans, trois autres espèces de religionnaires avaient trouvé asile dans l'Inde du sud, et y avaient formé des établissemens dès les temps reculés : ce sont les guèbres, les Juifs, et les chrétiens connus sous le nom de chrétiens de saint Thomas, chrétiens syriaques ou *souryanis*. L'histoire de ces derniers remonte très certainement aux premiers siècles de notre ère, et offre des détails d'un haut intérêt; ils ont vécu sur la côte de Coromandel et sur celle de Malabar, protégés en général par les princes hindous, persécutés quelquefois par les brahmanes, et plus tard par les Portugais, qui les considéraient comme schismatiques nestoriens et les traitaient comme tels, mais ignorés des premiers souverains mahométans de l'Inde. Les Juifs qui étaient venus chercher un refuge dans cette partie de l'Orient avaient obtenu, vers la fin du ve siècle, l'autorisation du roi hindou de Kranganor (Malabar) de s'établir sous sa protection, eux, leurs femmes et leurs lévites, avec garantie de leur propre juridiction patriarcale et des priviléges pour leurs chefs. Ces chrétiens et ces Juifs formaient des colonies assez nombreuses (1). Ils ont, à diverses époques, fourni de bons soldats aux armées indiennes, et encore aujourd'hui les Juifs envoient d'excellentes recrues à l'armée de la présidence de Bombay. Quant aux guèbres, connus depuis longtemps plus particulièrement sous le nom de *parsis*, poursuivis par le glaive des Arabes comme adorateurs du feu et sectateurs de Zerdhust (Zoroastre), ils avaient cherché leur salut, vers 641, en partie dans la Perse orientale, difficilement accessible, dans le Kermân et dans Herât, en partie dans Ormouz (Ormus, Harmozia), sur le golfe Persique; mais la vengeance de Teimour, qui

(1) Leurs chartes d'établissement, avec le détail des immunités et priviléges qui leur furent accordés, gravées sur l'airain (ou sur une composition métallique analogue) en diverses langues, ont été copiées et envoyées en Europe par Claude Buchanan, qui visita ces curieuses colonies en 1807, mais elles n'ont pas encore été, que nous sachions, déchiffrées. La plus ancienne de ces plaques métalliques offre en regard une écriture cunéiforme semblable à celle de Persépolis ou de Babylone, et une écriture indienne d'un caractère inconnu comme celui des autres planches.

avait hérité de la haine des Arabes contre les guèbres (1), les atteignit partout où ils s'étaient réfugiés et les poursuivit jusqu'au-delà de l'Indus. Ceux d'Ormus ne purent y séjourner que quinze ans, mais ils avaient appris dans ce grand entrepôt du commerce de l'Orient l'art de construire et de diriger les vaisseaux, et ils transportèrent cette noble industrie à Diu, dans le Goudjrât, et de là à Urdwara, sur la côte de Bombay (2), où ils résidèrent pendant des centaines d'années. Plus tard, ils s'étendirent à Cambay, Sourât et Bombay, où ils prospèrent aujourd'hui au nombre de plus de cent cinquante mille familles, surtout comme constructeurs et négocians. Anquetil, l'immortel analyste du *Zendavesta*, nous a tracé un tableau de maître des mœurs et des opinions des parsis modernes. Quoiqu'ils aient beaucoup emprunté à l'asile qui les sauva des persécutions des mahométans, ils ont cependant conservé leur ancienne religion, et Urdwara, où leur feu sacré éternel, apporté de Fars, se conserve religieusement, est toujours la résidence des principaux ministres de leur culte. Par eux, le *zend* et le *pehlvi* sont devenus accessibles à la science dans leur sens, leur écriture et leur littérature, et les livres sauvés au moyen des relations secrètes entretenues par ces courageux exilés avec leur mère-patrie forment, depuis Anquetil, l'un des sujets les plus intéressans et les plus importans des recherches de nos orientalistes.

A côté des Juifs, des chrétiens, des mahométans et des parsis, les Chinois, les Malais, les Arméniens et les Abyssiniens s'étaient aussi établis sur différens points des côtes, mais plutôt en colonies éphémères ou en ramifications isolées. Les Malais s'étaient mêlés à plusieurs peuples de la côte de Coromandel, les Chinois s'y montraient ou s'y établissaient temporairement, comme sur d'autres points de l'extrême Orient, pour les besoins de leur commerce ou de leur industrie; ils s'étaient installés à China-Patnam (Madras). Les Arméniens pénétrèrent dans le Dăkkhăn, comme commerçans, par suite de leurs anciennes relations avec les Juifs et les chrétiens syriaques. Les Abyssiniens, venus d'abord avec les Arabes, soit comme esclaves, soit à leur solde, s'introduisirent aux cours des sultans mahométans sur l'Indus et le Gange, et y jouirent d'une faveur qui les éleva parfois aux plus hautes dignités; mais ce fut surtout dans le Dăkkhăn que les dynasties guerrières mahométanes, cherchant à augmenter leurs ressources militaires par l'enrôlement de troupes étrangères, employèrent ces aventuriers abyssiniens. Les conquérans tartares en

(1) Les musulmans les appellent *gueber's*, *gaber's* et *kâfer's*, c'est-à-dire mécréans, quelquefois aussi *măgh* (μαγοι des Grecs, *magi* des Latins) ou *mages*.

(2) Par 20 degrés de latitude nord.

introduisirent aussi dans l'Inde et en firent leurs gardes du corps. Les Abyssiniens s'y rendirent redoutables par leur bravoure et leur sauvagerie. Ils devinrent mahométans, s'allièrent à des femmes indiennes, formèrent un peuple métis, différent par la couleur et le caractère des Arabes et des Hindous, dont ils se firent également détester. Quelques-uns d'entre eux devinrent chefs militaires, gouverneurs de provinces et même chefs de petites dynasties indépendantes, avec les titres de *sidy*, (seigneur) en arabe, et de *nawab* (1).

Enfin, en même temps que le sultan Bâbăr, par ses premiers exploits sur les frontières nord-ouest du Pändjâb, se préparait à la conquête de l'Hindoustan central, des métamorphoses nouvelles, inattendues, s'annonçaient sur le bord méridional de la côte de Malabar par l'arrivée des Portugais. Ainsi les destinées du peuple hindou devaient se modifier à la fois par l'action des races de l'Asie septentrionale et de l'Europe occidentale. Le premier débarquement de Vasco de Gama avait lieu le 20 mai 1498. En 1510, Albuquerque prit la ville forte de Goa et en fit la capitale de la vice-royauté de la couronne portugaise dans l'Inde. Ici, les Portugais se mêlèrent à la population indigène et prirent à leur solde des Malabares, des Canarais et d'autres tribus du Dăkkhăn; ici, comme élément de leur gouvernement colonial, ils introduisirent l'inquisition, cet épouvantail du catholicisme, qui, selon l'expression de Schlegel, semblable à un spectre noir, accompagne invariablement les deux nations de la péninsule pyrénéenne dans toutes les parties du monde. C'est de ce point remarquable et sous l'influence de ce tribunal redouté, interprète suprême à cette époque de la religion du Christ, que devaient partir les missionnaires jésuites, chargés, à trois reprises différentes, de tenter la conversion du grand Akbăr.

Tel était, au point de vue ethnographique, l'état de l'Hindoustan au moment où ce pays allait passer sous le sceptre des Bâbérides.

A.-D.-B. DE JANCIGNY.

(1) La grande confédération hindo-britannique compte même aujourd'hui plusieurs princes d'origine abyssinienne, le nawab de Sutchin, le sidy de Djindjira, etc.

L'ÉPOPÉE

DES ANIMAUX

I.

LA ZOOLOGIE FANTASTIQUE DES LÉGENDES.

I. *Le Bestiaire divin* de Guillaume, clerc de Normandie, trouvère du XIIIe siècle, publié par M. Hippeau. — II. *Le Physiologus*, par MM. les abbés Charles Cahier et Arthur Martin. — III. *Le Bestiaire maistre Richart de Fournival*, Bibliothèque impériale, fonds La Vallière, nº 81.

C'est une croyance générale, et pour ainsi dire une tradition native des temps fabuleux, que l'homme et les animaux, aux premiers jours du monde, partageaient paisiblement entre eux l'empire de la terre. Les tigres, dans l'âge d'or, jouent avec les agneaux, et, sur les gazons du paradis terrestre, les lions et les ours forment un cortége inoffensif au père du genre humain. Les aboiemens du chien, le chant des oiseaux, le sifflement des reptiles, ne sont que les dialectes de cette langue universelle des premiers âges qui établit entre les êtres une communauté de rapports et d'idées. Les animaux parlent, et l'homme leur répond. La poésie célèbre cette fraternité de toutes les créatures dans la première jeunesse de la terre, et la science antique elle-même, par son représentant le plus illustre, par Aristote, admet entre l'homme et l'animal une parenté mystérieuse, « des facultés communes, des facultés voisines, des facultés analogues; « quelquefois même elle admet la supériorité de ce dernier. « L'homme, dit en termes exprès le philosophe de Stagyre, a tantôt plus, tantôt moins que la bête, » et dans ces mots se trouve l'explication d'une

foule de légendes et de fables qui forment ce qu'on peut appeler l'histoire idéale des animaux.

Dans les temps antérieurs au christianisme comme dans le moyen âge, dans les traditions religieuses comme dans les traditions poétiques et populaires, les êtres inférieurs que les lois mystérieuses de la Providence ont placés près de nous sur cette terre apparaissent avec des caractères tout différens de ceux que leur assigne la science moderne. Ils vivent, comme nous, d'une vie intelligente et morale. Dans le paganisme, ils sont les amis et les confidens des héros et des dieux; dans la légende chrétienne, ils sont les amis et les serviteurs des saints. La Grèce et Rome leur prêtent l'esprit prophétique; l'Égypte les divinise et les adore; les auteurs des *Bestiaires* nous instruisent par leur exemple; les hagiographes nous édifient parleurs vertus. Enfin nous les trouvons partout, dans la littérature et dans les monumens de l'art, formant comme le peuple fantastique d'un autre monde et d'une création nouvelle, et de la sorte se continue à travers les siècles une œuvre étrange, où la science, la fantaisie, la tradition apportent chacune sa part d'erreur. Dégager cet élément merveilleux de l'élément réel auquel on le trouve mêlé, ce ne serait pas, nous le croyons, une tâche sans intérêt. Ainsi comprise, l'histoire des animaux telle que nous l'offrent les monumens divers de l'antiquité et du moyen âge devient, nous espérons le prouver, un chapitre curieux de l'histoire même de l'esprit humain.

Nous n'entreprendrons point ici de retracer en détail le rôle que les animaux jouent dans les croyances religieuses ou poétiques de l'Inde, de l'Égypte, de la Grèce et de Rome. Ce serait refaire pour la centième fois l'histoire des idolâtries antiques, et recommencer l'œuvre des mythographes sans la rendre plus complète ou plus précise. Nous voulons seulement nous renfermer dans le moyen âge : c'est à cette époque surtout que la zoologie, transformée par l'imagination des conteurs et des poètes, prend le caractère d'une conception morale ou religieuse. Toutefois, comme dans le passé toutes les choses se touchent et s'enchaînent, comme le moyen âge n'est souvent que l'héritier direct des souvenirs de la Grèce et de Rome, il est essentiel de jeter un coup d'œil rapide sur les temps anté-chrétiens pour faire mieux comprendre, dans notre civilisation elle-même, cette vaste épopée où figurent les hôtes sauvages des déserts et des forêts, les monstres de la fable et les dragons de la légende: épopée bizarre, écrite par les moines dans le silence du cloître, par les trouvères au milieu des désordres de la vie mondaine, et sculptée par des artistes barbares sur les chapiteaux de nos églises et le portail de nos cathédrales.

Longtemps négligée par l'érudition, la zoologie légendaire a fourni

dans ces dernières années le sujet de quelques publications intéressantes. Nous ne citerons que *le Physiologus* de MM. les abbés Martin et Cahier, le commentaire de M. Hippeau sur *le Bestiaire divin* de Guillaume le Normand, les recherches de M. de Reiffenberg sur les animaux des poèmes chevaleresques, et les belles études de M. Duchalais sur l'iconographie symbolique. Jusqu'à présent toutefois la question n'a point encore été traitée dans son ensemble; il y a donc, nous le répétons, un intérêt véritable à faire connaître, en la suivant à travers les différens âges, cette histoire étrange et variée, à montrer les lions du désert, les loups des forêts celtiques, les poissons, les reptiles, les oiseaux, figurant à côté de l'homme comme les acteurs intelligens d'un drame qui se joue, ainsi que les mystères du moyen âge, sur la terre, dans le ciel et dans l'enfer.

I. — LES ANIMAUX DANS LE MONDE ANTIQUE.

Depuis les temps fabuleux jusqu'aux époques les plus brillantes de la civilisation gréco-romaine, les sciences basées sur l'observation positive des faits semblent rester stationnaires. Seul dans toute l'antiquité, Aristote, en étudiant la nature, s'applique à pénétrer ses mystères; seul, et le premier entre tous, il décrit avec exactitude les mœurs des animaux, et il les classe d'après les règles d'une sorte de physiologie comparée; mais personne ne le suit sur les hauteurs où son génie l'élève (1). La science qu'il fonde, en pressentant la plupart des grandes découvertes de l'avenir, est comme étouffée sous les fables. Ses commentateurs, Élien, Ctésias, Pline lui-même, admettent sans examen et sans contrôle les faits les plus extraordinaires; on ne s'inquiète jamais de vérifier. Les êtres les plus connus eux-mêmes, les plus faciles à observer, deviennent l'objet des plus bizarres légendes. Le monde est complétement transfiguré par l'ignorance et la superstition populaires, et comme l'erreur elle-même a sa logique, il résulte de l'absence de toute notion positive que le rêve se substitue partout à la réalité; on marche sans cesse de merveilles en merveilles. Roi de la création, l'homme semble abdiquer son ancienne suzeraineté, humilier sa raison devant l'instinct, et oublier son âme pour prêter aux animaux ses facultés, ses sentimens, ses passions. Il se rabaisse en les élevant jusqu'à lui, et quelquefois au-dessus; puis, quand il a métamorphosé les êtres réels, il invente une foule d'êtres fantastiques dont l'existence impossible est acceptée par

(1) Voyez, pour l'appréciation d'Aristote comme naturaliste, Cuvier, *Hist. des Sciences naturelles;* Cuvier dit qu'il ne peut lire les œuvres du philosophe grec sans être ravi d'étonnement.

chacun comme un fait irrécusable. Enfin le polythéisme, consacrant toutes les rêveries, donne à son tour aux animaux l'esprit prophétique, le don des révélations mystérieuses, et, pour dernière folie, il va jusqu'à en faire des dieux. Il faut voir d'abord comment les croyances populaires, la poésie et la philosophie elle-même les ont pour ainsi dire humanisés.

D'après une tradition née du dogme de la métempsycose et naturalisée dans la Grèce par Pythagore et par Timée, les animaux ne sont que des hommes transformés qui gardent dans leur métamorphose le souvenir de leur premier état. Quelques philosophes leur donnent les trois âmes : l'*âme raisonnable*, l'*âme sensitive* et l'*âme végétative*, qui correspondent à ce que l'on a nommé plus tard la *vie intellectuelle*, la *vie organique* et la *vie animale*. Plutarque écrit un livre pour prouver qu'ils *usent de raison*. Les révélations mystérieuses de leur instinct étant souvent plus sûres que les opérations de notre intelligence, les poètes, aussi bien que les philosophes, les regardent comme nos premiers maîtres dans les arts et dans l'industrie. Nous avons appris de l'araignée à faire de la toile, de l'hirondelle à bâtir, du cygne et du rossignol à chanter. Instruite, comme ces oiseaux au gosier divin, des lois de l'harmonie, une cigale remporte le prix de la musique aux jeux pythiens. Les chevaux des Sybarites excellent dans les arts d'agrément. Leurs maîtres leur avaient appris la danse, et un jour qu'ils allaient dans une bataille charger les Crotoniates, ceux-ci, pour s'animer au combat, jouèrent de la flûte : au lieu de continuer leur charge, les chevaux danseurs, se dressant sur leurs pieds de derrière, désarçonnèrent tous les cavaliers sybarites et leur firent perdre la bataille (1).

Les faits de ce genre sont très nombreux dans les écrivains de l'antiquité, qui les rappellent de la meilleure foi du monde, sans chercher jamais à en constater l'authenticité. Ils ne devaient point d'ailleurs en être surpris, puisque des philosophes dont le nom était devenu le symbole même de la sagesse leur montraient des hommes dans les quadrupèdes, les oiseaux et les plus humbles insectes eux-mêmes. Du moment où la croyance universelle assimilait, par la raison et les opérations de l'intelligence, les bêtes aux hommes, on pouvait, sans inconséquence, leur en prêter le langage, car lorsque l'on pense, il est tout naturel que l'on parle, et il nous paraît très probable que les fabulistes, en faisant converser les animaux entre eux, se sont bornés à mettre en scène des traditions accréditées. Le renard d'Ésope peut sans invraisemblance discuter avec la cigogne, le rat citadin d'Horace peut philosopher à son aise avec le rat des

(1) *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. V, p. 150.

champs, lorsque l'histoire elle-même raconte de semblables prodiges. En effet, le jour où Tarquin fut renversé du trône, un chien se félicita hautement dans les rues de Rome de l'expulsion de ce roi. Au moment où Domitien était assassiné, une corneille optimiste dit à haute voix dans le Capitole : « C'est fort bien fait, tout est bien. » Lorsque Rome, opprimée par Othon et menacée par Vitellius, vit avec effroi la statue de la Victoire laisser échapper de ses mains les rênes d'or de son char, on entendit les bœufs de l'Étrurie causer entre eux des malheurs de l'empire. Enfin, sous le consulat de Lépidus et de Catulus, un coq parla dans la métairie de Galerius, sur le territoire d'Arminium, et Pline, en rapportant ce fait, dit qu'il est d'autant plus remarquable qu'on ne trouve point dans l'histoire d'autre exemple de coq qui ait parlé. Par un privilége extraordinaire de l'instinct, les bêtes apprennent et parlent sans effort la langue de l'homme, tandis que l'homme ne parvient que par une faveur toute spéciale des dieux à comprendre et à parler la langue des bêtes. On ne connaît guère dans toute l'antiquité que Tirésias, Hélénus, Cassandre, Apollonius de Thyane et Mélampus, qui aient possédé cette science merveilleuse. Apollonius l'avait acquise en mangeant le cœur d'un dragon des Indes, et des serpens en avaient donné les premières leçons à Mélampus. Ses esclaves, ayant un jour découvert dans un vieux chêne une couvée de reptiles, tuèrent le père et la mère et apportèrent les petits à leur maître, qui les fit élever avec un grand soin. Parvenus à l'âge de raison, les jeunes serpens se montrèrent pleins de reconnaissance pour l'homme qui les avait si bien traités, et un jour qu'il dormait profondément, ils s'approchèrent de ses oreilles, les caressèrent doucement de leur langue et lui perfectionnèrent tellement le sens de l'ouïe, en l'initiant en même temps aux secrets de la langue universelle, qu'à son réveil il fut tout surpris d'entendre ce qui se passait dans le conseil des dieux et de comprendre le langage de tous les êtres.

Jusqu'ici, on le voit, dans la zoologie fantastique de l'antiquité tout s'enchaîne avec une logique sévère. La bête a les trois âmes de l'homme; elle a donc les mêmes facultés, et comme conséquence de ce premier fait elle aura les mêmes passions. La science moderne, au contraire, — tout en reconnaissant qu'au point de vue purement physique, les instincts et les appétits matériels de l'homme et de la brute offrent souvent trop de rapports, — ne transporte pas cette analogie dans l'ordre moral : elle admet, sans pouvoir la comprendre et l'expliquer, une différence profonde et, pour ainsi dire, infinie; elle sent que le rayon mystérieux qui nous éclaire et nous échauffe n'a point touché la bête. C'est là ce que l'antiquité n'a jamais senti : celle-ci donne aux animaux, sans établir la moindre distinction, non-

seulement les passions qui nous troublent, mais même tous les sentimens moraux qui nous élèvent, tous les sentimens affectueux qui nous consolent. Phèdre, Oreste et Pylade, les victimes des orages du cœur, les héros des grandes tendresses, ont pour émules des volatiles ou des quadrupèdes. Pline rapporte sérieusement qu'une oie ressentit pour un jeune homme, nommé Égius, une passion des plus violentes, et qu'en Égypte un bélier fut amoureux jusqu'à la folie de la belle Glaucé, musicienne d'un grand mérite, attachée en qualité d'artiste à la cour du roi Ptolémée (1). Les chevaux, les dauphins, les aigles, donnèrent souvent des exemples d'un dévouement en amitié dont l'homme lui-même ne se montre que très rarement susceptible. Dans la ville de Sestos, on vit un aigle élevé et nourri par une jeune fille se jeter, quand elle fut morte, dans les flammes du bûcher qui devait la consumer et se laisser brûler avec elle. On vit également, sous le règne d'Auguste, un dauphin mourir du regret d'avoir perdu un jeune enfant auquel il s'était lié d'une amitié sincère. Cet enfant traversait tous les jours le lac Lucrin, pour aller de Baies à Pouzzoles suivre les leçons de son maître. Il avait accoutumé le dauphin à répondre au nom de Simon, et à quelque heure qu'il l'appelât des bords du lac, celui-ci accourait aussitôt, cachait comme dans un fourreau les pointes aiguës dont son dos était armé, et, portant doucement son ami à travers les eaux, il le conduisait chaque matin à son école, et le ramenait le soir. Un jour, l'enfant ne parut point à l'heure accoutumée, le dauphin l'attendit avec inquiétude, et, toujours fidèle au rendez-vous, il revint le lendemain et les jours suivans; mais le pauvre enfant était mort, et le fidèle animal ne tarda point à mourir lui-même.

De tels récits justifient, nous le pensons, ce que nous avons dit plus haut, — que les animaux, dans les idées antiques, sont complétement assimilés à l'homme. Quoique nous soyons à peine entré dans le sujet, le merveilleux y tient déjà une grande place. Tous les êtres réels se sont transfigurés, et cependant la fantaisie antique ne doit point s'arrêter là. Après nous avoir montré des cigales qui remportent des prix de musique, des serpens qui enseignent la langue universelle, des aigles qui se suicident, des bœufs qui parlent politique, elle invente des êtres nouveaux, et peuple la création de monstres, formés pour la plupart de parties discordantes empruntées aux espèces les plus dissemblables. L'antiquité, on peut le dire sans crainte d'exagération, a l'amour des monstres. Elle oublie presque toujours de décrire les types réels et vivans pour s'occuper de préférence de ceux qui n'existent pas. Les bois, les montagnes, la mer,

(1) *Histoire Naturelle*, liv. X, XXVI, 22.

les enfers même, sont remplis d'animaux terribles et hideux : ce sont les chevaux ailés, les dragons, les *crocottes* qui appellent les bûcherons par leur nom pour les dévorer, les griffons à la gueule pointue, oiseaux gigantesques à quatre pieds, portant des griffes de lion et des plumes rouges sur le dos; le *catoblépas*, dont le regard tue le guerrier le plus vigoureux; le *marticore*, que l'historien Ctésias représente avec trois rangées de dents superposées, une peau couleur de sang, des yeux verts, des oreilles d'homme, le corps du lion et une queue de scorpion avec laquelle il lance des javelines. Pline parle de poissons à tête de taureau et de cheval qui sortent chaque jour des mers de l'Arabie pour aller paître dans les champs. Dans l'Océan indien, cette mer des prodiges, le dos des baleines a une superficie de quatre arpens, et les anguilles du Gange sont longues de trente coudées (1). Des thons monstrueux se rangent en bataille pour barrer le passage à la flotte d'Alexandre, et les gardes prétoriennes livrent des combats acharnés à des serpens de mer, dont le sang rougit les flots dans une étendue de trente mille pas. Les onocentaures, les centaures, les hippocentaures, les satyres, les sirènes, confondent avec les formes de l'homme celles du cheval, du singe, du bouc, des oiseaux et des poissons. Les filles de Phorcys, dont parle Eschyle, sœurs au visage de cygne, n'ont à elles deux qu'un œil et une dent, et les Gorgones portent des serpens pour cheveux. Suivant une tradition qui s'est perpétuée jusque dans le moyen âge, la plupart de ces monstres avaient été engendrés dans le chaos, avant la formation de la terre, au moment où l'univers n'était encore qu'une masse d'eau ensevelie dans les ténèbres. Leur existence n'était point seulement attestée par la poésie ou la superstition populaire, elle était aussi certifiée par la science. Pline rapporte qu'on montrait à Rome, sous le règne de Claude, un centaure embaumé dans du miel, et les écrivains les plus éminens des premiers siècles du christianisme, tels que saint Jérôme, saint Justin, saint Cyprien, admettent l'existence de ces êtres fabuleux; ils croient reconnaître en eux des anges déchus condamnés à errer, jusqu'à la consommation des siècles, dans les forêts et les déserts.

Toutes les créatures hybrides dont nous venons de parler forment dans l'antiquité de nombreuses familles, et se trouvent dispersées sur tous les points de la terre. Il en est d'autres au contraire qui, composées également de lambeaux humains unis aux formes de la bête, ne sont représentées que par un seul individu qui meurt sans se reproduire, ou qui donne le jour à des monstres d'une nature toute différente. Telle est la Chimère, fille d'Erchidna, belle nymphe de la moi-

(1) Pline, *Hist. Natur.*, IX, II, 3.

tié du corps, et de l'autre horrible serpent; en s'alliant avec Typhon, vent terrible et furieux, elle devient mère de quatre enfans : Othos, le chien de Geryon tué par Hercule; — Cerbère, aux cinquante têtes; — l'hydre de Lerne, aux cent têtes toujours renaissantes; — une Chimère nouvelle, qui ne ressemble plus à sa mère, et qui, au lieu d'avoir comme elle une tête de nymphe sur un corps de serpent, a trois têtes, celles du lion, de la chèvre et du serpent, sur un corps de quadrupède. C'est l'occupation des héros, tels que Thésée, Hercule, Bellérophon, de détruire ces êtres formidables, comme ce sera plus tard l'occupation des saints d'enchaîner et de vaincre les dragons qui gardent les fontaines et les forêts celtiques. Si, dans la légende chrétienne, il est évident que le dragon représente le paganisme et le démon, on peut croire aussi que, dans les légendes païennes, les animaux monstrueux terrassés par les héros représentent les espèces nuisibles qu'il a fallu combattre pour permettre à la civilisation de s'établir.

Seul au milieu de ces monstres, le phénix, emblème du soleil, qui deviendra dans la symbolique chrétienne l'emblème du Christ et de la résurrection, apparaît avec le caractère de la douceur et de la beauté. Son existence est non-seulement attestée par les naturalistes, mais par les historiens les plus graves eux-mêmes. Tacite signale, comme un événement qui mérite d'être transmis à la postérité la plus reculée, son apparition sous le consulat de Paulus Fabius et de Vitellius, c'est-à-dire en l'an 34 de notre ère. « Suivant les uns, dit Tacite, il naît un phénix tous les cinq cents ans, suivant les autres tous les quatorze cent soixante et un ans. » Le premier se montra sous le règne de Sésostris; on le vit reparaître sous Amasis, puis sous Ptolémée, le troisième roi macédonien de l'Égypte. Cette fois il prit son vol vers Héliopolis, au milieu d'une foule d'oiseaux qui le suivaient, tout surpris de la beauté de son plumage et de l'étrangeté de sa forme. « Quand le nombre de ses années est révolu, ajoute l'historien romain, quand sa mort approche, le phénix construit dans sa terre natale un nid qu'il inonde d'un principe générateur; il en naît un oiseau, et son premier soin, lorsqu'il a grandi, est d'ensevelir son père. Pour accomplir le pieux devoir des funérailles, il agit avec une sagacité singulière; il se charge de myrrhe qu'il s'habitue à porter pendant de longs voyages, et quand il est assez fort pour le fardeau et pour la route, il enlève la dépouille de son père, la dépose et la brûle sur l'autel du soleil (1). »

Acceptées par les peuples comme des faits réels et incontestables, célébrées par la poésie, recueillies par l'histoire, toutes les fables

(1) Tacite, *Ann.*, liv. VIII, c. 18.

dont nous cherchons à montrer ici l'enchaînement reçurent de la religion elle-même une consécration nouvelle. On ne se contenta point de placer les animaux au même rang que l'homme, on les considéra comme des intermédiaires entre l'homme et les dieux, et l'on en fit des révélateurs et des oracles. Dans les expéditions aventureuses des héros ou les migrations des races primitives, ils sont souvent les conducteurs des armées et des peuples. Une troupe de loups guide au sommet du Parnasse les hommes échappés au déluge de Deucalion, et ceux-ci donnent, par reconnaissance, à la ville qu'ils bâtissent au sommet de cette montagne le nom de *Lycorie*. Ce sont des loups qui sauvent l'Égypte de l'invasion des Éthiopiens. Le pivert et le bœuf servent de guides aux colonies étrusques. Enfin des animaux indiquent aux fondateurs des villes l'emplacement qu'ils doivent choisir, comme la louve de Romulus et la laie blanche qui marqua pour Énée la situation de la ville d'Albe. Les animaux sont les véritables prêtres du prophétisme antique, et presque toujours ils parlent plus clairement que les oracles. Xanthe, l'un des chevaux d'Achille, prédit à son maître qu'il mourra devant Troie; un bœuf annonce au milieu du Forum les dangers prochains qui menacent la république romaine. Des fourmis déposent des grains de blé dans la bouche de Midas encore enfant, comme signe des richesses immenses qu'il doit acquérir un jour; des abeilles se posent sur les lèvres de Platon, endormi dans son berceau, pour annoncer que ces lèvres divines distilleront le miel de la sagesse et de l'éloquence; des serpens enlacent, à Salone, le jeune Roscius, et, dans toutes les grandes journées de Rome, des aigles, présages de la victoire, planent au-dessus des légions.

Les oiseaux, par leur éloignement de la terre, l'innocence de leur vie, la pureté de l'air qu'ils respirent, la faculté qu'ils ont de s'approcher du ciel, l'exquise délicatesse de leurs organes, sont initiés à des mystères que nos sens grossiers ne sauraient percevoir. Comme Mélampus ou les serpens, ils entendent ce qui se passe dans le conseil des dieux, et ils donnent leur nom à la science augurale, les mots *augur* et *augurium* dérivant, d'après Varron, d'*avium garritus*, le gazouillement des oiseaux, et d'après Festus, de leur contenance, *ex avium gestu*. Religion essentiellement cérémonielle, sans dogme et sans morale, le polythéisme, en consacrant toutes ces croyances, attribua aux animaux une initiation supérieure, et les fit les arbitres souverains de la destinée des empires. A Rome, les poulets sacrés ont plus d'influence sur les affaires que les consuls ou les empereurs. Pline le dit en termes formels : « Leurs repas sont des présages solennels; ce sont eux qui règlent chaque jour la conduite de nos magistrats, et leur ouvrent ou ferment leur propre maison. Ils donnent le

signal des batailles, annoncent la victoire et commandent à ceux mêmes qui commandent au monde (1). » Les dieux eux-mêmes ne dédaignent point d'interroger les oiseaux. C'est ainsi que Jupiter, mal renseigné sur le monde dont il était le maître suprême, eut un jour la curiosité de savoir où se trouvait précisément le milieu de la terre: il donna ordre à deux aigles de partir l'un vers l'est, l'autre vers le couchant, et de suivre leur route à travers les airs, en ligne droite, d'un vol toujours égal, jusqu'au moment où ils se rejoindraient tous deux. Les oiseaux obéirent. Après un long voyage, ils se rencontrèrent au Parnasse, au-dessus du sanctuaire de l'oracle de Delphes, et les habitans de cette ville, en mémoire de cette rencontre, consacrèrent dans le temple d'Apollon deux aigles d'or; car c'était là, d'après la tradition antique, que se trouvait l'ὀμφαλός, le nombril de la terre, le point central et sacré, le pays de Meath des Irlandais, le Midhyama des Hindous, le Midheim des Scandinaves, le Cuzco des Péruviens, la Palestine des Hébreux.

Après avoir placé les animaux dans les temples, en les revêtant du caractère sacré des oracles, le polythéisme les place dans l'Olympe, en compagnie des dieux. Ministre complaisant des vengeances ou des plaisirs de Jupiter, l'aigle qui veille auprès de son trône porte sa foudre ou ses messages d'amour, le serpent s'enlace autour du caducée de Mercure, le hibou dort sur le casque de Minerve. Les chevaux de l'Olympe se nourrissent d'ambroisie; Homère, qui les associe à l'immortalité des dieux, les peint comme plus légers que ces dieux eux-mêmes. Les divinités du polythéisme, symboles des passions, des vices des hommes, ou des forces productives de la nature, sont à leur tour symbolisées par des animaux, et quand elles se manifestent aux hommes, elles empruntent, comme Jupiter, la figure du cygne ou du taureau, comme Esculape la figure du serpent. Héritier direct des rois détrônés de l'Olympe, Satan, au moyen âge, revêtira comme eux les formes de la bête; les cornes du taureau reparaîtront sur le front maudit de ce proscrit de l'abîme, et sous la peau du reptile il représentera, aux pieds des saints, la mort et le péché, comme le serpent, aux pieds d'Esculape, représentait la santé et la vie.

Ce n'est point assez cependant pour le polythéisme, qu'un père de l'église appelle la *folie du genre humain*, d'avoir fait des animaux les confidens des dieux : pourquoi ne les placerait-on pas eux-mêmes au rang des divinités? C'est en effet ce qui arrive. Rome voue un culte aux sauterelles, et célèbre avec vénération, le 8 des calendes de décembre, la fête de ces étranges déesses, pour les rendre favorables aux récoltes de l'Italie. Les Phéniciens, les Cananéens, les

(1) *Histoire Naturelle*, liv. X, XXIV, 21.

Babyloniens poussent le fétichisme aux dernières limites, et l'Égypte épuise la superstition. Cette terre des sphinx emprunte la plupart de ses emblèmes religieux au règne animal; elle divinise les quadrupèdes, les reptiles, les oiseaux, et fait avec des monstres des divinités qu'elle adore. Elle donne à Anubis une tête de chien, à Osiris une tête d'épervier, à Isis une tête de vache, à Jupiter Ammon une tête de bélier, à Saturne une tête de crocodile; elle bâtit des temples, elle creuse des étangs, pour y loger ses dieux oiseaux, ses dieux quadrupèdes, ses dieux poissons. A Mélite, elle bâtit une tour pour un serpent, au service duquel elle attache des ministres, des officiers, des prêtres, qui viennent chaque jour déposer sur sa table la farine et le miel dont il se nourrit. Elle porte le deuil des chiens, des chats, des ibis, des chacals, des béliers; elle les embaume, place leur cercueil à côté du cercueil de ses rois, et, comme conséquence de cette glorification, elle leur immole des hommes, en déclarant passibles de la peine capitale ceux qui tuent les chats ou les oiseaux sacrés, justifiant par là le mot d'Aristote, que « l'homme est souvent moins que la bête, » et ce mot de Pascal : « Bassesse de l'homme jusqu'à se soumettre aux bêtes, jusqu'à les adourer! »

Nous connaissons maintenant, par les traditions antiques, les premières sources de cette épopée des animaux dont les chroniqueurs du moyen âge furent les rapsodes, et dont nous voudrions réunir les monumens épars. La fantaisie domine ici l'observation, la légende domine la science; la civilisation gréco-romaine, immobile dans ses rêves, commence par identifier l'homme et l'animal, et, poussant jusqu'à l'absurde les conséquences d'une première erreur, elle finit par élever l'animal au-dessus de l'homme, travestit tous les êtres réels, et peuple le monde de monstres et de fantômes, sans que jamais, dans le cours de tant de siècles, l'ordre admirable de la nature l'élève, par le spectacle magnifique de la création, à la pensée d'un ordonnateur suprême. Dans le moyen âge, où nous allons entrer, on va sans doute encore retrouver bien des fables; mais du moins une grande idée, l'idée morale et religieuse, dominera toutes les folies de l'imagination. Les êtres réels seront défigurés comme dans l'antiquité, le monde se peuplera de monstres nouveaux, mais ces monstres eux-mêmes serviront à l'enseignement des hommes. Une vue générale de cette histoire apocryphe sera le prologue naturel du drame bizarre où la suite de ces études nous montrera les animaux figurant comme acteurs.

II. — LES ANIMAUX DANS LE MOYEN AGE.

Dans l'une des plus naïves et des plus bizarres productions de notre vieille littérature, *le Roman d'Alexandre,* on lit que ce héros, voulant savoir ce qui se passait au fond de la mer, y descendit dans une grande lanterne éclairée par des lampes, ce qui lui permit d'examiner en détail les profondeurs de l'abîme, à la grande surprise des poissons qui se pressaient en foule autour de lui. Émerveillé de ses observations sous-marines, il voulut aussi connaître ce qui se passait dans le firmament, et pour satisfaire cette nouvelle curiosité, il se plaça dans un grand panier couvert de cuir auquel il attacha des griffons. D'une main il tenait les rênes de ce singulier attelage, de l'autre une lance au bout de laquelle il avait mis de la viande et qu'il élevait au-dessus de la tête de ces coursiers d'un nouveau genre. Les griffons, en voulant saisir la viande, étaient forcés de s'élever toujours. Ils s'approchèrent ainsi du ciel, qu'on prit longtemps pour une espèce de tenture bleue dans laquelle les astres étaient fixés comme des clous d'argent sur une tapisserie. Fier de se trouver si près des dieux, plus haut que les aigles et plus loin que les nuages, le vainqueur de l'Inde contempla tout à loisir la voûte céleste, qu'il pouvait en quelque sorte toucher avec la main. Quand il eut terminé ses études astronomiques et cosmographiques, il tint sa lance baissée, et par l'appât de la viande, il força ses griffons à le ramener sur la terre.

Les savans du moyen âge, lorsqu'ils veulent observer la nature, procèdent à peu près comme Alexandre : c'est au monde fantastique qu'ils empruntent leurs guides, c'est en visionnaires qu'ils observent la réalité. Le moyen âge n'étudie point la création pour en pénétrer les secrets, car ce serait porter dans des mystères dont Dieu s'est réservé le mot une curiosité téméraire et impie. Il ne l'étudie point non plus pour chercher à étendre sa puissance; il connaît trop le néant des choses de la vie; en s'attachant au monde matériel, il se détournerait de sa fin suprême; seulement il sait par les livres saints que les animaux sont les témoignages vivans de la toute-puissance divine; il les a vus dans la Bible servir de texte à une foule d'allégories et d'interprétations morales, et devenir dans les écrivains de la primitive église les emblèmes des vices, des passions et des vertus. Il s'en occupe donc d'une part pour apprendre par les magnificences de la création à glorifier Dieu, de l'autre pour chercher des exemples et des règles de conduite. La science se trouve de la sorte complétement subordonnée à l'exégèse religieuse et à l'enseignement moral.

Dès le second siècle de l'ère chrétienne, on voit paraître sous le

titre d'*Hexæmeron* une foule de traités destinés à célébrer l'œuvre des six jours, à décrire les merveilles de la nature, à expliquer, comme on le dira plus tard, les *curiosités* des bêtes. Saint Justin, Papias, saint Théophile d'Antioche, saint Patène, saint Clément, saint Basile, saint Eustathe, Tertullien, Lactance, saint Augustin, saint Ambroise, s'exercent comme à l'envi sur ce sujet magnifique, mais ils le traitent en théologiens et nullement en naturalistes; ils prennent leur science toute faite dans les livres et les traditions antiques, et ils la donnent telle qu'ils l'ont trouvée, sans la contrôler et sans chercher à l'étendre. Ils admettent sans examen toutes les traditions, et comme le monde n'est pour eux qu'un vaste symbole, ils s'attachent, ainsi que le dit saint Augustin à propos de l'aigle usant contre la pierre son bec devenu trop long, à considérer la signification des faits et non à en discuter l'authenticité. Cette méthode, consacrée par les plus grands noms de la primitive église, fut respectueusement adoptée par le moyen âge. Personne ne s'occupa de la vérifier, à l'exception peut-être d'Albert le Grand, qui, dans son *Traité des animaux, des végétaux et des minéraux,* discute avec une certaine sûreté de critique quelques-unes des folles imaginations de son temps. Tous les écrivains qui depuis le 1er siècle de notre ère jusqu'au XVIe traitent du monde et des êtres qui le peuplent ne font que répéter des erreurs traditionnelles dont la plupart remontent aux âges les plus reculés de l'antiquité. Les faits réels empruntés à l'observation de la nature, qui peuvent se rencontrer dans leurs œuvres, y sont égarés et tellement travestis, qu'on a peine à les saisir. Depuis le *Physiologus,* qui malheureusement ne nous est connu que par le commentaire de saint Épiphane, et qu'on peut regarder comme le plus ancien livre chrétien composé sur le sujet qui nous occupe, jusqu'aux écrits d'Aldrovande, qui ressuscite le premier, en remontant à Aristote, les véritables traditions, la science reste immobile dans son ignorance et sa crédulité, ou plutôt il n'y a point de science, mais seulement un rêve qui se perpétue pendant de longs siècles, sans que personne cherche à faire la part de l'erreur ou de la vérité. Isidore de Séville, Hildebert du Mans, Raban-Maur, Vincent de Beauvais, Brunetto Latini, Herrade de Landsberg, Barthélemy de Glanvil, Bernard de Chartres, Honoré d'Autun, Osmons, Guillaume le Normand, dans le *Grand* et le *Petit Monde,* l'*Image du Monde,* le *Trésor,* le *Jardin des Délices,* les *Bestiaires* et les *Volucraires,* ne font que répéter les légendes et les fables que chaque génération se transmettait à son tour, et qui, reproduites par les encyclopédistes, les romanciers et les poètes, étaient toujours acceptées avec la même confiance et la même bonne foi.

Les nomenclatures zoologiques du moyen âge sont en général très

peu nombreuses; toutes les espèces sont confondues, et la division la plus naturelle qu'on puisse adopter au milieu de ce chaos, c'est encore, comme nous l'avons fait pour l'antiquité, de ranger d'un côté les animaux réels, et de l'autre les animaux fabuleux. Nous allons nous occuper d'abord de ceux qui nous sont connus, et l'on nous pardonnera, nous le pensons, la bizarrerie de certains détails, parce qu'ils sont indispensables pour faire comprendre le rôle que jouent les animaux dans la littérature, les monumens figurés, le blason, et même la jurisprudence du moyen âge.

Dans les légendes, les encyclopédies, les bestiaires, les mêmes individus reparaissent à la distance de plusieurs siècles avec les mêmes attributs, le même caractère, et leur histoire est toujours défigurée par les mêmes mensonges. Le lion, en sa qualité de roi, tient le premier rang, et se montre, à de rares exceptions près, avec les qualités qu'on attribue à ceux qui sont investis de la puissance souveraine. Il est fort, courageux, clément. Lorsqu'il est courroucé contre l'homme, il suffit que celui-ci se jette par terre, et fasse semblant de crier merci, pour qu'il lui pardonne. Toutes les bêtes reconnaissent sa suzeraineté et ses droits de préséance. Lorsqu'il veut les tenir éloignées de lui, il trace une ligne sur le sol, comme pour dire : Ne passez pas! et personne ne passe. Il est bon père, et ressuscite ses lionceaux rien qu'en soufflant sur eux, — époux fidèle, car la lionne seule a sa tendresse; mais comme il aime sans partage, il veut être aimé de même, et quand sa femelle le trompe, il la punit sévèrement. Symbole de la vigilance, il dort les yeux ouverts, et pour échapper aux chasseurs qui le poursuivent, il efface avec sa queue la trace de ses pas. Cependant, comme il faut toujours que quelque faiblesse se mêle aux plus grands caractères, il a peur des femmes, du feu et des coqs blancs. — La panthère, dont un naturaliste du moyen âge fait un serpent tacheté, exerce un charme irrésistible sur les animaux, et n'a qu'un seul ennemi, le dragon. Lorsque après une chasse elle s'est surabondamment repue, elle dort pendant trois jours, et quand, à son réveil, elle se met à rugir, il s'échappe de sa gueule une odeur tellement suave, qu'elle surpasse en douceur tous les autres parfums. Averties par ses rugissemens, toutes les bêtes des forêts, sortant de leurs retraites, se pressent autour d'elle pour s'enivrer de son haleine, et tandis qu'elles lui font cortége, le dragon, son ennemi mortel, se trouve comme suffoqué et s'enfonce dans les profondeurs de la terre. — L'éléphant, représenté comme le plus chaste des quadrupèdes, émigre au printemps avec sa femelle, pour se retirer aux abords du paradis terrestre, et se livrer dans la solitude aux douceurs de la lune de miel. Pendant quelques jours, il ne mange que de la mandragore, et plusieurs mois après ce voyage, quand sa fe-

melle est prête à mettre bas, elle va se plonger dans un étang ou dans une rivière, de peur que le dragon ne vienne dévorer sa progéniture. Pendant ce temps, l'éléphant fait le guet sur la rive, et quand le dragon se présente, il lui livre un combat désespéré. — Le renard, emblème de la finesse et de la ruse, invente une foule de procédés ingénieux pour attraper sa proie. Lorsqu'il a faim et qu'il ne trouve point à manger, il se roule sur de la terre rougeâtre, pour faire croire qu'il a reçu quelque grave blessure et qu'il est couvert de sang; puis il s'allonge sur le sol, tire la langue, retient son haleine, et d'un coup de patte il étourdit les oiseaux qui, le croyant mort, viennent s'abattre sur lui pour se venger en lui donnant des coups de bec. — Le *porphyrion*, lézard aimable et doux, s'attache à l'homme avec une tendresse incomparable. Il vit comme un ami sous son toit, s'associe aux infortunes conjugales des maris, et meurt de chagrin quand leurs femmes les trompent. — La belette connaît mieux que les plus habiles médecins les secrets merveilleux des simples, et non-seulement elle guérit ses semblables, mais elle les ressuscite, comme on le voit dans le *Lai d'Éliduc*. Un de ces petits animaux, blessé mortellement, rend le dernier soupir à côté de sa femelle. Celle-ci court vers un bois voisin, y cueille une fleur rouge qu'elle rapporte entre ses dents, et, la plaçant dans la gueule du mort, le rend immédiatement à la vie (1). En fait de qualités solides et de vertus sociales, le chien, le cheval ne le cèdent guère à l'homme. L'âne sauvage se distingue par ses connaissances astronomiques, comme le cheval par ses vertus guerrières. Chaque année, le 23 mars, il brait douze fois la nuit et douze fois le jour, pour annoncer que les jours sont égaux aux nuits. Le cerf renouvelle sa jeunesse en mangeant des serpens. Il sait découvrir avec un admirable instinct les fentes des arbres et des rochers où ils se cachent (2), et les tire à lui d'une telle force, avec son haleine, qu'ils se jettent entre ses dents et qu'il les dévore. Sa mort est infaillible, s'il reste trois heures sans boire après les avoir mangés; mais s'il trouve une fontaine, il rajeunit en un moment de plusieurs années. C'est là ce qui explique la longévité du cerf bien-aimé d'Alexandre, qui fut pris cent ans après la mort de ce héros, et l'âge merveilleux de celui que Charles VI, roi de France, tua en chassant dans la forêt de Senlis, et qui portait au cou un collier d'or avec cette devise : *Hoc Cesar me donavit*. Les souvenirs de l'antiquité tiennent encore une grande place dans ces récits merveilleux, mais ils se combinent avec des idées entièrement nouvelles; chaque animal est distingué par un vice ou une vertu, et nous verrons plus loin

(1) *Poésies de Marie de France*, 1832, in-8°, t. II, p. 474.
(2) Origène, *Homel.* XVII, *in Gen.* c. 5.

comment le moyen âge s'inspirera de cette donnée pour la transporter dans le symbolisme architectural et les enseignemens de la vie pratique (1).

Les oiseaux comme les quadrupèdes ont chacun son attribut particulier, sa qualité distinctive et pour ainsi dire sa vertu symbolique. L'aigle, roi comme le lion, occupe le premier rang parmi les habitans de l'air. Fier de son antique noblesse, il tient surtout à conserver la pureté de sa race. Au moment même où ses aiglons sortent de l'œuf, il éprouve leur vertu en les forçant à contempler le soleil. Ceux qui supportent, sans cligner la paupière, les rayons brûlans de cet astre sont regardés comme ses vrais enfans, et il les nourrit avec soin; mais il rejette comme indignes ceux qui baissent le regard, et il confie à la foulque le soin de leur éducation. Comme le cerf ou le phénix, il peut toujours à son gré recommencer sa vie. Lorsque, vieux et aveugle, il sent défaillir ses forces, il s'élève si haut vers le soleil, que ses plumes se consument et que les ténèbres de ses yeux se dissipent; puis, quand il s'est ranimé dans la chaleur et la lumière, il se laisse, du haut du ciel, tomber dans une fontaine où il se baigne quatre fois, et d'où il sort régénéré. Le pélican ressuscite ses poussins en les arrosant de son sang. La huppe nourrit ses vieux parens affaiblis par l'âge. La grue, tandis que ses compagnes dorment ou voyagent, fait le guet en tenant une patte en l'air, et dans cette patte une lourde pierre, afin de rester en garde contre les surprises du sommeil; c'est pour cela que la huppe deviendra l'emblème de la piété filiale, et la grue l'emblème de la vigilance.

Il arrive quelquefois que les mêmes animaux représentent en même temps le mal et le bien. Ainsi le serpent figure tour à tour le démon, la santé, la longévité, l'éternité, le changement des saisons,

(1) Le tableau que nous présentons ici est extrait de traités spéciaux sur la matière. Pour indiquer la source exacte de chaque chose, il eût fallu une note à chaque ligne. Nous devons donc nous borner à donner l'indication des ouvrages que nous avons consultés, en faisant remarquer que les mêmes faits se retrouvent presque partout. Voici quels sont les principaux de ces ouvrages : *Institutiones Monasticæ de bestiis; Hugonis de Sancto Victore opera*. Rothomagi, 1648, in-folio, t. II, p. 394, et seqq. — Barthélemy de Glanvil, *De Proprietatibus rerum*, reproduit dans le IXe livre d'un des romans d'Alexandre sous le titre de *Proprietez des bestes qui ont magnitude, force et povoir en leur brutalitez* (Bibl. impér., Saint-Germain, 138). — *C. Julii Solini Polyhistor*. — *Sexti Aviti opera*. Paris, 1643, in-4°. — *Sancti Isidori opera*. Paris, 1580, cap. XII, *De Pecoribus et Jumentis, de Bestiis*, etc. — *L'Image du Monde, ou le Livre de Clergie* (Bibl. impér., supp. franç., n° 660, seconde partie, *De la Diversité des gens et des bestes*, etc.). — *Le Bestiaire Maistre Richart de Fournival* (Bibl. impér., La Vallière, 81). — *Recueil de figures d'animaux* (*ibid.*, Saint-Germain, 114.) — Dans un recueil de *Traditions tératologiques* de M. Berger de Xivrey (Paris 1836), on trouve réunis aussi quelques ouvrages très curieux, tels que le traité du VIe siècle *De Monstris et Belluis*, et le texte grec de la lettre d'Alexandre sur les merveilles de l'Inde.

l'ingratitude et la prudence, de même que le crocodile figure la férocité et la sensibilité. C'est, dit le trouvère Guillaume, une bête fière, qui vit dans un fleuve qu'on appelle le Nil. Cette bête a quatre pieds, des griffes redoutables, et les animaux les plus terribles ne sont auprès d'elle que des hannetons. Lorsqu'elle rencontre un homme, elle l'attaque et le mange sans en laisser une bouchée : — *menjue lei; riens ni remaint;* — mais quand elle l'a mangé, elle passe le reste de sa vie à le pleurer :

Mes toz jors mes apres le plore,
Tant com il en vie demore.

Brunetto Latini prête au crocodile une sensibilité plus grande encore; il dit qu'il pleure l'homme en le mangeant.

La plupart des érudits qui de notre temps se sont occupés des bestiaires ou des traditions tératologiques se sont demandé quelle était l'origine de ces croyances, de ces récits bizarres, et s'il était possible de remonter aux faits réels qui ont pu leur donner naissance. On a même hasardé quelques explications : elles nous ont paru peu satisfaisantes, et nous sommes disposé pour notre part à penser que le plus sage est de s'en tenir à une simple analyse. S'il est évident qu'en certains points, cette zoologie fantastique n'est que l'expression confuse de faits mal observés, il nous paraît non moins évident que les caprices de l'imagination y tiennent la plus grande place. La science au moyen âge n'a point de base, et par cela même elle n'a point de limites. Chacun refait à son gré la création sans trouver de contradicteurs; que peut-on d'ailleurs demander à des hommes qui racontent sérieusement que les plumes du perroquet sont enluminées comme les vignettes d'un missel, et qu'elles se détrempent à la pluie; à des hommes qui croient reconnaître dans les phoques les débris de l'armée de Pharaon, et qui s'imaginent, avec une naïveté non moins étonnante, qu'il se forme sur le dos de la baleine des bancs de sable, que ces bancs se couvrent d'arbres et de verdure, et que les matelots, trompés par l'apparence, abordent sur l'énorme cétacé, en le prenant pour une île? « Ils y jettent l'ancre, dit le trouvère Guillaume, allument du feu, font cuire leurs alimens, et pour mieux assujettir leurs bateaux, ils fichent de longs pieux dans les sables; mais, quand la baleine sent le feu qui lui chauffe le dos, elle plonge rapidement et entraîne dans les profondeurs de l'abîme la nef et les marins (1). » On trouve partout, au rapport de Raoul Glaber, des monstres semblables, et comme preuve il raconte l'aventure de saint Brendan. Un jour, dit-il, que ce pieux ermite et quelques-uns de ses compagnons naviguaient autour

(1) *Bestiaire de Guillaume le Normand*, XXVI, *De Cete.*

des îles où ils avaient fixé leur retraite, ils aperçurent, à la tombée du jour, une terre inconnue vers laquelle ils cinglèrent dans l'intention d'y passer la nuit. Ils ne tardèrent point à prendre pied, et, après un frugal repas, ils se livrèrent aux douceurs du sommeil. Brendan seul, pasteur vigilant de la bergerie du Seigneur, ne dormait pas, et, tout en priant, il observait le cours des astres, quand tout à coup, au milieu du silence de la nuit, il sentit que l'île s'était mise en marche. Au point du jour, il assembla ses compagnons et leur dit: « Frères, rendons grâces au Créateur qui nous a préparé au milieu des mers un vaisseau qui n'a besoin ni de nos rames ni de nos voiles. » Ces paroles jetèrent l'étonnement dans leur âme, et ils reconnurent avec admiration qu'ils naviguaient sur le dos d'une énorme baleine. Ils ne perdirent point courage et attendirent quelque hasard heureux. Pendant plusieurs jours ils furent ainsi emportés à travers l'immensité, en avançant vers le soleil levant. Enfin ils arrivèrent à une île beaucoup plus belle que toutes celles qu'ils avaient vues jusqu'alors. Elle était habitée par des moines dont la vie était plus sainte que celle des autres moines, et peuplée d'oiseaux au plumage éclatant qui chantaient des cantiques. De retour en Irlande, saint Brendan fit part de sa découverte, et depuis lors ce monde merveilleux fut, comme les îles Fortunées, l'objet de nombreuses recherches. La tradition légendaire s'était imposée avec une autorité si grande, que, dans le XVIIIe siècle encore, on équipa en Irlande un vaisseau pour aller à la recherche de l'île merveilleuse; mais Dieu l'avait cachée si loin dans les brumes de l'Océan, qu'on ne la vit jamais reparaître à l'horizon, et le navire sans voiles et sans rames fut le seul qui toucha ses rivages.

Au milieu de ces récits, les notions positives recueillies par Aristote ont complétement disparu, et par un contraste singulier, tandis que les idées chrétiennes font invasion dans la zoologie, on voit en même temps le paganisme se perpétuer par une de ses superstitions les plus folles. Ce moyen âge, qu'ont ébloui les rayons du mysticisme, suit encore l'antiquité dans le labyrinthe de ses fables impies, et garde aux animaux leur caractère de prophètes et d'oracles. La science des augures persiste pendant de longs siècles en dépit des anathèmes de l'église, qui seule, dans la barbarie des vieux temps, défend la cause de la raison et de la dignité humaine. Suivant une tradition très accréditée, la science augurale fut fondée par Adam, qui savait les secrets du langage des bêtes, et perfectionnée par Noé, qui ne laissa sortir le corbeau et la colombe de l'arche qu'après s'être orienté d'après les principes de l'ornithomancie; elle passa de Noé à Cham, de Cham à Tagès et à Salomon, et se propagea dans le monde entier avec la double autorité d'une croyance religieuse et scientifique.

L'apparition de certains animaux fut considérée comme un présage infaillible de malheurs publics. Pendant les invasions des Barbares, quand des cerfs ou des sangliers s'approchaient d'une ville, c'était, disait-on, pour annoncer que cette ville serait bientôt changée en solitude, et que ses ruines serviraient de retraite aux bêtes fauves. Le vautour annonçait le carnage; les veaux à deux têtes signifiaient le schisme ou la guerre civile; les insectes, la stérilité et la famine; la chouette, les maladies et les pestes. Raoul Glaber raconte qu'en l'an 988 la ville d'Orléans fut témoin d'un prodige surprenant et terrible : « Une nuit que les gardiens de l'église de l'évêché s'étaient levés, comme à l'ordinaire, pour ouvrir les portes aux fidèles qui venaient en foule chanter laudes et matines, un loup, se jetant devant eux, entra brusquement dans l'église, saisit la corde suspendue à la cloche, et, l'agitant avec force, se mit à sonner le tocsin. Les assistans, interdits par cette apparition, poussèrent de grands cris, et, quoiqu'ils n'eussent point d'armes, ils parvinrent cependant à chasser de l'église le redoutable animal (1). L'année suivante, ajoute le chroniqueur, toutes les maisons et les églises même d'Orléans furent la proie des flammes, et personne ne doute que ce malheur n'ait été annoncé par le tocsin du loup (2). »

Ainsi, dans ce monde du rêve et de la fantaisie, le prodige est partout, et chaque fait se traduit en merveilles. Le prophétisme antique se réveille. Une imagination vagabonde et sans frein ressuscite tous les monstres de la fable, tous les animaux merveilleux de la poésie antique, les dragons, les marticores, les licornes, les griffons, les phénix, en un mot tous ces êtres hybrides dont le nom, entouré d'un nuage fatidique, a survécu aux civilisations qui les ont créés, et qui resteront longtemps encore, dans les croyances populaires, un sujet de terreur ou d'admiration.

Le dragon, le plus ancien et le plus redouté de tous les animaux imaginaires, le dragon est le roi des monstres, comme le lion est le

(1) Chronique de Raoul Glaber, livre II, ch. v.

(2) Quoique la condamnation des augures et des présages soit formellement exprimée à diverses reprises dans l'Écriture sainte, cette superstition est l'une de celles qui persistèrent le plus longtemps, et ce qu'il y a de plus singulier, c'est que pour la défendre et justifier les traditions païennes, on invoquait encore l'Écriture en torturant les mots pour y trouver un sens qu'ils ne renfermaient pas. Ainsi on croyait reconnaître une allusion à l'instinct prophétique des poulets sacrés dans ce passage de Job : *Quis gallo dedit intelligentiam;* les *oscines*, c'est-à-dire les oiseaux qui instruisaient par leur chant, semblaient désignés dans ces mots de l'Ecclésiaste : *Avis cœli proferet vocem*, et ceux qui instruisaient par leur vol, les *præpetes*, dans la suite de ce même passage, *et ales indicabit rem*. L'église a toujours rejeté ces interprétations mensongères et maintenu la réprobation formelle prononcée par l'Écriture. Voir *Mém. de l'Académie des Inscriptions*, t. I, p. 294.

roi des quadrupèdes, comme l'aigle est le roi des oiseaux. Protée insaisissable, être indéfini qui participe de la nature de tous les êtres, tour à tour quadrupède, reptile, oiseau ou poisson, le dragon habite indistinctement l'air, la terre, la mer, les fleuves. « Il vole, il marche, il nage, » dit saint Grégoire. Brûlé, comme les damnés, par un feu que rien ne peut éteindre, il livre à l'éléphant des combats furieux pour se rafraîchir en buvant son sang. Il n'est pas plus gros qu'un lézard, ou il est long de trente coudées. Il a des ailes armées de griffes ou des nageoires armées de crocs aigus. Quelquefois il porte une tête d'homme avec un corps et une queue de lion, et à l'extrémité de cette queue une tête de serpent. Sa gueule vomit des flammes. Son haleine empoisonne les airs, flétrit les feuilles et les fleurs, tue les oiseaux et donne le vertige aux hommes. Il ne craint qu'une seule chose au monde, le tonnerre, parce qu'il en est souvent frappé; aussi, quand les enchanteurs ont besoin de ses services et veulent le dompter, ils imitent avec un tambour les roulemens de la foudre. Trompé par le bruit, le dragon se soumet sans résistance, et, apprivoisé par la peur, il sert avec la plus grande docilité tous les caprices de son maître. Comme le démon, il peut à son gré changer de forme et traverser avec la rapidité de la pensée les plus grandes distances. Il séduit les femmes, il enlève les jeunes filles, et une tradition accréditée dès la première race le donne pour amant à la femme de Clodion et pour père à Mérovée. Après avoir gardé dans l'antiquité le jardin des Hespérides et la toison d'or, il reparaît au moyen âge avec son rôle de sentinelle vigilante et terrible. Il défend l'entrée des cavernes où les enchanteurs enferment leurs trésors, et celle des forteresses où les géans enferment les jeunes filles. Quelquefois même, mais plus rarement, il se fait, en l'absence du mari, le défenseur de la vertu des femmes. C'est ainsi que, dans le poème d'*Alexandre,* de Thomas de Kent, on le voit se déguiser en autour pour prévenir le roi Philippe que sa femme Olympias l'a trompé avec le baron Nectanébus, nécromancien fameux qui, chassé de l'Égypte par des seigneurs jaloux, était venu se réfugier en Macédoine. On a vu qu'Apollonius avait appris le langage des bêtes en mangeant le cœur d'un dragon des Indes. Au moyen âge, le cœur et le sang du merveilleux animal communiquent encore aux hommes des vertus extraordinaires. Dans les *Niebelungen,* Sigefrid, fils du roi Sigemond, quitte le château de Xante, demeure de son père, pour traverser un bois ténébreux. Fatigué par une longue route, il se disposait à se coucher au pied d'un tilleul, lorsqu'un dragon se précipite sur lui; Sigefrid, qui n'avait point d'armes, saisit une branche de chêne et tue le monstre d'un seul coup. Débarrassé de ce redoutable ennemi, il se coucha sous les vertes ramées de la forêt, et en

ce moment un rossignol perché au-dessus de sa tête fit entendre un chant dont le sens était : « Celui qui se baigne dans le sang du dragon acquiert une peau aussi dure que l'écaille et insensible aux coups de la hache. » Sigefrid profita de la révélation, et le sang du monstre fut pour lui ce que l'eau du Styx avait été pour Achille.

Moins méchant que le dragon, mais très redoutable encore, le griffon, né de l'aigle et de la louve, participe à la fois du quadrupède et de l'oiseau; il a le corps du lion, la tête, les ailes et les serres de l'aigle. Par sa force et son envergure, il rappelle le roc des conteurs arabes. Il enlève un chevalier armé de pied en cap, un bœuf ou un cheval, avec la même facilité que l'épervier enlève une alouette, et ses ailes ont un tel ressort que le vent qu'elles produisent en s'agitant suffit pour renverser un homme. Il aime la viande fraîche et surtout le mouton.

Le *marticore* de Ctésias, métamorphosé par Brunetto Latini en *manicore,* porte une tête d'homme couleur de sang, un œil jaune, une queue de scorpion, et il se nourrit toujours de chair humaine. — La salamandre, fille dégénérée du serpent Python, vit au milieu des flammes, et quand les empereurs de l'Inde vont à la guerre, ils font fabriquer avec sa peau des habits incombustibles, afin de pouvoir sans danger passer à travers l'incendie au milieu des villes prises d'assaut. — Le basilic, que Pline avait déclaré le roi des serpens, porte en signe de souveraineté une couronne autour de la crête blanche qui surmonte sa tête. Le poison qu'il exhale envenime les arbres, fait tomber les oiseaux du haut des airs, et quand Alexandre, vainqueur de l'Inde, voulut se procurer un échantillon de cette dangereuse espèce, il fut obligé de faire fabriquer des cloches de verre pour abriter les chasseurs contre les exhalaisons du reptile. — Le phénix, revêtu d'une *robe de pourpre surdorée,* est toujours l'oiseau merveilleux dont parle Tacite. Il a des ailes de saphirs, de perles et d'émeraudes; seulement il ne se nourrit plus de myrrhe et d'encens, mais de graines de frêne; il n'est plus l'emblème du soleil, mais le symbole de la résurrection, et pour saint Jérôme, il est devenu la consolante image de l'immortalité. — La *caladre,* qui sera comme le phénix l'emblème de la résurrection, est un oiseau blanc avec des cuisses noires. Quand on le porte devant un malade, il indique, sans jamais se tromper, s'il doit vivre ou mourir; lorsqu'il le regarde en face, c'est un signe certain qu'il ne tardera pas à guérir; mais s'il détourne la tête, la mort est infaillible.

La licorne, cet animal favori du blason, qui supporte avec le lion couronné l'écusson d'Angleterre, la licorne est, comme le phénix et le dragon, le sujet des plus bizarres légendes. Tantôt elle se montre avec le corps d'un cheval blanc, une tête couleur de pourpre et des

yeux d'azur, tantôt avec une tête de cerf et une queue de sanglier, ou bien encore avec une tête de bœuf ou de chèvre barbue; mais quelle que soit sa physionomie, elle porte toujours au milieu du front cette corne merveilleuse, blanche à la base, noire au milieu, rouge à l'extrémité, dont on conservait au trésor de l'abbaye de Saint-Denis un curieux échantillon, envoyé, disait-on, par un roi de Perse à l'empereur Charlemagne. Plus précieuse que l'onyx et l'or, cette corne avait la propriété surprenante de servir de pierre de touche aux poisons, car, suivant la croyance universelle, la licorne était l'*ennemie du venin et des choses impures* (1). « Les naturalistes, disait encore en 1662 Vulson de la Colombière, rapportent que lorsqu'il se trouve dans un canton une de ces bêtes merveilleuses, toutes les autres vont boire de préférence à la fontaine où elle se désaltère. Dans la crainte que l'eau ne soit infectée ou corrompue, elles attendent que la licorne ait plongé sa corne dans l'eau et ensuite bu la première, après quoi elles n'appréhendent aucune corruption. » Instruit par cet exemple, l'homme se mit en quête de la corne merveilleuse pour faire aussi l'épreuve des poisons. La crédulité publique fut habilement exploitée, et l'on vendit à des prix exorbitans des vases et des manches de couteaux que l'on disait fabriqués avec cette matière précieuse. Les vases se brisaient en mille morceaux quand ils étaient mis en contact avec des breuvages impurs, et les manches de couteaux suaient du sang quand ils touchaient des viandes empoisonnées. Douce et féroce à la fois, la licorne aime à se reposer sous les arbres où les ramiers font leurs nids et à entendre le roucoulement des tourterelles; mais elle ne craint pas de combattre le lion et l'éléphant, et avant d'engager la bataille, elle aiguise sa corne sur une pierre. Sa force est si grande, que les chasseurs les plus intrépides et les plus adroits ne peuvent réussir à la prendre, et pour s'emparer d'elle ils sont obligés de recourir à la ruse. Ils font venir une jeune vierge dans les lieux qu'elle fréquente d'habitude. Aussitôt que la licorne aperçoit la jeune fille, elle va se coucher à ses genoux sans lui faire aucun mal, et elle s'endort paisiblement sur son sein. Les chasseurs s'approchent alors et la tuent sans peine; mais si la jeune fille a connu la séduction des sens, l'animal, qui découvre le poison dans l'âme des hommes aussi bien que dans l'eau des fontaines, évente le piége, et tue sans pitié celle qui voulait la tromper.

(1) Ambroise Paré raconte qu'il parla un jour à Chapelain, le médecin de Charles IX, de l'abus que l'on faisait de cette corne qu'on trempait dans le vase où buvait le roi. Chapelain répondit qu'il était parfaitement convaincu de l'impuissance de cet antidote. « Eh bien! lui répondit Paré, écrivez donc contre cette folie. — Je m'en garderai bien, reprit Chapelain; celui qui écrit contre les opinions reçues ressemble au hibou. Quand il se montre en quelque lieu bien apparent, tous les oiseaux lui courent sus et le déplument à coups de bec. »

Après avoir ainsi méconnu toutes les lois de la nature et travesti tous les êtres, l'homme, attiré de plus en plus par l'extraordinaire et l'impossible, crée dans sa propre espèce une foule de variétés monstrueuses. Le curieux traité *De Monstris* parle de femmes barbues qui habitent en Arménie, d'hommes moitié noirs et moitié blancs qui vivent sur les bords du Nil. Polyphème et les pygmées renaissent dans les géans et les nains des poèmes chevaleresques, — Hermès et Aphrodite dans l'androgyne : ici ce sont des femmes qui dorment, comme les marmottes, pendant six mois, et passent l'hiver sous la terre; là ce sont les Sciapodes (1), peuple sans tête, avec un pied si large qu'ils s'en servent comme d'un parasol pour se mettre à l'abri des rayons du soleil. Les Acéphales ont la poitrine et le dos semés d'yeux à double prunelle. Les femmes vaches portent une corne au nombril, de la barbe au menton, et les habitans de l'Éthiopie, moitié hommes et moitié pourceaux, passent leur vie à combattre les fourmis noires qui gardent les mines d'or.

Deux vieux livres fort recherchés des curieux et inconnus du public, la *Lettre de prestre Jean* (2) et la prétendue *Lettre d'Alexandre à Olympias,* résument d'une manière très pittoresque les principales notions du moyen âge sur la zoologie fantastique. Comme ces soldats romains qui, échappés aux tempêtes de la Germanie, parlaient à leur retour d'oiseaux inconnus, de poissons gigantesques, d'êtres indécis entre l'homme et la bête et de tout ce qu'ils avaient vu ou cru voir par frayeur, prêtre Jean et Alexandre évoquent dans leurs récits tous les êtres merveilleux. On dirait qu'à toutes les époques l'homme s'est senti comme à l'étroit sur cette terre, et que l'immensité de la création n'a point suffi à sa curiosité vagabonde. Dans l'antiquité, il veut reculer les limites du monde en cherchant l'Atlantide; dans le moyen âge, il crée des mondes nouveaux pour les peupler de fantômes. La foule, toujours attirée par le mystère et l'inconnu, suit les conteurs dans le pays des rêves, et la *Terre de prestre Jean* reste jusqu'aux premières années du XVIIe siècle la terre des prodiges. Ce nom, qui paraît pour la première fois au XIIe siècle et qui reste jusqu'à la fin du XVIe entouré d'un nuage fatidique, appartient, suivant la légende, à un prince dont l'empire était situé en Orient, aux environs de *Babylone la déserte.* Ce prince, qui s'intitule *roi tout puissant sur tous les rois chrétiens,* est supposé, dans l'ouvrage qui nous occupe, écrire à l'empereur de Rome et au roi de France pour leur donner

(1) Sur les Sciapodes dans l'antiquité et le moyen âge, voyez Pline, *Hist. Nat.*, VII, c. 2; — saint Augustin, *Cité de Dieu*, XVI, c. 8; Isid. de Séville, *Orig.*, XI, c. 3.

(2) Ce traité, plusieurs fois réimprimé, a subi dans son titre diverses variantes. On le trouve dans le curieux ouvrage de M. Ferdinand Denis intitulé : *Cosmographie et Histoire naturelle fantastique du moyen âge.*

des nouvelles de son pays, en offrant de leur céder, moyennant un tribut, la souveraineté héréditaire de ses états, et certes, dans la description qu'il en donne, il y avait de quoi tenter l'empereur et le roi, tout en les effrayant un peu. Les bêtes qui vivent sur la terre de prêtre Jean atteignent des proportions gigantesques : les lièvres y sont gros comme des moutons, les mouches y sont grosses comme des vautours. D'immenses troupeaux de bœufs à sept cornes, des ours blancs, des lions rouges, verts et noirs, peuplent les plaines, les montagnes et les forêts. Des oiseaux, nommés *yllerions*, portent des ailes tranchantes comme des rasoirs : ils vivent soixante ans, et, comme le phénix, ils ont la faculté de ressusciter; mais au lieu de se brûler pour renaître, ils se jettent à l'eau, se noient, et reparaissent bientôt dans la force et l'éclat de la jeunesse. Des vers, longs comme des boas, filent, pour prêtre Jean et pour sa femme, une soie magnifique, au milieu d'un immense brasier que quarante mille personnes entretiennent jour et nuit au sommet d'une montagne. Un serpent ailé à neuf têtes, qui ne dort qu'une seule fois dans l'année, garde, à une journée de marche du paradis terrestre, l'arbre de vie qui produit le saint chrême. Prêtre Jean, qui participe de la nature merveilleuse des sujets de son empire, est âgé de cinq cent sept ans, mais il ne ressent point les atteintes de l'âge, et il entreprend sans fatigue les expéditions les plus aventureuses. Chaque année, quand saint Thomas est venu prêcher le carême dans son royaume, il fait un pèlerinage au tombeau du prophète Daniel, avec dix mille clercs, autant de chevaliers, et deux cents éléphans qui portent, non plus des tours, mais des châteaux, pour exorciser et combattre les dragons qui guettent la caravane au passage; enfin, quand il entre en campagne, il se fait accompagner par des anthropophages qui se nourrissent de chair humaine *en rémission de leurs péchés*. Il lâche contre ses ennemis ces mangeurs terribles, qui les dévorent sans en laisser une bouchée, et, quand ils ont fini leur besogne, il se hâte de les licencier, de peur d'en être dévoré lui-même. Après avoir raconté tous ces prodiges, prêtre Jean termine sa description en disant que dans son royaume le mensonge est puni de mort.

Les récits d'Alexandre ne le cèdent en rien à ceux de prêtre Jean. Le héros macédonien rend compte à sa mère Olympias et à son précepteur Aristote de ses expéditions dans l'Asie; mais au lieu de parler des peuples qu'il a soumis, de Darius et de la bataille d'Arbelles, il s'occupe uniquement des animaux, des hommes sauvages et des géans qu'il a rencontrés sur sa route, et sa lettre, comme celle de prêtre Jean, est une véritable encyclopédie tératologique. Ce n'est point le sceptre de la monarchie universelle que le héros va chercher

à travers les sables du désert, il veut seulement accomplir un pèlerinage dans la *terre des heureux;* mais au moment même où il approche de cette terre divine, toujours interdite aux hommes, même aux plus grands, des oiseaux à figure humaine voltigent au-dessus de sa tête en criant : « Alexandre, il ne t'est pas permis d'aller plus loin; » malgré cette défense, il marche toujours, et à chaque pas il est assailli par des monstres. Des porcs sauvages gros comme des éléphans, des géans de vingt-quatre coudées avec des mains d'acier dentelées comme des scies, des puces avec des cornes, des grenouilles ailées, jettent le désordre dans les rangs de ses soldats; ses barons les plus braves sont emportés par des crabes, et ce n'est pas trop de tout son courage et de tout son génie pour échapper aux bêtes formidables qui viennent le combattre tour à tour.

Nous n'insisterons pas plus longtemps sur ces détails, qu'il serait facile de multiplier à l'infini, tant ils sont nombreux et surabondans. Les mêmes données se reproduisent sans cesse, les écrivains ne font que se copier les uns les autres. Il suffisait de rassembler ici les faits les plus saillans pour montrer quel était l'état de la science traditionnelle, et comment la nature était étudiée et comprise avant le XVIe siècle. Éclairé par les lumières d'une religion divine, le moyen âge n'avilit plus ses hommages en décernant l'apothéose aux animaux; mais il leur donne encore, en fait d'intelligence et de qualités extraordinaires, une part assez large pour qu'ils tiennent une place importante dans la littérature, dans la poésie et dans les arts, expression fidèle de ses croyances et de ses erreurs. Pour les imaginations éprises du merveilleux, il y avait là un élément fécond, et pour ainsi dire inépuisable. Le miracle permanent de la création s'offrait avec toutes ses splendeurs à des générations qui n'avaient point encore appris à douter. Une idée nouvelle et puissante planait au-dessus de toutes les fables antiques, au-dessus de tous les mensonges de la science; et cette idée, c'était celle de l'enseignement moral et religieux. Il nous reste à voir comment elle se manifeste dans cette vaste épopée, tour à tour chrétienne et profane, mystique et chevaleresque, satirique et morale, qui forme comme la contre-partie des mystères, et dont nous avons dû passer en revue les acteurs avant de pénétrer dans l'action même.

CHARLES LOUANDRE.

SCÈNES ET RÉCITS

DES ALPES

LA FILLOLE DES ALLEMAGNES.[1]

I.

On pourrait s'étonner que Genève eût donné son nom au Léman, dont elle n'occupe qu'un point extrême et presque imperceptible, si la célébrité de cette Rome du protestantisme, élevée si haut par l'intelligence, la probité et l'esprit de conduite, n'expliquait suffisamment une pareille usurpation. A vrai dire pourtant, le pays de Vaud aurait droit de réclamer à plus juste titre la propriété de ce beau lac, qu'il enveloppe presque tout entier de ses vignobles, de ses vergers, de ses villas et de ses bourgades. Le Léman semble lui appartenir par je ne sais quel rapport entre ses eaux riantes et la race qui habite ses rives. C'est le même charme attirant, la même facilité d'abord, les mêmes grâces un peu nonchalantes, et aussi, faut-il le dire? parfois la même mobilité. Là, comme sur le lac, des vents s'élèvent sans que rien les ait annoncés, des courans emportent sans qu'on puisse en deviner la cause : les variations des esprits sont à peine égalées par celles des ondes. C'est ainsi que, philosophe au com-

(1) *La Filleule du canton allemand;* — au pays de Vaud, on appelle *les Allemagnes* les cantons dans lesquels on ne parle pas français.

mencement du siècle sous l'influence de Voltaire et de Gibbon, la société vaudoise est revenue de nos jours à la foi vive et militante. — Nos pères s'étaient réduits à la prose, nous sommes retournés à la poésie, — me disait une spirituelle convertie de Lausanne. A peu près générale dans les classes que distinguent la culture et le loisir, la renaissance religieuse s'est moins développée cependant parmi les rudes laboureurs de la côte ou des plaines. Chez eux se retrouvent encore les inclinations sceptiques. On dirait qu'à mesure que la croyance s'exalte là-bas, ici l'esprit raisonneur se fortifie : redoutable contradiction qui explique bien des choses dans l'histoire de ces dernières années, et dont on pourrait craindre les conséquences, si la cordialité traditionnelle des mœurs vaudoises n'adoucissait tous les chocs, et si les plus grossiers n'éprouvaient l'influence de cette merveilleuse nature qui distrait l'homme malgré lui de ses amertumes ou de ses violences, et rassérène l'âme par les joies du regard!

Jamais cette splendide nature qui fait l'orgueil du bassin lémanique ne s'était montrée plus séduisante qu'au jour et à l'heure où commence notre récit. La nuit se préparait à descendre; les montagnes qui encadrent les eaux s'assombrissaient de plus en plus, et la Dent du Midi faisait étinceler ses pics neigeux aux dernières lueurs du soleil couchant. Le lac, déjà plongé dans l'ombre vers Villeneuve, s'illuminait du côté de Genève, et quelques barques, étendant à la brise leurs doubles voiles latines, sillonnaient de loin en loin son azur empourpré, comme de grands cygnes attardés qui se hâtaient de regagner leurs nids.

Sur une des routes penchantes et rocailleuses qui serpentent le long des vignobles au-dessus de Cully, une jeune fille d'environ dix-huit ans s'avançait de ce pas souple et égal qui révèle une vigueur exercée. Bien que sa chaussure couverte de poussière annonçât une longue marche, et qu'elle tînt sous le bras un paquet que l'on pouvait croire pesant, elle ne semblait éprouver aucune fatigue. Son costume la faisait connaître pour étrangère. Au lieu du vêtement sombre et étriqué des paysannes vaudoises, elle portait l'éclatant corsage de Berne, rehaussé par les agrafes et les chaînes argentées. Sa courte jupe laissait voir des jambes dont la forme robuste n'était point dépourvue d'élégance, et de son large chapeau de paille s'échappaient de longues tresses blondes terminées par une touffe de rubans. En y regardant de près, on eût remarqué plus d'un détail témoignant d'une pauvreté qui se respecte et n'a point voulu s'abandonner elle-même : l'étoffe du corset avait perdu sa première fraîcheur, le jupon de drap laissait voir la trame en plusieurs endroits, et le linge de la gorgerette, dont le voyage avait à peine altéré la blancheur, était d'un tissu grossier; mais si l'ensemble du costume

n'annonçait pas la richesse, il était du moins irréprochable sous le rapport de la bonne grâce et du goût.

La jeune voyageuse gravit une partie du coteau sans se retourner une seule fois vers le splendide spectacle qu'offrait en ce moment le lac, illuminé par le soleil couchant; son regard semblait errer incertain sur les habitations qui se dressaient çà et là, à chaque étage de la montagne. Elle était précisément arrivée à la lisière des vignobles, au point où commencent les guérets, les vergers et les pâturages; elle venait de s'arrêter au milieu d'un carrefour formé par trois chemins, comme si elle eût hésité sur la direction à prendre, quand une voix retentissante qui chantait un psaume se fit entendre à droite, et elle aperçut un vieillard descendant le sentier pierreux. Sa démarche avait une sorte de componction grotesque qui se retrouvait également sur son visage, dont les enluminures bachiques contrastaient étrangement avec ces saintes apparences. Il portait un costume peu différent de celui des paysans de la côte, mais qui avait lui-même une physionomie compassée et discrète. En France, on eût dit que le personnage tenait le milieu entre le marguillier et le magister.

Abraham Chérot n'exerçait pourtant ni ces professions ni aucune autre. Gratifié à sa naissance d'une main difforme, il s'était servi de « cette croix, » comme il l'appelait, pour se dispenser de tout travail et rester à la charge de la commune. Peut-être ses titres à cette faveur eussent-ils été plus sévèrement examinés, si Abraham n'avait su se faire protéger par des hommes justement honorés pour leur bienfaisance et leur foi. Nul ne parlait en effet mieux que lui ce langage qu'une préoccupation trop exclusive a fait passer du dictionnaire religieux dans le vocabulaire journalier des cantons, et qu'un écrivain suisse a spirituellement appelé « le patois de Chanaan : » innocent travers chez les gens de croyances vives, affectation intéressée chez Abraham, mais, en tout cas, habitude commune dont ce dernier avait su faire un lien ! Ainsi soutenu, il était devenu pensionnaire de la *grande maison* (1), qui, sur sa demande de vivre à la campagne, l'avait, selon l'expression vaudoise, « envoyé aux violettes. » Il jouissait là d'une liberté qui lui permettait de suivre ses goûts loin des regards trop sévères de ses protecteurs, et de trinquer indifféremment avec les *purs* ou avec les *profanes*, pourvu qu'il sanctifiât la libation par « quelques *paroles de vie*. »

C'était évidemment ce qu'Abraham Chérot venait de faire, et une certaine gaieté avinée perçait sous son masque puritain. La voyageuse ne s'en aperçut pas sans doute, car, le saluant avec déférence, elle lui demanda, d'un accent moins alémanique que n'eût pu le faire

(1) L'hôpital.

supposer son costume, la route qui conduisait aux Morneux. Chérot s'arrêta et jeta à la jeune fille un de ces regards en dessous qui dans certaines sociétés expriment la modestie et dans certaines églises la piété. — Les Morneux ! répéta-t-il, auriez-vous affaire par hasard, jeune fille, au cousin Jacques Barmou ?

— Il est votre parent, monsieur ? s'écria la Bernoise, dont le visage s'éclaira.

— Selon la chair, mais non selon l'esprit, reprit Abraham avec un soupir; Barmou n'a point dépouillé le vieil homme, et il attend les eaux de la régénération.

La jeune fille parut embarrassée. — Ah ! c'est donc vrai alors, ce qu'on avait dit à ma mère ! reprit-elle avec hésitation et presque en se parlant à elle-même.

— Le malin rôde autour des âmes comme un lion dévorant, continua Chérot, et le cousin Jacques a succombé aux embûches de la grande Babylone.

— C'est Paris que monsieur veut dire ? fit observer la voyageuse avec une ingénuité respectueuse. Oui, je sais qu'il a servi dans les régimens du roi de France, quand il ne comptait pas encore sur cet héritage légué par le grand cousin, et qui l'a fait riche.

— Sachez, jeune fille, qu'il n'y a de vraie richesse que dans la sanctification, répliqua solennellement Abraham ; je n'appelle point richesse les biens consommés dans le péché, et dont on ne sait point faire part à ses frères, — parmi lesquels je comprends nécessairement les cousins. Jamais Barmou n'a songé à reconnaître mes conseils par un témoignage de charité terrestre : je n'ai goûté ni à l'épi de son champ ni au raisin de sa vigne; mais ceux qui vivent du pain et du vin de l'esprit supportent l'injure sans se plaindre, car ils savent que « la vie est une vallée de larmes. »

Cette dernière maxime était le grand principe d'Abraham, le trait brillant et suprême par lequel il avait coutume de clore ses improvisations édifiantes. Après l'avoir émise, il fit une pause majestueuse, comme s'il eût voulu laisser le temps à la jeune fille d'en mesurer la profondeur. Celle-ci respecta un instant ce silence; mais comme le jour tombait rapidement, elle se hasarda à renouveler sa première demande. — Monsieur m'excusera, dit-elle, mais j'ai peur qu'il n'y ait encore loin jusqu'aux Morneux, et je voudrais arriver avant la nuit close.

— La nuit que vous craignez est la lumière, comparée à la nuit de l'âme, objecta gravement Chérot; mais êtes-vous donc attendue chez le cousin, jeune fille ? Qu'allez-vous y faire et qui êtes-vous ?

— Je gage que je le dirai, moi, interrompit tout à coup une voix.

Nos deux interlocuteurs se retournèrent et aperçurent un jeune

paysan qui venait de déboucher par la plus large des routes aboutissant au carrefour. Il conduisait une vache attelée à un de ces traîneaux, appelés *luges*, qui remplacent les chars à roues dans les rapides et étroits sentiers de la montagne. L'herbe fine dont le chemin était tapissé avait empêché d'entendre son approche.

— Ah! c'est François, dit Chérot. Tu connais donc cette jeune fille, toi?

— C'est-à-dire, reprit en riant le nouveau-venu, que je la vois à cette heure comme on voit la lune nouvelle à son lever, pour la première fois; mais j'ai pourtant idée que son nom est Martha Bartmaur, nièce et *fillole* du maître des Morneux. Ai-je deviné, voyons?

La jeune fille se récria. — Qui vous l'a dit? demanda-t-elle.

— Eh! la belle merveille! reprit Abraham, n'est-il pas en service chez Barmou? Il aura su qu'on vous attendait.

— Et puisque j'ai rencontré la *fillole*, c'est moi qui la conduirai au logis, ajouta François.

— A la bonne heure! dit solennellement Chérot; mais rappelle-toi qu'elle t'est remise comme la brebis fatiguée au bon pasteur.

— Ne craignez donc rien, répliqua gaiement le jeune homme, on lui fera place sur la *luge*. Il y a justement là un coussin vert en son intention.

Il montrait sur le traîneau des tiges de maïs récemment coupées pour le bétail, et qu'il disposa de manière à ce que la jeune fille pût s'y asseoir. Elle le remercia, prit place sur la jonchée et souhaita le bonsoir à Abraham, qui, après l'avoir chargée de rappeler au cousin que « la vie est une vallée de larmes, » reprit sa route en entonnant un nouveau psaume. François s'était également remis en marche et cheminait près de sa vache en sifflant. C'était un garçon de vingt-cinq ans, grand, robuste, et dont le visage un peu haut en couleur avait l'expression ouverte habituelle aux physionomies vaudoises. Il ralentit bientôt le pas afin de se trouver près de la jeune fille, et renoua l'entretien en l'interrogeant sur la route qu'elle avait suivie.

— J'ai laissé la voiture à Bulle, répliqua Marthe.

— *Ava* (1)! et depuis là vous êtes venue à pied! s'écria François. C'est bien trop pour une pauvre alouette qui essaie ses ailes, sans compter que vous n'aviez peut-être jamais quitté le pays?

— Je n'étais point sortie de Gerzensée, répliqua la jeune fille avec émotion.

— Pour lors, ç'a été un grand crèvement de cœur, pas vrai? reprit François.

— Oui, oui, répliqua Marthe. Quand on laisse sa mère... et d'au-

(1) *Ava*, interjection plaintive du dialecte vaudois.

tres encore,... qu'on s'arrache de tous ceux qui vous tiennent, c'est une dure épreuve!... Mais il le fallait : mon oncle et parrain avait demandé à me prendre en service aux Morneux.

— Rapport à ce qui lui est dû? fit observer le jeune valet, qui baissa la voix. C'est-il pas cent écus de Brabant que votre père n'avait pu payer au maître?

— Cent vingt, dit la Bernoise, surprise qu'il connût ce détail.

— Et l'oncle a proposé de faire acquitter la dette par votre travail? continua François.

La jeune fille le regarda. — Eh! vous savez donc tout! s'écria-t-elle; d'où l'avez-vous appris?

— Ah! voilà!... reprit son conducteur, qui affectionnait, comme tous les Vaudois, cette vague expression derrière laquelle se réfugie la paresse d'esprit ou la prudence. — Toujours est-il que vous avez accepté?

— En remerciant Dieu et mon parrain, répliqua Marthe. Quand je devrais peiner jour et nuit, j'aurai trop de contentement si je puis soulever ce poids de dessus la fosse de mon père. Au moment de s'en aller vers Christ, c'était sa grande angoisse, et où qu'il soit à cette heure, la pensée d'être quitte envers l'oncle devra le soulager.

— Eh bien! c'est encore d'une fille brave, ce que vous dites là! reprit François touché du dévouement de la Bernoise; il n'y en a pas beaucoup qui aient comme ça le ressouvenir des morts. Dieu leur en tiendra compte.

La jeune fille ne répondit pas, et il y eut un moment de silence. Le valet de ferme continuait à marcher à côté de la *luge* en abattant avec son fouet les feuilles des buissons qui bordaient la montée; mais il jetait de loin en loin un regard vers sa compagne de route, et plus il la regardait, plus il sentait sa bonne volonté pour elle se changer en véritable sympathie. A vrai dire, Marthe eût prévenu un juge plus difficile. Il y avait dans ses traits, dans son port, dans ses mouvemens, je ne sais quoi de cordial et de pénétrant qui exerçait sur tous une irrésistible séduction. La blancheur nacrée de son front large et pur semblait se fondre dans l'or pâle de sa chevelure; son œil était d'un bleu profond, son nez droit, ses lèvres légèrement épaisses, mais admirablement encadrées dans l'ovale un peu large de son visage; sa taille élevée accusait une vigueur juvénile qu'adoucissaient la richesse des formes et la mollesse des contours. Elle semblait avoir enfin cette ignorance d'elle-même qui laisse à la beauté toute sa franchise et aux grâces tout leur développement.

Après une pause de quelques instans, elle reprit l'entretien par des questions sur la situation de la ferme des Morneux, sur son étendue, enfin sur les habitudes du propriétaire. — Ni ma mère ni moi n'avons revu l'oncle depuis le jour de mon baptême, ajouta-t-elle,

et nous ne savons que ce que nous ont appris quelques Vaudois de passage dans le Stockhorn; encore le plus souvent ne parlaient-ils que de son bien.

— Alors ils ont dû vous dire que c'était un homme terriblement *piastreux,* fit observer François. Il n'y en a pas beaucoup dans la contrée qui soient bons pour marcher à son attelée; mais aussi il est de ceux qui ne pavent pas les routes avec leurs écus, et qui aiment mieux, comme on dit, laisser confire leur argent.

— Ma mère m'avait avertie de la chose, reprit Marthe, et encore d'une autre...

— De laquelle donc?

— Elle m'a dit que de son temps l'oncle Jacques avait la parole haute, qu'il ne pouvait souffrir ni retard ni contradiction, et qu'il trouvait toujours l'ouvrage en arrière... Reste à savoir si l'âge l'a changé...

Son regard fixé sur son compagnon semblait l'interroger à cet égard. — C'est-à-dire... voilà! répliqua François, qui, satisfait de cette explication vaudoise, se mit à faire claquer son fouet; puis, voyant un nuage de tristesse passer sur le front de Marthe, il ajouta d'un ton d'intérêt : — N'allez pas pourtant prendre peur au moins. C'est vrai, le maître n'est pas trop commode; mais il ne faut pas croire non plus que ce soit un *garou!* Il a été baptisé dans son temps, quoi qu'il en dise. Et puis on sera là pour vous avertir et pour vous donner du réconfort. Soyez paisible, il n'y a pas pire que moi pour défendre ceux qui m'agréent.

—Que Dieu vous récompense pour vos bonnes intentions, François! dit la Bernoise. Soyez sûr que je ne les oublierai ni ici ni ailleurs.

L'émotion attendrie avec laquelle ces mots étaient prononcés gagna le jeune homme; il prit la main de Marthe en répétant ses assurances de bonne amitié, et s'asseyant près d'elle sur la *luge :* — Pour ne pas mentir, on a besoin d'une rude patience là-bas, dit-il, et sans les gages, j'aurais dit depuis longtemps au maître : Adieu! je t'ai vu! Mais, pas moins, on finit par prendre la chose en accoutumance. Je vous aiderai, comme on dit, des quatre fers. Seulement l'oncle ne doit pas savoir que nous nous accordons, et pour ça faut jamais...

Il s'interrompit tout à coup.

— Qu'y a-t-il? demanda Marthe.

— Regardez là-bas, derrière le *clédar* (1), murmura le valet en baissant la voix. C'est le maître!

La jeune fille se leva aussitôt pour courir à son parrain; mais elle fut subitement arrêtée par un juron qui la fit tressaillir.

(1) *Clédar,* barrière établie dans une haie.

— Vain nom de Dieu! voilà donc ce qui te retarde? cria Barmou à son valet; tu restes en route à faire le galant quand l'ouvrage appelle au logis? Je t'ai donné, il paraît, une *ermaille* et une *luge* pour carioler les *gracieuses* (1)?

— Je vous amène celle que vous attendiez, répondit François d'un ton de condescendance familière. Est-ce que vous ne reconnaissez pas votre *fillole?* Je l'ai rencontrée à la croisée des chemins qui demandait sa route au cousin Abraham.

— Ce qui fait que dès l'arrivée je me suis trouvée en famille, ajouta Marthe, qui s'approcha de Barmou pour l'embrasser.

Celui-ci la laissa faire en grommelant quelques injures contre Chérot; puis, s'adressant à François : — Et toi, un peu de hâte! continua-t-il; montre que tu as des jambes et un fouet! En route, *saint-lâche!* les bêtes attendent après leur fourrage.

A ces mots, le vieux paysan reprit lui-même le chemin du logis le long des champs, tandis que François forçait la vache à presser le pas. Marthe resta un instant incertaine de ce qu'elle devait faire; mais, voyant que son oncle ne l'encourageait par aucun signe à le suivre, elle prit le même chemin que la *luge,* honteuse et le cœur gros de l'accueil qu'elle venait de recevoir. Barmou la précédait de quelques pas de l'autre côté de la haie. A chaque détour du chemin, elle pouvait apercevoir son profil, qui se découpait sur le ciel déjà sombre. Les lignes en étaient singulièrement nettes et arrêtées, mais avec une expression de dureté railleuse qui, dès l'abord, repoussait. L'œil enfoncé brillait rond et petit sous des sourcils aux poils épars; la mâchoire dégarnie laissait se rejoindre le nez et le menton; une barbe rousse, entrecoupée par les marques livides de la petite-vérole et longue alors de huit jours, tachetait son visage; quelques mèches de cheveux fauves à demi grisonnans étaient collées sur ses tempes creusées. Maigre et petit de taille, le vieux paysan avait cette vivacité de mouvement qui annonce moins la vigueur que la fièvre de l'activité. Il était vêtu d'un habillement complet de mitaine jaunâtre blanchi sur toutes les coutures. Les rayons mourans du jour, qui laissaient dans l'ombre le chemin creusé sur la pente, éclairaient le champ plus élevé dont il suivait la berge, et l'enveloppaient d'une sorte de nimbe rougeâtre qui lui donnait je ne sais quoi de diabolique. Marthe ne pouvait détacher son regard de cette espèce de vision, et chaque fois que Barmou se retournait à demi de son côté, elle sentait son sang se figer de frayeur.

Après quelques détours au flanc de la montagne, tous trois aperçurent la toiture des Morneux, qui se montrait au-dessus d'un bou-

(1) *Une ermaille,* une vache. — *Les gracieuses,* les jeunes filles.

quet de cerisiers. A en juger par le nombre des appentis de service et par l'ampleur de la fosse à fumier qui s'étendait devant l'étable, le domaine devait être d'une notable importance pour le pays. Dès que le bruit du traîneau se fit entendre, un jeune garçon et une servante qui étaient accourus voulurent aider à dételer; mais Barmou les chassa.

— A votre ouvrage, fainéans! cria-t-il. Faut-il être quatre pour mettre un cheval à la longe? Voyez s'ils ne sont pas toujours à l'affût du rien-faire! autant de valets, autant de voleurs de pain!

Le jeune garçon et la Savoyarde n'entendirent pas ces derniers mots : dès le premier ordre du maître, tous deux s'étaient hâtés de rentrer. Jacques continua de maugréer tout en détachant du traîneau la vache que François conduisit à l'écurie, tandis qu'il prenait lui-même à brassée une partie du fourrage chargé sur la *luge* et le portait à l'étable. Marthe, restée debout à quelques pas et ne sachant que devenir au milieu de cette bourrasque, se décida à prendre le reste des tiges de maïs dont elle garnit les râteliers. Barmou la laissa faire sans rien dire, et gagna la maison, où elle le suivit.

Ce fut là seulement qu'il lui adressa directement la parole. Il attacha sur elle ses yeux gris, et après avoir paru jouir quelques instans de son embarras : — C'est donc toi enfin! dit-il d'une voix brève; ta mère s'est pourtant décidée à t'envoyer? Nom du diable! il était temps! Encore huit jours, et j'aurais retiré de vous mon bon vouloir, car c'est une grande grâce, sais-tu? que je vous fais à toutes deux de te prendre ainsi en paiement de ce que me devait le défunt.

— Ma mère l'a compris de même, et nous vous en remercions, répliqua timidement la jeune fille.

— A la bonne heure! reprit Barmou, nous verrons ta bonne volonté. La mère dit que tu es une vaillante travailleuse; mais je ne prendrai pas son dire pour caution, vu qu'elle a toujours été, pour son compte, un peu nonchalante.

— Ma mère! répéta Marthe étonnée.

— Oui, oui, continua le paysan; ça convenait à ton père, qui aimait de même à s'ébaudir. — Encore un fier *avale-royaumes,* celui-là (1)!

— Ah! par grâce, mon parrain, ne parlez pas ainsi, interrompit la jeune fille, dont les yeux se mouillèrent.

— Quoi donc! reprit Barmou en ricanant; est-ce que tu es une fille à superstitions? Pourquoi ne saurais-tu pas ce qu'il y a à dire sur ceux qui t'ont mise au monde?

— Parce que ce n'est pas à moi de les juger, répliqua Marthe avec une énergie émue, et qu'il y a un commandement qui nous ordonne d'honorer notre père et notre mère.

(1) *Avale-royaumes,* dissipateur.

Le paysan redressa la tête et cligna l'œil.

— Ah! oui-dà, tu te chausses chez ce cordonnier-là! dit-il d'un ton ironique; eh bien! tu sauras, la fille, qu'aux Morneux il n'y a de commandemens que les miens, que je dis ce qui me plaît, et qu'on m'écoute quand même; mais en voilà assez pour le quart d'heure, les autres t'apprendront comment on se gouverne ici. — Holà! hé! la Lise! est-ce que nous ne soupons pas aujourd'hui?

— Voilà! répondit la servante, qui arriva avec tout ce qu'il fallait, et commença à mettre le couvert en jetant à la nouvelle venue des regards mécontens. Marthe voulut l'aider; mais la Lise lui déclara sèchement qu'elle n'avait besoin de personne pour faire son ouvrage, et que la demoiselle devait prendre garde de gâter ses beaux atours. Le *boube* (bouvier), qui entra peu après, ne se montra pas plus accueillant : il alla s'asseoir près du foyer, alternativement occupé de regarder la Bernoise et d'échanger avec la Lise un rire moqueur. L'oncle Jacques observait du coin de l'œil la réception faite à l'étrangère. En même temps qu'il s'amusait de son malaise, il se réjouissait de ces annonces de malveillance qui le rassuraient contre la bonne entente de ses gens. Il était, en effet, de ceux qui pensent que l'accord des serviteurs fait la ruine des maîtres, et il avait toujours appliqué chez lui la maxime royale « diviser pour régner. » François, qui se présenta à son tour, sembla se mettre à l'unisson des autres, et ne vouloir donner aucune suite aux bonnes intentions précédemment annoncées. Il affecta de ne point prendre garde à la jeune fille, s'approcha de la fenêtre sans lui parler, et se mit à battre la charge sur le vitrage.

Enfin le souper fut servi, et chacun prit place, sauf Marthe, pour qui la Lise avait malicieusement négligé de mettre un couvert. Barmou, voyant qu'elle ne s'approchait point, lui demanda brusquement si elle refusait de souper avec les autres.

— Excusez-moi, répondit-elle timidement; mais je ne voyais point ma place.

— Ah! Jésus! c'est ma faute, s'écria la Lise, qui parut alors s'apercevoir de son oubli volontaire; je n'ai pas servi la demoiselle, et faut croire qu'elle n'a pas l'accoutumance de se servir elle-même.

Barmou sourit à la façon des loups qui se pourlèchent. — Allons! vas-tu déjà *guerrer* (1), la Savoyarde? dit-il d'un air hypocritement pacifique; tu sais bien que j'aime la paix! Ne tardons pas davantage, croyez-moi; faut jamais faire attendre les gourmandises.

En parlant ainsi, il avait gagné le haut bout de la table, où il s'assit. Le petit Baptiste, François et la Lise prirent également leurs places.

(1) *Guerrer*, faire la guerre.

Barmou commença par se verser un plein verre de salvagnin (1), dont il avait près de lui une bouteille, tandis qu'un pot de cidre coupé au tiers était placé devant les autres convives. Après avoir vidé son gobelet et fait claquer sa langue contre son palais, ce qui était une manière détournée et narquoise de vanter l'excellence du vin qu'il venait de boire devant ceux qui n'en buvaient pas, il s'empara de la grande fourchette de fer et mit la main au plat.

Dans ce moment, un geste d'avertissement adressé à Marthe par François fit lever les yeux au paysan, et il aperçut la jeune fille debout devant la place qui lui avait été assignée.

— Eh bien! qu'y a-t-il encore? demanda-t-il; pourquoi rester là, droite comme un échalas? Crois-tu par hasard que nous allons nous mettre en danse? Qu'attends-tu pour prendre ta nourriture?

— J'attends que mon parrain veuille bien prier Dieu de la bénir, répondit Marthe avec modestie.

La demande était si inattendue, elle heurtait tellement les habitudes établies aux Morneux par l'oncle Barmou, qu'il y eut un mouvement général. François haussa les épaules d'un air contrarié, la Lise se récria, et Baptiste fit entendre un rire bête que le vieux paysan interrompit par des imprécations. Aux paroles de Marthe, le sang lui était monté jusqu'aux yeux, et il s'était redressé comme une couleuvre blessée. — Ah! tu es donc aussi dans les *momières,* toi? s'écria-t-il. Le diable me torde, j'aurais dû m'en douter! ç'a toujours été le vice des femmes de la famille : ta mère et tes tantes apportaient partout leur Bible et leur chaufferette; mais apprends bien une chose, la Bernoise, c'est qu'ici il n'est pas question de vos farces. Tu n'es pas venue aux Morneux pour faire ton salut, je suppose?

— Pardonnez-moi, mon parrain, dit la jeune fille avec douceur, on peut le faire partout.

— Et moi, mille damnations! reprit le paysan, je te dis que tu es venue ici pour traire, pour filer et pour ranger la maison, ce que tu commenceras dès demain, pendant que la Savoyarde ira aux champs.

— C'est dit, répliqua Marthe avec soumission; mes forces et mon temps sont à votre service.

— Comme aussi ta volonté, entends-tu bien? ajouta Barmou, qui fixa sur elle des regards où brillait la colère. Écoute ceci : il y a quinze ans qu'aucun pasteur n'a mis le pied sur le seuil des Morneux, et je ne sais plus le chemin du temple. Je ne veux pas de fanatiques chez moi. Tu vois la Lise, qui est catholique, soi-disant; François, qui a été instruit au catéchisme huguenot, et le *boube,* qui

(1) Espèce de vin qui se récolte dans le canton de Vaud.

n'est rien du tout : eh bien! tous trois n'ont pour bon Dieu que *saint-travail* avec *sainte-pitance*, et c'est moi qui suis leur curé.

— Que Christ vous pardonne ainsi qu'à eux! dit Marthe avec une gravité pleine d'onction, mais moi, — qu'il en soit béni! — j'ai reçu une plus grande grâce, et si nous ne devons point prier ensemble, je prierai seule pour tous.

Barmou frappa la table du poing.

— Par les cinquante diables! ne t'en avise pas, s'écria-t-il, je ne veux entendre ni vos psaumes, ni vos oraisons.

— Aussi les répéterai-je tout bas, mon parrain.

— Pas même, pas même! interrompit le vieux paysan hors de lui; la male-mort me vienne! il ne sera pas dit que j'aurai souffert ici vos grimaces. Assieds-toi et mange sans patenôtres, ou bien enlève ton souper et détale.

— Ce sera à votre commandement, dit la jeune fille, qui prit tranquillement le morceau de pain placé devant elle et quitta la table.

— Cours donc! mauvaise *chante-pleure* (1)! s'écria Barmou en se levant à moitié, va demander qu'il te tombe de la manne pour manger sur le pouce. La Savoyarde, montre-lui le *moulin à prières* de la tante Isabeau, c'est la chambre qui lui convient.

II.

La pièce autrefois occupée par la tante Isabeau formait l'angle de la maison. Éclairée par deux fenêtres dont l'une regardait le lac, l'autre la montagne, cette chambre était depuis longtemps inhabitée. Sur le plancher s'étalaient des graines potagères, exposées là au soleil et gardées pour semence. Trois immenses armoires, renfermant, outre les vêtemens de la défunte, les réserves de linge, les provisions d'hiver et quelques poupées de lin, garnissaient une des parois; contre l'autre s'appuyaient le vieux lit à baldaquin avec ses rideaux de serge verte à ourlet rose, une commode surmontée d'une petite niche en verre, sous laquelle se dressait un bouquet de fleurs artificielles, et quelques chaises à fond de bois. Près de la fenêtre, on voyait un vieux fauteuil à bras, et devant le fauteuil, un petit guéridon sur lequel se trouvaient encore les lunettes de la vieille tante et le tricot que la mort était venue interrompre. Au-dessus, dans le trumeau, on avait suspendu un cadre de bois noir renfermant une de ces lettres ornées d'images symboliques et de guirlandes coloriées que les écoliers de la Suisse allemande adressent à leur famille le jour du nouvel an. Marthe s'approcha et y lut la signature de l'on-

(1) *Chante-pleure*, qui pleure et qui rit alternativement.

cle Louis, le *besson* (1) de sa mère, mort en Amérique depuis de longues années, mais dont le souvenir lui était cher et présent par tout ce qu'elle en avait entendu raconter. A côté, sur une petite étagère, elle crut reconnaître un livre — qu'elle prit vivement : c'était l'ancienne Bible de la famille. Sur les premiers feuillets, on avait soigneusement inscrit les principaux événemens domestiques, les naissances, les mariages, les morts, et la plume qui avait enregistré chacun de ces faits y avait ajouté un renvoi à des passages qui devaient servir d'actions de grâces ou de consolation. Les pages du livre saint, jaunies par le temps et frangées au bord, prouvaient que les mains de plusieurs générations aujourd'hui ensevelies dans la tombe les avaient successivement feuilletées. On trouvait là comme une trace du passage des ancêtres; c'était le mémorial de la famille, réduit à ce qui avait véritablement signalé ces humbles existences, créées dans l'obscurité, poursuivies dans le travail, terminées sous un rayon d'espérances immortelles.

La jeune fille se sentit saisie de respect, elle baisa le saint volume avec une vénération attendrie et l'ouvrit au hasard. Le *Livre de Job* se trouva sous ses yeux : elle se mit à lire lentement ce récit merveilleux du combat engagé entre Dieu et Satan, cette plainte de la foi aux prises avec les douleurs humaines. A mesure qu'elle lisait, une sorte d'exaltation intérieure relevait son courage; les paroles de la Bible agissaient sur elle comme ces cordiaux souverains dont quelques gouttes suffisent pour ranimer la vigueur abattue. Toutes les images de la maison paternelle se réveillaient autour de ces versets, lus tant de fois avec sa mère, expliqués si souvent par le pasteur de son village. Marthe croyait entendre leurs voix, elle se rappelait les circonstances de cette lecture, les commentaires édifians, les vaillantes résolutions. Le livre sacré était pour elle un sanctuaire où s'étaient réfugiés les souvenirs les plus purs, les plus encourageans et les plus chers : à côté de l'accent inspiré retentissaient les accens de toutes les fées de l'enfance et du foyer. Ses larmes, jusqu'alors retenues, coulèrent librement; mais, loin de l'affaiblir, elles la fortifièrent. Ramenée aux idées de résignation, les duretés dont elle venait d'avoir à souffrir ne lui parurent plus que des épreuves de peu d'importance. Elle jugea que Dieu l'avait suffisamment dédommagée en lui donnant, dans cette demeure sans croyances, la seule retraite où la foi des aïeux eût été conservée. Il lui sembla que l'âme de la tante Isabeau continuait à habiter avec elle la chambre écartée, qu'elle l'aurait pour compagne et pour protectrice. Aussi son cœur, qui avait d'abord fléchi par surprise, reprit-il sa force et sa

(1) *Besson :* ce mot est employé en Suisse comme en France pour indiquer un jumeau.

sérénité. La jeune Bernoise était à cet âge où l'on accepte sans marchander les tâches laborieuses, où, riche de vie, on donne volontiers son sang et ses larmes, où la couronne d'épines enfin est un supplice qui orne et une douleur qui relève.

Après une prière fervente, Marthe mangea presque gaiement le morceau de pain sec emporté du souper et se coucha, fermement décidée à tout supporter pour acquitter la dette de son père. Son ignorance soutenait sa bonne volonté, et lui donnait même espoir de rappeler l'oncle Barmou à de meilleures pensées. Avec plus d'expérience, elle eût su que les âmes endurcies étaient difficilement ramenées, que dans les conditions journalières les conversions étaient rares, et qu'il fallait, pour transformer les persécuteurs en apôtres, les éclairs miraculeux de la route de Damas; mais elle n'en était point encore arrivée à cette aride conviction qui arrête l'effort et éteint jusqu'au désir. Dans sa foi naïve, elle pensait que tous les cœurs doivent s'ouvrir sous les rayons de la tendresse et de la douceur.

Ainsi raffermie, elle se leva le lendemain dès le point du jour, descendit promptement et prit possession du domaine qui lui avait été assigné la veille par son parrain. Personne n'était encore debout; il fallut qu'elle se mît au fait de tout sans guide et sans conseil, mais ce fut pour elle le moyen de mieux voir et de s'instruire plus complétement. Lorsque la Lise parut, elle trouva, à son grand dépit, le ménage déjà fait et les vaches tirées. Ne pouvant s'en plaindre tout haut, elle saisit le prétexte de quelques modifications apportées aux arrangemens intérieurs pour se récrier contre les nouvelles venues qui prétendaient tout réformer et affectaient un zèle toujours de courte durée. Marthe lui répondit tranquillement que, d'après la volonté de son oncle, le ménage la regardait seule désormais, qu'en ayant la responsabilité, elle devait en avoir la libre direction, et qu'elle demandait à Lise de ne pas plus s'en inquiéter qu'elle ne s'inquiéterait elle-même des travaux des champs.

Barmou entra comme elle achevait ces mots, et la Savoyarde, qui avait des raisons particulières de se croire quelque crédit près du maître, se mit à crier que la Bernoise l'*insolentait,* et qu'elle ne se laisserait pas ainsi *marcher dessus* par une étrangère. Elle en eût dit davantage, si le vieux paysan, qui avait apprécié d'un coup d'œil la besogne faite, ne lui eût imposé silence en lui ordonnant brusquement d'aller rejoindre François au labour. La résistance suppose une force intérieure qui participe de la vertu; tout ce qui est corrompu s'affaisse ou se dissout : la servante avilie par une domination à laquelle elle n'avait rien su refuser rentra subitement dans ses habitudes serviles, et se hâta d'obéir.

Ainsi affranchie d'un contrôle humiliant, Marthe fit tous ses efforts

pour établir aux Morneux un ordre dont on avait depuis longtemps perdu la tradition. Il y a dans l'aménagement domestique quelque chose qui révèle nos goûts, nos habitudes, presque notre âge. Le soleil de la jeunesse et les brumes des années déclinantes jettent sur le foyer leurs lueurs ou leurs ombres. Marthe introduisit dans le rangement du ménage je ne sais quelle grâce champêtre qui semblait un reflet d'elle-même. Les plus belles faïences furent étalées sur les planchettes, des fleurs ornèrent les vases de porcelaine ébréchés posés sur le buffet; elle rangea sur la cheminée, entre les deux flambeaux de cuivre, les plus belles poires du fruitier, décoration agreste qui rappelait les vergers et symbolisait l'abondance. Les tables et les bancs furent cirés avec soin; les ustensiles les plus vulgaires devinrent, par l'éclat de leur propreté, de véritables ornemens du logis. Dès le premier regard, tout agréait; on se sentait à l'aise et disposé à rester. La laiterie ne fut pas moins habilement dirigée, et Barmou s'en aperçut, au bout de quelques jours, à l'augmentation et à l'amélioration des produits. La Lise avait cette activité brutale qui se dépense sans ordre, sans réflexion, et qui prend la fatigue pour le devoir accompli. Avec moins de mouvement et moins de bruit, la nouvelle servante fit mieux et davantage.

Le parrain de Marthe avait attendu la fin du premier mois en observant sans rien dire; il comprit la valeur de l'acquisition qu'il venait de faire, mais il n'en laissa rien paraître. Il avait pour principe que la politique du maître qui veut tenir ses gens en haleine doit être de se montrer toujours médiocrement satisfait, et que la louange est une avance faite à la résistance ou à la paresse. Aussi se promit-il bien de ne pas gâter Marthe en lui laissant soupçonner ce qu'elle valait, mais de chercher plutôt toutes les occasions de la prendre en faute. Il était d'ailleurs partagé entre deux sentimens contraires qui changeaient à chaque instant ses dispositions à l'égard de la jeune fille. Tandis que, d'un côté, sa bonne grâce, sa bonne humeur et sa science de ménagère le charmaient, de l'autre sa paisible assurance et son obstination de piété l'agaçaient jusqu'à la colère. Maître absolu dans son domaine, le vieux paysan s'était accoutumé à tout faire plier devant lui. L'attitude craintive de ses serviteurs était devenue à la longue une des conditions de son existence. Il avait besoin de faire peur, comme certaines gens de faire parade de leur force ou de leur beauté; il y mettait sa satisfaction, son point d'honneur. A l'exemple de Louis XIV, qui, pour essayer son air majestueux, se plaisait à regarder fixement ses valets de chambre jusqu'à leur ôter la parole, le père Barmou s'amusait de loin en loin à jouer l'emportement et à voir trembler ceux qui l'entouraient. C'était, avec ses affectations bruyantes d'incrédulité, son véritable orgueil,

l'air sous lequel il s'était produit dans le monde, et qu'il tenait à conserver comme l'expression de sa personnalité.

Ce caractère moitié réel, moitié factice, avait inspiré aux plus scrupuleux une sorte de terreur et aux autres une réserve dont le propriétaire des Morneux était secrètement ravi. La vanité humaine s'accommode de tout ce qui exhausse; quand on ne peut briller par la gloire, on accepte de se distinguer par la réprobation, et il y a dans la plupart des hommes quelque chose d'Érostrate. Or la jeune Bernoise lui refusait positivement cette satisfaction accoutumée : sa soumission restait également étrangère à la bravade et à la crainte. Marthe ne semblait point souffrir de l'absence d'approbation; elle subissait les reproches sans abattement et n'était évidemment occupée que d'accomplir son devoir avec simplicité. Barmou avait en vain tourné autour de cette âme pour y trouver un point vulnérable : la bonne grâce de Marthe le désarmait. Il avait fallu fermer les yeux sur le recueillement qui trahissait la prière de la jeune fille au commencement des repas, ne pas entendre ses expressions respectueuses lorsqu'elle parlait des choses de la religion, et feindre d'ignorer les causes de ses sorties du dimanche à l'heure du sermon. Cette dernière tolérance avait été la plus difficile à admettre par l'ancien soldat : elle contrariait trop ostensiblement les principes établis aux Morneux pour ne point prouver à tous que sa volonté avait cessé d'y être souveraine. Bien des fois Barmou avait été près de s'opposer ouvertement à ce qu'il appelait les momeries de Marthe; mais l'incertitude de la réussite l'avait toujours retenu. Il commençait à comprendre la difficulté de combattre ces âmes douces et sans révolte qui, solidement ancrées sur une foi, flottent dans l'orage sans jamais céder ni périr.

Un dimanche qu'il sortait vêtu de son meilleur habit et coiffé de son feutre neuf pour se rendre chez le notaire auquel il voulait parler de quelques *hommées* de prairies dont on annonçait la vente, il rencontra devant le seuil le cousin Chérot et Pierre Larroi, qui descendaient également au village. Larroi était un de ses voisins et, après lui, le plus riche paysan des alentours; il eût même occupé le premier rang sans un procès contre un parent bernois qui l'avait privé d'une portion de ses biens. Cet amoindrissement d'opulence avait empoisonné la prospérité de Larroi; moins riche, il s'était cru pauvre, et son ressentiment contre celui qui l'avait dépouillé s'était étendu à tous les gens de la même race. Quiconque venait des *Allemagnes* lui paraissait un ennemi; c'était une de ces haines maniaques pour lesquelles tout devient prétexte d'éclater. Barmou, qui savait sa folie, cherchait d'habitude à l'éviter; mais Abraham ne pouvait laisser échapper l'occasion de prouver sa parenté avec le richard des Morneux, et il salua Barmou de loin du titre de cousin.

— Adieu! adieu! répliqua Jacques en bon Vaudois pour qui ce mot signifie bonjour.

— Vous voilà endimanché de bonne heure, cousin, reprit Chérot; auriez-vous entendu par hasard le son des cloches, et descendez-vous vers la piscine où se distribue l'eau de la régénération? Les yeux aveugles commencent donc à voir la lumière depuis l'arrivée de la jeune parente?

Jacques fit un mouvement.

— La Bernoise! s'écria Pierre; c'est-il de la Bernoise que vous parlez, père Abraham? Qu'a-t-elle donc fait, dites?

— Elle a confessé tout haut la vérité, répliqua Chérot avec pompe; elle est descendue des Morneux à la maison de Dieu.

— Elle va au temple, vous voulez dire, reprit Larroi; au fait, je m'en souviens à cette heure. Ah bien! mais Jacques ne s'y oppose donc plus?

— Qu'importe l'opposition des *irrégénérés?* remarqua solennellement Chérot.

— Tais-toi, pinte baptisée! interrompit Barmou à bout de patience; ce qui se passe aux Morneux ne regarde ni toi ni les autres.

— Alors tu conviens de la chose? interrompit Pierre. Par ma vie! j'en étais sûr! Dès qu'on a ouvert sa porte à quelqu'un des *Allemagnes*, tout est fini!... A moi on m'a pris mon bien, à toi ton commandement! Bernoises ou Bernois, c'est toujours le malheur! Je gage que tu n'es plus le maître chez toi!

Les yeux de Jacques devinrent jaunes de bile. — Tu ne crois pas cela! dit-il dédaigneusement; non, mille dieux! tu ne peux pas le croire! Tout le monde sait que mes gens sont dans ma main comme ce bâton, n'allant qu'où les conduit mon désir.

Marthe sortait de l'habitation dans ce moment même, parée de son plus beau costume et tenant à la main son livre de psaumes.

— Ceci nous apprend que la créature descend aux sources de l'édification, dit Abraham en la montrant à son cousin.

— Voyons ce que tu vas faire, reprit Larroi, qui guigna Jacques. Si la Bernoise va au temple par ta franche volonté, c'est clair que tu es devenu un saint, sinon tu nous montreras comment elle t'obéit.

Barmou, qui se préparait à passer outre en haussant les épaules, s'arrêta brusquement. Le dilemme était trop péremptoire pour qu'il fût possible d'y échapper. Laisser partir Marthe, c'était évidemment donner prétexte au voisin de le rendre ridicule en répandant le bruit de sa prétendue conversion; mais s'il retenait la jeune fille d'autorité, il s'exposait à l'éclat d'une désobéissance qui compromettait gravement sa réputation de maître. Des deux côtés il y avait donc péril. Le vieux paysan le comprit sur-le-champ; il ne manquait au

besoin ni de finesse ni de ressources d'esprit : il résolut de tourner la difficulté. Marthe traversait la cour; il l'appela sans paraître prendre garde à son livre ni à son costume.

— Écoute un peu, toi, dit-il d'une voix qui n'avait que l'apparence de la rudesse : faut que je descende vers le village pendant que la Lise et François vont aux regains là-haut; rappelle-toi que je laisse la maison à ton *incombance*.

La jeune fille parut déconcertée.

— Mais, hasarda-t-elle, Baptiste est dans le *soli*.

— Le *boube!* répéta Barmou; est-ce que tu voudrais donc confier notre bien à la garde d'un pareil *idoine*, quand on a vu rôder les bouteurs de feu autour des *mazots?* Faut que quelqu'un reste au logis (1).

— On y sera donc! répliqua la jeune fille en jetant un regard de regret vers le clocher qui pyramidait au bas de la montagne; puisqu'il le faut, c'est que Dieu le veut. J'aurai l'œil sur tout, notre maître; vous pouvez sortir en paix.

A ces mots, elle rentra tristement, et Barmou, qui craignait quelque complication, se hâta de partir : ses deux interlocuteurs le suivirent.

— Hélas! soupira Abraham, qui avait regardé la jeune fille rentrer, j'aurais dû le prévoir : la chair est faible, et la cousine a cédé.

— Ce n'est pas toujours qu'on lui ait fait faire la chose d'autorité! objecta Larroi. Vrai Dieu! je ne te reconnais plus, Jacques; te voilà devenu le roi des agneaux.

— C'est bon! dit Barmou, qui pressa le pas pour rompre l'entretien.

— Non, foi d'homme! continua ironiquement Pierre, je vois qu'on avait raison de dire que la Bernoise devenait maîtresse aux Morneux.

— C'est-il bientôt fini? demanda le paysan, qui se contenait avec peine.

— Quand tu lui parlais tout à l'heure, ajouta Larroi, ta parole avait plutôt l'air d'une prière que d'un commandement.

— Ah! tonnerre du ciel! en voilà pourtant assez! s'écria Jacques, qui entra dans les vignes et pressa le pas pour éviter un plus long entretien, mais qui ne put s'empêcher d'entendre l'éclat de rire du voisin. Au fond, lui-même n'était pas satisfait de la manière dont il venait de se tirer d'embarras; il sentait que son omnipotence domestique était sérieusement compromise et sa réputation en péril. Il se dit qu'il avait été trop faible avec Marthe, qu'un peu plus de persistance l'aurait pliée comme les autres à la discipline des Morneux; mais il avait beau se le dire, quelque chose en lui protestait tout bas. Sans doute il pouvait placer la jeune fille dans l'alternative de se

(1) *Mazots*, cabanes élevées dans la montagne pour abriter le foin. — *Soli*, le grenier à fourrage. — *Incombance*, responsabilité. — *Idoine*, idiot.

soumettre ou de partir; néanmoins il prévoyait son choix et sentait l'impossibilité de la remplacer. Aussi, son intérêt aidant, commença-t-il à chercher des excuses à sa tolérance. Après tout, une si vaillante créature méritait bien qu'on lui passât quelque chose; la religion était son seul vice, et qui pouvait se vanter d'être parfait? Les gens raisonnables devaient se contenter de la plaindre. Barmou, lui, avait d'ailleurs toujours été pour la liberté de conscience, — quoiqu'il soutînt que l'homme n'en eût pas. C'était bien à des imbéciles comme Larroi de le soupçonner de conversion. Sa conduite prouverait au reste ce qui en était; on verrait s'il ne saisirait point, comme par le passé, toutes les occasions de jouer quelque tour au pasteur, s'il ne voterait point au conseil contre les dépenses pour le culte, s'il ne chanterait pas à la *pinte* (1) les plus hardies chansons du régiment!

Un peu relevé par ces belles résolutions, Barmou arriva chez le notaire; mais il était dit que ce jour-là tout lui deviendrait ennui. Il apprit que le morceau de pré qu'il convoitait venait d'être vendu à un de ses ennemis, grand chanteur de psaumes. Descendu pour le culte au premier son de la cloche, ce lecteur de Bible avait précédé notre homme de quelques instans, et avait conclu le marché aux meilleures conditions. — Son zèle pour Dieu lui est tourné à profit, fit observer le notaire en souriant.

Jacques secoua la tête. — Oui, oui, murmura-t-il; voilà nos momiers! le soin de leurs âmes n'apporte jamais de nuisance à leur bourse; tant plus ils ont de religion, tant plus ils aiment les gros intérêts!

Il sortit l'humeur aigrie et se dirigea vers la *pinte* de Mollard, où il espérait se décharger le cœur. C'était là que venaient le dimanche tous les esprits forts de Cully, qui, comme Rabelais, avaient adopté pour dieu la *dive bouteille*. Par malheur, le soleil, qui s'était montré brusquement après plusieurs jours de pluie, avait rappelé les fenaisons en retard aux compagnons habituels de Jacques, et ceux-ci, peu scrupuleux sur le repos du dimanche, étaient allés faucher dans la montagne. Barmou ne trouva à la *pinte* que quelques buveurs incurables abrutis par l'ivresse et incapables de lui faire une société ni un auditoire. Après avoir vainement attendu, il se décida à regagner les Morneux, mécontent de tout le monde, et ne voyant d'autre ressource que de prendre également sa faux et de monter aux hautes prairies; mais à mesure qu'il avançait, les cimes se chargeaient de nuées qui descendaient rapidement le long des pentes comme une avalanche brumeuse. Le ciel, de plus en plus couvert, prenait cette teinte d'un gris uniforme qui accompagne toujours le

(1) *La pinte*, le cabaret.

vouaret (1); une pluie fine et serrée grésillait déjà à petit bruit sur les larges feuilles des noyers. Le paysan comprit que le fauchage ne pourrait continuer ce jour-là, et qu'il était inutile de rejoindre la Lise et François aux *mazots*.

Sa seule ressource était de rentrer au logis; mais Barmou ne s'y résignait qu'à contre-cœur et avec une sourde colère. Sa vie de caserne lui avait fait perdre l'habitude du foyer, et lorsque, par un legs inattendu, il s'était vu tout à coup propriétaire des Morneux, il n'y avait trouvé ni le cercle de famille, ni les joies domestiques qui auraient pu le transformer et le retenir. La présence de la tante Isabeau, vieille, infirme et tout entière à Dieu, l'avait plutôt éloigné. Il s'était accoutumé à chercher au dehors ses distractions. En réalité, Jacques n'avait point ce qui constitue une demeure, c'est-à-dire un centre aimé qui sert de rendez-vous pour les cœurs, des souvenirs qui tiennent compagnie, des plaisirs familiers qui s'enlacent à tous les instans et constituent ce bonheur de vivre qui n'a point de nom. Pour lui, le logis des Morneux était seulement un réfectoire, un gîte et un atelier où, hors les heures de travail et de repos, il ne trouvait qu'ennui. Aussi, depuis bien des années, n'y avait-il passé une seule journée de loisir. Il avait fallu, pour l'y exposer, un concours de circonstances qu'il repassait avec dépit dans sa pensée, en se demandant ce qu'il pourrait faire de ces heures inoccupées et comment il atteindrait le soir.

Selon l'habitude des esprits chagrins, Barmou se mit alors à chercher instinctivement à sa mauvaise humeur un motif avouable. Il avait atteint ses premiers vergers; son œil commença à les fouiller en tous sens, dans l'espoir d'y découvrir la preuve de quelque oubli ou de quelque négligence dont il pût demander compte. L'orage qui grondait en lui ne voulait qu'une occasion d'éclater, c'eût été en même temps un soulagement et une occupation; mais son mauvais sort semblait le poursuivre jusqu'au bout. Les clôtures étaient en bon état, les jeunes arbres bien étayés, les pentes fauchées si régulièrement, qu'on eût pris le sol pour un tapis de velours. Cependant il se rappela quelques dégradations dans le *nant* (2) qui bordait ses prairies, et fit un détour de ce côté, certain que rien n'avait pu être réparé. Par malheur, le ruisseau amoindri s'était retiré dans son ancien lit, l'herbe avait recouvert les places momentanément envahies, et ne permettait même plus de les reconnaître. Le paysan courba la tête comme un homme vaincu, et se résigna à rentrer. Malgré son désir de trouver à reprendre, il fut frappé, en arrivant, de l'ordre et

(1) *Vouaret*, bise pluvieuse.
(2) *Nant*, petit val arrosé par un ruisseau.

de la propreté inaccoutumée des abords. La cour, autrefois encombrée par le fourrage vert ou par les instrumens de labour, était libre et balayée, les étables soigneusement refermées, la *conche* (bassin) de la fontaine pure de tous débris. On avait lavé et poli au sable les bancs placés devant la maison. Les vieilles caisses de la galerie, depuis longtemps envahies par les herbes parasites, étaient regarnies de giroflées et d'œillets; la vigne, autrefois éparpillée sur le mur de la grange, avait été dirigée sous les fenêtres, et commençait à les enguirlander d'un encadrement de verdure.

C'était la première fois que ces changemens, exécutés l'un après l'autre, se montraient à Barmou dans leur ensemble. Son œil en fut réjoui. Les Morneux avaient pris un faux air de chalet bernois. Il comprit que cette transformation était due tout entière à sa filleule. Ce qu'elle n'avait point fait, elle l'avait fait faire par son influence. Il y a dans l'ordre comme dans le désordre une espèce de contagion qui gagne de proche en proche. Nous avons tous un instinct d'association qui nous fait tendre à l'accord avec ce qui nous entoure; il faut que l'homme imite, s'il ne donne pas l'exemple. En voyant Marthe tout mettre à sa place, François en avait fait autant par sympathie, et la Lise par rivalité : l'une ne voulait point paraître inférieure, l'autre cherchait à agréer. Jacques ne put s'empêcher de penser qu'après tout l'influence exercée par la jeune fille tournait à son profit, et que son arrivée aux Morneux était à noter parmi ses plus heureuses chances.

Cependant la pluie augmentait; le paysan, qui commençait à la sentir à travers sa veste neuve, pressa le pas pour gagner l'auvent. Comme il y arrivait, son oreille fut frappée par des sons inaccoutumés. Marthe ranimait le feu dans la salle basse en fredonnant un de ces airs des Alpes dont les notes élevées ont je ne sais quel éclat de gaieté naïve et libre. La voix de la jeune fille se faisait remarquer par la justesse harmonieuse qui semble naturelle aux habitans de la Suisse alémanique et qui est si rare dans les pays de race romande, car pendant que les montagnes des petits cantons retentissent d'airs nationaux et que tous les pics vous renvoient quelques sauvages mélodies, le Jura neuchâtellois, la plaine de Genève et les riches campagnes de Vaud demeurent silencieuses. Là, jamais le chant n'accompagne le travail; l'homme courbé sur la terre qu'il laboure rêve ou médite sans épandre au ciel sa joie ni sa tristesse.

Aussi, depuis que Barmou habitait les Morneux, était-ce la première fois qu'il entendait un chant de femme. On eût dit que quelque oiseau étranger, entré par hasard dans cette demeure muette, y réveillait tout à coup des échos inconnus. Bien que l'ancien soldat fût peu accessible aux impressions poétiques, ce chant lui parut une

agréable nouveauté. Jacques s'approcha de la fenêtre et regarda dans la salle basse. Marthe s'occupait à préparer le souper, tout en entrecoupant ces soins domestiques de modulations folâtres. Il y avait dans son accent plus sonore, dans ses mouvemens plus vifs, dans ses traits épanouis, une expression d'ivresse qui prouvait que l'âme de la jeune fille venait de recevoir une de ces joyeuses secousses qui doublent la vie. Barmou comprit sans peine le motif de cette sorte de transport, lorsqu'il la vit s'arrêter tout à coup, tirer de son corsage une lettre, en relire quelques lignes et la baiser. Elle avait toujours accueilli de même les missives qui lui étaient arrivées timbrées du cachet de Berne, et qui lui apportaient des nouvelles de sa mère.

Le paysan avança la tête par la croisée ouverte, et frappant sur le vitrage : — Je t'y prends, nonchalante! cria-t-il de sa plus grosse voix; c'est à cela que tu t'occupes, pas vrai, quand le maître est dehors!

Au premier mot, la jeune fille s'était retournée en cachant le papier dans son corsage.

— Tu n'as que faire de le céler, continua-t-il en s'efforçant de garder son ton grondeur; j'ai vu que l'homme de la poste était venu.

— Il est vrai, répliqua la jeune fille, qui avait beaucoup rougi; mais mon parrain est mouillé...

— Cela me regarde, reprit le paysan en entrant. Ce sont des nouvelles de ta mère, hein?

— Oui... il y a de ses nouvelles, dit Marthe avec embarras; elle se porte toujours bien, grâce à Dieu!...

— Et à sa bonne constitution! acheva ironiquement Barmou. Mais en voilà un temps! Cette gueuse de pluie m'a percé jusqu'au linge.

— J'en avais peur, fit observer la jeune fille, et j'ai préparé à mon parrain de quoi changer : il trouvera tout sur le grand fauteuil.

— C'est bon, dit Jacques, satisfait au fond de cette attention, mais qui ne voulait point le laisser voir, on sait encore se servir soi-même. Vois donc comme ça tombe à cette heure! On dirait que toutes les *gouvières* (1) de là haut viennent de crever. Aux mille diables le temps et celui qui le fait!

Il sortit sur ce blasphème et alla reprendre son costume journalier. Lorsqu'il reparut, Marthe, qui avait jeté au foyer une poignée de sarmens, l'invita à s'approcher de la brillante flambée; mais le front de Jacques était aussi sombre que le ciel. Cette salle basse où il n'entrait que pour prendre ses repas ou se chauffer un instant avant l'heure du sommeil n'avait rien qui pût l'occuper ni le distraire. Il promena autour de lui des regards mécontens qui s'arrêtèrent tout

(1) *Gouvières*, mares.

à coup sur plusieurs livrets rangés dans le dernier compartiment du vaisselier.

— Dieu me damne! qu'est-ce encore que cela? demanda-t-il en les montrant du doigt.

— Ah! j'oubliais! dit Marthe, qui courut prendre les livrets. On vient d'apporter les comptes de la *fruiterie* pour qu'ils soient réglés par mon parrain; on les viendra reprendre ce soir.

Barmou éclata en malédictions. Nommé depuis quelques jours seulement caissier d'un de ces utiles établissemens qui, en concentrant les produits de toutes les vacheries d'un village, font jouir les plus pauvres des bénéfices de l'association, il subissait pour la première fois les charges de sa nouvelle fonction. Or, comme la plupart des hommes qui vivent dans l'action, étrangers à l'usage de la comptabilité ou de l'écriture, Jacques redoutait par-dessus tout la plume et l'encrier. Je ne sais par quelle infirmité cet esprit si vif perdait toute son activité dès qu'il était mis en présence du symbole écrit. A la vue du papier, il sentait son cerveau s'obscurcir, ses perceptions s'embarrasser; tout lui devenait laborieux jusqu'à la souffrance. Le seul aspect des livrets lui avait fait éprouver comme un avant-coureur de ce malaise; il les ouvrit et se mit à les feuilleter en parcourant es colonnes de chiffres d'un œil épouvanté.

— Mille millions de cordes pour les pendre! s'écria-t-il; le moyen de se reconnaître parmi toutes ces pattes d'araignée?

— Eh! mon parrain, faut pas vous faire un crèvement de cœur pour si peu! dit Marthe. Grâce à Dieu, je sais chiffrer, et j'ai réglé bien des fois les livrets de la *fruiterie* de Gerzensée.

— Tu pourrais vérifier les articles et régler le compte! fit Jacques.

— Tout de suite, répliqua-t-elle en riant. Veillez seulement au feu.

Elle était allée prendre la plume et l'écritoire sur la planchette et vint s'asseoir à la table, tandis que le paysan s'approchait du foyer. A la manière dont la jeune fille parcourut les livrets, il était aisé de voir qu'elle en avait l'habitude, et, tout en donnant à son parrain quelques instructions sur les soins que réclamait le souper, elle se mit à vérifier rapidement les comptes de la semaine. Barmou l'examinait avec une espèce d'émerveillement.

— Faut qu'une fée l'ait dotée le jour de sa naissance! murmura-t-il à demi-voix. Ça n'a pas l'air de lui coûter plus que de traire *la rousse!* elle vous cueille les chiffres à la volée! Par ma foi, c'est la male-vie si je n'en profite! A cette heure, faut que ce soit elle seule qui tienne ici la plume.

— A votre service, mon parrain, répliqua la jeune fille. J'ai fini. Mais descendez d'un cran la *servante*, si c'est votre bon plaisir (1).

(1) *La servante*, la crémaillère.

— Voilà, dit Barmou, qui, sans s'en apercevoir, passait du rôle de maître à celui de valet. Enfin Marthe se leva et l'appela pour signer.

— A la bonne heure! reprit Jacques, ravi d'avoir échappé à ce long et ennuyeux travail. Il y a plaisir d'avoir ainsi un secrétaire à commandement. Dieu me confonde! c'est péché à ta mère de n'avoir pas fait de toi un garçon. Tu aurais pu prétendre *au maroquin* (1).

— Eh! mon père (2), à quoi bon? s'écria Marthe en riant. Le grillet dort aussi bien sous son brin d'herbe que l'autour sur le plus haut sapin. J'ai idée d'ailleurs que ce que j'avais à faire d'autre aujourd'hui aurait grandement embarrassé un conseiller.

— Et qu'as-tu donc fait encore, *fillole?*

— Quelque chose que vous aimez d'enfance et que ma mère m'a appris en votre intention.

Elle était allée prendre au fond du buffet un plat couvert qu'elle posa sur la table.

— Que nous apportes-tu là? demanda le paysan intrigué.

— Vous ne devinez pas?

— Non, le diable me torde!

— Voyez!

Elle avait enlevé le couvercle, et Jacques aperçut un plat de gâteaux dorés que poudrait une neige sucrée.

— Par ma vie! ce sont des gauffres! s'écria-t-il émerveillé.

— A la cannelle et au cumin, ajouta Marthe. N'est-ce pas ainsi, mon parrain, que vous les aimez?

— Comment le sais-tu?

— Croyez-vous donc qu'on ne m'ait pas parlé de vous là-bas? Allez, allez, bien avant mon arrivée aux Morneux, je vous connaissais. On m'avait fait toute votre histoire.

— Si c'est vrai!

— Et même celle de votre bon chien Helve.

— On t'en a parlé! interrompit le paysan, dont les yeux brillèrent. Ah! c'était une bête comme on n'en voit pas souvent.

— Elle l'a bien prouvé le jour de la *vaudaire*.

— Ainsi ta mère t'a raconté la chose? Au fait, elle doit s'en souvenir mieux qu'un autre, vu qu'elle y a été à son *ranko*. Ah! tu ne sais pas ce que c'est que ce vent de foudre, devant lequel rien ne tient! J'étais alors *armaillé* dans les hautes pâtures du Pèlerin (3); ta mère, qui avait bien quinze ans, était venue me rejoindre.

(1) *Prétendre au maroquin*, c'est-à-dire au grand conseil.
(2) *Mon père!* exclamation suisse qui remplace : Mon dieu!
(3) Le Pèlerin, montagne du Jorat. — *Armaillé*, pâtre. — *Être au ranko*, à la mort.

— Avec la Henriette.

— On t'a aussi nommé celle-là?... Oui, une belle fille et un vrai bon cœur! Mais bah! la mort ne l'en a pas moins prise, et pourtant c'était une créature rudement brave, comme elle le prouva ce jour-là.

— En vous aidant à rentrer le troupeau?

— Vrai Dieu! elle allait sur les pentes à demi roulée par le vent, mais sans méchante peur et en se retenant aux arbres qui pliaient comme des joncs. Avec son aide, tout était en sûreté quand j'aperçus ta mère, jusqu'alors à l'abri derrière une butte, et qui regagnait le *mazot*. Elle arrivait à un tournant où s'engouffrait la rafale; je voulus lui crier, mais c'était déjà trop tard : le vent l'avait fauchée, et je la vis qui dévalait le long de la ravine. Encore dix pas, et elle arrivait au ressaut; l'abîme était au-dessous. C'est alors qu'Helve s'est jeté à son secours. Le temps de pousser un cri, il était à ta mère, l'avait saisie par sa jupe, et, cramponné à la terre, il la retenait... Quand nous sommes arrivés à elle, la bête était à bout de forces et tremblait sur ses pieds. Dans ce moment, vois-tu, je ne l'aurais pas donnée pour son poids d'écus de Brabant.

— C'est preuve de votre bon cœur, mon parrain, dit Marthe. Mais voilà la table servie et votre chaise à sa place.

— Pour lors, soupons, dit Barmou, dont l'humeur avait été insensiblement adoucie par le réveil de ces souvenirs de jeunesse. Voyons, *fillole*, mets-toi là. Par la bise! tu nous as préparé un vrai festin.

— Et quand donc y aurait-il fête au logis, si ce n'est aujourd'hui? répliqua Marthe.

Son parrain la regarda.

— Aujourd'hui! répéta-t-il, et à cause?...

— Vous ne savez pas! s'écria la Bernoise en frappant ses mains l'une contre l'autre avec une expression d'étonnement. Eh! mon père! avez-vous donc oublié?...

— Quoi? voyons!

— Que c'est votre propre jour de naissance!

Jacques tressaillit et replaça sur la table la fourchette qu'il tenait déjà.

— Malédiction! elle a raison! dit-il. Sixième de juin, c'est bien le jour. Et tu savais cela, toi? tu as voulu me fêter?

— N'est-ce pas mon devoir et mon plaisir? dit Marthe, dont le sourire respirait une franche amitié.

Le paysan lui saisit le bras.

— La fièvre m'étrangle! tu es une bonne fille! s'écria-t-il. Sais-tu que c'est la première fois que quelqu'un y pense, qu'il n'y a jamais eu fête ici pour moi? Eh bien! aujourd'hui il sera fait selon ton envie; nous nous donnerons du bon temps! et pour commencer,

allume un lumignon, je veux aller chercher un vieux fût que j'avais mis à coin (1). Allons, vite, je reviens d'abord.

Il prit la bougie des mains de Marthe, descendit au petit caveau et en remonta bientôt avec une bouteille couverte de poussière.

Parmi tous les produits qu'il obtient de sa terre, le vin a toujours été pour le paysan vaudois l'objet d'une préférence marquée; c'est sa joie et sa gloire. Il ne parle de ce qui concourt à cette récolte sacrée qu'avec une tendresse respectueuse. Ce sont ses *bonnes vignes*, ses *pauvres pressoirs*, ses *braves tonneaux*. Aussi l'exhibition de la vieille bouteille réservée d'une vendange choisie est-elle une sorte d'événement domestique qui ne se renouvelle qu'aux grandes occasions; elle n'a jamais lieu sans une sorte de solennité.

Barmou reparut marchant à petits pas et la bouteille appuyée à sa poitrine, comme s'il eût porté un enfant endormi. Il la posa doucement sur la table en la montrant à Marthe : — Ceci, vois-tu, dit-il en baissant la voix, c'est du vrai de la comète... Donne-moi ton verre. Du vin d'empereur!... Regarde cette couleur! ne dirait-on pas un rayon de soleil liquide?

La jeune fille déclara qu'elle n'en voulait point davantage.

— N'aie donc pas peur! dit Jacques, sans insister toutefois et en remplissant lentement son propre verre; ceci ne ressemble pas aux autres vins; c'est un baume pour le sang. Si les morts pouvaient en boire, ils se relèveraient de dessous terre.

Il avait élevé la liqueur au niveau de la lumière afin d'admirer sa limpide couleur d'ambre, puis il se mit à la déguster à petits coups avec une sensualité réfléchie. Pendant ce temps, Marthe, toujours alerte et attentive, avait rempli son assiette, entamé pour lui un nouveau pain de froment et mis à sa portée la galette de maïs. Barmou, qui la regardait faire avec complaisance, remua la tête.

— Eh bien! sais-tu? dit-il d'un ton plus amical qu'il ne l'avait jamais eu depuis longtemps avec personne; il y a des quarts d'heure où, quand je te regarde, tu me rappelles ta mère, une bonne créature après tout! — C'est, de mes sœurs, celle que j'ai toujours eu le plus à gré.

— Et elle vous le rendait bien! fit observer la jeune fille; ah! si vous saviez comme elle se souvient de tout l'autrefois!

— Je vois bien, je vois bien, reprit le paysan, qui remplissait de nouveau son verre d'un air pensif; elle t'a causé, pour sûr, de notre bon temps sur la montagne.

— Et aussi de vos mauvais jours! ajouta Marthe.

(1) *Mettre à coin*, mettre en réserve. — *Fût*, mot qui ne devrait s'appliquer qu'au tonneau, mais qui s'applique populairement à une bouteille.

— Ah! tu veux dire quand la fièvre m'a pris dans les alpages? Au diable! je n'y pensais plus. Oui, oui, ce fut une dure épreuve pour elle. Personne qui pût lui donner secours; ni médecin, ni remèdes. Et moi qui allais du mauvais côté... Pas moins, elle est restée ferme et fidèle à son devoir, et sans elle je serais plié à cette heure (1). Ton verre, *fillole*, que nous buvions à sa santé.

— Et à la vôtre, mon parrain.

— N'importe, poursuivit l'ancien *armaillé*, qui, une fois ramené aux images de la jeunesse, continuait à les rappeler avec complaisance; n'importe, la vie avait beau être rude là-haut, on n'en était pas plus malheureux pour ça! Le meilleur été que je me rappelle est encore celui que j'ai passé au Pèlerin avec ta mère et la Henriette. Le cidre était un peu aigre, le pain un peu dur; mais nous étions vifs comme des *grimpions* et gais comme des *laires*. Le soir, nous allumions des *ébaux* sur la roche pour danser des *coraules* à trois devant la flamme; la Henriette les savait toutes (2).

— Et il y en avait une surtout que vous aimiez plus que toutes les autres.

— La *coraule* de *la Bergère et l'Oiseau*... Ah! on te l'a dit? Oui, par ma vie! c'était plaisir quand les deux filles la chantaient, et pense que je ne l'ai plus entendue depuis, car ici ils ont tous oublié es vieilles chansons. Tu la saurais, toi? ajouta le paysan, dont les yeux brillèrent.

— Écoutez seulement. — Et la jeune fille se mit à chanter.

« Sur les sapins d'Éguenoire, j'ai vu un oiselet si beau! Ses plumes étaient noires et rouges; il chantait le jour et la nuit! Quand j'entends ce que dit sa douce voix, je sens mon cœur battre. Ah! je voudrais l'avoir prisonnier dans une cage pour l'entendre toujours chanter (3)! »

— C'est ça, c'est bien ça! interrompit Jacques bruyamment; par mon saint, je crois entendre la Henriette! Continue, *fillole*, continue; ta voix me fait rebrousser de vingt années!

Marthe acheva la chanson, et, après chaque couplet, son parrain l'interrompait en frappant la table de son verre, qu'il vidait et remplissait tour à tour. Enfin, quand elle eut fini, il se leva échauffé par le vin et par ses souvenirs.

— C'est dit! s'écria-t-il en embrassant la jeune fille; tu es ma mignonne, je te revaudrai le plaisir que tu viens de me faire. Quand

(1) Expression suisse pour dire *être enseveli*.

(2) *Grimpion*, le grimpereau; *la laire*, l'alouette. — *Les ébaux*, les feux de joie allumés dans la montagne. — *Les coraules*, les rondes dansées à la voix.

(3) La chanson de *la Bergère et l'Oiseau* est en patois des Ormonts. Nous nous sommes borné à en traduire un couplet.

j'entends cette chanson, ça me rappelle la montagne, ma jeunesse, la Henriette... Enfin, c'est bête à dire... mais ça me fait quelque chose! Aussi, tu vois, quand je suis arrivé ici ce soir, j'aurais voulu *faire des foudres* (1); je croyais que j'allais m'ennuyer comme une marmotte en hiver : eh bien! foi d'homme! tes histoires et tes airs, ça m'a ragaillardi.

— Faut-il vous en dire d'autres? demanda Marthe.

— Non; en voilà assez pour une fois, répondit Jacques, qui allumait sa pipe; on ne peut pas toujours chanter. Voyons, comment pourrions-nous bien finir la soirée?

— Mais comme vous la finissiez les jours de pluie dans les *mazots*, reprit la jeune fille. N'y a-t-il pas un jeu de cartes?

— Après?

— Nous pouvons jouer la *binoc*.

— Tu connais la *binoc?* s'écria Jacques émerveillé.

— Et je gage que je gagnerai mon parrain! dit Marthe en riant.

Barmou, qui s'était levé, se rassit vivement.

— Ah! tonnerre! c'est ce que nous allons voir. Vite, *fillole*, enlève la nappe et allume une clarté. Ah! tu joues la *binoc!* Alors nous allons nous amuser royalement. A la *pinte*, ils ne savent jouer que le piquet. Voyons, en place, et donne des féveroles pour marquer les points.

En un tour de main, la jeune fille eut tout préparé, s'assit devant son parrain, et commença la partie annoncée. Le paysan y mettait un entrain qu'elle ne lui avait jamais vu. Enhardie par sa bonne humeur, elle se laissa aller à une expansion tendrement familière. A chaque coup, c'étaient des exclamations et des rires auxquels Jacques s'associait franchement. L'ancien *armaillé* se sentait redevenu jeune; il se croyait encore dans le *mazot* de la montagne avec sa sœur et la Henriette. Pour compléter son contentement, soit hasard, soit inattention de Marthe, Jacques gagna coup sur coup plusieurs parties, ce qui ajouta à ses bonnes dispositions l'orgueil du triomphe. Il en vint à être assez content de lui-même pour être content de tout le monde. La soirée se prolongea dans une gaieté que renouvelaient sans cesse les contes de Marthe, et quand la grande pendule de la Forêt-Noire, qui occupait le coin de la salle basse, sonna dix heures, Barmou soutint qu'elle avançait, et il ne se décida qu'avec effort à interrompre le jeu pour souhaiter le bonsoir à sa filleule.

(1) *Faire des foudres*, expression vaudoise pour dire gronder très fort.

III.

L'essai qu'avait fait le maître des Morneux ne pouvait manquer de modifier quelque chose à ses habitudes. Lorsqu'il eut découvert qu'il pouvait trouver des distractions au logis, il y demeura plus volontiers. Ses visites à la *pinte*, sans cesser tout à fait, devinrent de plus en plus rares. Le voisin Larroi avait d'ailleurs parlé, et le paysan se trouvait exposé à des questions ou à des railleries qui lui étaient chaque jour plus importunes. Beaucoup de compagnons qui s'étaient résignés à sa royauté, tant qu'elle n'avait point été contestée, se retournèrent contre lui dès qu'ils la virent attaquée. Jusqu'alors Jacques avait roulé, au milieu des acclamations, sur le char du succès; il commença enfin à entendre, comme les triomphateurs romains, la chanson des soldats qui plaisantaient sa gloire. Il ne lui fallut pas longtemps pour s'apercevoir qu'il sortait toujours du cabaret mécontent, tandis que les soirées passées au logis lui laissaient le cœur gai et l'esprit satisfait. Il s'initiait ainsi insensiblement aux plaisirs domestiques. Le travail en commun autour de l'âtre, la causerie, les chants, la lecture, les cartes quelquefois, abrégeaient les plus longues soirées. Marthe en était la grâce et la vie. C'était elle qui trouvait toujours à renouveler les distractions. Son humeur égale rayonnait sur cet intérieur transformé, comme un doux reflet de lumière et de chaleur. Elle avait ce don d'assimilation qui force les âmes à se hausser au niveau de la nôtre, et qui établit autour de nous une sorte de température morale dont nous sommes le foyer.

Attentive à s'associer tout le monde dans cette espèce de révolution domestique, Marthe n'avait trouvé de résistance que chez la Lise, dont la jalousie grandissait en proportion de l'influence de la *fillole;* mais le peu de crédit de la Savoyarde s'amoindrissait de jour en jour. Barmou, François et le *boube* lui-même étaient de plus en plus sous le charme de la jeune Bernoise. Les deux premiers surtout le subissaient presque également, bien que chacun l'exprimât de manière différente. Chez le vieux paysan, c'était une sorte de condescendance bourrue et variable qui semblait toujours arrachée plutôt que volontaire. Au fond, Jacques était gagné sans être changé; il cédait à Marthe parce qu'elle avait su lui plaire et parce qu'il voulait agréer à son tour; mais il faisait cette concession de mauvaise grâce, comme un homme qui sent qu'il perd du terrain. En réalité, l'influence exercée par la jeune fille sur le maître des Morneux ne tenait pas seulement à l'attrait de sa personne, mais à la droiture et à la dignité naïve de son caractère. Habitué à tout plier sous sa violence, Barmou avait dû supporter les conséquences de sa tyrannie; comme tous les

despotes, il ne s'était trouvé entouré que d'êtres avilis ou silencieux. Quiconque se respectait et voulait qu'on le respectât s'était tenu à l'écart. Quant à François, dont la nature molle et insoucieuse avait fini par s'allanguir encore sous la dure autorité de l'oncle Jacques, il se ranima insensiblement sous l'action vivifiante de Marthe. Aussi mit-il à son service toute son intelligence et toute sa bonne volonté. Un signe, un simple désir de la jeune fille le faisait courir. Celle-ci finit par remarquer son pouvoir; mais, loin d'en abuser, elle cessa, dès qu'elle s'en fut aperçue, de rien demander au jeune valet. François avait beau l'exciter à user de lui, se faire son serviteur volontaire : Marthe se tenait de plus en plus sur la réserve, évitant de se trouver seule avec François et rompant toutes les explications qu'il s'efforçait d'amener. Le jeune paysan en conçut une tristesse qui se révéla d'abord par une langueur silencieuse, puis par des crises de mauvaise humeur qui faillirent provoquer deux ou trois fois une rupture entre lui et Barmou. L'entremise de Marthe avait seule réussi à la prévenir.

Cependant un nuage commençait à flotter sur la sérénité des Morneux, et devait tôt ou tard amener la tempête. Parmi les bons offices rendus par François à la jeune fille, il en était un qu'elle avait continué d'accepter : c'était la course hebdomadaire à la poste du village pour y réclamer la lettre qui lui arrivait à jour fixe et n'avait jamais manqué. Quel que fût le temps ou le travail, François trouvait une heure pour cette course, et la joie de Marthe le payait de sa peine.

Un soir qu'elle lisait une lettre ainsi apportée par le jeune garçon de ferme, celui-ci s'arrêta sur le seuil, les bras croisés. De temps en temps son regard plongeait de côté jusqu'au fond de la salle basse, et s'arrêtait sur Marthe avec une expression d'embarras irrésolu. La jeune fille continuait à lire; son visage, éclairé par le feu, trahissait successivement toutes ses émotions : elle semblait passer de la joie à l'attendrissement, puis revenir de l'attendrissement au sourire. Enfin, arrivée à la dernière page, elle poussa une exclamation, se pencha vivement pour relire comme si elle eût craint de s'être trompée; puis, pressant la lettre sur ses lèvres, elle se releva d'un bond. Ses yeux rencontrèrent alors l'œil de François qui l'observait, et elle rougit embarrassée.

— Il paraît que la lettre apporte de bonnes nouvelles? dit le jeune homme.

— Oui, oui; merci, François, répliqua-t-elle en cachant le papier et se remettant à ranger.

— Merci, *un tel!* voilà tout le paiement! fit observer le valet avec un peu d'amertume.

— Vous faut-il donc une révérence et un Dieu vous garde? dit la jeune fille gaiement; ce sera de grand cœur!...

— Non, interrompit François avec impatience; mais je devrais être à cette heure, mon fusil sur l'épaule, avec les voisins qui donnent la chasse aux brûleurs de *fénières*. D'avoir manqué mon service par amitié pour vous, n'est-ce donc rien, et n'ai-je pas bien mérité un peu de reconnaissance?

— Aussi avez-vous la mienne, répondit Marthe, et je voudrais qu'il vînt une occasion de vous en donner témoignage.

— Eh bien! elle est venue! répliqua vivement le valet, qui arrêta la jeune fille par le bras.

— Que voulez-vous dire? demanda-t-elle saisie.

Il regarda autour de lui.

— Il faut que tu m'écoutes cette fois! reprit-il tout bas en passant sans transition au tutoiement qu'il hasardait parfois dans les momens de familiarité intime; j'attends pour ça depuis trop de jours et trop de semaines...

— Pour lors, vous attendrez bien encore jusqu'à ce que je sois libre d'ouvrage, reprit la jeune fille, qui lui échappa; ne voyez-vous pas que rien n'est encore prêt pour le souper?

François la suivit. — Écoute-moi et ne t'inquiète pas du reste, ajouta-t-il vivement; ne sais-tu pas que je t'aiderai de bon cœur? Laisse à ma charge tout ce qui te fatigue.

— Croyez-moi, restons comme nous sommes, chacun à ses devoirs, répliqua sérieusement Marthe; on ne peut pas faire route avec tout le monde.

— Est-ce à dire que vous avez déjà choisi votre compagnon? demanda le jeune paysan avec vivacité.

Elle allait répondre, lorsqu'un éclair lumineux raya la nuit et illumina la salle basse. Elle poussa un cri de surprise en courant vers la porte. Des clameurs joyeuses retentissaient au loin, et toutes les hauteurs brillaient de feux mouvans qui se croisaient dans la nuit.

— Au nom du Seigneur! qu'est-ce que cela? demanda-t-elle.

— Ne le savez-vous pas? répondit le valet, qui était venu la rejoindre sur le seuil; ce sont les *boubes* qui brûlent leurs *alouilles* (1), et qui vont descendre en chantant pour quêter aux portes.

— Ils vont alors venir ici! s'écria la jeune fille; que pourrait-on leur donner?

— N'en ayez souci; les *boubes* ne se présentent que chez ceux qui se sont mariés dans l'année, à cette fin de leur souhaiter joie, santé et de beaux enfans.

— Alors c'est affaire à d'autres! dit Marthe, qui voulut rentrer.

Le valet l'arrêta par le bras.

(1) *Alouilles*, brandons allumés par les enfans le premier jour de carême.

— Pour ce soir, oui bien! dit-il à demi-voix; mais, si tu le veux, à la prochaine fête des brandons les *boubes* s'arrêteront ici.

— C'est bon! répliqua la jeune fille, qui feignit de prendre la chose en plaisanterie et qui voulut s'échapper; mais François la força de rester.

— Non, s'écria-t-il, je ne puis plus vivre ainsi; j'ai le cœur trop lourd. Je veux que tu me dises la vérité. Depuis que tu es arrivée, je suis ton galant du fond de l'âme; voilà le secret. Alors, dis-moi si ça t'agrée, et si tu veux être ma femme en tout honneur! Réponds tout de suite, réponds...

— C'est moi qui vais te répondre, interrompit une voix furieuse.

Et François se sentit brusquement repoussé par Barmou, qui avait traversé la salle à pas de loup et s'était approché dans l'ombre.

— Le maître! s'écria-t-il en reculant.

— Oui, le maître qui était là, répondit Jacques. J'ai tout entendu, vaurien. Nie donc, ose nier que tu parlais d'amour à la *fillole!*

— Pourquoi nier? reprit le valet résolument; il n'y a pas de honte, car je lui en parlais honnêtement et pour devenir son mari.

— Justement, c'est le pire, s'écria Barmou, dont cette excuse parut augmenter l'exaspération. Tu cherchais à l'*apigeonner,* mais c'est fini de rire; rappelle-toi que d'aujourd'hui je te donne ton compte.

— Oui, répliqua François, qui s'animait; je le prends. Aussi bien j'en ai assez de vos *gringeries.* Vous avez toujours eu le *foie blanc* (1), comme on dit; mais voilà déjà du temps qu'on ne peut plus faire façon de vous : il n'y a que Dieu qui saurait dire ce que vous avez.

— Mille perditions! tu veux me pousser à bout? s'écria Jacques en frappant du pied; faut que ça finisse, ou sinon...

— Ne vous fâchez pas, mon parrain, interrompit Marthe, qui avait paru jusqu'alors honteuse et hésitante, mais qui prit enfin son parti : François m'a parlé avec franchise et en tout honneur, je dois lui répondre de même.

— Oseras-tu bien devant moi? s'écria le vieux paysan.

— Laissez seulement, reprit la jeune fille avec une fermeté émue, personne n'aura à se plaindre! — Puis, regardant le valet : — Je vous remercie, François, dit-elle; votre amitié m'est à grande estime, et je vous en garderai toujours reconnaissance; mais je ne puis être votre femme. Cherchez ailleurs le contentement que vous méritez, et puissent toutes les bénédictions de Dieu être sur vous!

— Marthe! s'écria le jeune homme, qui avait changé de visage, ce que vous me dites là, est-ce donc à jamais et sans feintise?

(1) *Avoir le foie blanc,* c'est-à-dire être atrabilaire. — *Gringeries,* gronderies. — *Apigeonner,* câliner.

— Du plus vrai du cœur et pour toujours, répliqua la jeune fille.

— Tu entends? interrompit Barmou, dont le visage s'était éclairci, elle aussi te donne ton compte.

— Non, reprit vivement Marthe, qui tendit la main au jeune paysan; je lui ai parlé comme lui à moi, et nous resterons amis. Pas vrai, François?

— Vous pouvez en être sûre, répliqua celui-ci d'un accent altéré. Ce que vous venez de me dire est rude à entendre, mais vous avez été brave. Dieu vous récompense, Marthe!

Il serra la main de la jeune fille, reprit son chapeau posé sur une chaise et partit. Barmou le regarda s'en aller avec un méchant rire, puis, jetant un coup d'œil du côté de sa filleule, qui s'était remise à préparer le souper, il parut délibérer un instant avec lui-même. Enfin, comme s'il eût définitivement pris sa résolution, il referma la porte et s'approcha.

— Ainsi voilà une affaire réglée, dit-il gaiement, je suis débarrassé de ce *saint-lâche* de François, et toi aussi.

— J'espère bien le contraire, reprit Marthe, qui avait de l'attendrissement dans la voix, j'aurai toujours grande joie à le revoir.

— Possible, interrompit Jacques; mais, pas moins, tu le refuses aujourd'hui et plus tard.

— Il est vrai, mon parrain.

Il s'assit près du foyer et la guigna. — C'est peut-être que tu veux rester fille? demanda-t-il en baissant un peu la voix.

— Faites excuse, répliqua-t-elle sans oser lever les yeux, je n'ai pas dit cela, mon parrain.

— Ah! ah! reprit le paysan toujours plus réjoui, c'est donc seulement que tu ne te soucies pas de *marier* François (1)?

Elle fit de la tête un signe affirmatif.

— Et peut-être bien, ajouta Barmou, que tu entrerais volontiers en ménage avec quelque autre?

Elle répondit par un nouveau signe. Le vieux paysan approcha d'elle son visage. — Eh bien! dit-il en scandant ses phrases comme un homme qui cherche ses mots, ça peut se trouver, *fillole*, ça se trouvera, je m'en charge.

— Vous! s'écria Marthe.

— Pourquoi donc pas? reprit Jacques, dont les regards plongeaient dans les yeux de la jeune fille; seulement je ne te chercherai pas un traîne-guenilles comme François. Non, puisque tu n'as rien, il te faut un homme qui t'enrichisse et qui fasse un sort à ta mère.

— Ni elle ni moi n'avons d'ambition, objecta Marthe.

(1) *Marier* pour épouser, locution vaudoise.

— N'importe, il faut quelqu'un qui ait des *mazilles* (1). J'ai ton affaire.

— Comment, mon parrain?...

— C'est un particulier que tu connais, qui te veut du bien... dont tu fais ce qui te plaît... Hein! devines-tu?

— Seigneur! s'écria Marthe, ce n'est pas... ce ne peut pas être... Et son œil épouvanté se fixait sur le vieux paysan.

— Eh bien! pourquoi pas? répliqua-t-il avec un ricanement embarrassé. Au diable qui trouvera à y redire! Je ne m'en cache plus : il faut que tu sois maîtresse des Morneux.

La jeune fille ne put retenir un cri désolé, et se cacha le visage dans ses mains jointes.

— Qu'est-ce que c'est? demanda Barmou en tressaillant; ça ne te ferait-il pas plaisir, dis?

— Oh! pardon! balbutia-t-elle sans oser lever les yeux, je sens toute votre bonté, seulement.....

—Après! finis donc! s'écria le paysan, dont les sourcils se froncèrent.

— Ne soyez point mécontent contre moi, reprit Marthe d'une voix suppliante; ce n'est pas ingratitude, non, mais... c'est impossible.

Jacques fit un soubresaut.

— Impossible! répéta-t-il, et à cause?

— A cause... de mes engagemens, murmura la filleule.

— Que veux-tu dire? mille noms du diable! est-ce que tu serais promise?

Elle répondit un *oui* à peine articulé.

— Toi! promise! répéta Barmou. A qui? où cela? depuis quand?

— Depuis deux années, au fils du régent de Gerzensée.

— Et tu ne m'en avais rien dit?

— Parce que le mariage était encore loin. Aloïsius n'avait point d'école, et moi je devais rester ici.

— Et ta mère aussi ignorait tout?

— Ah! pouvez-vous le croire? s'écria Marthe presque offensée. Que Dieu vous pardonne, mon parrain ; ma mère n'est-elle point maîtresse de moi, et ne doit-elle pas choisir le chagrin ou la joie de mon cœur? C'est elle qui a dit qu'Aloïsius serait son fils.

— Ça ne peut pas être! s'écria le paysan avec violence; je gage que tu mens!

Les yeux de la jeune fille se remplirent de larmes.

— Comment mon parrain peut-il le croire,... dit-elle avec douceur, et quand m'a-t-il surprise parlant contre la vérité? Il verra ma correspondance, je puis tout montrer.

(1) Des *mazilles*, des écus.

Et comme si un souvenir traversait sa pensée

— Ou plutôt, ajouta-t-elle en tirant de son corsage la lettre remise par François, que mon parrain lise seulement ce que m'écrit ma mère, il verra comment elle m'annonce la visite d'Aloïsius.

— Il doit venir? demanda Barmou vivement.

— Il est en route, répondit Marthe.

— C'est-à-dire que tu lui as donné rendez-vous aux Morneux? interrompit Jacques exaspéré. Tu te regardes ici chez toi! Peut-être que tu as déjà mis des draps blancs à la chambre des étrangers?

Marthe voulut protester.

— ... Et tu crois que je laisserai les choses aller ainsi? continua le paysan, qui s'animait de plus en plus. Mille malédictions! tu me prends donc pour un *agnoti* (1)?

La jeune fille tendit vers lui les mains :

— Je vous en conjure, écoutez-moi, mon parrain...

— Au diable le parrainage! interrompit Barmou; je n'en veux plus. Je suis ton maître, entends-tu bien, rien que ton maître.

— Je le sais, dit la Bernoise, dont les larmes coulaient en silence.

— Alors sers-moi! reprit durement Jacques en lui montrant le couvert mis.

L'échec que le vieux paysan venait de recevoir l'avait jeté hors de lui-même. Sa colère n'était plus, comme d'habitude, à moitié jouée et volontaire; il la ressentait véritablement, elle le dominait en entier. Tout en mangeant, il jetait à sa filleule des regards courroucés, fermait les poings et murmurait de sourdes menaces. A vrai dire, le désappointement ne l'avait pas seulement atteint dans sa vanité : sans qu'il s'en aperçût, Marthe avait pris dans sa vie plus de place qu'il n'eût été sage de lui en donner. N'ayant jamais rencontré jusqu'alors la grâce attirante de la jeune Bernoise, il avait pour ainsi dire découvert la femme à l'âge où l'on n'a généralement rien à apprendre de ce côté. Ce cœur racorni s'était amolli peu à peu; mille sensations inconnues y avaient germé imparfaitement sans doute, mais assez cependant pour y tout changer. Arraché à son rêve tardif, Jacques se trouva partagé entre la honte de s'y être abandonné et la haine contre ceux qui l'avaient réveillé. Ses ressentimens s'adressaient tour à tour à sa sœur, à Marthe, à cet Aloïsius surtout, qui avait sur lui tant d'avantages dont il eût voulu le punir.

Le souper achevé, il se leva, alluma sa pipe et sortit sans parler à la jeune fille, qui se hâta de tout ranger et se dirigea à son tour, une lampe à la main, vers l'escalier extérieur qui conduisait à la vieille chambre de la tante Isabeau. Elle allait atteindre la première

(1) *Agnoti*, imbécile.

marche, lorsqu'elle entendit le bruit d'un pas rapide et d'un bâton ferré qui retentissait sur les pierres du chemin. Ce ne pouvait être ni Barmou ni François; un pressentiment lui traversa le cœur : elle leva la lampe et plaça une main entre ses yeux et le rayon pour mieux voir au loin. A la porte de la cour venait de paraître une ombre qu'elle crut reconnaître; elle murmura à demi-voix le nom familier de *Losi*, auquel on répondit par le nom de *Martha*, et le jeune régent (car c'était lui) s'élança de son côté avec un cri de joie.

Effrayée, elle éteignit vivement la lampe. — Vous! c'est vous enfin! s'écria en allemand le jeune homme, qui la serrait dans ses bras avec un attendrissement passionné.

— Silence, au nom du ciel, Losi! balbutia-t-elle en s'efforçant de surmonter sa propre émotion. Êtes-vous sûr que personne ne vous ait vu?

— Moi? Je ne sais, reprit Aloïsius; j'arrive, vous voilà, que m'importe le reste?

Et, la serrant sur son cœur, il baisait ses deux mains avec ivresse. Marthe, partagée entre la crainte et son trouble joyeux, l'attira vivement dans l'ombre, sous la galerie.

— Sur votre âme! plus bas! murmura-t-elle; on pourrait vous entendre!

— Mais que se passe-t-il donc? demanda le régent surpris. Au pied de la montée, j'ai voulu m'informer à un châlet de la route des Morneux, et, en entendant mon allemand, le maître du logis m'a chassé avec des menaces. A-t-on gardé ici un tel souvenir de Berne, que quiconque en arrive soit traité en ennemi (1)? Répondez, Martha, qu'y a-t-il enfin?

— Il y a que mon parrain ne veut pas vous recevoir, répliqua rapidement la jeune fille.

— Et pourquoi cela? Qui a pu le prévenir contre moi?

— Je vous l'expliquerai plus tard, dit Marthe avec un peu d'embarras; ce soir, c'est impossible... A chaque instant il peut venir...

— Eh! qu'il vienne! interrompit Aloïsius avec un mouvement d'impatience; je lui dirai ce qui m'amène.

— Non, non, pas aujourd'hui, Losi, pas maintenant, interrompit Marthe, de plus en plus agitée; redescendez à Cully; je parlerai à l'oncle Jacques, je le préparerai à votre arrivée, car la lettre de ma mère ne l'annonçait que pour demain.

— Il est vrai, Martha; mais j'étais si pressé de vous revoir! J'ai marché nuit et jour.

(1) Le canton de Vaud a subi longtemps la domination bernoise, qui y a laissé de pénibles souvenirs.

— Merci, Losi; que Dieu vous récompense de votre amitié! répliqua la jeune fille. Mais vous ne connaissez pas l'oncle Jacques: s'il vous rencontrait ici dans ce moment, je craindrais quelque violence.

— Il faudra voir, répondit Aloïsius, dont l'œil s'alluma; je n'ai l'habitude de céder ni aux brutalités ni aux menaces.

— Vous céderez à ma prière : au nom de tout ce que vous aimez, retournez au village.

— Eh bien! soit, dit vivement le jeune homme; mais alors descendez-y avec moi.

— Y pensez-vous, Losi? Je ne puis quitter les Morneux sans l'ordre de ma mère.

— Aussi je vous l'apporte, reprit-il en cherchant une lettre dans son portefeuille; tout est convenu avec elle; je dois vous ramener à Gerzensée.

— Mais la dette à l'oncle Jacques....

— Sera payée.

— Est-ce possible?

— Lisez, lisez vous-même. — Et il remit un billet à Marthe. — De toute manière vous devez quitter les Morneux. Pourquoi ne point partir sur-le-champ?

La jeune fille parut hésiter.

— Partir! répéta-t-elle; à cette heure..., sans avertissement..., c'est impossible.

— Alors laissez-moi tout expliquer à l'oncle Jacques.

— Pas ce soir, Losi, pas ce soir, reprit-elle en prêtant l'oreille; dans les dispositions où il se trouve, vous ne pourriez vous entendre, et il arriverait quelque malheur... Plus tard je vous expliquerai... Vous comprendrez tout.

— Ce que je comprends, dit le jeune régent avec amertume, c'est que vous avez plus de souci du mécontentement de votre parrain que de ma peine.

— Ah! ne le croyez pas, Losi!

— Je crois ce que je vois, Martha. Vous voulez que j'aie fait cette longue route seulement pour vous entendre me dire : — Partez!

— Mon Dieu! mon Dieu! il le faut! dit-elle. Au nom de votre tendresse pour moi, Losi, ne me jugez pas...; attendez que je puisse tout vous dire. Je n'ai jamais rien exigé de vous; aujourd'hui, croyez-moi, faites ce que je vous demande à mains jointes : ne restez pas plus longtemps aux Morneux...., retournez jusqu'à demain à Cully.

— A la bonne heure! répondit le jeune homme désespéré; puisque vous refusez de me recevoir et de me suivre, je repars; mais ne vous étonnez pas si vous ne me retrouvez pas demain où vous m'envoyez,

et si, une fois le visage tourné vers les montagnes de mon pays, je ne m'arrête plus en chemin.

— Hélas! vous pouvez me faire ce chagrin! répondit-elle douloureusement; mais, dussiez-vous me quitter le cœur refroidi et plein de colère, je vous dirais encore adieu.

— Adieu donc! répliqua Aloïsius, qui flottait entre le dépit et l'attendrissement.

La jeune fille saisit ses deux mains, et, les rapprochant de son cœur : — Oh! non, je me suis trompée de mot, reprit-elle avec une inexprimable tendresse; si vous m'avez jamais aimée, si vous m'aimez encore, Losi, nous ne devons point nous dire : Adieu! mais : Au revoir!

Et comme il allait répondre, elle tressaillit, redressa la tête, et, montrant l'entrée de la cour : — Cette fois je ne me trompe pas, continua-t-elle d'un accent bas et effrayé; on vient de ce côté; partez, Losi, il le faut, je le veux; demain nous nous reverrons.

Un bruit de voix et de pas retentissait en effet dans le chemin; il se rapprochait rapidement. Marthe posa la main sur les lèvres du jeune régent, elle l'entraîna dans l'ombre projetée par les bâtimens, tourna avec lui les granges, et, après lui avoir montré la sortie, elle le quitta brusquement pour éviter toute nouvelle explication, regagna l'escalier, et monta s'enfermer dans la chambre du pignon.

IV.

Le bruit dont l'approche avait déterminé la séparation des deux amans n'était autre que celui de la ronde de nuit qui venait de s'arrêter devant le verger des Morneux. La troupe se composait d'une dizaine de paysans qui parlaient très haut et tous à la fois, comme des gens qui viennent d'apprendre quelque importante nouvelle; la voix d'Abraham Chérot dominait toutes les autres.

— La vie est une vallée de larmes! s'écriait-il; humilions-nous sous les dispensations de la Providence!

— La Providence! dit Larroi, qui paraissait le plus agité de tous. Est-ce elle, dis-moi, qui a mis le feu à mes meules de foin?

— Et au *mazot* de Jérôme? dit François, qui avait rejoint la ronde.

— Et à la *fénière* de Récord? ajouta un troisième interlocuteur.

Barmou, attiré par les voix, sortit de l'étable et entendit ces derniers mots.

— Que dites-vous là? s'écria-t-il; les *bouteurs* de feu se seraient-ils déjà remis à l'ouvrage?

— Ne vois-tu point là-bas ce rouge dans le ciel? demanda Pierre en lui désignant un point de l'horizon.

— Oui bien, mais j'ai cru que c'étaient les *alouilles* des *boubes*.

— Eh bien! c'est la récolte de mon grand pré qui brûle! Quinze louis changés en cendre et en fumée! Ah! si seulement les auteurs de la chose pouvaient me tomber sous la main! Aussi vrai que je suis chrétien baptisé, je les tuerais comme des chiens!

En parlant ainsi, il avait soulevé machinalement son fusil, dont il examinait la batterie. François fit observer qu'on n'avait malheureusement aucun indice qui pût mettre sur la voie des incendiaires.

— Laisse-moi donc en repos! reprit Larroi en haussant les épaules; j'en ai, moi, des indices.

— Tu connais les coupables? demandèrent plusieurs voix.

— Eh! qui donc ce pourrait-il être, reprit le paysan, sinon les brigands des Allemagnes? C'est d'eux que nous vient tout le mal. Quand ils ne peuvent nous prendre notre bien, ils nous le brûlent.

— Pourtant, objecta François, dont la nature sympathique ne pouvait accepter les préventions haineuses du voisin, il y a parmi ceux de Berne des gens si braves!

— Oui, crois ça, pauvre idoine, répliqua Pierre en ricanant, tu sauras ce qu'il en est à l'expérience. Pour eux, le Dieu en trois personnes, c'est le trois pour cent. Ils n'aiment que ce qui leur rapporte. Tu seras leur mignon tant qu'ils te verront un *lard* à tuer, et qu'ils espéreront de toi une larmette de bon vin.

Ce dernier mot sembla réveiller Abraham.

— Grand-père (1)! pour ce soir, ils auraient raison, dit-il, vu qu'il fait bon frais. Un verre de jus de la côte nous échaufferait l'estomac, si Dieu nous faisait cette grâce!

Le regard qui accompagnait ce souhait ne s'était point tourné vers le ciel, mais vers Barmou, qui, dans cette circonstance, paraissait évidemment au pensionnaire communal l'intermédiaire obligé pour la grâce en question. La sombre préoccupation du propriétaire des Morneux l'avait seule empêché de prévenir la demande détournée d'Abraham, et il s'excusa de n'avoir point rempli plus tôt un devoir que l'hospitalité vaudoise place au premier rang. Dans ce pays de facile humeur et d'heureuse abondance, le vin vous accueille et vous rit dès le seuil; la main généreuse de l'hôte tend le verre à tout venant; il réjouit l'arrivée, prolonge l'entrevue, console la séparation.

Jacques, qui avait allumé une lanterne, s'achemina vers le cellier, suivi des paysans, qui laissèrent leurs fusils à la porte et pénétrèrent dans ce *sacrarium* domestique interdit aux femmes, comme chez les Romains. Plusieurs fûts énormes en garnissaient les deux côtés : ils renfermaient les réserves faites par Barmou sur les vendanges des

(1) Exclamation qui équivaut à Seigneur! — *Un lard*, un porc.

meilleures années dans ses vignes de Cully. La craie avait marqué au front des tonneaux une date qui indiquait l'âge de chaque vin, et avait diapré la poutre qui surmontait l'entrée de barres blanches destinées à constater les ventes récentes; c'est là le grand livre habituel des celliers vaudois. Barmou suivit l'espèce de couloir qui se prolongeait entre le double rang de futailles, en élevant avec un certain orgueil la lumière qui les éclairait. Il s'arrêta enfin devant un tonneau de moindre dimension, sur lequel était posé un seul verre. Il le prit, chercha le *guillon* ou petite vis de plomb plantée dans le fond du tonneau, et, le retirant avec soin, il fit jaillir dans le verre un filet de vin dont la couleur dorée sembla réjouir tous les yeux.

Le maître des Morneux et ses hôtes continuaient à *guillonner*, lorsque la Lise arriva des champs la hotte chargée de verdure pour sa chèvre favorite. Elle avait vu les flammes qui achevaient de dévorer les foins de Larroi, et avait été avertie de la réapparition des *bouteurs* de feu par les paysans qu'elle avait rencontrés. Or, pour elle comme pour beaucoup d'autres femmes, ces incendies, allumés par des mains toujours invisibles, avaient fini par prendre un caractère mystérieux qui en augmentait l'épouvante. L'imagination superstitieuse de la Savoyarde y entrevoyait l'intervention surnaturelle du grand ennemi. Aussi, en traversant les sentiers perdus des vignes et des vergers, avait-elle fouillé les ténèbres d'un regard inquiet, et pressé le pas jusqu'à ce qu'elle eût aperçu le toit des Morneux.

Lorsqu'elle arriva enfin haletante, elle promena rapidement les yeux sur l'ensemble des maisons dont les noires silhouettes se dessinaient dans l'ombre, comme pour s'assurer que l'invisible destructeur ne l'avait point précédée; mais tout était à sa place. Elle aperçut seulement la petite lumière qui brillait au cellier où retentissaient les voix des buveurs. Un peu enhardie, elle alla porter sa récolte à l'étable, et revint vers la maison en chantonnant, comme tous ceux qui cherchent à se rassurer. Tout à coup elle s'arrêta muette et saisie. Son regard, en se promenant sans intention autour d'elle, venait d'apercevoir une ombre qui se glissait le long de la fénière. Dans ce moment, Jacques sortit du cellier en l'appelant pour avoir une nouvelle lumière. La Savoyarde courut à lui.

— Sainte Vierge! ne criez pas, dit-elle à voix basse; il y a là quelque chose qui m'a fait peur.

— Quoi donc? demanda le paysan.

— Je ne puis pas dire, reprit-elle les yeux toujours tournés vers le grenier à foin; le fantôme a passé aussi vite que le *chanterai* de Dommartin (1).

(1) *Chanterai*, un lutin.

— Tais-toi, folle, reprit Jacques; je gage que tu as aperçu ton ombre sur le mur éclairé par la lune.

Mais comme il achevait ces mots, le bruit d'une branche morte brisée sous un pas furtif se fit entendre dans la direction indiquée, et quelque chose s'agita à l'entrée de la grange. Barmou saisit son fusil, qui était appuyé au mur, et s'avança résolument vers l'objet qu'il ne pouvait bien distinguer. A son approche, il le vit clairement se mouvoir, et crut reconnaître la silhouette d'un homme qui cherchait à tourner le pignon. L'idée des incendiaires, dont la présence venait d'être signalée par de nouveaux ravages, lui traversa l'esprit comme un éclair; il arma son fusil et cria : — Qui va là?

L'ombre resta silencieuse, mais hâta son mouvement.

— Mille dieux! répondrez-vous? ou je tire! répéta le paysan, qui mettait en joue.

Celui auquel il s'adressait s'élança vers l'angle de la fénière, et il allait disparaître. Le coup de feu partit, mais sans rien atteindre; la vision s'était évanouie. Cependant, au bruit de l'explosion, les buveurs réunis au cellier accoururent; quelques mots suffirent pour les mettre au fait, et tous se précipitèrent à la poursuite du fugitif. Pierre Larroi et Abraham Chérot restèrent seuls avec Barmou, qui rechargeait son fusil. Tous deux avaient si bien mis à profit le *guillonnage*, que leurs jambes n'obéissaient plus qu'avec peine à l'impulsion de leur volonté. Abraham, qui tenait encore à la main son verre vide, chantonnait gravement un psaume, tandis que Larroi, le teint enflammé et les yeux injectés de sang, faisait entendre d'effroyables imprécations contre le *bouteur* de feu dont on venait de soupçonner la présence.

— Attrapez-le! criait-il; amenez-moi le brigand! Je m'en charge. Il faut qu'il me rende mon foin, et le *mazot*, et les chalets des autres, ou je le guéris de la faim.

— Et de la soif, ajoutait Chérot, qui regardait son verre.

— Mais Dieu me damne! interrompit Barmou, dont les regards se fixaient depuis un moment sur le grenier à foin; voyez, voyez! ne dirait-on pas que la fénière fume?

— Et qu'elle flambe, fit Pierre; par la vie, Jacques, tu es brûlé!

Le paysan courut en criant vers le verger, où les hommes de ronde s'étaient éparpillés à la recherche de l'incendiaire; ceux qui se trouvaient les plus rapprochés l'entendirent et revinrent sur leurs pas. On dressa des échelles, Barmou s'élança sur la plus haute, et, aidé de François, il se mit à couper à la hache les charpentes enflammées, tandis que les autres paysans s'efforçaient d'éteindre le fourrage qui avait déjà pris feu. Ils y étaient encore occupés, lorsque le reste de la troupe arriva, traînant l'homme qu'on avait poursuivi.

C'était Aloïsius. Renvoyé par Marthe, le jeune régent n'avait pu se résoudre à partir ainsi et s'était caché dans la fénière, espérant de quelque heureux hasard l'occasion de revoir la jeune fille; mais l'arrivée de la ronde de nuit l'avait alarmé, et il venait de se décider au départ, lorsqu'il avait été aperçu par Jacques et poursuivi par ceux qui le ramenaient. A sa vue, la Lise et Larroi accoururent en répétant : — Voilà le *bouteur* de feu! Il est pris. — Mais Aloïsius, qui ne pouvait comprendre les violences dont il était victime, continuait à se débattre parmi ses conducteurs en s'efforçant de s'expliquer en allemand. Pierre, qui reconnut l'accent maudit, fit un mouvement comme s'il eût entendu le sifflement d'une couleuvre.

— C'est un gueux des Allemagnes! s'écria-t-il; ah! mort de ma vie! quand je vous le disais, que tout le mal venait de cette engeance! — Et, écartant les autres paysans, il se trouva en face du jeune régent que l'incendie éclairait en ce moment. Sa vue parut réveiller chez lui un souvenir.

— Attendez donc, poursuivit-il en faisant un pas vers Aloïsius et le forçant à relever la tête, je ne me trompe pas, c'est le vagabond qui m'a demandé ce soir, dans son langage de païen, la route des Morneux; je lui ai dit de passer son chemin, et un quart d'heure après le feu était à mes foins.

Cette nouvelle preuve apportée à la charge d'Aloïsius ne laissait plus de place au doute; il s'éleva un cri général d'indignation, tous les regards se fixèrent sur le prisonnier avec colère, tous les poings le menacèrent en même temps, toutes les voix réclamèrent un châtiment prompt et exemplaire. Les plus modérés demandaient qu'on lui liât les mains et qu'on le traînât chez le juge; mais Larroi imposa silence à tout le monde : sa demi-ivresse, jointe à la perte qu'il venait de faire et à la vue « d'un brigand des Allemagnes, » avait achevé de le mettre hors de lui.

— Un juge! à quoi bon! répéta-t-il en saisissant Aloïsius, c'est inutile : le Bernois est jugé! C'est lui qui a brûlé mes foins et le grenier de Jacques; ça suffit : quand il y a un chien enragé dans le pays, on le tue. Gare, vous autres!

Et prenant son fusil qu'il avait armé, il l'appuya à la poitrine du jeune régent; mais au même instant un cri terrible partit, une femme s'élança, et, traversant le groupe des paysans, vint tomber dans les bras d'Aloïsius : c'était Marthe, qui, attirée par le bruit, avait vu le danger du jeune homme et était arrivée à temps pour prévenir le coup qui le menaçait. Les paysans étonnés la regardèrent; Larroi lui saisit le bras.

— Arrière, la Bernoise! cria-t-il en s'efforçant de l'écarter.

— Non! répliqua Marthe les deux mains appuyées aux épaules

d'Aloïsius et le couvrant de son corps, vous ne tirerez pas sur quelqu'un qui ne peut se défendre,... qui ne vous a jamais fait de mal.

— Je te dis qu'il faut que je le tue! répéta Pierre.

— Alors tuez-nous ensemble, balbutia-t-elle avec égarement.

Larroi, que la colère rendait fou, souleva son fusil, mais ceux qui se trouvaient près de lui l'arrêtèrent.

— Il faut qu'on s'explique, répétèrent plusieurs voix; la Bernoise a l'air de le connaître.

— Je le connais, je le connais! reprit la jeune fille, c'est un compatriote, un ami!

— C'est un allumeur d'incendie! interrompit Pierre.

Marthe se retourna avec un cri.

— Lui! dit-elle, qui a dit cela?

— Moi! dont il a brûlé les regains.

— C'est impossible, reprit la jeune fille d'une voix tremblante; il arrive du Stockhorn, il n'est ici que depuis quelques heures.

— Et que venait-il y faire?

— Il venait... m'apporter des nouvelles de ma mère.

— Dieu me damne!... je gage que c'est le fils... du régent de Gerzensée,... interrompit Barmou, qui accourait haletant de l'incendie.

— En effet, répliqua Marthe en baissant les yeux.

— Dis donc tout de suite... que c'est ton promis..., balbutia le paysan, étouffé par la fumée et s'efforçant de reprendre haleine; on comprendra pourquoi tu le défends.

— Son promis! répéta François, qui arrivait. Ainsi elle était engagée avant de venir aux Morneux! Oh! pour lors je comprends...

— Qu'elle t'a refusé! acheva Barmou, parlant avec peine; possible, mais moi,.. il faut que je comprenne aussi... ce que l'amoureux des Allemagnes... faisait là...

— C'est facile à deviner, reprit François en jetant à la jeune fille un regard mêlé d'amitié et de tristesse; il attendait pour parler à sa promise.

Jacques voulut répondre; une toux convulsive lui coupa la parole.

— Reste toujours à savoir, fit observer Larroi, pourquoi, lorsque le voisin lui a tiré son coup de carabine et qu'il s'est enfui, le feu a pris à la fénière.

— La chose est claire, s'écria François; c'est le coup de carabine du maître qui a mis le feu!

— Oui, voici l'amorce, reprit la Lise, qui venait de relever un fragment de papier à demi consumé.

L'explication était si simple et l'examen la rendit si évidente, que tous les spectateurs durent s'y rendre; quelques-uns se hasardèrent

même à dire que les autres incendies avaient pu être allumés par hasard. Larroi fit un geste d'incrédulité.

— Et mes foins? reprit-il, et le *mazot* de Jérôme? c'est-il aussi le hasard qui y a mis le feu?

— Ce peut être au moins l'imprudence, fit observer Marthe; quand on promène la flamme sans mauvaise intention, on peut semer l'incendie; voyez plutôt là-bas!

Elle montrait une troupe de *boubes* qui descendaient la montagne en agitant des *alouilles* dont les flammèches se dispersaient au loin, emportées par le vent; on voyait les étincelles tomber en pluie enflammée le long des prairies, tourbillonner autour des toits et pétiller sur le feuillage des sapins. Les paysans ne purent retenir une exclamation.

— Par ma foi, voilà les vrais *bouteurs* de feu! s'écria François.

— La Bernoise a raison! s'écrièrent plusieurs voix. Ce sont les *alouilles* qui brûlent nos fourrages!

— Et nos *mazots!*

— Il faut les faire éteindre!

— Vite, en route!

Chacun chercha son fusil. La troupe se divisa en plusieurs bandes, et, sans plus de retard, se dispersa dans les sentiers de la montagne, tandis que Barmou retournait à la fénière incendiée.

Il redressa l'échelle au milieu de la fumée et des flammes malgré les observations de François, et recommença d'abattre à coups de hache les poutres brûlantes qui tremblaient. La Lise, épouvantée en le voyant entouré de débris qui croulaient l'un après l'autre, l'avertit vainement du péril : il ne voulut rien entendre. Sa colère avait besoin de s'exercer sur quelque chose, et il se remit à frapper. François, qui avait d'abord voulu lui prêter la main, redescendit en criant qu'il allait se faire écraser; mais Barmou lui répondit par une imprécation et redoubla ses coups avec une sorte de rage. Il continua quelque temps ainsi, faisant pleuvoir autour de lui les éclats enflammés de la charpente; enfin celle-ci, ébranlée de toutes parts, fit entendre un craquement sourd, et, s'abîmant tout entière, entraîna dans sa chute l'échelle sur laquelle se tenait le propriétaire des Morneux.

V.

Restée à l'écart et dans l'obscurité avec Aloïsius, Marthe se jeta dans ses bras. Elle venait de traverser des émotions trop fortes; son courage était à bout. Elle demeura quelques instans sanglotante sur

le cœur du jeune homme, qui lui-même ne pouvait que répéter son nom, mêlé à mille expressions de reconnaissance et de tendresse. Cet épanchement, dans lequel tous deux avaient oublié le monde entier, fut brusquement interrompu par la voix de François qui appelait Marthe. Bientôt le garçon de ferme accourut.

— Vite, vite, venez! s'écria-t-il haletant.

— Qu'est-ce donc? demanda la jeune fille.

— L'oncle Jacques...

— Il m'appelle?

— Non; mais il a voulu remonter aux charpentes de la fénière... J'ai eu beau l'avertir,... il avait l'air en male-rage.

— Eh bien?

— Eh bien! tout a croulé,... et une poutre, il paraît, l'a frappé dans le flanc.

— Dieu! Où est-il?

— Je l'ai porté sous l'auvent pendant que la Lise court chez le médecin.

La jeune fille saisie se précipita vers la porte du logis, où elle trouva Barmou à demi renversé sur le banc. L'obscurité ne permettait pas de distinguer ses traits; mais son haleine sifflante et sa toux convulsive suffisaient pour justifier les inquiétudes de François. Cependant, lorsque Marthe lui adressa la parole, il fit un effort et releva la tête.

— Que cherches-tu ici?... que veux-tu encore,... fille de malheur? murmura-t-il d'une voix étouffée. Viens-tu pour me braver.... avec ton promis des Allemagnes?

— Ah! ne le croyez pas! s'écria-t-elle en s'agenouillant près du blessé. Dieu sait si moi et Losi nous prenons part à votre peine.....

— Va-t-en! qui te retient?... Pars avec ton... amoureux! reprit-il.

Et comme elle s'efforçait de l'interrompre par des protestations de dévouement, il ajouta avec colère : — Tu ne veux pas?... Pour lors... c'est moi qui... te... laisserai!

Il essaya de se redresser; mais la douleur lui arracha un cri. Il chancela et serait tombé, si les bras de la jeune fille ne se fussent étendus pour le soutenir. François et Aloïsius accoururent; ils le transportèrent dans la maison presque privé de sentiment et le mirent au lit. Le sang qu'il vomissait à flots sembla d'abord le soulager; mais il fut bientôt repris d'étouffemens, et le médecin, qui arriva peu après, parut sérieusement alarmé. Ses prescriptions scrupuleusement suivies réussirent à ralentir le mal sans pouvoir le vaincre; les souffrances devinrent plus tolérables, mais le danger resta aussi menaçant.

Dès que Marthe s'était sentie nécessaire, il n'avait plus été question de départ. Occupée du malade nuit et jour, elle était devenue, comme on le disait dans le vieux langage, « sa servante de tendresse. » Barmou avait d'abord repoussé les soins de sa filleule, mais la douceur de la jeune fille avait fini par triompher de sa rancune; il s'était insensiblement accoutumé à cette pitié attentive qui lui apportait toujours un soulagement ou une consolation. Marthe avait peu à peu ressaisi son ancienne influence. Le vieux paysan reconnut malgré lui la toute-puissance de ces natures droites et simples qui marchent résolûment dans le devoir, portant au front, comme une couronne, le charme de leur dévouement. Il se rendit à la bonté secourable et caressante de Marthe comme il s'était autrefois rendu à sa grâce et à sa gaieté.

Assidue près de son chevet, elle lui avait d'abord parlé de guérison; puis, quand les remèdes s'étaient trouvés impuissans, elle avait reporté ses espérances vers Dieu. Elle avait prié à demi-voix pour le mourant, qui, à bout de courage humain, s'était senti ébranlé dans son incrédulité. La jeune fille s'en aperçut et lui parla doucement des suprêmes consolations. Ce n'était plus ici la rhétorique de Chérot, mais les exhortations d'une foi qu'échauffait l'amour. La langue dans laquelle Marthe parlait de Dieu au mourant n'avait pas besoin d'être apprise à part comme une langue étrangère; tout le monde pouvait l'entendre. Ses mots, au lieu d'être des énigmes pieuses, semblaient des flots sortis du cœur pour aller chercher le cœur.

Barmou la laissa dire, gagné d'abord par la douceur de l'accent, et bientôt le sens des paroles elles-mêmes sembla couler jusqu'à son âme. Mille réminiscences oubliées se réveillèrent, mille impressions perdues parurent se renouveler, d'abord faiblement, puis avec plus d'intensité. Comme il arrive souvent à ces heures extrêmes, l'être intérieur s'exalta dans un dernier effort. On eût dit que l'homme près de se dissoudre concentrait ses facultés, rallumait en lui des lumières éteintes et repassait d'un seul regard tous les horizons entrevus. Les pieux souvenirs de l'enfance et les chaudes aspirations de la jeunesse se succédèrent confusément dans ce rêve d'agonie. Le paysan, dont les forces s'éteignaient, se mit à reparler en mots entrecoupés de sa vie d'*armaillé* dans les alpages, de son chien Helve, de la Henriette et des rondes dansées autour des *ébaux*. Il voulut que Marthe lui chantât de nouveau, à demi-voix, les airs de la montagne; puis, redescendant de la jeunesse à l'enfance, il parla de la maison paternelle, des fêtes de la famille, du vieux pasteur de son village, de sa première communion. Marthe écoutait tout, répondait à tout

en s'efforçant de le ramener aux idées saintes par les douces images. Ce cœur endurci dans l'égoïsme et l'orgueil semblait se fondre insensiblement à son accent. Il s'ouvrit enfin comme le rocher sous la baguette de Moïse : deux larmes, les seules qui fussent sorties de ces yeux arides depuis plus de trente années, glissèrent le long de ses joues.

— Ah! ce n'est pas ma voix, c'est celle de Dieu qui se fait entendre au dedans de vous! s'écria Marthe. Ouvrez-lui votre cœur, et vous serez soulagé.

— Crois-tu qu'il se souvienne encore de moi? murmura Jacques très bas et d'un accent presque honteux.

— En pouvez-vous douter quand il vous envoie les pensées qui consolent? répliqua la jeune fille avec ferveur.

— Oui, reprit Barmou en se parlant à lui-même, on disait autrefois qu'il était toujours prêt à pardonner; mais si on se trompait, si je n'avais plus le temps de l'apaiser!... car je sens que je vais vers lui,... et quand je me rappelle,... Marthe! Marthe! j'ai peur!

La figure de Barmou prit une expression d'indicible épouvante, des gouttes de sueur coulaient sur son front, et tous les muscles de son visage frissonnaient. La jeune fille se rapprocha avec un élan de compassion.

— Du courage! cria-t-elle dans une explosion de tendresse. Priez celui qui peut tout, et il vous écoutera.

— Une prière! répéta le mourant en jetant autour de lui un regard effaré, une prière!... je n'en sais plus!

— Eh bien! ce sera moi qui la dirai, s'écria la jeune fille.

Et, se redressant sur ses genoux, elle commença à réciter lentement la sublime invocation qui résume toute la foi des cœurs simples : « Notre père qui êtes aux cieux! » Jacques avait fait un effort pour rapprocher ses mains endolories, et, redevenu enfant, il répétait après la jeune fille la prière oubliée, tandis qu'Aloïsius, le front découvert et la tête inclinée, s'y associait d'intention.

Le dernier mot prononcé, Barmou, qui avait fermé les yeux pour se recueillir, les rouvrit lentement. Une sérénité inexprimable s'était répandue sur tous ses traits. Il tendit les mains vers sa filleule. — Tu as été entendue, dit-il d'un accent entrecoupé; au repos qui s'est fait en moi, je reconnais que celui que tu as prié me pardonne. Ah! il fallait ceci pour me dompter. Tant que je sentais la force de la vie, je ne m'inquiétais pas de la mort. A cette heure, il me semble que Dieu est là derrière un nuage. Les autres m'en parlaient; toi, tu me l'as fait comprendre. Sois bénie pour ce que je te dois!

Puis, relevant les yeux vers Aloïsius : — Lui aussi a été bon pour

moi, ajouta-t-il; remercie-le de ma part; dis-lui que je lui demande de ne pas me garder rancune.

Le jeune régent, à qui Marthe transmit ces paroles, s'approcha vivement et se pencha vers le mourant avec des protestations que la jeune fille voulut traduire. — C'est inutile, interrompit Jacques, je vois dans ses yeux qu'il ne m'en veut plus. Grâce à Dieu, le bien qui me reste et dont tu seras seule héritière vous mettra tous deux hors de gêne, et quant à votre bonheur, je n'en ai point souci : chacun de vous sera la récompense de l'autre.

— Ne parlez pas ainsi, mon parrain! s'écria Marthe, qui sanglotait; il faut que vous viviez pour voir ce bonheur.

— Ne l'espère pas, ma fille, dit Barmou avec une douceur d'accent qu'elle ne lui avait jamais connue; ne le demande pas. Je me sens content de mourir; qui sait ce que je sentirais demain? Il vaut mieux que je finisse sur ce bon mouvement en vous laissant à tous un souvenir que vous aimerez.

Et, voyant qu'elle allait répondre : — Assez, continua-t-il d'une voix éteinte; ne me parle plus : j'ai besoin de repos.

A ces mots, ses yeux se refermèrent encore, et il sembla s'assoupir; mais au mouvement de ses lèvres les deux fiancés s'aperçurent qu'il redisait la prière dont Marthe venait de lui rendre la mémoire. Ce recueillement se prolongea assez longtemps. Enfin le soleil vint frapper les paupières du mourant; il rouvrit les yeux, sourit à sa filleule, et, regardant le ciel, il expira réconcilié.

Ainsi qu'il l'avait annoncé, son héritage suffit pour assurer l'avenir de la jeune fille et d'Aloïsius; mais tous deux voulurent retourner dans leur montagne, près de la mère de Marthe, et les Morneux furent laissés en fermage à François, qui, bien que marié et père d'une heureuse famille, ne parle jamais sans émotion de *la fillole des Allemagnes*.

ÉMILE SOUVESTRE.

BEAUX-ARTS

LES PEINTURES DE SAINT-VINCENT-DE-PAUL ET DE L'HOTEL-DE-VILLE.

Nous vivons dans un temps étrange, au milieu d'inexplicables contrastes. Le mal et le bien sont partout; il n'est pas un instant du jour où nous n'ayons juste sujet de perdre ou de prendre courage, d'espérer ou de désespérer. Pour ne parler que de la peinture, n'est-elle pas tout à la fois en déclin et en progrès? Au *Salon*, cette bourse de nos peintres, la décadence est visible. On peut dire qu'à chaque exposition nouvelle l'art s'abaisse d'un degré. C'est le métier qui triomphe; l'esprit, l'adresse, le talent même, se prostituent à qui mieux mieux aux exigences de la mode et aux caprices de l'argent. Si quelques pieux adorateurs de l'étude et de la vérité persistent à protester, le vide est devant leurs œuvres. L'enthousiasme, les couronnes vont de droit au procédé, à la manière, au faire de convention, à de plates réalités, mesquinement traduites tantôt par un imperceptible pinceau, tantôt par une brosse gigantesque. Qu'espérer d'un tel art, ou plutôt d'une telle industrie? Eh bien! à quelques pas de là, sur les murs de quelques églises et de quelques monumens, cet art, ce même art apparaît dans sa dignité. On dirait que, loin du bruit, loin du trafic, plus à l'aise et plus libre, il recouvre une vie nouvelle. Des défauts, vous en trouvez assurément sur ces murailles, tout comme ailleurs; mais vous y trouvez les vertus du peintre, l'amour du beau et le culte du vrai, le respect de soi-même, le mépris des succès faciles. C'est un monde tout nouveau; on se

croit dans un autre siècle, au milieu d'une autre génération d'artistes.

Gardons-nous donc de tirer un trop sombre horoscope de la peinture d'aujourd'hui. Qui sait ce qu'en dira l'avenir? Ceux qui la déshonorent ne sont pas ceux qui vivront. Tous ces chefs-d'œuvre de pacotille seront oubliés dans quelque vingt ans d'ici; ils auront cédé la place à d'autres produits fabriqués sur de nouveaux patrons, et seront allés finir leurs jours dans le pays des tableaux hors de mode, aux États-Unis d'Amérique ou dans le fond de nos greniers. Ce qui vivra, ce qui portera témoignage de notre savoir-faire, ce qui donnera la mesure de nos artistes, ce sera cette série de peintures qui depuis douze à quinze ans se fixent sur nos murailles, tableaux qui ne voyagent pas, et qui pour la plupart sont aussi sérieusement conçus et exécutés que solidement établis. Bien des intrus se sont pourtant glissés, même en si bonne compagnie. Nous pourrions nous égayer aux dépens de certains barbouilleurs qui, dans ces derniers temps, ont bravement couvert de grotesques enluminures des chapelles tout entières à côté d'autres chapelles empreintes d'un chaste savoir et d'un sentiment exquis. Sur les parois de Notre-Dame-de-Lorette aussi bien qu'à Saint-Méry, les yeux sont offensés de ces choquantes disparates; mais cette ivraie, ces herbes folles disparaissent au milieu du bon grain. Ce qui domine en général dans ces peintures adhérentes aux murailles, si heureusement substituées aux tableaux suspendus, c'est un accent sincère, un goût élevé, une grande intelligence de composition. Il semble qu'à travailler ainsi sur un fond consistant et durable, sans changement possible ni de destination, ni de jour, ni d'aspect, la pensée se fortifie. Tous ceux de nos peintres qui avaient quelques talens ont grandi à cet exercice. Ils se sont vus forcés de prendre de grands partis, sans laisser-aller, sans caprice, après longue et mûre réflexion. Autre chose est avoir devant soi un public mobile et blasé, dont il faut étudier les goûts, flatter les appétits, autre chose avoir affaire à ce public permanent et sérieux, sans fantaisies, sans passions, qu'on appelle la postérité. Le plus insouciant des hommes pense bon gré mal gré à la postérité quand il est face à face avec ce mur que son pinceau va parcourir. Il ne consulte ni cote, ni tarif pour savoir si le *réalisme* est en hausse et l'*idéal* en baisse, s'il doit se faire flamand, hollandais, espagnol, archaïque, pastoral ou vaporeux : il ne cherche que le durable, par conséquent le vrai, ce qui tout naturellement le ramène au vieux sentier de notre école, à ces pures traditions de l'esprit français qui demandent à l'art non la puérile imitation de l'apparence des corps, mais l'expression de la pensée au moyen d'une juste et intelligente reproduction de la forme et de la couleur.

Ainsi la seule différence du *subjectile*, la seule substitution d'un

corps stable et immobile à un châssis, à un panneau portatif, exerce sur l'artiste une saine influence, l'aguerrit contre ses faiblesses, le détourne des penchans mercantiles et capricieux. Pour peu que nos édiles persévèrent dans cet heureux système, dans cet emploi de la peinture à l'ornement des édifices publics, il ne faut désespérer de rien. L'art peut encore subsister, malgré ces foires annuelles qui abaissent et faussent le goût. Il lui reste un refuge; l'étude, la pensée conservent un asile, et quelques œuvres suffiront, quelques œuvres ainsi créées à l'abri de la contagion, pour racheter dans l'avenir nos péchés, nos misères, et faire dire à nos neveux que nous avions encore dans les veines quelques gouttes du sang de Lesueur et de Poussin.

Ce qu'il faut regretter, c'est que ce genre de peinture n'ait pas recouvré plus tôt la faveur qui lui vient aujourd'hui. C'était il y a vingt ans, lorsque les hommes qui avaient marché avec tant d'éclat à la tête des arts sous la restauration étaient encore pleins de jeunesse, c'était alors qu'il fallait ouvrir ce champ nouveau à la peinture poétique et sérieuse. Comment penser sans chagrin que M. Ingres, par exemple, n'aura eu dans sa longue carrière qu'une seule occasion d'incruster une de ses pages dans un de nos monumens, et seulement sur un plafond, car on n'accordait alors à la peinture que des plafonds tout au plus? Comment ne pas regretter que M. Delaroche, lui aussi, n'ait eu qu'une fois la fortune de s'emparer d'une vaste muraille, et que cette fortune, M. Ary Scheffer ne l'ait même jamais eue? Qui pourtant plus que lui aurait gagné à pénétrer dans ces régions nouvelles, lui si riche de pensées, et dont la main paraît d'autant plus sûre qu'elle s'appesantit moins aux détails de l'exécution? Nous ne citons que ces trois noms pour abréger, parce qu'ils résument leur époque; mais bien d'autres, dans ce temps de vaillans efforts et de haute espérance, bien d'autres, leurs émules, ont eu le même sort, et, à leur grand détriment dans l'avenir, se sont résignés comme eux à ne faire que des tableaux. Que serait la peinture italienne, si l'Italie, dans son grand siècle, n'avait produit que des tableaux? Otez à Raphaël les *Stanze* du Vatican, il reste encore le roi des peintres, mais il descend de cent coudées.

Cette occasion, qui a manqué aux chefs de notre moderne école, occasion qu'ils peuvent encore faire renaître, puisque, Dieu merci, aucun d'eux ne nous a dit son dernier mot, elle s'est offerte à des hommes partis des seconds rangs et bientôt montés au premier. Ces hommes l'ont saisie avec une ardeur persévérante et un dévouement presque héroïque. L'un d'eux est mort à la peine, laissant une œuvre inachevée, mais déjà l'œuvre d'un maître. Dans cette seule chapelle de la Vierge, à Notre-Dame-de-Lorette, Orsel s'est fait un nom qui ne périra pas. Il avait deux grands dons que le ciel réserve aux vé-

ritables peintres, le don de l'expression vraie et le sentiment de la ligne harmonieuse. Cette chapelle est aussi suave aux yeux que féconde en pensées; c'est la tendresse onctueuse de l'école ombrienne unie à la justesse et à la mesure d'un esprit français. Il ne manquait à un tel homme qu'un peu d'audace et de feu, ou plutôt il lui fallait un peu moins de modestie, nous dirions presque d'humilité. Que d'essais, que d'études, que de préparatifs, avant qu'il se jugeât digne d'aborder son sujet! Ces innombrables croquis trouvés après sa mort, et en partie révélés au public par la main pieuse d'un ami, témoignent combien sa veine eût été abondante, si l'excès même de sa conscience ne l'avait comprimée. Quel contraste entre ce travail intérieur, absorbant toute une vie, et les outrecuidantes parades de quelques faiseurs d'aujourd'hui!

Nous ne saurions quitter Orsel sans prononcer au moins le nom de son ami, de son frère par le style et par le sentiment. Vis-à-vis de la chapelle de la Vierge, cette chapelle de l'Eucharistie, qui soutient si dignement une comparaison périlleuse, cette peinture, aussi douce, aussi touchante qu'un motet de Pergolèse, nous arrêterait malgré nous, si naguère, ici même, M. Perin n'avait reçu un juste et complet hommage que nos paroles jetées en passant risqueraient d'affaiblir (1). C'est à une œuvre plus récente et dans une autre église, c'est aux peintures de Saint-Vincent-de-Paul, que nous consacrerons quelques mots. Déjà même il se fait tard pour en parler; elles sont achevées depuis plus de trois mois, la critique a fait sa moisson, ne laissant après elle que de quoi glaner tout au plus. Aussi n'avons-nous dessein que d'adresser un remerciement public et à l'artiste persévérant dont les jeunes succès n'ont pas ralenti les efforts, et au maître courageux qui, presque au terme de la carrière, n'a pas craint de ressaisir ses pinceaux. Il faudra toutefois qu'à nos justes éloges se mêle quelque franchise : un compliment banal serait pour eux sans prix.

La première fois que nous vîmes ces peintures de Saint-Vincent-de-Paul, l'église était encore coupée en deux par des toiles : chaque artiste avait son domaine séparé. L'œil ne pouvait en même temps pénétrer dans la nef et dans l'abside. M. Picot travaillait à l'abside et M. Flandrin dans la nef. C'était un des derniers jours du *Salon*, nous sortions des *Menus-Plaisirs;* les tons diaprés et discordans de ce pêle-mêle de tableaux nous poursuivaient encore; nous étions comme étourdis de la bigarrure des idées, des genres, des méthodes; en entrant dans cette nef, nous sentîmes une impression de calme et d'harmonie. Ce n'était pas seulement un effet du contraste : le parti simple et grandiose adopté par le peintre nous avait saisi tout d'abord. On sait quel est ce parti, c'est la traduction pittoresque de cette idée :

(1) Voyez *la Chapelle de l'Eucharistie* dans la *Revue* du 1er janvier 1853.

l'Évangile prêché aux nations leur a ouvert la voie du ciel. Le mystique chemin qui de la terre conduit au paradis, voilà ce qu'a voulu représenter M. Flandrin. Au centre de sa composition, c'est-à-dire à l'entrée de l'église, sous le buffet d'orgue, les deux princes des apôtres prêchent la parole de vie, et à leur voix les gentils convertis se dirigent vers les palmes promises, dans un grave et religieux cortége, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre. Cette longue chaîne de personnages, marchant dans un ordre hiérarchique et divisée par groupes, forme un ensemble à la fois symétrique et accidenté qui remplit admirablement la large frise ménagée dans cette église entre deux rangs de colonnes superposées.

L'idée de cette procession de bienheureux et de bienheureuses est une réminiscence. C'est à Ravenne que l'auteur l'aura conçue, là du moins s'en trouve un exemple dans l'antique et curieuse basilique de *S. Apollinare Nuovo*. L'artiste du VIe siècle ne s'est mis en grands frais, comme on pense, ni d'ajustemens pittoresques ni d'attitudes variées. Lui aussi, c'est le chemin du ciel, c'est l'église triomphante et son pèlerinage vers le trône du Sauveur, qu'il a voulu représenter. Vingt-cinq figures de martyrs, tous à peu près vêtus de même, portant tous une couronne à la main, et séparés les uns des autres par une palme ou un rameau de fleurs, voilà le côté droit de la nef; vis-à-vis s'avancent dans le même ordre, et portant aussi leurs couronnes, vingt-deux vierges martyres; en avant sont les trois rois mages, qui déposent au pied du trône de Marie leurs dons et leur encens. Rien de plus simple que cette mise en œuvre. Ces figures à peine variées de pose, de costume et d'expression, se succédant une à une à intervalles à peu près égaux, c'est de l'art primitif, traditionnel, hiératique; mais au point de vue monumental, l'effet en est puissant. Toute cette frise est en mosaïque; le dessin, sans être pur, ne manque pas de grandeur, et le travail de la mosaïque, par la vigueur de ses reflets, par son aspect solide et consistant, répand une énergie qui lui est propre sur tout l'ensemble de la décoration.

Dans la basilique parisienne, on ne pouvait emprunter que l'idée; les moyens d'exécution devaient être tout différens. D'abord point de mosaïque et une église beaucoup plus grande et plus longue, dès lors nécessité de donner à ce cortége une tout autre importance et de le combiner tout autrement. Au lieu de figures isolées, anonymes, sans autre lien entre elles qu'une pensée commune qui les conduit au même but, ce sont des personnages de noms et de caractères différens, groupés et unis entre eux par certaines analogies, mais variés de pose, de mouvement et de geste aussi bien que d'âge et de costume. Voilà comment l'art moderne pouvait exprimer la pensée du mosaïste de Ravenne. En modifiant, en interprétant ainsi son

sujet, M. Flandrin se l'est approprié; il l'a complété et agrandi par cette prédication de l'Évangile devenue l'origine et le point de départ de la céleste procession. A Ravenne, la marche des martyrs et des saintes filles s'explique comme elle peut; on n'y regardait pas de si près. Du côté des martyrs, du côté droit, la frise commence par une représentation de la ville de Ravenne, avec ses tours, ses dômes, ses palais, tels qu'ils étaient au VIe siècle, et vis-à-vis, du côté gauche, on voit la ville et le château de Classe, l'ancien port, le Pirée de Ravenne. Ces deux tableaux, quoique des plus grossiers, sont d'un grand prix archéologique, mais ils expliquent assurément le reste du sujet d'une façon beaucoup moins claire que les deux apôtres de M. Flandrin. La supériorité de composition est donc sans contredit du côté de l'imitateur, et, ce qui ne vaut pas moins, tout en usant des ressources que l'art moderne mettait à sa disposition, il a su n'en point faire abus. Là est le grand problème. Il est facile aujourd'hui de composer plus savamment, plus habilement qu'un Byzantin; ce qui est malaisé, c'est de savoir à la fois rajeunir la donnée traditionnelle et rester naïf, accentuer la composition et conserver l'aspect monumental, faire de la peinture, en un mot, sans trop faire œuvre de peintre, sans donner à ses figures ce degré de vie, de mouvement, de relief, cette puissance d'illusion, qui conviennent à un tableau et non à une décoration appliquée sur la face même d'un édifice.

Nous fûmes frappé, dès cette première visite, de l'heureuse façon dont ce problème est résolu dans l'œuvre de M. Flandrin. Chez lui, ce n'est pas une nouveauté : les leçons de son maître et sa propre nature l'ont guidé dans cette voie; mais à Saint-Séverin, son début, et même à Saint-Germain-des-Prés, son second coup d'essai, déjà si supérieur au premier, on peut dire qu'il poussait la vertu *jusques à la rudesse*. La naïveté tombait dans la raideur. Ici le progrès est notable. Ses contours sont plus souples, ses mouvemens plus libres, sans que sa peinture ait rien perdu de son austère solidité.

Mais plus nous nous félicitions de cette intelligente soumission de l'artiste aux conditions de son programme et de cette heureuse application de la peinture qui rappelle, en les adoucissant, quelques-unes des grandes qualités de la mosaïque, plus nous commencions à redouter que dans l'abside, qui nous était voilée, un autre système n'eût prévalu. Nous avions toute confiance dans le savoir et l'expérience de M. Picot; mais avait-il jamais rien tenté qui ressemblât aux peintures de cette nef? Pouvait-il subitement avoir tout oublié et tout appris? pouvait-il s'être assujetti sans réserve, sans restriction, à ces données conventionnelles qu'un fond d'or impose à la peinture? M. Picot, le peintre élégant et correct de *l'Amour et Psyché*, peignant sur un fond d'or et franchissant d'un seul bond l'espace ou

plutôt l'abîme qui sépare les conventions académiques des conventions archaïques, cela nous semblait un rêve, une chimère. Nous passâmes donc sous les toiles pour savoir à quoi nous en tenir, et à peine avions-nous levé la tête, que nos conjectures étaient vérifiées; mais en même temps, il faut le dire, nous fûmes désarmé par une véritable surprise. Ces figures, nous parlons des plus grandes, nous parlons des apôtres et de ces anges qui gardent fièrement le trône du Seigneur, ces figures ne sont ni conçues ni exécutées dans le style qu'aurait commandé le système adopté dans la nef; mais considérées à part, en elles-mêmes, comment n'en pas admirer le dessin vigoureux, le large caractère, la ferme exécution? Dans cette partie de son œuvre, M. Picot s'est surpassé lui-même. Au rebours de tous les hommes, la force lui est venue au déclin de la vie. Son plafond de l'Hôtel-de-Ville aurait pu laisser croire qu'il n'avait même plus la vigueur du peintre de *Psyché*, et pas du tout, voilà dans cette abside des figures qui feraient honneur aux plus habiles et qui mettent au défi les plus dispos, les plus vaillans. Nous n'en dirions pas autant de tout le reste de l'hémicycle : la frise notamment laisse tant à désirer! Entreprendre après Poussin d'exprimer les sept sacremens, et ne trouver que sept tableaux de genre, gracieux, coquets, aux contours ajustés, aux formes arrondies; jeter ces tableaux clair-semés dans cette frise qui porte et soutient tout l'ensemble de la composition, et qui par conséquent devrait en être la partie la plus pleine et la plus solide, c'est donner à la critique trop beau jeu contre soi. Mais malgré ces fautes incontestables, nous n'en maintenons pas moins que dans ce grand travail il y a des parties qui révèlent chez l'auteur une puissance de talent qu'on ne lui connaissait pas. Il a le droit d'en être fier, et ses nombreux amis ne sauraient se réjouir trop haut de le voir ainsi reverdir.

Mais si pour M. Picot c'est un bonheur d'avoir fait ce travail, est-ce un bonheur pour le monument que M. Picot en ait été chargé? De deux choses l'une : il fallait lui tout donner ou tout donner à son confrère. Comment n'avoir pas prévu l'inévitable disparate qui sortirait de cette association? Était-il besoin que les échafauds et les toiles fussent à bas, que l'œil pût pénétrer en même temps dans l'abside et dans la nef, pour avoir la certitude que deux talens si différens se nuiraient l'un à l'autre? De qui donc est venue cette belle invention de les avoir unis? A-t-on voulu faire un contraste, une antithèse? ou bien s'est-on flatté de satisfaire un peu tous les goûts? Si du moins de ces deux peintures l'une était franchement mauvaise, le remède serait aisé : on gratterait soit la nef, soit l'abside, et l'harmonie se rétablirait; mais comme à très bon droit chacun a ses défenseurs, comme il y aurait vandalisme et barbarie à nous priver de M. Flandrin, comme on se révolterait avec raison qu'on effaçât M. Picot, il faut les res-

pecter tous deux, et voilà pour l'éternité, ou du moins pour tout le temps que vivra cette église, entre deux œuvres antipathiques un indissoluble mariage!

Mieux vaudrait, puisqu'il n'y a pas accord, qu'il y eût complète dissonnance. Si M. Picot était resté fidèle à sa propre manière, s'il avait dit : Je ne comprends la peinture qu'avec un ciel et des nuages; il n'y a pas de fond d'or dans la nature; je repousse cette fiction. Je mettrai mes figures en perspective, je chercherai l'illusion, j'aurai des chérubins joufflus, un Christ assis sur la nue, sa croix de bois dans la main; en un mot je ferai des tableaux sur mur, des tableaux qui perceront la muraille. S'il s'était bravement tenu sur ce terrain, la disparate assurément serait encore plus tranchée qu'aujourd'hui : il y aurait entre les deux moitiés de l'église ce contraste complet et non dissimulé qu'on voit dans les édifices dont les diverses portions ont été construites ou décorées à des époques différentes; mais ce serait un parti franchement accusé. Le spectateur en penserait ce qu'il voudrait; il ne pourrait pas du moins se plaindre d'être trompé. Ce qu'il y a de pis, c'est de lui promettre une harmonie qu'on ne lui donne pas; c'est de chercher l'unité et de ne pas l'atteindre, c'est d'accepter les conditions, les lois de l'école traditionnelle, et de ne s'y soumettre qu'à moitié. Ainsi pourquoi ce Christ colossal? Parce qu'il est de tradition dans les anciennes basiliques, sur les mosaïques primitives, que le Christ ait trois ou quatre fois la taille des personnages qui l'entourent. Cette façon d'exprimer la grandeur morale par la grandeur matérielle et de proportionner la taille des personnages à leur degré de sainteté, c'est le procédé des enfans, et par conséquent des peuples et des religions au berceau. D'où vient qu'à Rome, à Ravenne, sur ces murs vieux de huit ou dix siècles, ces disproportions étranges, tout en nous étonnant, ne nous révoltent pas? D'où vient que peu à peu nous admettons ces données déraisonnables, et finissons par en ressentir une impression de respect et presque de terreur? C'est que dans ces naïves images tout est conventionnel, rien n'est imitatif. L'impuissance de l'artiste est la condition première de l'effet qu'il produit sur nous; l'excès de sa gaucherie nous avertit et nous empêche de hausser les épaules. Ce n'est point de la chair, ce n'est point de la vie, ce ne sont point des hommes qu'il a prétendu nous peindre : ce sont des signes représentatifs d'une idée. Ces signes, nos yeux s'y arrêtent à peine, c'est notre raison qui les perçoit, et bientôt nous laissons là les signes pour aller droit à l'idée, hors du monde des vivans, dans le champ de l'invisible et de l'infini.

Mais vous qui voulez aujourd'hui ressusciter ces traditions et qui croyez leur obéir, sachez que, pour être admis à faire de tels contresens, de telles bévues enfantines, il vous faut avant tout renoncer à

votre art, ou du moins savoir le déguiser. Si vous ne vous résignez pas à oublier votre palette, vos modèles, votre atelier; s'il vous est impossible de faire une figure sans la faire respirer, sans colorer ses lèvres et ses joues, sans mettre en saillie ses contours, sans assouplir ses draperies, alors changez votre programme, ne nous montrez pas ce Christ gigantesque et à ses pieds ce petit saint Vincent en soutane et en surplis, ce saint qui marche et s'agenouille, ce Dieu qui écoute avec bonté. Plus vous les rendez vivans l'un et l'autre, moins nous pouvons admettre que l'un n'ait que cinq pieds lorsque l'autre en a vingt. Cette disproportion ne serait tolérable que si nous apercevions clairement qu'elle n'est qu'un symbole. Pour cela, vous n'avez pas besoin de descendre aux barbaries byzantines; il ne faut que vous défendre de vos penchans à l'illusion. Le moyen terme, assurément, n'est pas sans difficulté : c'est un chemin qui côtoie, toujours à certaine distance, la naïveté primitive, chemin non frayé, plein d'écueils, où les plus souples et les plus habiles ne marchent pas d'emblée, où le secours d'un guide et un long exercice sont nécessaires à tous, et à ceux-là surtout qui, pendant quarante ans, n'ont compris et pratiqué que la peinture imitative.

Aussi nous souhaitons, si l'occasion, comme il faut l'espérer, s'offre encore à M. Picot de manier en grand cette peinture à la cire, dont avec tant de savoir et d'adresse il vient de faire un si heureux essai, nous souhaitons qu'on lui donne un monument où, libre et sans contrainte, il se laisse aller à la pente de ses études et de son talent. Qu'il s'établisse, pour n'en plus sortir, dans le domaine de la réalité, dans ce monde où les fictions elles-mêmes se piquent d'être naturelles, où les hommes et la Divinité sont à peu près de même taille; qu'il porte dans son œuvre nouvelle cette pensée ferme et ce faire vigoureux qui règnent dans presque toute la partie supérieure de son abside, et pour peu que le monument par son style ne le contrarie pas trop, nous lui garantissons un grand et légitime succès.

Quant à M. Flandrin, tant qu'il s'attachera de préférence aux sujets religieux et à la décoration des églises, nous avons peu de chose à lui souhaiter. Il est dans cette voie que nous indiquions tout à l'heure; il y marche avec aisance; c'est son chemin de nature et de prédilection. S'il inclinait jusqu'ici du côté du symbole, sans accorder à l'art tout ce qui lui appartient, dans cette frise il a fait un visible effort pour se tenir plus près de l'imitation. Nous l'en félicitons et l'inviterions même à risquer un pas de plus. Le danger n'est pas avec lui, comme avec M. Picot, que jamais il verse de ce côté. Ce n'est pas lui qui s'oubliera à donner trop de relief à ses figures; il se souviendra toujours que c'est une muraille qu'il décore, et nous applaudissons, sous ce rapport, à sa mesure et à sa sobriété; mais les physionomies, les yeux surtout de ses personnages, pourquoi les sacrifier

ainsi? Pourquoi les tenir dans ces tons neutres? Pourquoi, même avec le secours d'une lorgnette, est-il si difficile de découvrir un regard dans tout ce long cortége? Sans nuire à l'effet général, sans troubler ces silhouettes harmonieuses, le feu des âmes ne pouvait-il se laisser voir? Il est vrai que la distance est grande entre le sol et ces peintures : dix ou douze mètres environ! Raison de plus pour accuser un peu plus fortement les traits saillans, les traits qui parlent à l'esprit. Ce n'est qu'en montant dans les tribunes, dans les galeries portées sur ces hautes colonnes, qu'on pénètre complétement dans la pensée du peintre. A cette élévation, l'aspect est tout différent; ce qui d'en bas semblait vague s'explique et s'accentue. Un modelé délicat distingue et caractérise toutes ces têtes : elles disent toutes quelque chose; en un mot, M. Flandrin se montre là tout entier, habile à exprimer aussi bien qu'à composer, car il est peintre d'expression, et, malgré ses procédés d'école, il se rattache par ce côté à nos grands maîtres du XVIIe siècle. Mais ce n'est pas assez d'avoir ces qualités, il faut les faire voir. En se bornant à indiquer si finement l'expression de toutes ces têtes, M. Flandrin semble avoir par momens oublié que c'est du bas de cette nef que sa frise devait être vue.

Nous l'inviterions donc, dans sa prochaine campagne, à calculer plus hardiment ses effets, surtout si c'est encore à de telles hauteurs qu'il doit reléguer sa peinture. Le plus sûr serait d'éviter cette difficulté. Aussi faut-il souhaiter à M. Flandrin d'abord et avant tout un monument qui ne soit qu'à lui seul, un monument dont il gouverne la tête aussi bien que le corps, puis dans ce monument un champ pour sa peinture, non pas plus beau, plus étendu, mieux disposé que cette frise (il n'en trouverait pas), mais ménagé à une hauteur moins grande, ou, ce qui revient au même, dans un vaisseau moins étroit. Supposez quelque largeur de plus à cette nef de Saint-Vincent-de-Paul, aussitôt tout se rectifie pour le peintre et pour le spectateur : l'un n'a plus à se préoccuper de l'angle aigu et insolite sous lequel il sera vu, l'autre peut voir et contempler sans risquer de se tordre le cou.

Nous n'insisterons pas sur ce point, ne voulant pas nous engager dans un procès d'architecture avec un de nos maîtres en cet art. Nous sommes loin d'ailleurs de porter sur son église un jugement rigoureux. Plût à Dieu que ce pauvre Paris ne vît bâtir que de tels monumens et n'eût pas de plus justes griefs contre ceux qui l'embellissent! Dans cette église, la façade est peut-être la partie la moins heureuse. Ces deux tours sont un peu gauches, ce fronton est un peu banal, le tout ensemble manque de grandeur et d'harmonie. Mieux vaudrait qu'on entrât par le côté qu'on ne voit pas d'abord, par ce grand mur si sobrement orné qui termine carrément l'église du côté

du faubourg. Cette contre-façade est d'un style excellent selon nous; il faudrait peu de chose pour en faire une façade véritable, exprimant sincèrement l'économie intérieure du monument, un vrai frontispice de basilique, chose si rare, comme on sait, et presque inconnue même à Rome. Les faces latérales de l'église sont traitées dans ce même goût sévère et châtié, et quant à l'intérieur, s'il pèche par les proportions générales, il abonde en détails étudiés et rendus avec une recherche peut-être un peu trop savante, un peu trop archéologique, mais pleine d'intérêt. L'érudition a ses dangers, même en architecture. Elle détourne insensiblement l'artiste du but suprême de ce grand art, l'harmonie. Elle affaiblit en lui l'entente et le sentiment des effets généraux; elle lui conseille des imitations, souvent même des amalgames qui transforment en création bâtarde une pensée heureuse à son début. Le défaut capital de Saint-Vincent-de-Paul provient, à notre avis, d'une combinaison de ce genre. L'auteur a voulu tout à la fois faire une église très élevée, comme s'il eût adopté le style ascensionnel et pyramidal, le style à ogives, et ne pas perdre néanmoins l'occasion de faire une basilique et de reproduire tout ce que ses souvenirs et ses études lui rappelaient des édifices religieux de la Sicile et de l'Italie. Au lieu d'un vaisseau large, ouvert, d'une hauteur modérée, où la ligne horizontale serait restée dominante, il nous a donné une nef élancée, hardie, aspirant à l'effet perpendiculaire. Mais comme, pour rester dans les données antiques, il ne pouvait superposer plus de deux ordres de colonnes, il a fallu que ces deux ordres, et notamment le premier, prissent une extrême élévation. Or, quand on fait grandir une colonne, on est en même temps contraint de lui donner un embonpoint proportionnel. Il n'y a que les fuseaux du style à ogives qui se laissent allonger tant qu'on veut sans exiger un surcroît de volume; les classiques supports sont moins accommodans. Aussi qu'est-il arrivé? Pour avoir une église tout à la fois antique et moderne, pour fondre ensemble Sainte-Marie-Majeure et Saint-Ouen, il a fallu des colonnes si hautes et par conséquent si épaisses, que l'église en est comme encombrée. Tel est le diamètre de ces fûts, que, vus obliquement, ils forment une muraille, un massif entre les bas-côtés et la nef. Le plan de l'édifice, le plan par terre, a d'excellentes proportions, la largeur en est très suffisante; mais la hauteur du vaisseau combinée avec la grosseur des supports contrarie la vertu du plan et a le double inconvénient de produire cette apparence étroite et étouffée si peu conforme au style du monument, et de reléguer sa décoration principale, la frise peinte, à une hauteur qui ne permet ni de la voir sans fatigue, ni d'en apprécier tout l'effet.

Ce dernier résultat est certes bien contraire aux intentions de l'ar-

chitecte, car si quelque chose nous semble incontestable, c'est, après le savoir de M. Hittorff, son goût, nous dirions presque sa passion pour l'union de la peinture et de l'architecture. Il comprend mieux que personne combien l'entente intime et cordiale de ces deux arts les met en valeur l'un par l'autre. Donner large carrière au pinceau sera toujours la pensée première de tout ce qu'il construira. Aussi voudrions-nous qu'il construisît beaucoup, tant nous serions certain que la peinture y trouverait son compte. Que n'a-t-il, par exemple, bâti l'Hôtel-de-Ville, ou tout au moins ces grandes salles des fêtes inaugurées l'hiver dernier! Quelle occasion perdue! Comme il était facile dans ces immenses galeries de faire à la peinture sa juste part! Croit-on que l'architecte, en s'imposant la loi de réserver çà et là quelques grands et beaux espaces à hauteur convenable, s'en serait mal trouvé? C'est à lui-même avant tout qu'il eût rendu service. Au lieu de s'en tenir à ces banalités décoratives, qui, sans pitié pour le spectateur, se poursuivent de mètre en mètre toujours sur le même patron, il eût cherché des divisions, des repos, des motifs d'encadremens, des contrastes, des combinaisons variées. La gêne qu'il se fût donnée eût aiguisé son invention. Dans un tel monument, au cœur d'une telle cité, que de souvenirs à évoquer, que d'idées à répandre, que de moyens de peupler ces lambris! Quand on a le pouvoir d'user de telles ressources, quand on peut si richement, si noblement nourrir et récréer l'esprit en même temps que les yeux, est-il possible qu'on s'amuse à dresser ce régiment maussade de muettes colonnes, et à promener sans fin sur ces murs et sur ces voûtes cette éternelle répétition de l'or rechampi de blanc, et du blanc bordé d'or!

Mais non, dira-t-on, l'architecte n'a point proscrit la peinture; ne lui a-t-il pas donné place sur quelques dessus de portes et dans deux ou trois plafonds? Ne l'a-t-il pas admise enfin à un poste d'honneur, dans la grande et principale galerie? Soit; mais à quel étage et en quelles conditions! C'est au-dessus de la corniche, au-dessus des lustres, dans la courbe des voûtes, aussi haut que les yeux puissent atteindre; c'est là que, d'arcade en arcade, la face d'un pendentif a été réservée au peintre assez hardi pour exposer ses œuvres à si haute distance, et se soumettre aux exigences de cette forme triangulaire vingt-huit fois répétée. Avait-on sérieusement dessein de loger là de la peinture, ou bien n'avait-on pas songé d'abord tout simplement à couvrir ces pendentifs de quelque décoration à la brosse, comme ces bocages de guinguette, qui dans cette même salle, du côté de la rue, tapissent le fond des arcades? Ce qui semblerait indiquer que tels étaient les projets primitifs, c'est que pour couvrir de couleurs ces vingt-huit pendentifs et les vingt-huit pénétrations qui les séparent, en tout cinquante-six tableaux, dont la superficie

totale n'est pas moindre de cent quarante mètres carrés, le programme accordait, le croira-t-on? dix mois, pas davantage. Le travail était commandé dans les derniers jours de janvier; il fallait qu'il fût fini avant le 2 décembre, jour arrêté pour l'inauguration.

Eh bien! il s'est trouvé un artiste, un véritable artiste, qui n'a pas craint de tenter ce tour de force. Non-seulement il a eu le temps de composer et de peindre cinquante-six sujets en dix mois, mais jamais, à voir son œuvre, on ne se douterait que les heures lui aient été comptées. Ce n'est pas de l'improvisation, encore moins de la peinture de théâtre; il n'y a là ni pochade, ni mélodrame : c'est du dessin arrêté et réfléchi, de la peinture d'un tissu ferme et serré. Le temps sans doute ne fait rien à l'affaire, et la difficulté vaincue n'ajoute rien à l'art; mais il est certains efforts dont il faut tenir compte au talent. M. Lehmann a joué gros jeu; il doit s'en applaudir. Ce n'est pas que son œuvre, dans toutes ses parties, triomphe également des obstacles qu'il a bravés. A côté de compositions dont les heureuses lignes semblent écloses d'elles-mêmes et dont l'étude aurait peut-être altéré la fleur, il en est que la réflexion seule aurait suffisamment mûries. De là, dans ce vaste ensemble, quelque inégalité. Comment d'ailleurs tomber toujours juste, toujours avec le même bonheur dans ces encadremens irréguliers, étroits à la base, et ramenant bon gré mal gré la pensée pittoresque toujours aux mêmes combinaisons? Ces difficultés matérielles sont en peinture ce qu'est la rime en poésie. Il y a des vers, et des plus beaux, que nous ne devons qu'à la rime, ce qui n'empêche pas que nos poètes, et les plus grands, lui doivent bien quelques chevilles.

A cette uniformité de structure que M. Lehmann devait subir, il a eu soin d'opposer la variété des sujets. Il s'est donné pour thème l'histoire de l'humanité, depuis les premiers combats de l'homme contre la nature jusqu'aux dernières conquêtes de l'industrie, de la science et de l'art. Cette épopée, dont l'homme est le héros, prête à la grande peinture. On peut la trouver sévère pour une salle de bal; mais l'auteur a bien fait, selon nous, de rester sérieux même à côté des violons. L'allégorie mythologique, la cour de Terpsichore, l'eût entraîné, à moins d'un miracle, à la décoration subalterne, à la fadeur, à la monotonie : l'allégorie philosophique, la poésie de l'humanité, lui ouvrait une longue série de contrastes et d'oppositions. De tant de sujets si divers, les mieux réussis sont les plus simples, ceux qui offrent les personnifications les plus faciles et les plus claires. Le lieu commun pour les arts du dessin est un aliment éternel. Ils ont de tels secrets pour l'animer et le rajeunir! Ainsi l'homme combattant les animaux féroces, l'homme domptant les animaux domestiques, l'homme forgeant le fer, la femme filant le lin, — la moisson, la

navigation, l'étude, la poésie, l'astronomie, la justice, voilà les sujets qui ont inspiré à M. Lehmann les lignes les mieux senties, les expressions les plus vraies et les plus franches. Là tout s'explique du premier jet, sans commentaires; là rien n'est subtil ni tourmenté. D'autres sujets plus complexes manquent de développemens et sont comme gênés et rétrécis par les contours du pendentif; mais tous, et ceux-là même que nous ne préférons pas, sont pleins d'idées ingénieuses, d'heureux ajustemens, de motifs élevés.

C'est là l'honneur et le privilége de cette noble école de M. Ingres. Si les hommes qu'elle a produits sont tous plus ou moins empreints de certains défauts du maître, s'ils n'ont pas toutes ses grandes qualités, ils se distinguent du moins par une foi commune. Dans les routes diverses où ils sont engagés, on les reconnaît à leur culte du style, à leur goût du grand et du sérieux. Aussi c'est avec eux, c'est par eux qu'il est encore permis d'entretenir le feu sacré et de sauver la peinture, surtout s'ils ont la chance de recevoir quelquefois l'hospitalité dans nos temples et dans nos monumens.

Nous voilà revenus à notre thèse. Des occasions de *peinture murale* et un choix judicieux d'artistes, c'en est assez pour tenir tête à la mode et lutter contre le flot montant. Dans ces nobles épreuves, les talens grandiront, et nous aurons devant l'avenir des témoins qui feront oublier nos folies. Croit-on que M. Lehmann par exemple soit sorti de l'Hôtel-de-Ville tel qu'il y était entré? que ce court, mais laborieux commerce avec ce monument ne lui ait pas fait faire un grand pas dans son art? Si mauvaise que fût la part qui lui était laissée, il a eu bien raison de s'en saisir : jamais il n'eût fait telles choses en attendant l'inspiration, en rêvant à loisir, en se soumettant au goût de quelque riche amateur. Cette fièvre que donne un grand travail, cette stimulante mission d'attacher son nom même aux plus mesquines parties d'un pareil édifice, voilà ce qui l'a mis en verve et lui a donné l'occasion d'un succès. Nous lui souhaitons, à lui et à tous ses dignes émules, des occasions encore meilleures, des chances mieux préparées, des concessions plus libérales. C'est l'architecture avant tout qui doit les leur offrir, et c'est à elle que nos prières s'adressent plus encore qu'aux puissans du jour. Que nos Vitruves sachent donc que l'égoïsme est fatal à leur art, qu'en s'isolant, en voulant tout garder pour lui, il s'appauvrit et se glace; qu'au contraire il a tout à gagner en tendant la main à ses frères, et que dans cette grande famille des arts, comme dans toutes les familles, c'est l'union qui fait la force et le succès.

L. VITET.

LA

BANQUE DE FRANCE

ET LE

TAUX DE L'INTÉRÊT

La Banque de France, qui passe à juste titre pour un des établissemens de crédit les plus solidement constitués, avait adopté dès le principe et a longtemps observé, dans ses transactions, des règles de conduite qui la plaçaient en dehors de la pratique européenne. Partout ailleurs, les caisses de prêt et d'escompte suivaient, je ne dis pas les oscillations, mais les mouvemens du marché; elles mesuraient les conditions du crédit aux circonstances, elles élevaient le loyer de l'argent lorsque l'argent devenait rare, et diminuaient le taux de l'intérêt quand les capitaux se trouvaient encore une fois abondans. Le commerce de l'argent obéissait ainsi à l'inévitable loi qui s'impose au trafic de toute marchandise : on constatait la valeur, on ne cherchait pas arbitrairement à la fixer.

Seule en Europe, la Banque de France a eu la prétention d'échapper à cette loi économique. Pendant plus d'un quart de siècle, elle a rendu à peu près invariable le taux de ses escomptes et de ses prêts. Les empires avaient beau s'écrouler, les révolutions se succéder et la paix remplacer la guerre : ces événemens, qui renversaient ou édifiaient les fortunes individuelles et qui changeaient périodiquement la situation du crédit public, du commerce et de l'industrie, trouvaient le conseil de la Banque inébranlable. Dans les jours néfastes aussi bien que dans les temps prospères, il maintenait comme une tradition et comme un principe le taux de 4 pour 100.

La Banque avait évidemment puisé dans les souvenirs des difficultés qui environnèrent son berceau des impressions qui ne s'accordent pas avec les

données de la science : elle se croyait appelée, non pas seulement à frayer les voies au crédit et à donner dans ces régions encore peu connues l'impulsion et l'exemple, mais de plus à fixer, pour ainsi dire d'autorité, le loyer des capitaux dans le pays. Son idéal était une sorte de taux normal de l'intérêt, indépendant des temps, des lieux et des personnes. Comme on avait commandé à la victoire, elle poussait l'illusion du privilége jusqu'à commander à l'argent.

On sait que l'intérêt, dans les prêts d'argent, se compose de deux élémens distincts : le loyer du capital, c'est-à-dire la prime que le capitaliste reçoit pour en céder temporairement l'usage, et la prime d'assurance, qui représente le risque couru par le prêteur. Le taux de l'intérêt s'élève ou s'abaisse, non-seulement parce que chacun de ces élémens est mobile, mais parce que la proportion suivant laquelle ils se combinent peut varier à l'infini. Aux époques les plus désastreuses, on emprunte à un taux relativement modéré avec un nom qui inspire confiance, tandis qu'un emprunteur dont la solvabilité paraît douteuse, même quand le marché regorge d'argent, n'en obtiendra qu'à des conditions exorbitantes. Ce que l'on appelle, en termes de banque, le papier de première valeur se négocie communément à 2 pour 100 par année, lorsque les emprunteurs ordinaires paient 3 1/2 ou 4 pour 100.

Cette échelle des valeurs a été complétement méconnue par la Banque de France. Elle ne s'est pas bornée à faire du loyer de l'argent une quantité fixe, elle a voulu encore annuler le risque, et, en n'admettant à l'escompte que les effets revêtus de trois signatures, atteindre à la certitude presque absolue du paiement. Il n'y a pas de théorie qui prévale contre la puissance des faits. En refusant de se faire assureur, la Banque n'a pas supprimé la nécessité de l'assurance. Son refus a tout simplement donné naissance à une industrie interlope : la troisième signature est fournie le plus souvent par une maison de banque moyennant une prime de 1/2, de 3/4 ou de 1 pour 100. Le service de l'escompte et en général les opérations de crédit se font ainsi moins directement et plus chèrement, le commerce ayant à subir et à rétribuer plusieurs intermédiaires.

Les plus mauvais systèmes peuvent être corrigés dans la pratique de chaque jour par l'intelligence et par la sagesse des hommes chargés de les mettre en œuvre. La Banque de France a fourni une longue et brillante carrière sous l'empire de règles qui auraient pu la perdre, et qui ont à peine arrêté son essor. Cependant il en est résulté quelques conséquences fâcheuses. En premier lieu, la Banque, mise en dehors des grandes affaires, n'a exercé pendant bien des années qu'une influence très limitée sur le crédit public. Joignons à cela que le taux immuable de ses prêts se trouvait rarement en rapport avec les circonstances : la limite de 4 pour 100, trop élevée dans les époques d'abondance, éloignait alors les emprunteurs solides, et ne laissait, pour remplir le portefeuille, que le rebut des valeurs; dans les momens de gêne, quand l'argent valait de 5 à 6 pour 100, les emprunteurs affamés se

ruaient comme des oiseaux de proie sur ce réservoir bien rempli, et travaillaient à le vider à tout risque. De là les embarras et les périls dont le spectacle nous fut donné en 1846. En 1846, la Banque se vit en pleine paix, sous un gouvernement non contesté, dans un pays riche et tranquille, sans autre cause occasionnelle qu'un déficit dans la récolte des grains, à la veille de suspendre ses paiemens en espèces. Les écailles tombèrent alors de ses yeux. L'irrésistible nécessité fit taire les préjugés et dissipa les illusions; on se décida à élever de 1 pour 100 le taux de l'escompte.

Le conseil de la Banque, gouvernement démocratique par excellence, semble avoir été jusqu'à présent tout aussi accessible que les gouvernemens despotiques à l'infatuation et à l'aveuglement. On ne l'a éclairé, dans les grandes occasions, qu'en lui faisant violence. Il fallut, en 1846, l'imminence d'une suspension des paiemens en espèces pour le déterminer à reconnaître que le loyer de l'argent, comme le prix de toute autre marchandise, devait suivre les variations qui venaient à se manifester dans le rapport de l'offre à la demande. Sans la révolution de 1848, la Banque marchanderait encore au public une valeur de circulation qui lui était indispensable, les coupures de 100 francs. Enfin c'est l'initiative du pouvoir constituant qui a étendu le bénéfice des prêts sur dépôt aux actions et aux obligations de chemins de fer.

La Banque de France ne s'est donc pas élevée d'elle-même à la hauteur de sa mission : elle a subi, plus qu'elle ne les a provoqués, les progrès et les réformes. La force des choses l'a faite ce qu'elle est, l'arbitre et le distributeur du crédit sur toute l'étendue du territoire, en sorte que, si elle n'égale pas la Banque d'Angleterre par la puissance des capitaux dont elle dispose, elle l'emporte par l'universalité de son privilége et par le nombre de ses cliens.

La seconde période de la Banque de France, la période du progrès, date de 1846. A cette époque, le faux principe de l'immutabilité de l'intérêt, déjà ruiné et déraciné par le temps, se vit emporté par la crise des subsistances. Le taux de l'escompte et des prêts fut élevé de 4 à 5 pour 100. La faculté que la Banque s'attribuait ainsi — de faire payer l'argent ce qu'il valait dans les temps calamiteux — impliquait le devoir d'en réduire le loyer aussitôt que l'horizon serait plus calme. Ces conséquences du système nouveau ne tardèrent pas à se faire jour; dès l'année 1847, et en face d'une récolte abondante qui ramenait l'aisance dans le pays, le taux de l'escompte et des prêts sur dépôt fut réduit à 4 pour 100. En 1852, après avoir traversé les épreuves révolutionnaires, la Banque jugea le moment favorable pour aller plus loin encore : elle donna le signal de l'abaissement de l'intérêt à 3 pour 100, et mit ainsi les conditions de crédit, pour le commerce français, au niveau de celles que présentaient au commerce étranger les Banques d'Amsterdam et de Londres.

Ce régime de faveur, qui, sans éperonner trop vivement l'activité nationale, en soutenait les forces, n'a guère duré plus d'une année. Vers le milieu

d'octobre dernier, la Banque, craignant les embarras que pouvait entraîner l'insuffisance de la récolte, alarmée sans doute aussi des proportions que prenait la question d'Orient, crut devoir donner un avertissement au public et entrer dans la voie des mesures restrictives : l'intérêt fut porté à 4 pour 100. Cette décision était prévue; la Banque, sans l'exagérer, faisait la part de la prudence. Aucune réclamation ne s'éleva contre un arrêt que commandait la situation du crédit.

Doit-on maintenant serrer encore plus le frein et imprimer un brusque temps d'arrêt à la machine commerciale? Faut-il réduire la durée des échéances et faire subir un nouveau renchérissement à l'escompte, le porter par exemple à ce que j'appellerai un prix de famine, à 5 ou même à 6 pour 100? Deux fois déjà le conseil de la Banque, appelé à délibérer sur cette grave question, a repoussé les suggestions de la peur. Le *statu quo* est maintenu jusqu'à présent, sauf quelques modifications qui ne semblent pas d'une très grande importance. Ainsi la Banque ne prêtera plus que 50 pour 100 de la valeur sur les actions de chemins de fer et 70 pour 100 sur les obligations, au lieu de 60 pour 100 dans le premier cas, et de 80 pour 100 dans le second. C'est là une question de pure garantie. La Banque prend ses sûretés comme elle l'entend, et la place de Paris ne sera pas sérieusement affectée par une mesure qui aura pour effet soit de réduire de 10 à 15 millions la somme de ces prêts, soit d'augmenter, dans la proportion de 15 à 20 pour 100, la valeur du gage. En vertu d'une décision plus récente du conseil, la Banque, quand on lui demande des espèces, ne rembourse plus ses billets qu'en or : c'est un droit que lui donne notre législation monétaire, dont elle n'avait pas usé tant que la monnaie d'or obtenait une prime sur le marché, et dont elle fait bien d'user depuis que la prime a passé du côté des monnaies d'argent. Il n'y a pas à craindre que les demandes du public épuisent sous cette forme la réserve métallique de la Banque, car les ateliers monétaires qui l'alimentent ont pris une très grande activité. La fabrication des pièces d'or, qui n'avait porté en 1852 que sur la faible somme de 27 millions de francs, embrassait déjà, pour les dix premiers mois de 1853, une valeur de 250 millions. L'Angleterre, comme on voit, ne réserve pas, pour défrayer la circulation du royaume-uni, tous les lingots qu'elle reçoit des deux hémisphères; les trésors de l'Australie et de la Californie commencent à s'épancher sur le continent européen.

J'entends dire que la Banque ne s'en tiendra pas là, et que l'on va remettre en délibération la question de savoir s'il convient d'élever l'intérêt à 5 pour 100, afin de restreindre par ce procédé indirect l'importance des prêts et des escomptes. Ce serait là une résolution désastreuse et surtout d'une rigueur à peu près gratuite, car aucune cause sérieuse ni profonde ne paraît la motiver. La Banque de France a reconnu le principe de la variabilité de l'intérêt, elle marche sur ce point à l'unisson du monde commercial; mais il ne faudrait pas apporter dans la pratique de cette vérité l'ardeur inquiète d'un néophyte. Le droit de donner le signal de la hausse ou de la baisse de l'ar-

gent lui est attribué pour marquer sur l'échelle du crédit l'inondation ou la sécheresse des courans qui représentent la richesse; mais quelle nécessité de traduire, par des arrêts qui peuvent paralyser ou lancer à toute bride l'industrie et le commerce, les moindres accidens de température qui surviennent dans ce vaste milieu?

En élevant la prime des prêts et de l'escompte, la Banque ne pourrait être déterminée que par l'un ou l'autre de ces mobiles : ou la convenance de mettre ses transactions en harmonie avec le taux courant de l'intérêt, ou le danger de voir diminuer sa réserve par l'exportation du numéraire et de rester en présence d'une circulation considérable de billets au remboursement desquels elle craindrait de ne pouvoir pas faire face dans le cas où les porteurs, pressés d'obtenir des espèces, viendraient assiéger ses guichets.

Ni l'une ni l'autre appréhension ne me paraît justifiée par la gravité des circonstances. Commençons par le taux de l'intérêt, et voyons ce qu'ont fait, en vue des embarras du moment, les grands établissemens de crédit. La Banque d'Angleterre a fixé le taux de ses prêts sur dépôt de valeurs ou sur effets de commerce à 5 pour 100, à peu près à la même époque sous l'influence de laquelle la Banque de France relevait l'intérêt à 4 pour 100. C'est là un fait considérable, surtout quand on réfléchit que le loyer de l'argent descend quelquefois dans la Grande-Bretagne à 2 ou 2 1/2 pour 100; mais on remarquera que le commerce anglais se trouve en 1853 dans une situation tout à fait particulière. Il ne souffre pas uniquement, comme le nôtre, de la crise des subsistances et du trouble que les complications politiques ont jeté dans les transactions; les Anglais portent la peine non pas seulement, comme nous, de l'attitude belliqueuse prise par l'empereur de Russie, mais encore des excès de la spéculation et des fautes de leur industrie manufacturière. Ils ont inondé de leurs produits, au risque de ne pas rencontrer d'acheteurs, tous les marchés du monde; ils se sont mis à découvert, s'il faut en croire leurs journaux, par des crédits à très longues échéances avec les marchands de l'Europe, de l'Amérique et de l'Asie. Une spéculation imprévoyante et effrénée a transporté par-delà les mers une grande partie des richesses du royaume-uni et n'a rien rendu encore en échange. Cette pompe aspirante a fait le vide autour d'elle. Pour le moment, l'Angleterre manque d'argent, — ce qui explique pourquoi les capitalistes qui en possèdent, et à la tête des capitalistes les banques, le font payer aussi cher.

Au reste, même dans la Grande-Bretagne, les embarras ne paraissent pas s'aggraver. On avait annoncé une nouvelle hausse de 1 pour 100 dans le taux de l'escompte, et cette prédiction, qui passait pour être l'écho d'une résolution déjà prise, ne s'est pas encore accomplie. L'*Economist*, journal compétent, disait récemment que le bon papier de commerce s'escomptait à 4 1/2, et la Banque d'Angleterre elle-même, qui doit payer en janvier prochain le dividende des annuités de la Mer du Sud, ayant offert le paiement par anticipation avec un escompte de 4 pour 100, n'a séduit qu'un petit nombre de porteurs. Cette démarche a prouvé que la Banque n'avait pas l'emploi de ses

capitaux à 4 pour 100, puisqu'elle allait au-devant des occasions de les placer à ce taux. D'un autre côté, le résultat de la démarche a démontré que le public n'était pas aussi affamé d'argent qu'on le suppose, puisqu'il a mieux aimé attendre deux mois que de payer un modique intérêt pour rapprocher l'heure de la jouissance.

A Francfort, on négocie le papier de commerce à des cours qui varient entre 4 et 5 pour 100; à Bruxelles, l'escompte s'obtient à 2 ou 2 1/2 pour 100; à Amsterdam, la Banque prend 3 pour 100, pendant que les banquiers se contentent souvent de 2 1/2. Ainsi le commerce des grandes places de l'Europe ne paraît pas éprouver les alarmes que l'on voudrait propager et exagérer à Paris; il semble même que les transactions s'opèrent partout avec une grande facilité, que les ressources ne diminuent pas, que la confiance se soutient, que les choses se passent, en un mot, à peu près comme si les peuples de l'Occident avaient à traverser une situation normale.

Ce phénomène atteste la puissance de la civilisation. Sept années à peine nous séparent de l'épreuve semblable qui affligea l'Europe en 1846. Avec quelle facilité cependant ne porte-t-on pas aujourd'hui le poids des embarras et des anxiétés sous lesquels on fléchissait alors! L'insuffisance de la récolte en 1853 a été peut-être plus générale, et pourtant le prix des grains se maintient à un taux comparativement modéré. La paix publique n'est pas troublée. La misère n'étale pas des spectacles aussi affligeans. On dirait que chaque nation, que chaque individu est plus riche en fermeté, sinon en ressources : les révolutions, en compensation du mal qu'elles font, nous ont appris à connaître nos forces et à supporter nos infirmités. En un mot, le monde se tient mieux.

Pourquoi nier, au surplus, les progrès de la puissance publique? La vapeur et l'électricité ont enfanté des merveilles pour nous depuis sept ans. Le télégraphe électrique, circulant le long des routes et traversant les mers, annulle en quelque sorte les distances pour les communications de la pensée. L'étendue des chemins de fer en exploitation est trois ou quatre fois plus considérable qu'en 1846, et les transports à bon marché nivellent les prix entre les grandes places de commerce. La marine à vapeur n'est plus le monopole des gouvernemens et crée déjà des flottes commerciales. L'agriculture sort de sa léthargie pour approprier à la production des denrées alimentaires les puissans engins de l'industrie. Le salaire s'ennoblit et s'accroît. Les capitaux se forment et s'accumulent dans une proportion inconnue jusqu'à ce jour. On calculait, en 1845, que la place de Paris, en absorbant les épargnes annuelles de la France, ne pouvait pas fournir aux placemens nouveaux plus de 10 millions par mois. En 1852 et en 1853, elle en a fourni plus de 20. Telle a été, telle est encore l'abondance des capitaux, qu'elle a défrayé non-seulement les entreprises utiles, mais encore les folies, et qu'elle amnistie l'imprévoyance.

L'argent n'est donc pas plus rare à Paris que sur les places étrangères. La Banque de France ne prête pas, il s'en faut, au-dessous du taux qui a pré-

valu sur le marché. En effet, cet établissement escompte aujourd'hui à 4 pour 100, tandis qu'en dehors de ses bureaux l'escompte est facile à 3 et demi pour 100 pour les effets de commerce, et à 3 pour les acceptations de banque. Sans doute, l'on paie aujourd'hui l'argent plus cher qu'il y a six mois, quand on emprunte à longue échéance : prenez des bons du trésor à un an, et vous recevrez un intérêt de 4 et demi pour 100; mais les capitaux flottans, ceux qui recherchent les placemens à court terme, se livrent encore à très bas prix. L'argent que l'on met en report donne rarement 3 ou 4 pour 100. Dans certains cas, il y a bénéfice à échanger pour quinze jours ou pour un mois des actions de chemins de fer ou des titres de rente contre des espèces. Les capitalistes paient une prime, au lieu de recevoir un loyer, pour garder, tout en les plaçant temporairement, la disponibilité de leurs capitaux. D'ailleurs, si la situation a changé depuis le jour où la Banque de France a élevé à 4 pour 100 le taux de l'escompte, c'est pour s'améliorer. A cette date, le cours de la rente 3 pour 100 restait au-dessous de 73 francs; il approchait de 75 francs ces derniers jours. Les actions des grandes lignes de chemins de fer sont cotées de 40 à 50 francs plus cher, ce qui veut dire qu'on les achète sur le pied d'un intérêt moins élevé. La confiance, qui modère le taux des profits en diminuant les risques, a pris un essor évidemment plus assuré. La Banque n'est donc pas poussée par l'opinion, ni portée par les faits, dans cette velléité d'aggraver les conditions du prêt et de l'escompte; elle aurait bien mauvaise grâce à sonner la cloche d'alarme au moment où la sécurité semble rentrer dans les esprits.

La Banque de France a le privilége d'émettre des billets au porteur qui sont remboursables, à présentation, en espèces, et qui, sur la foi de cette garantie, font dans la circulation office de numéraire. L'usage des billets de banque, d'abord peu répandu en France, et auquel semblaient répugner les habitudes du pays, a pris une très grande extension depuis quelques années. Pour montrer à quel degré ils ont remplacé la monnaie métallique dans les transactions de chaque jour, il suffira de rappeler que le maximum des émissions, qui n'excédait pas, en 1847, la somme de 337 millions, s'élevait, vers le milieu de septembre 1852, au chiffre presque fabuleux de 690 millions de francs. A la même époque, la circulation de la Banque d'Angleterre n'atteignait pas à 600 millions.

Les banques de circulation, pour donner une large base à leur crédit bien plus que pour parer aux remboursemens éventuels qui pourraient leur être demandés, tiennent constamment en réserve un approvisionnement considérable de métaux précieux, lingots ou espèces. Quelle doit être la proportion de l'encaisse métallique à la circulation fiduciaire, si l'on veut qu'une banque soit en mesure, dans les cas extrêmes, de faire face aux demandes du public? On a cherché à poser des règles dont l'expérience n'a pas tardé à démontrer l'insuffisance. Ainsi l'on croyait assez généralement qu'une banque d'émission se trouvait à couvert de tout péril, lorsque le numéraire en réserve représentait le tiers de ses émissions; mais il a bien fallu renon-

cer à ces vaines hypothèses depuis que l'on a vu les deux plus puissans établissemens de crédit, qui sont en même temps les plus grands réservoirs de métaux précieux, la Banque d'Angleterre et la Banque de France, dont l'encaisse égale quelquefois la circulation et descend rarement au-dessous de la moitié, faire de vains efforts, dans les crises commerciales de 1837 et de 1847, pour retenir les millions qui s'évaporaient entre leurs mains, et n'être sauvés que par un secours étranger d'une humiliante et désastreuse catastrophe. Il n'y a pas d'autre règle en ces matières qu'une prudence alerte qui mesure, sans perdre de temps, à leur origine, la portée des faits. Tout dépend en effet de l'intensité des crises. Tel établissement de crédit qui aura pris des mesures pour résister à une bourrasque commerciale sombrera dans une révolution. Les directeurs d'une banque doivent proportionner leurs ressources à la gravité du péril. Aucune combinaison scientifique ne peut remplacer pour eux le coup d'œil rapide et sûr qu'un général, avant l'action, jette sur le champ de bataille.

La situation de la Banque de France est-elle en ce moment de nature à inspirer quelques inquiétudes soit au conseil qui la dirige, soit au public? L'encaisse métallique a-t-il subi une dépression telle qu'il y ait lieu de concevoir des doutes sur la solidité de la circulation, même pour l'avenir envisagé à une certaine distance? Enfin, et en supposant qu'il faille s'occuper d'arrêter l'exportation du numéraire, une nouvelle élévation du taux de l'escompte serait-elle le moyen d'y pourvoir?

Le dernier tableau mensuel que la Banque ait publié remonte au 10 novembre. La situation que ce tableau accusait est loin d'avoir alarmé l'opinion publique. A peine *le Moniteur* l'avait-il fait connaître, que les actions de la Banque, recherchées plus que jamais à la Bourse, ont monté de 100 fr. en quelques jours. Les billets n'ont rien perdu de leur valeur et circulent accueillis avec la même confiance. Le crédit de la Banque n'a pas reçu la moindre atteinte et ne semble pas même menacé.

Le 10 novembre dernier, la somme des billets mis en circulation s'élevait à 655 millions, pour la garantie desquels l'encaisse présentait encore une réserve de 331 millions. Il n'entre pas dans mon sujet d'examiner tous les élémens de l'actif pas plus que ceux du passif; mais on jugera de l'étendue des services que rend aujourd'hui la Banque de France par ce seul fait, que le portefeuille renfermait des effets de commerce admis à l'escompte pour une valeur de 394 millions, et que les sommes avancées sur dépôt de rentes, d'actions et d'obligations de chemins de fer figuraient pour un chiffre de 145 millions : au total, environ 540 millions pour les deux chapitres. Les avances consenties à l'état depuis 1848 grossiraient encore ce compte de 70 millions.

La circulation de la Banque de France repose donc sur les meilleurs gages. Indépendamment de la réserve métallique qui les soutient, les billets représentent, jusqu'à concurrence de 400 millions, des engagemens commerciaux d'une solidité reconnue et à courte échéance, ainsi que des effets publics ou

des titres industriels sur lesquels on a prêté en moyenne les sept dixièmes de la valeur. Une réserve de 331 millions serait d'ailleurs en tout temps une garantie de premier ordre. Mais est-il à présumer que cette garantie diminue, et dans quelles proportions?

Le rapport de l'encaisse à la circulation a subi, depuis deux ou trois ans, des variations considérables. « La circulation, disait M. le gouverneur de la Banque dans son rapport du 27 janvier dernier, a constamment dominé les encaisses pendant les deux premières années de la révolution de février; mais au fur et à mesure que la stagnation des affaires se prolongeait et s'aggravait, les réserves métalliques se rapprochaient de la circulation. A la fin de 1849, la supériorité de la circulation se trouvait réduite à la faible somme de 6 millions. En 1850, les deux lignes se sont côtoyées pendant la majeure partie de l'année; dans le second semestre, deux écarts ont eu lieu et ont rendu à la circulation une supériorité de 60 et quelques millions. En 1851, les réserves ont pris le dessus; elles ont parfois surpassé la circulation de 90 millions. Pendant les trois premiers trimestres de 1852, ces deux lignes, prenant tour à tour le dessus, ont marché pour ainsi dire enchevêtrées l'une dans l'autre; mais à partir de la mi-septembre, la circulation a pris un essor marqué : elle s'est relevée de 610 millions à près de 690, c'est-à-dire d'environ 80 millions. A partir de la même époque, les réserves avaient décliné dans une proportion continue; de ces deux faits simultanés (la hausse de la circulation et la baisse des réserves), il s'ensuit qu'à la fin de l'année la supériorité en faveur de la circulation s'est relevée à environ 190 millions. »

A la fin de 1852, l'encaisse était encore de 500 millions. On le voit se maintenir à ce chiffre pendant les premiers mois de 1853; mais à partir du second semestre, la décroissance est rapide. Au commencement d'août, on comptait encore 480 millions à la réserve; le 8 septembre, il n'en restait plus que 452; le 13 octobre, 380, et le 10 novembre 331. En trois mois, la réduction avait été de 150 millions. Il est à remarquer que les réserves de la Banque d'Angleterre, pendant le mois d'octobre dernier, comparées avec celles du mois d'octobre 1852, ont subi une diminution correspondante, 6,134,902 livres sterling.

La diminution des réserves a eu pour première cause la reprise des affaires. En 1848, 49 et 50, les opérations commerciales ne se traitaient plus guère qu'au comptant; la société ne comptant pas sur l'avenir, chacun craignait de s'engager pour une échéance même prochaine. En 1850, la moyenne du portefeuille de la Banque à Paris était descendue à 29 millions. Le 24 décembre 1851, le portefeuille s'élevait à 127 millions pour Paris et le reste de la France; le 24 décembre 1852, à 284 millions; le 8 septembre 1853, à 294 millions; le 13 octobre, à 379 millions, et à 394 millions le 10 novembre. L'accroissement des escomptes avait été de 100 millions en deux mois. Comme la circulation des billets, au lieu de suivre un mouvement parallèle, s'est réduite dans l'intervalle d'environ 6 millions, il a bien fallu prendre les 100 mil-

lions — que le commerce a demandés en plus — sur la réserve des métaux précieux qui s'étaient accumulés improductivement depuis cinq ans dans les caves de la Banque.

Une autre cause, momentanément plus puissante, a concouru à faire de larges saignées aux réservoirs publics d'or et d'argent : je veux parler de la crise des subsistances. Si la France a pour sa part, afin de combler les vides de la récolte, dix millions d'hectolitres à demander à l'étranger, ces besoins extraordinaires et soudainement révélés ne pouvant pas donner lieu à un échange de produits, nous aurons, suivant l'estimation la plus modérée, 150 ou 200 millions à exporter en numéraire pour solder les achats de grains. L'Angleterre est dans le même cas; de là ces envois d'impériales ou de souverains que font les banquiers ou marchands de Londres à Pétersbourg, qui ont atteint la semaine dernière le chiffre de 8 à 10 millions de francs, la semaine précédente environ 7 millions, et que l'on annonce devoir s'élever encore cette semaine à la somme de 5 millions.

Le déficit de la récolte dernière paraît avoir été à peu près aussi considérable et plus général en Europe que celui de 1846. Comment se fait-il que les conséquences n'en aient pas été les mêmes? Et par exemple les exportations de numéraire n'exercent pas aujourd'hui sur le crédit des établissemens de banque l'influence désastreuse dont on a gardé le souvenir à Londres et à Paris. Par diverses causes que nous n'avons pas toutes énumérées, la sortie des espèces continue depuis plusieurs mois sur la plus grande échelle, non-seulement sans mettre en péril, mais même sans affaiblir gravement la circulation métallique. On le voit par la facilité avec laquelle la Banque d'Angleterre répare ses pertes. Ainsi, du 8 octobre au 22, sa circulation avait diminué d'environ 800,000 livres sterling; le 24 novembre, elle remontait de 870,000 livres, regagnant et au-delà le terrain qu'elle avait perdu.

Cela tient, indépendamment des forces que la France et l'Angleterre ont amassées depuis quatre ans pour tenir tête à l'imprévu, aux nouvelles sources de métaux précieux qui s'ouvrent pour nous, et qui commencent à couler jusque sur l'Europe. Nous avons aujourd'hui en surcroît, pour faire face aux embarras de la circulation, l'or qui est importé de la Californie et des terres australes. Les exportations, pour l'Australie tout au moins, ont neutralisé pendant quelque temps les importations. Il a fallu saturer d'or monnayé les contrées qui nous envoyaient l'or en lingots ou en poudre. L'Angleterre a expédié à Sydney, à Melbourne, à Adélaïde, des caisses de souverains jusqu'à concurrence de 250 à 300 millions de francs. Aujourd'hui ce courant semble refluer, comme refoulé par un courant contraire. La production de l'or dans le monde excédera, en 1853, de 5 à 600 millions celle de l'année 1846, en sorte que la demande peut prendre sans inconvénient des proportions extraordinaires. Nous n'avons pas plus à craindre aujourd'hui la disette des métaux précieux qu'il n'était raisonnable en 1852 d'en redouter l'engorgement. L'or en particulier manque si peu, que la Monnaie anglaise a frappé en 1852 des

souverains et des demi-souverains pour une valeur de 9 millions sterling, et que les pièces d'or monnayées à Paris durant les dix premiers mois de 1853 représentent, comme je l'ai déjà dit, la somme de 250 millions de francs.

L'argent est momentanément plus rare que l'or, il obtient une prime très forte dans le commerce, et l'on assure que les affineurs qui fondent des pièces de cinq francs pour en former des lingots d'argent fin font un bénéfice de 20 à 24 fr. par 1,000 fr. Cette prime s'explique principalement par les besoins qui se manifestent en Orient. La Chine et l'Inde en particulier attirent l'argent et l'achètent à tout prix. Les Chinois ont payé jusqu'à 7 shillings (8 fr. 50 c.) la piastre à colonnes, qui ne vaut pas intrinsèquement 4 shillings et demi. En une seule semaine, les paquebots anglais ont emporté dans cette direction 442,000 liv. sterl. (plus de 11 millions de francs) en lingots d'argent. Cet envoi avait été précédé de plusieurs autres, et l'Angleterre, ne trouvant pas dans les arrivages du Mexique et du Chili de quoi satisfaire les demandes extraordinaires de l'Orient, avait puisé dans les deux principaux réservoirs du continent, Amsterdam et Paris.

En résumé, tout ce mouvement d'espèces n'a rien qui doive inquiéter. Les demandes du Nord et de l'Orient vont bientôt se ralentir, si elles ne s'arrêtent. La Russie a déjà reçu, sous la forme d'avances ou de paiemens échus, la plus grande partie de l'or qui lui revenait pour solde des produits qu'elle a livrés ou qu'elle doit livrer encore. Les quantités d'argent que la Chine peut absorber sont limitées à la valeur des thés qu'elle envoie en Europe. Tout cela compose des sommes appréciables dès à présent, et nous ne courons pas le risque de nous trouver en face de ces terreurs qu'engendrent les approches de l'inconnu. Il n'y a donc pas lieu à combattre par tous les moyens, comme dans ces extrémités qui font naître la question de salut public, l'exportation du numéraire. Toutefois, en supposant que la Banque dût s'en préoccuper, elle n'y porterait qu'un remède douteux en élevant le taux de ses escomptes, et par suite, en provoquant sur le marché des capitaux, par l'influence décisive de son exemple, la hausse de l'intérêt. La Hollande est un des pays dont l'approvisionnement en métaux précieux a été le plus largement réduit dans cette crise; cependant la Banque d'Amsterdam n'a pas songé à modifier le taux de ses escomptes, qui reste fixé à 3 pour 100.

L'argent est une marchandise qui va, comme toute autre, où on la paie à plus haut prix. S'il ne fallait pour le retenir ou pour l'attirer qu'élever le loyer des capitaux, tout le monde emploierait cet expédient, et les peuples combattraient pour la possession des métaux précieux à coups de règlemens sur le taux de l'intérêt, comme ils combattent déjà pour la possession exclusive de certains marchés à coups de tarifs de douane portant prohibitions ou droits protecteurs. Sans doute, en serrant fortement l'écrou de la circulation, l'on peut amener un revirement momentané dans le cours du change. En écrasant par la hausse de l'intérêt toutes les valeurs de crédit, on peut déterminer l'étranger à se rendre acheteur, sur le marché français, d'actions

de chemins de fer ou de rentes; mais à quel prix obtient-on un pareil résultat? On lève une sorte de contribution sur la fortune publique pour se créer artificiellement des débiteurs, pour amener des remises, pour conserver ou recouvrer quelques parcelles d'or et d'argent. En vérité, le succès ne vaut pas le sacrifice.

Après tout, le commerce de l'or et de l'argent n'est pas plus compressible que tout autre trafic. Les préoccupations qui agitent sur ce point les établissemens de banque me semblent être une réminiscence des temps où les gouvernemens faisaient des lois pour empêcher la sortie des métaux précieux. Nous avons besoin de blé, et nous n'avons pour le payer que notre or ou notre argent; il faut bien consentir à retrancher de ces trésors accumulés les sommes que nous devons aux peuples plus fortunés qui nous envoient l'excédant de leur récolte. Au reste, le reflux des métaux précieux vers l'Occident ne se fera pas attendre. Déjà le change à Odessa tourne en faveur de l'Angleterre, et les mêmes symptômes se manifestent à Saint-Pétersbourg. Les nations qui ont reçu de l'or en échange de leurs blés viendront six mois, un an plus tard, échanger cet or contre nos vins, nos soieries, nos articles de goût et de mode. Les métaux précieux agiront comme levier de production et de consommation. En les répandant au dehors, nous ouvrons des marchés nouveaux pour notre industrie.

Si l'élévation de l'escompte n'est en ce moment ni nécessaire, ni utile à la circulation, en revanche cette mesure aurait pour le commerce et pour le travail les effets les plus funestes. Je ne parlerai pas de la dépréciation infaillible qui en résulterait pour toutes les valeurs de crédit; mais comment oublier que nous approchons de la fin de l'année, de l'époque à laquelle les opérations du moyen et du petit commerce se liquident, et qui est la plus chargée de paiemens? Cette liquidation sera peut-être laborieuse. Il n'y aurait ni prudence ni humanité à en aggraver les embarras. L'élévation du taux de l'escompte serait sans objet, si elle ne devait pas diminuer le nombre des emprunteurs et la somme des prêts. Or cette réduction opérée par la Banque aujourd'hui amènerait des catastrophes.

On comprend que le conseil de la Banque se soit préoccupé de la diminution progressive et continue de ses réserves. A côté et au-dessus des intérêts commerciaux qu'il représente se place l'intérêt de la circulation, dont il est le gardien. La Banque doit veiller avec un soin religieux au maintien de l'équilibre entre ses engagemens et ses ressources disponibles; mais cet équilibre n'est ni compromis ni menacé. Sa réserve métallique égale encore, ou peu s'en faut, le revenu d'un empire. Elle représente plus de 50 pour 100 de la circulation. C'est une base sur laquelle elle peut s'assurer, en se tenant, dans ses opérations, à une égale distance des illusions téméraires et de la peur.

LÉON FAUCHER.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

30 novembre 1853.

S'il est quelque chose qui fasse sentir le besoin d'avoir toujours en vue les grands côtés de la crise qui s'agite en Orient, de ne point mettre tout à fait ses opinions à la merci des événemens, c'est bien certainement la mobilité de ces événemens eux-mêmes, l'incertitude de tout ce qui vient des régions où ils s'accomplissent. Observez un moment en effet : depuis que les cabinets sont occupés à chercher le moyen de renouer des négociations toujours impuissantes, depuis qu'à ces négociations infructueuses la guerre a succédé définitivement, — une guerre sérieuse et pleine de périls entre la Russie et la Turquie, — quel est le jour où l'aspect des choses n'ait point changé, où il n'ait fallu revenir sur le fait de la veille pour le rectifier, l'interpréter ou l'expliquer? Cette incertitude s'accroît par l'éloignement du théâtre des événemens, par l'obscurité calculée sans doute dont s'enveloppent aujourd'hui les chefs des forces ottomanes et russes, et quelquefois aussi, on ne saurait s'y méprendre, par suite de l'intérêt qu'ont les spéculateurs européens à livrer à la circulation les nouvelles les plus contradictoires. On n'est d'accord souvent ni sur la date de certains engagemens, ni sur leur existence même, ni sur les lieux où ils se sont passés, ni sur le vrai nom de ces lieux. Au milieu de cette confusion singulière, que reste-t-il à faire, si ce n'est à tâcher de distinguer ce qui est incontestable, à faire la part des incidens qui peuvent nous ramener à la paix, comme aussi des incidens qui peuvent pousser la guerre à ses conséquences les plus extrêmes?

C'est aujourd'hui, comme on sait, sur un double théâtre, en Europe et en Asie, que se poursuit la lutte entre la Russie et la Turquie. Commençons par le Danube. Il y a quelques jours, les Turcs tentaient un coup des plus hardis en franchissant le fleuve et en prenant pied dans les principautés sur plusieurs points à la fois, en face de Turtukaï, à Giurgewo et à Kalafat; le résultat même semblait sourire à cet élan de l'armée ottomane. Le premier engagement avec les Russes, à Oltenitza, était tout en faveur des Turcs, et ceux-ci demeuraient maîtres de leurs positions; il ne restait plus, à ce qu'il semblait,

qu'à marcher sur Bucharest. Voici cependant que les événemens changent tout à coup. Au moment où un choc plus décisif devenait imminent, on a appris que les Turcs, après avoir détruit leurs retranchemens à Oltenitza, avaient repassé le Danube et se retrouvaient sur la rive droite du fleuve. Quel était le secret de ce mouvement de retraite que le passage du Danube ne faisait point pressentir? C'est ce que rien n'explique avec précision. Ce qui est certain, c'est que les Turcs se sont retirés volontairement et en bon ordre, sans avoir essuyé de défaite, sans être ni inquiétés ni pressés par les Russes. Peut-être Omer-Pacha n'a-t-il point voulu engager une bataille décisive avec des forces inférieures à celles qu'amenait le prince Gorstchakoff; peut-être a-t-il préféré reprendre ses positions antérieures, ne pouvant poursuivre des opérations plus sérieuses dans une saison trop défavorable. Dans tous les cas, le Danube se trouve être de nouveau la barrière entre les forces des deux empires. Des positions qu'elle avait prises sur la rive gauche, l'armée ottomane n'a gardé que celle de Kalafat, dans la petite Valachie, occupée encore par les troupes turques. Maintenant est-ce là que se concentrera pour le moment la lutte? ou bien les Turcs abandonneront-ils ce point comme les autres, si des forces russes considérables s'approchent pour le leur disputer? L'armée russe elle-même ira-t-elle attaquer les Turcs à Kalafat? On ne saurait évidemment rien pressentir à ce sujet, et les opérations de la guerre en Europe semblent plutôt sur le point d'être suspendues que d'être reprises avec plus de vigueur.

L'ouverture des hostilités en Asie a été le signal de quelques succès pour l'armée ottomane. Les troupes turques, après s'être emparées du fort de Chefketil, s'y sont maintenues avec énergie. Elles ont eu à repousser cinq attaques des Russes, et cinq fois elles sont restées maîtresses du terrain. Un bâtiment russe qui portait des troupes de débarquement et qui avait été atteint par l'artillerie ottomane a livré en sombrant un certain nombre de prisonniers. Par une circonstance singulière, ce bâtiment, — *le Foudroyant*, — était celui qui conduisait, il y a huit mois, le prince Menchikof à Constantinople, et qui restait toujours là à sa disposition, porteur des messages de guerre. C'est donc, comme on le voit, avec des chances inégales que s'ouvre la guerre dans son ensemble. Elle est plutôt heureuse que défavorable pour les Turcs; mais elle est encore sans résultat bien marqué. Seulement les premiers succès obtenus sur le Danube et en Asie ont eu pour effet d'entretenir et d'allumer encore plus l'élan national. Les bulletins de la victoire d'Oltenitza sont venus ajouter à la confiance des Turcs. Le gouvernement ottoman lui-même semble aujourd'hui suivre cette impulsion. Le sultan, par un *hat* impérial, a annoncé qu'il irait au printemps s'établir à Andrinople pour se rapprocher du théâtre de la guerre. En même temps, un des principaux hommes d'état de la Turquie, Fuad-Effendi, était envoyé comme commissaire extraordinaire au camp d'Omer-Pacha, sans doute pour y représenter la pensée politique du divan. Or, si l'on se souvient que Fuad-Effendi est justement l'homme dont l'arrivée du prince Menchikof à Constantinople détermina la retraite du ministère des affaires étrangères, on ne saurait voir évidemment dans sa mission actuelle le témoignage d'un esprit de concession et de faiblesse. En un mot, le gouvernement turc, poussé à l'extrémité terrible de la guerre, soutient avec fermeté le poids de cette situation et marche résolument à une lutte qu'il n'a point cherchée.

Mais d'un autre côté, quelle est l'attitude des puissances européennes? Qu'ont fait en particulier les puissances maritimes, comme M. de Nesselrode a appelé la France et l'Angleterre? Ici, au premier abord, peut-être trouverait-on autant d'incertitude qu'en ce qui touche les opérations de l'armée turque. Non point que cette incertitude existe probablement dans le fond, mais elle existe pour le public. Combien de fois n'a-t-on pas fait entrer les flottes de la France et de l'Angleterre dans les Dardanelles pour annoncer le lendemain qu'elles n'avaient pas quitté leur mouillage? Elles sont décidément aujourd'hui cependant dans les eaux de Constantinople, — et même cette entrée des flottes combinées dans les Dardanelles a donné lieu entre les deux marines à une de ces scènes où se peint tout entière la rivalité, l'émulation des deux peuples. La réalité est, et il n'en faut pas triompher, que la plus heureuse a été la flotte française dans ce passage plus difficile qu'on ne le pensait. Tandis que les vaisseaux anglais luttaient sans succès contre le mauvais temps, les vaisseaux français les devançaient en dépit de la mer, et allaient les attendre à quelques milles de Constantinople pour se présenter ensemble devant la capitale de l'empire ottoman; seulement, quand ils étaient rejoints plus tard par les vaisseaux anglais, ceux-ci passaient tout droit pour aller les premiers échanger un salut avec la terre et mouiller dans les eaux de la Corne-d'Or. De cette lutte singulière où tout l'honneur des procédés n'est pas du moins du côté des vaisseaux anglais, que faut-il conclure? C'est qu'avec deux marines de ce genre réunies, on peut beaucoup pour la paix du monde, et c'est la seule moralité qu'en doivent tirer les gouvernemens. Il n'y a donc plus d'incertitude aujourd'hui sur la présence des flottes combinées devant Constantinople; mais ici s'élève un autre sujet de doute : les deux flottes sont-elles entrées déjà dans la Mer-Noire ou vont-elles y entrer? Bien que la nouvelle en ait été plusieurs fois donnée et démentie, et justement à cause de cela, rien ne semble certain encore. Les deux flottes entrassent-elles dans la Mer-Noire, il n'y faudrait point sans doute attacher le sens qu'y attachait récemment le *Journal de Constantinople* en montrant les vaisseaux de la France et de l'Angleterre venant joindre leur pavillon au pavillon ottoman et figurant dans une action commune. Ce serait simplement une déclaration directe de guerre à la Russie, — et le jour où cet acte décisif s'accomplira, c'est que tous les moyens auront été tentés, repris, épuisés, pour terminer d'une autre manière ce malheureux différend. Or, quelque gravité qu'aient prise dans ces derniers temps les affaires d'Orient au point de vue européen comme au point de vue turc, on n'en est pas là encore heureusement.

L'interruption forcée des opérations militaires pendant l'hiver, et un peu de sagesse aidant, pourquoi n'arriverait-on pas à quelques préliminaires qui serviraient de base à une négociation plus efficace? A mesure que les événemens marchent et que le temps passe, il y a évidemment pour les puissances continentales un dernier effort à tenter, non-seulement pour leur intérêt, mais pour leur honneur, qui est bien aussi engagé à ne point laisser éclater une extrémité dont personne ne veut. Ces jours derniers encore, à l'ouverture des chambres prussiennes, M. de Manteuffel disait que le gouvernement du roi Frédéric-Guillaume continuerait « à diriger en tous sens ses efforts actifs et à faire entendre un langage aussi indépendant qu'impartial pour faire

triompher la paix et la modération dans cette question, grosse de conséquences. » Le triomphe de la paix et de la modération, c'est là en définitive le but de tout le monde, de tous les cabinets, — et le meilleur moyen de l'assurer, c'est encore l'action collective de l'Europe, seule capable de s'interposer avec autorité, de faire prévaloir une solution pacifique par le spectacle de son union. C'est une œuvre à laquelle ne saurait manquer le concours de M. de Manteuffel pas plus que celui de l'Autriche. Au surplus, les cabinets paraissent avoir aujourd'hui le sentiment de cette situation, et nous ne serions pas éloignés, assure-t-on, de voir se rouvrir à Vienne des conférences nouvelles, où se rencontreraient la Russie et la Turquie pour traiter d'un arrangement sous l'influence collective des quatre grandes puissances, de nouveau réunies pour concourir à la paix, ou pour l'imposer au besoin cette fois. Peut-être d'ailleurs les conditions actuelles ne sont-elles pas entièrement défavorables. La Turquie et la Russie se sont battues, il est vrai; elles en sont venues aux mains, assez pour avoir leur honneur intact, pour pouvoir figurer sur un pied d'égalité dans des négociations, mais pas assez, jusqu'ici, pour qu'il y ait des revers sérieux à venger, des plaies trop vives d'amour-propre à panser avec la victoire. L'empereur Nicolas lui-même a une heure décisive à choisir, celle où la guerre qu'il soutient perdrait le caractère d'une guerre avec la Turquie pour prendre celui d'une lutte contre l'esprit occidental, ainsi que le disent parfois certains publicistes russes. C'est là en effet le sens d'une brochure récente, écrite avec talent : *Quelques mots par un chrétien orthodoxe sur les Communions occidentales*. Aux yeux de l'auteur, le monde occidental périt, le catholicisme se débat dans son impuissance et son épuisement, le protestantisme ne va guère mieux; seule, la religion orthodoxe peut sauver et rajeunir le monde. Cela peut se dire sans doute dans des pages de philosophie religieuse, sous le sceau d'une foi ardente; mais cela ne saurait trouver place dans la politique. S'il en devait être ainsi, oh! alors, évidemment, ce serait une lutte gigantesque. S'il s'agit simplement d'un différend, quelque grave qu'il soit, à régler avec la Turquie, — non, l'empereur Nicolas lui-même, en souverain intelligent, ne saurait en faire le prétexte de la continuation d'une guerre qui, en finissant par se communiquer à l'Europe, aurait pour premier effet de rallumer toutes les conflagrations éteintes.

La question d'Orient semble devenir une de ces affaires difficiles, périlleuses, de solution toujours incertaine, avec lesquelles il faut bien s'arranger pour vivre, tout en cherchant de son mieux à interroger le secret des éventualités futures et en pesant les chances que chaque jour amène. Voici déjà huit mois et plus qu'elle dure, depuis l'apparition fameuse du prince Menchikof à Constantinople. Combien de fois ne s'est-on pas cru près du dénoûment! Ce dénoûment n'est point venu et peut-être ne devait-il point venir, parce qu'il n'est pas dans la nature de semblables questions de pouvoir être si aisément et si subitement tranchées, même par la guerre. Qui pourrait pressentir encore en ce moment le jour où la crise orientale s'apaisera, la manière dont elle sera résolue, les diverses phases nouvelles par lesquelles il faudra qu'elle passe avant d'aboutir à une composition qui ne sera elle-même qu'un attermoiement, une sorte de pierre d'attente de l'avenir? Et cependant, même sous l'empire de cette obsession universelle, il y a toujours un

ensemble de faits et d'intérêts d'un autre ordre qui suivent leur cours. Vous aurez beau avoir l'œil fixé vers l'Orient, il n'en reste pas moins le travail permanent des peuples et les événemens, les actes, les décisions qui sont du domaine de la vie quotidienne. Chaque pays en a sa part; chaque pays a son histoire, qui se compose des faits politiques les plus caractéristiques, du développement de ses intérêts, du travail de ses institutions, du mouvement des opinions et des esprits, des incidens qui laissent une trace quelconque. Voyez l'Europe au moment actuel : il y a des parlemens qui s'ouvrent, il y a des questions qui se posent, il y a des souverains qui s'éteignent, il y a des politiques qui changent, ou qui subissent l'épreuve des votes populaires; qu'importe le théâtre? c'est toujours le mouvement vrai, pratique et quotidien des peuples qui se laisse apercevoir. Et la France, elle aussi, a son histoire à coup sûr; elle a ses intérêts, que n'éclipse point le phénomène merveilleux des tables qui tournent, même avec tous les perfectionnemens que ce phénomène semble destiné à prendre de jour en jour.

La réalité à observer, c'est le point exact où en est aujourd'hui le pays en ce qui touche son alimentation. La crise alimentaire qui s'annonçait s'est-elle aggravée? N'a-t-elle point au contraire perdu de son caractère sérieux? Quelque menaçante qu'elle ait pu paraître un moment, elle ne semble point s'offrir maintenant sous les mêmes couleurs. Le gouvernement le disait dans un récent exposé du *Moniteur :* le déficit de la France en céréales est d'environ dix millions d'hectolitres. Plus de trois millions d'hectolitres de blés étrangers sont déjà entrés dans nos ports, et un assez grand nombre de navires viennent chaque jour combler le vide, ou cinglent du Levant et de l'Amérique vers nos côtes. Au fond, l'essentiel sans doute était que l'approvisionnement de la France se fît; mais ici se posait une question des plus graves, celle de savoir comment et dans quelles conditions cet approvisionnement pouvait se faire. Le gouvernement n'a point hésité à tout confier à l'action libre, régulière et naturelle du commerce privé. Nul n'a rendu plus palpable qu'il ne l'a fait par son dernier exposé ce qu'aurait de périlleux et d'impossible même l'immixtion de l'état dans les opérations du commerce. Imagine-t-on en effet l'état commerçant, requérant tout à coup trois ou quatre mille navires, allant chercher des blés au dehors, distribuant des grains sur toute la surface du pays, fixant des prix, ayant un personnel nouveau pour administrer son négoce, forcé de demander des ressources à l'impôt en grevant encore l'agriculture, ou à un emprunt en multipliant les causes de perturbation financière, et finissant par froisser tous les intérêts sans réussir même à atteindre son but! Que pouvait et que devait donc l'état? Il ne pouvait et ne devait qu'affranchir l'entrée des grains de tout droit, abaisser les barrières, aplanir les obstacles, faciliter l'alimentation du pays sous toutes les formes, comme il l'a fait par divers décrets, laissant le surplus au zèle de l'activité individuelle. Si, comme il faut le croire, cette activité, stimulée par les circonstances, suffit jusqu'au bout aux besoins les plus urgens de l'alimentation publique, une fois de plus le principe des transactions libres aura manifesté ce qu'il y a en lui de simple et naturelle efficacité. Ce qui est le plus frappant, et ce que le gouvernement rend plus sensible encore en s'étayant d'une lettre de Turgot, écrite en 1765 pour des circonstances analogues, c'est la peine et le temps qu'il faut à un principe comme celui de la

liberté des transactions pour triompher et devenir la règle pratique de la vie commerciale d'un pays. Il y a bientôt un siècle que Turgot écrivait. Tout ce qu'il disait dans ses minutieuses instructions adressées à ses agens de la généralité de Limoges, tout ce qu'il montrait de bienfaits attachés à la liberté des transactions, l'expérience l'a confirmé.

Ce principe règne aujourd'hui partout où est la civilisation, et le dernier ennemi qu'il ait rencontré, qu'il puisse rencontrer encore, c'est le socialisme, sous quelque masque qu'il se déguise. Le mot même de liberté commerciale, dépouillant son sens primitif et restreint, prend une signification plus générale, et s'applique désormais aux relations d'état à état en même temps qu'aux transactions entre les diverses parties d'un même pays. Seulement il y a ici à concilier la logique d'un principe absolu avec la nécessité d'assurer parfois à certains intérêts, à certaines industries nationales, une protection suffisante. C'est là, comme on sait, une grande question pour le commerce français; en d'autres termes, c'est la lutte depuis longtemps ouverte entre le protectionisme et le libéralisme commercial. Le gouvernement vient de faire un pas dans la voie des dégrèvemens de tarifs par le décret du 22 novembre, qui réduit les droits sur l'importation des houilles, des fontes et des fers étrangers, et qui fait disparaître, du moins en partie, l'inégalité choquante résultant du système des zones. Il suffit de quelques chiffres pour saisir l'importance du dernier décret. Les houilles, qui payaient jusqu'à 55 centimes les 100 kilos, paieront 33 centimes au taux le plus élevé. La fonte brute passe d'un droit de 7 francs à un droit de 5 francs, qui descendra à 4 francs en 1855. Les fers, qui payaient de 16 à 45 francs à l'importation, ne paieront en 1855 qu'un droit allant de 11 à 15 francs. Le gouvernement a agi modérément et partiellement, et c'est sans doute le moyen le plus sûr de donner un caractère pratique et efficace à la réforme des lois qui régissent le commerce. Qu'on réfléchisse cependant que les droits sur les fers, dans ce qu'ils avaient du moins de plus excessif, ont été d'abord établis provisoirement en 1814. Il en est de cet impôt comme de bien d'autres, du décime de guerre, par exemple, qui subsiste encore après plus de trente ans de paix. Quoi qu'il en soit, le décret récent, comme nous le disions, est un pas dans la voie des réformes commerciales.

Il y aurait à coup sûr en tout temps une gravité réelle dans des mesures de ce genre, qui modifient les conditions d'industries considérables et viennent en aide à la consommation universelle. Aujourd'hui c'est là que la politique se concentre, à vrai dire. Il est des momens, en effet, où la politique n'est plus politique, si l'on nous passe ce mot : elle est commerciale, industrielle, administrative. Plus le gouvernement absorbe de prérogatives, plus il est tenu de pourvoir par son autorité propre à tous les intérêts positifs du pays; plus il assume de pouvoir et de responsabilité, plus il lui est indispensable d'imprimer à l'administration une impulsion active et vigilante. Le correctif de l'omnipotence administrative, c'est l'intelligence des administrateurs. Par un penchant naturel, le gouvernement actuel est revenu à une institution qui existait déjà sous l'empire, ou du moins il tend à faire d'un des principaux corps de l'état l'usage qu'en fit autrefois l'empereur Napoléon. D'après un décret de ces derniers jours, les auditeurs au conseil d'état

vont recevoir une destination nouvelle; ils seront envoyés dans les ministères, dans les départemens, auprès des préfets, pour se façonner à l'intelligence des affaires, à la pratique administrative, au maniement de tous les intérêts desquels ils peuvent être un jour appelés à décider. Ce que la république avait voulu faire un moment par la création d'une école supérieure d'administration, le gouvernement cherche à le réaliser aujourd'hui sous une forme analogue à son principe et à ses tendances, et il n'est point douteux d'ailleurs que l'éducation administrative ainsi puisée dans l'étude quotidienne et pratique des affaires n'ait un caractère plus efficace que l'instruction théorique puisée dans une école.

Cette application sérieuse à un ordre de travaux peu éclatans peut-être n'est point hors de propos, non-seulement pour le présent, mais pour l'avenir. Il est certain que l'administration des départemens nécessite aujourd'hui un redoublement de zèle et de vigilance. On a pu le voir récemment par un fait. M. le préfet de la Seine constatait dans le budget du département un déficit permanent, d'où il résultait une dette qui s'élevait à plus de 7 millions. Ce qui était constaté pour le département de la Seine ne paraît pas être moins vrai pour tous les départemens, et cela s'explique d'une manière assez simple par la combinaison de ressources limitées et de dépenses incessamment accrues sous un nom ou sous l'autre. L'insuffisance des ressources affectées aux dépenses obligatoires a été couverte avec les ressources affectées aux dépenses facultatives; mais comme ces dépenses facultatives n'étaient pas en réalité moins obligatoires que les premières, et que les ressources attribuées à cette catégorie étaient déjà insuffisantes, l'excédant général des dépenses n'a fait que se développer. Il en résulte que les budgets départementaux non-seulement offrent le plus souvent un déficit, mais encore sont une fiction. Or c'est là une situation dont le péril n'a pas besoin d'être démontré. Est-ce la faute de la législation, comme on le dit? S'il en était ainsi, on ne saurait hésiter à la modifier. N'y a-t-il point aussi dans ce fait un peu de cette tendance universelle à ne point craindre les déficits, à tout entreprendre, sous le prétexte de l'utilité de la dépense, sans calculer les ressources, en comptant sur nous ne savons quel moyen merveilleux qui viendra tout pallier? Ce moyen merveilleux n'est pas aussi inconnu qu'on le pense; en définitive, c'est toujours celui qu'indique M. le préfet de la Seine, — un appel nouveau à l'impôt devenu nécessaire. C'est là assurément une question des plus sérieuses, faite pour appeler la sollicitude de l'administration et des conseils généraux eux-mêmes. Tâchons de ne point faire du déficit une sorte de condition normale de notre existence financière au milieu de tous les développemens de l'industrie, du commerce et de la richesse publique.

Il y a du reste un fait curieux à observer, c'est que la tendance qui se révèle dans une sphère particulière de la vie d'un peuple ne se concentre point exclusivement dans cette sphère; partout elle se fait sentir. Naissant d'une source unique, elle est à la fois dans la politique, dans les lettres, dans les arts. Cette disposition que nous signalons à dépasser sans cesse toutes les limites, à entreprendre, à agir, à s'engager au-delà de ce qu'on peut, — dépouillez-la de son sens spécial et financier, et cherchez-lui une application

intellectuelle : c'est la disproportion entre les ressources naturelles de l'imagination et ses exaltations factices, ses ardeurs déchaînées, qui à leur tour créent dans la vie de l'esprit un autre genre de déficit. La littérature contemporaine, elle aussi, elle surtout, a eu ce besoin d'aller en avant sans compter, sans rien calculer, sans s'assujettir aux prévoyances salutaires. Il s'ensuit qu'après avoir épuisé les sources du naturel et du vrai, elle en est venue à rechercher tous les sentimens extrêmes, les existences douteuses, tout ce qui n'a de nom dans aucune langue; elle fait vivre des mondes étranges, elle poétise des vulgarités en les relevant par une saveur particulière. Ce n'est point que l'art soit absolument seul coupable : l'art souvent n'est que le complice de certaines faiblesses répandues dans une société; l'imagination littéraire vient charmer et irriter ces faiblesses.

Comment *la Dame aux Camélias*, sous la double forme du roman et du drame, a-t-elle trouvé un si subit accueil? Comment s'explique encore le succès du drame de *Diane de Lys*, que le même auteur, M. Alexandre Dumas fils, vient de donner au Gymnase, en le composant de deux autres de ses romans, dont l'un est *la Dame aux Perles?* C'est qu'en vérité il est bien des personnes, bien des femmes principalement, qui ne sont point fâchées de voir ce que c'est qu'une courtisane, ou, comme dans *Diane de Lys*, de voir une femme environnée de tous les prestiges du rang, de la naissance et de la fortune, tout briser, tout secouer, pour se jeter aveuglément dans les luttes furieuses de la passion. Il y a assurément du talent d'un genre spécial dans *la Dame aux Camélias*, il y en a encore dans *Diane de Lys*, il y en a infiniment moins dans le roman de *la Dame aux Perles;* mais ce qui est le plus frappant, ce n'est pas le talent, c'est le monde même que peint l'auteur, et sous ce rapport les romans de M. Alexandre Dumas fils pourraient être un des élémens d'une étude curieuse sur notre temps. Il s'est formé de nos jours, en effet, un monde nouveau, étrange, dont il est presque impossible de tracer les limites. Ce n'est point le monde de la débauche grossière, — on y affecte des raffinemens singuliers et toutes les recherches de la vie élégante. Encore moins est-ce un monde où règne la distinction, — le luxe même y a une odeur particulière. C'est un mélange de tout cela, un composé de corruption et d'élégance apparente, de vice et d'éclat extérieur. C'est un milieu où s'agitent et se mêlent toutes les existences problématiques ou déclassées. Il y a des artistes souvent. Là ce qu'on nomme la passion humaine consiste à *se mettre ensemble*. Il y a des relations innomées, de même qu'il y a un langage spécial ressemblant à un argot. C'est ce monde que M. Dumas fils peint sans s'en douter peut-être. Les duchesses de ses romans sont des duchesses qui reçoivent entre une heure et cinq heures du matin les hommes qu'elles voient pour la première fois. Si ces duchesses avaient vécu véritablement d'une vie sociale supérieure, si elles étaient autre chose encore que des dames aux camélias, leur plus cruel châtiment serait de tomber dans ce monde; si elles avaient eu le malheur, par un caprice insensé de la passion, de s'y laisser entraîner, comme elles sentiraient un jour leur fierté première humiliée au milieu de cette atmosphère où rien n'ennoblit les luttes du cœur! Et ce serait là la vraie, la saisissante tragédie propre à ce genre de peintures.

Voulez-vous voir le contraste le plus frappant que puisse offrir l'art littéraire dans les reproductions de la vie humaine? Ouvrez et feuilletez lente-

ment un des derniers romans de Mlle Frederika Bremer, *le Foyer domestique*, qu'une Française, Mlle Du Puget, vient de naturaliser dans notre langue par la traduction. Mlle Bremer est une Suédoise célèbre qui a fait *les Voisins*, *les Filles du président*, et qui écrivait récemment encore des lettres sur l'Amérique. Au milieu des peintures outrées et des descriptions de mondes impossibles ou excentriques, le charme du roman dont nous parlons, c'est d'être nouveau par la simplicité, par le doux et pénétrant parfum qui s'en dégage. Peut-être manque-t-il à ces pages un peu de la concentration et de la rapidité de l'art français; la grâce des détails le fait oublier. Il y a sans doute dans *le Foyer domestique* le côté purement suédois, mais il y a aussi ce qui est fait pour toucher tous les esprits et tous les cœurs, — signe infaillible des œuvres qui ont quelque droit à entrer dans la littérature universelle. On a lu beaucoup les romans de Mlle Bremer en Angleterre; on devrait les lire en France, ne fût-ce que pour apprendre comment les plus simples tableaux peuvent intéresser. Le succès des romans de Mlle Bremer en Angleterre s'explique d'ailleurs. La touche de l'auteur du *Foyer domestique* a quelque chose de la manière anglaise, elle allie l'instinct de la réalité à une certaine poésie. Mlle Bremer fait vivre tous ses personnages dans leur originalité, dans leurs vraies et justes proportions : le sénéchal Frank, rude et forte nature; sa femme Elise, qui a bien, elle aussi, son heure où la passion est prête à parler; l'assesseur Jérémie Munter, ce bonhomme qui se cache pour aimer et faire le bien; Jacobi, le candidat en philosophie et le précepteur des enfans, et tous les enfans eux-mêmes, depuis Eva et Petrea jusqu'à Henri, qui a le nom de « premier né » dans la famille, et que la mère appelle « mon enfant d'été. » Ce n'est pas que le foyer n'ait ses épreuves et ses tragédies. Dans le foyer le plus calme, il y a la place vide laissée par les absens et occupée par la douleur. Dans l'âme la plus pure, il y a quelqu'une de ces visites mystérieuses de la passion; mais cette passion même, sans s'avilir, se résout en quelque sentiment doux et généreux. Puis il y a la destinée des enfans qui grandissent. Au bout de la vie du père de famille, quand ceux qui sont nés à peine seront des hommes, qui sera fidèle à l'appel? qui fera défaut dans le foyer? à quelle traverse aura-t-on échappé? C'est là ce qui fait l'intérêt du livre de Mlle Bremer, œuvre saine et charmante, poème de la vie domestique suédoise où se font reconnaître quelques-unes des grâces de la vie intime dans toutes les contrées.

La réalité des choses contemporaines nous ramène à un ordre de faits moins gracieux que ces délicats tableaux d'intérieur. Elle nous remet en présence des incidens publics qui caractérisent chaque pays en Europe et révèlent ses tendances et ses mouvemens particuliers. L'événement le plus grave à coup sûr pour la Suisse aujourd'hui, c'est la chute de M. James Fazy à Genève par suite des élections qui viennent de renouveler le conseil d'état de ce canton. Depuis sept ans déjà, M. Fazy était le chef, le dictateur de la république genevoise. Il avait été le principal auteur d'un de ces mouvemens révolutionnaires qui, dès 1846, préludaient en Suisse à la guerre du Sunderbund, et c'est ainsi qu'il jetait le fondement d'un pouvoir resté debout jusqu'à aujourd'hui. Du reste, M. Fazy a gouverné Genève avec tout le despotisme radical, et même souvent en se créant une sorte d'indépendance vis-à-vis des autorités fédérales. Pendant longtemps, M. Fazy a tenu grou-

pées autour de lui toutes les fractions du parti radical, et il y a puisé sa force. Bientôt cependant les divisions ont commencé de se manifester dans le radicalisme genevois. Les scissions sont allées en s'envenimant au point de laisser M. Fazy sans l'appui d'une portion de ses anciens partisans, et alors il s'est opéré de singulières modifications dans les divers partis aux approches des élections pour le renouvellement du gouvernement cantonal. M. Fazy, abandonné par une portion de ses anciens amis, s'est tourné du côté d'une fraction des catholiques genevois, de ce qu'on nomme les ultramontains, — il est même allé jusqu'à rappeler les jésuites, et cette fraction catholique a eu l'étrange condescendance de prêter son appui au plus fougueux promoteur de la guerre du Sonderbund, au dictateur radical de Genève. De leur côté, les radicaux dissidens, las de subir la dictature de leur chef, se sont tournés vers les conservateurs protestans et se sont alliés avec eux, formant ensemble une opposition puissante. Cette opposition avait une double force : elle s'appuyait sur le sentiment protestant froissé par l'ascendant que M. Fazy prêtait aux ultramontains, et sur le sentiment national, qui a eu à souffrir plus d'une fois des faveurs particulières du dictateur à l'égard de certains réfugiés. Ajoutons encore la lassitude réelle de ce régime de tyrannie démocratique. Ainsi les élections se présentaient dans ces conditions : d'une part M. Fazy et les catholiques ultramontains, de l'autre les conservateurs protestans et une fraction des radicaux. Ce sont ces derniers qui l'ont emporté dans le vote qui a eu lieu le 14 novembre. Sur près de dix mille votans, M. Fazy et la liste de ses candidats n'ont point obtenu au-delà de 4,700 voix; ses concurrens ont eu de 5,000 à 5,400 voix. Du reste, il faut le dire, dans le gouvernement formé par la coalition des conservateurs protestans et des radicaux désabusés, ceux-ci se sont fait la part la plus ample : ils composent la grande majorité du conseil d'état. Au fond, le caractère le plus saillant de ce vote, c'est le résultat qui a mis fin au régime personnifié par M. Fazy. Bien que les radicaux soient encore au pouvoir, le radicalisme a subi une défaite sur un des points les plus importans de la Suisse.

Le radicalisme ne règne point en Espagne, mais la situation politique de ce pays n'en a pas moins ses difficultés intérieures et ses périls d'un autre ordre. C'est le 19 novembre que les chambres devaient se rassembler et qu'elles se sont réunies en effet. Il n'y a point eu de discours d'ouverture de la reine Isabelle, à qui sa situation en ce moment, à la veille de ses couches, interdit de paraître dans ces cérémonies solennelles. Le cabinet s'est borné à ouvrir le parlement au nom de la reine, et son premier acte, le plus significatif, a été de retirer les projets de réforme constitutionnelle dont le congrès était resté saisi. Le ministère a en même temps présenté divers projets de lois, l'un sur une réforme du code pénal, l'autre tendant à sanctionner les concessions de voies ferrées déjà faites, et à établir un ensemble de dispositions législatives sur les chemins de fer; mais ce n'est là que le moindre trait de la situation actuelle de l'Espagne. La vérité est qu'en rouvrant le parlement, en retirant les projets de réforme constitutionnelle, le ministère présidé par le comte de San-Luis n'a nullement désarmé les oppositions de toute nuance. Déjà même ces oppositions se sont manifestées; elles se sont montrées dans la nomination des secrétaires du sénat, elles se laissent voir dans le congrès, et la presse n'est point la dernière à se faire l'écho de cette hosti-

lité, qui tend à prendre un caractère singulier de vivacité, si bien qu'en fin de compte, après quelques jours seulement, on en est déjà à parler de nouveau d'une suspension possible ou d'une dissolution des cortès. Et s'il en est ainsi, quand aucune discussion sérieuse n'a eu lieu encore, qu'arrivera-t-il lorsqu'une question importante ou délicate viendra passionner les esprits? Tant que les chambres n'étaient point réunies, on en faisait un crime au gouvernement; dès qu'elles sont en fonctions, ne reste-t-il donc plus qu'à fermer les portes de l'enceinte législative? C'est ainsi que tous les partis, sans s'en douter, par la manière dont ils pratiquent le régime représentatif, s'occupent à le discréditer. Il y a évidemment dans la situation de l'Espagne, depuis plusieurs années, un vice profond auquel il est grandement temps de remédier : ce vice, c'est l'absence de toute impulsion politique, c'est l'absence de force dans le pouvoir ministériel, c'est l'absence de toute cohésion dans les partis eux-mêmes. Bien loin de s'abandonner à une sorte de guerre intestine stérile, tous les hommes qui ont représenté à quelque degré l'opinion modérée en Espagne devraient consacrer leurs efforts à reconstituer ce parti. Ce qu'il y a de plus triste, c'est que tout se prêterait, au-delà des Pyrénées, à faire un grand gouvernement conservateur et libéral à la fois. Un sentiment monarchique tout puissant le rend facile, le besoin du pays l'appelle, les résistances révolutionnaires n'y mettent plus d'obstacle : il n'y a que les hommes qui manquent. Non qu'il n'y ait des hommes intelligens et d'un caractère élevé, mais ils ne savent point s'entendre et agir en commun. Et cependant l'Espagne est dans une situation où elle devrait pouvoir conserver toute sa liberté d'action, non-seulement dans son intérêt intérieur, mais encore dans la prévision des complications que pourrait faire naître l'événement malheureux qui vient d'avoir lieu dans un pays voisin, en Portugal.

Cet événement, qui peut être encore pour le Portugal l'occasion de nouveaux ébranlemens intérieurs, c'est la mort de la reine dona Maria da Gloria, qui laisse la couronne à son fils aîné, le prince dom Pedro d'Alcantara, encore mineur. La reine de Portugal est morte en couches; quoique jeune, — elle n'avait que trente-quatre ans, — dona Maria avait eu une destinée royale laborieuse. Elle s'était vue souvent au milieu de toutes les révolutions, qui avaient respecté sa couronne. En réalité, elle était pour le Portugal la personnification du régime constitutionnel. C'est en 1826 qu'elle était montée sur le trône, succédant à son père l'empereur dom Pedro, qui avait abdiqué la couronne de Portugal pour garder celle du Brésil. On sait comment il s'ensuivit bientôt une guerre civile, comment l'infant dom Miguel, frère de dom Pedro, et nommé par lui régent pendant la minorité de dona Maria, se servit de son autorité pour s'emparer de la couronne et se proclamer roi, comment enfin il fut rejeté hors du Portugal en 1834 par dom Pedro, accouru pour défendre les droits de sa fille. C'est à l'époque même de cette défaite de dom Miguel que la jeune reine avait été déclarée majeure, bien qu'elle n'eût point atteint l'âge fixé par la constitution, et depuis ce temps bien des mouvemens révolutionnaires s'étaient succédé jusqu'au dernier, qui date de 1851. C'est donc, on peut bien le dire, une destinée royale laborieuse prématurément tranchée aujourd'hui. Après la mort de la reine dona Maria, son fils, l'infant dom Pedro, a été proclamé roi de Portugal, et jusqu'à l'époque de sa majorité, c'est le père du nouveau souverain, le roi

dom Fernand, qui a été investi de la régence en vertu d'une loi spéciale faite en 1846. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que des partisans de dom Miguel ont imaginé de revendiquer en faveur de ce prince le droit d'exercer la régence. Ils se fondent sur un article de la charte de 1826. Combien de fois cependant cette charte a-t-elle été modifiée depuis! Le texte de la loi de 1846 sur la régence ne saurait d'ailleurs laisser de doute, et enfin il est permis d'ajouter que la première régence de dom Miguel l'exclut suffisamment d'une seconde; il ne saurait donc être élevé de prétentions sérieuses : la légitimité de dom Miguel comme régent vaut sa légitimité comme roi; mais cela suffit peut-être pour exciter quelques agitations nouvelles, d'autant plus faciles à provoquer pendant une minorité, et c'est le seul côté grave de ces prétentions dans la situation nouvelle faite au Portugal par la mort de la reine dona Maria.

Si l'Europe a la part principale dans le mouvement contemporain, si elle a, comme on vient de le voir, ses incidens, ses luttes d'opinions et d'intérêts, ses réactions, ses faits imprévus à côté même de la crise qui domine tout aujourd'hui, n'y a-t-il point en dehors de l'Europe tout un monde qui vit et qui s'agite, et dont la vie a des péripéties singulières? Qu'on jette de temps à autre un regard sur l'Amérique du Sud : ce sont des révolutions qui se poursuivent ou qui commencent, ce sont des insurrections qui se succèdent, ce sont des guerres qui éclatent, tout cela le plus souvent factice, artificiel, et ne faisant que suspendre le développement réel de ces contrées, si inutilement fécondes jusqu'ici. Les états même réputés les plus prospères ne sont point exempts de ces tribulations. Le Pérou est un de ces états, et il n'en a pas moins encore aujourd'hui sur les bras une guerre, une véritable guerre avec la Bolivie, sans compter quelques incidens intérieurs qui ne sont pas sans signification. Comment est née la guerre entre le Pérou et la Bolivie? La première cause est évidemment dans le mauvais vouloir de ce dernier état. Le Pérou avait un ministre dans la Bolivie, et ce ministre avait pour instructions principalement de réclamer l'exécution d'un article d'un traité de 1847, dit d'Arequipa, en vertu duquel le gouvernement bolivien s'oblige à mettre un terme à la fabrication d'une monnaie d'un aloi inférieur. Le Pérou y est d'autant plus intéressé, que, par suite des communications incessantes des deux pays, il est infesté de cette monnaie, qui jette la perturbation dans toutes les relations commerciales. La Bolivie objecte, il est vrai, que chaque état a le droit de battre monnaie comme il l'entend, et que c'est au Pérou de se préserver; mais le plus clair, c'est qu'il y a un traité international qui prescrit la suppression de la monnaie de faible aloi, et que la Bolivie ne continue pas moins à chercher dans cette opération singulière sa principale ressource. Quoi qu'il en soit, il y a quelques mois déjà, le gouvernement bolivien expulsait d'une manière assez brutale le ministre péruvien, M. Paredès, dont les réclamations devenaient plus pressantes; il en était de même du consul du Pérou à La Paz. De là une demande de satisfaction, des échanges d'ultimatums et une guerre de représailles commerciales qui finit par atteindre les intérêts des deux pays. La Bolivie a fait saisir des chevaux venant des provinces argentines et à la destination du Pérou, et le Pérou à son tour a fait saisir les marchandises boliviennes dans le port de transit d'Arica. En outre, des forces navales péruviennes sont allées occuper militairement Cobija, le seul port de la Bolivie sur l'Océan Pacifique. Le gouvernement péruvien, et ce n'est pas nous

qui imaginons cette analogie, a fait un peu comme l'empereur de Russie avec les principautés danubiennes : il s'est nanti d'un gage matériel en attendant les satisfactions morales qu'il réclamait. L'acte en lui-même sans doute n'était point fait pour apaiser la querelle, — pas plus en Amérique qu'en Europe. Aussi la guerre, déjà imminente, n'a-t-elle fait que se dessiner davantage, lorsque enfin le Chili vient d'interposer ou d'offrir sa médiation.

C'est sur ces entrefaites qu'un incident imprévu se produisait à Lima. Un homme d'une position élevée et d'une fortune considérable, jouissant d'une certaine popularité, ayant marqué d'ailleurs dans la politique de son pays, M. Angel Élias, adressait publiquement au président, au général Echenique, une lettre où il montrait sous le jour le plus triste la situation financière du Pérou. Il faisait sentir ce qu'il y avait de précaire dans une situation qui ne reposait que sur une ressource unique, celle du guano, — ressource elle-même destinée à tarir dans un temps donné. Le Pérou vient de procéder à la consolidation de sa dette intérieure, composée de tous les arriérés de la guerre de l'indépendance. M. Élias montrait, comme résultat de la manière dont s'était faite cette liquidation, une dette énorme qu'il portait à 4 ou 500 millions de francs. Il voyait, en un mot, dans cette opération une victoire de l'agiotage, qui était parvenu à s'emparer des titres plus ou moins valables des premiers intéressés. Il y avait sans doute de l'exagération dans la lettre de M. Élias. Peut-être aussi les vérités qui s'y mêlaient étaient-elles de celles qui se disent plutôt dans un conseil, surtout au moment d'une guerre. Quoi qu'il en soit, le gouvernement a répondu en faisant emprisonner l'auteur de la lettre. Ce n'est pas que le gouvernement péruvien tînt beaucoup à son prisonnier. La réalité est que M. Élias a pu s'échapper et se réfugier chez le chargé d'affaires de France. Celui-ci n'a même nullement déguisé la vérité au gouvernement, pas plus que son désir de faire embarquer le prisonnier évadé. M. Élias s'est donc embarqué, mais le gouvernement péruvien l'a fait suivre par un bâtiment de l'état jusqu'à Panama, pour s'assurer qu'il ne tenterait point de rentrer dans le pays, — et, ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'au moment où s'embarquait M. Élias, il y a eu une sorte d'émotion populaire, un commencement d'émeute pour le proclamer président. La meilleure explication de tous ces faits peut-être, c'est que l'époque de l'élection présidentielle va revenir, et que tous les partis comme tous les candidats se préparent à la lutte.

S'il en est ainsi sur les côtes de l'Océan Pacifique, les choses sont dans un état bien plus triste encore à l'extrémité opposée de l'Amérique, sur les rives de la Plata, à Buenos-Ayres et à Montevideo même. Quant à la République Argentine, on ne sait plus aujourd'hui où est le pouvoir, quelle espèce d'organisation a survécu aux révolutions récentes. Buenos-Ayres s'est fait une complète indépendance; mais le général Urquiza ne paraît pas moins rester avec l'appui des autres provinces et du congrès, toujours réuni à Santa-Fé. Des deux côtés c'est une égale impuissance. Urquiza vient de signer avec les agens de la France et de l'Angleterre des traités de commerce et de navigation; mais ces traités n'ont pas été reconnus par Buenos-Ayres. Les Américains ont inventé un mot pour désigner cet état de désorganisation complète : c'est l'état acéphale. La République Argentine jouit merveilleusement de l'acéphalie. Malheureusement pour elle, la République Orientale, qui avait eu un peu de

calme depuis la levée du siége de Montevideo en 1851, vient de retomber en ce singulier état; elle a eu en un mot sa révolution toute récente, et les circonstances qui ont accompagné cette révolution ne laissent point d'être caractéristiques. Il y a dans la République Orientale deux partis, les *blancs* et les *rouges*, ce qui n'a point du tout le même sens qu'en Europe. Les blancs étaient les partisans du général Oribe; les rouges étaient les hommes de la défense de Montevideo pendant le dernier siége. Or, lorsqu'il y a deux ans Oribe était rejeté dans la vie privée et que le parti de la défense triomphait, qu'arrivait-il? Le pays, dans les élections, nommait en grande partie des partisans du général Oribe; il élevait notamment à la présidence un des hommes les plus marquans de cette opinion, M. Giro, de telle sorte que le parti de la défense se trouvait, dans son récent triomphe, légalement dépossédé de l'influence politique; de là un ressentiment profond et une lutte sourde qui n'a cessé d'exister. Cette lutte devenait assez vive pour occasionner une émeute à Montevideo au mois de juillet dernier, et le président, dans un sentiment de conciliation, donnait place, dans le ministère, à deux hommes du parti de la défense, MM. Florès et Herrera y Obes; mais cela ne faisait que transporter l'antagonisme dans les conseils du gouvernement. Bientôt les nouveaux ministres réclamaient l'éloignement du général Oribe; ils demandaient à mettre à la tête des provinces des autorités de leur opinion. M. Giro cédait sur le premier point, résistait sur le second, lorsque enfin, cette lutte arrivant au degré de vivacité le plus extrême, le président était forcé de se réfugier sur un bâtiment français, et il s'organisait à Montevideo un gouvernement provisoire; ce gouvernement se composait du général Pacheco y Obes, du général Lavallega et du général Fructuoso Rivera, l'ancien rival d'influence de Rosas dans la Plata; seulement, auquel de ces trois généraux appartiendra aujourd'hui le pouvoir? Quel est celui qui pourra se promettre de ne point se voir renversé par les mêmes moyens qui l'auront élevé? C'est ainsi que les mouvemens se succèdent dans ces malheureuses contrées; c'est ainsi que les révolutions sont factices, que la paix elle-même est factice, que tout est factice, excepté l'inutile fécondité du sol et de cette riche nature dont personne ne s'occupe.

CH. DE MAZADE.

— M. Silvestre de Sacy vient d'éditer la traduction de l'*Imitation de Jésus-Christ*, par le garde des sceaux Marillac. Cette traduction a dans son vieux français des grâces inimitables, et nous devons savoir gré au libraire Téchener d'avoir publié cette traduction avec le soin et le luxe de bon goût que méritent les livres excellens et surtout les livres qui, comme l'*Imitation*, doivent servir de manuel et de bréviaire aux âmes pieuses et aux âmes élevées. On peut se résoudre à lire dans un exemplaire mal imprimé, et sur mauvais papier, un ouvrage qu'on ne lira qu'une fois; il faut mieux et plus pour les livres qu'on lit toujours. Il leur faut de la netteté, de l'élégance, le superflu enfin, toujours si agréable. L'*Imitation* de Marillac, publiée par M. Téchener, a toutes ces qualités; elle a surtout ce que, n'étant que littérateur et point bibliophile, j'estime plus que la beauté de l'impression et du papier, une préface de M. de Sacy qui est un morceau exquis de littérature, et surtout de cette littérature mêlée à la morale qui fait le charme de tout ce qu'écrit M. de Sacy. Mettant une préface à un livre destiné à l'âme comme est l'*Imitation*, M. de Sacy a écrit avec son âme ouverte et simple, en même temps qu'avec son esprit pénétrant et scrupuleux, et il n'a jamais été mieux inspiré.

SAINT-MARC GIRARDIN.

LE MÉDECIN DU LUBERON.

Je suivais, l'autre jour, la lisière des prés.
L'œil tourné vers nos bois par l'automne empourprés,
Recueillant pas à pas les douces harmonies
Que rend la fin d'octobre aux campagnes jaunies,
Voyant fuir les oiseaux en troupe à l'horizon,
Et la nuit approcher, — et tomber à foison
Des peupliers tremblans les feuilles détachées,
Qu'un faible vent de pluie à peine avait touchées, —
J'allais, quand tout à coup s'éleva lentement
Un sanglot dans les airs, un morne tintement :
Le glas des morts sonnait au clocher de Vitrolles;
Et tandis qu'il sonnait, j'entendis ces paroles
Qu'échangeaient en chemin, dans le calme du soir,
Deux laboureurs menant leurs bœufs à l'abreuvoir :

« Eh bien! mon vieux Simon, tu connais la nouvelle?
— Oui : Dieu nous l'a repris. Son âme était trop belle!
— C'est demain qu'on l'enterre.
— Hélas! nous y serons,
Jacques, tout le pays et tous les environs! »

Je compris, à ces mots, l'irréparable perte.
Celui que réclamait déjà la fosse ouverte,
Homme qui fut marqué du sceau des plus parfaits,
Vingt ans sur nos vallons épancha ses bienfaits.
Un ange était en lui qui rayonnait sous l'homme.
Aillaud de Castelet, que tout pauvre ici nomme,
Était un dernier fils des opulens seigneurs
Que jadis la contrée environnait d'honneurs.
On montre encore au loin les séculaires arbres,
Les étangs, les jardins, les châteaux de vieux marbres,
Qu'aux flancs du Luberon possédaient ses aïeux :
Matière à cent récits, chez nous, parmi les vieux.

Du patrimoine immense il n'hérita que l'ombre.
L'ouragan populaire aux ravages sans nombre,
Quand vint au jour l'enfant, avait passé par là.
N'importe, son esprit bientôt se révéla;
Humble et doux, mais brûlé de la soif de connaître,
Science et charité pétrirent tout son être.
Au grand art d'Hippocrate excellemment instruit,
Sans peine, il eût conquis la fortune et le bruit;
Paris le conviait à ses faveurs; le sage
S'exila de Paris, préférant son village :
— D'un médecin de plus Paris n'a pas besoin,
Et Vitrolles, dit-il, Vitrolles n'en a point!

Dans ce hameau, perdu vers les gorges prochaines
Du Luberon sauvage aux flancs couverts de chênes,
Lui qu'invitait la gloire, il enfouit ses jours.
Et là, vingt ans entiers, homme de bon secours,
A toutes les douleurs il porta l'assistance.

Il ne connaissait pas de saison, de distance.
Jour et nuit, chevauchant par les sentiers du mont,
Il allait à Menerbe, à Loris, à Beaumont,
A Reillane, à Grambois, qui sur le roc se dresse,
Partout où l'appelait quelque voix de détresse :
Depuis que sa science et son âme avaient lui,
Le pays tout entier ne réclamait que lui.

Docteur infatigable, en route avant l'aurore,
Par nos âpres chemins je crois le voir encore.
Des plaines aux coteaux, de la montagne au val,
Il cheminait, courbé sur un maigre cheval
Qu'à son trot l'on eût dit brûlant du même zèle.
Deux sacoches de cuir, qui pendaient à la selle,
Transportaient les juleps apprêtés de ses mains,
Les baumes indiqués pour tous les maux humains.
Je ne sais quel sourire illuminait sa bouche,
Si bon qu'à son aspect le mourant sur sa couche
Se relevait joyeux. Ainsi, toujours dispos,
De chaumière en chaumière il allait sans repos,
Bien souvent invoqué par le château lui-même,
Des pauvres avant tous ami tendre et suprême!
Ce n'est pas aux seuls maux des corps endoloris,
C'est aux chagrins des cœurs, aux besoins des esprits,
Qu'il versait à la fois les dons de sa science.
Les vieillards consultaient sa jeune expérience.
Des parens divisés il rattachait les nœuds;
Il faisait deux amis de deux voisins haineux.
Nos villages n'ont pas une mère, une veuve,
Pas un être vivant, à qui dans son épreuve
Il n'ait rendu l'espoir. Au lit de l'indigent,
En dictant le remède il ajoutait l'argent.
Le salaire accepté d'une villa princière
Allait aux humbles seuils, offrande nourricière.
Que de touchans récits ne vous ferait-on pas
Des bienfaits que semait cet homme à chaque pas!
Chez le pauvre, où de tout la mémoire tient compte
Aux heures de loisir sans cesse on les raconte.

On rappelle qu'un jour, au plus fort de l'hiver,
Entrant chez un vieillard malade et peu couvert,
De sa propre dépouille il vêtit sa misère,
Et revint sans habit, ainsi qu'un pauvre hère;
Qu'il rendit à la vie Arnoux, le bûcheron,
Qui, tombé d'un sapin, s'était brisé le front,
Et que, durant six mois, donnant somme après somme,
Le bon docteur nourrit cinq enfans de cet homme;
Comment il racheta Valentin, le conscrit,
Dont la mère pleurait jusqu'à perdre l'esprit;
Comment, par sa douceur, il rapprocha deux frères
Désunis et plaidant pour intérêts contraires;
Comment, une autre fois, près de Saint-Saturnin,
Le chasseur Amalbert, tout gonflé du venin
Qu'en lui d'un noir serpent avait mis la morsure,

Fut sur-le-champ guéri par sa pratique sûre;
Comment il maria Catherine Dufour
Au jardinier Marcel, qui se mourait d'amour; —
Et cent autres beaux traits encore, cent histoires
Qui jaillissent à flots de toutes les mémoires.

Un jour enfin, — c'était en septembre dernier,
Par un temps déjà froid, — la femme d'un meunier
Entra chez lui. — Monsieur, vous me voyez, dit-elle,
L'esprit tout occupé d'une crainte mortelle.
On m'apprend que mon fils, mon beau petit Gilbert,
Chez Marthe, sa nourrice, a, depuis peu, souffert.
J'irais, je volerais, hélas! vers ma chère âme;
Mais c'est à Mont-Furon qu'habite cette femme,
Et vous savez, monsieur, que, lui-même alité,
Mon mari tout un jour ne peut être quitté.

— Eh bien! ce cher enfant, j'irai le voir moi-même.
Aujourd'hui justement, il fait un temps que j'aime,
Répondit le docteur, et je pars ce matin.

Il partit en effet pour le hameau lointain.
A travers la montagne inculte, âpre, sauvage,
Il fallait accomplir un pénible voyage;
Il le fit. A son but parvenu vers le soir,
Ce que virent ses yeux était bien triste à voir.
Cloaque où dès le seuil le dégoût se hérisse
Est le vrai nom du lieu qu'habitait la nourrice.
Maigre, pâle, chétif, nu comme un vermisseau,
Sur un tas d'herbe humide, à défaut de berceau,
Le nourrisson criait d'une voix gémissante.
La femme tout le jour était restée absente.
Dans sa masure sombre elle rentrait enfin,
Image aux traits hideux du vice et de la faim.

Aillaud n'hésite point. A la nourrice amère
Il enlève l'enfant pour le rendre à sa mère,
Lui donne pour asile un pli de son manteau,
Et, montant à cheval, il repart aussitôt.

De la nuit cependant les ombres survenues
Tombaient, et l'horizon roulait d'épaisses nues.
Le saint docteur, veillant au fardeau précieux,
N'avait pas fait le quart du chemin, quand des cieux
La rafale à grand bruit soudain précipitée
Fondit sur la montagne ardue, inhabitée.
Assailli par l'orage, où se mettre à couvert?
Où chercher un abri? Le farouche désert
N'en présentait aucun. Partout la roche aride,
Partout la nuit opaque et le gouffre et le vide.
Aux lueurs de l'éclair qui d'instant en instant
Incendiait les cieux, le cheval hésitant
Interrompait sa marche au bord des ravins sombres.
Les loups des alentours hurlaient au sein des ombres.
Dans ce noir Luberon chargé d'antiques bois,

Le tonnerre et les vents mugissaient à la fois.
Le ciel y ruisselait, immense cataracte.
Quelle vie à cette heure en fût sortie intacte?
De lui-même oublieux pourtant, le médecin
Ne songeait qu'au dépôt serré contre son sein,
Au jeune ange battu par la fortune adverse.
Pour mieux le garantir du vent et de l'averse,
Il s'était de sa cape en chemin dépouillé,
Si bien que le petit fut à peine mouillé.
Mais lui, quand du voyage il atteignit le terme,
Quand, brisé, les habits collés à l'épiderme,
Il eut rendu l'enfant à son berceau natal,
Il se sentit dès lors atteint du coup fatal.
A quarante ans, un mal enflammait sa poitrine,
Plus fort que sa vigueur, plus fort que sa doctrine.
— Seigneur, dit-il, Seigneur! du pays que j'aimais,
De tous mes chers clients prenez soin désormais!...

Tel était l'homme saint et digne d'auréoles
Que pleurait l'autre soir la cloche de Vitrolles.
Tandis qu'elle pleurait : — Ah! me dis-je tout bas,
Au convoi de demain je ne manquerai pas;
Il faut que la contrée y coure tout entière,
Et de pieux honneurs couronne cette bière.
Grande âme que l'amour brûlait divinement,
Austère sacrifice, éternel dévoûment,
Secourable science aux humbles répandue,
Une palme, à la fin, vous est certes bien due.
Dans ce malheureux siècle, où j'ai vu de mes yeux
Tant de plats histrions, de vils ambitieux
Gorgés d'encens stupide et de gloire bouffonne,
Seuls, hélas! nos martyrs seraient-ils sans couronne?

Voilà que, dans la nuit, un orage nouveau
Éclate, et que le ciel se fond encore en eau.
Triste et rude saison! Des bassins de la nue,
L'averse, au jour suivant, ruisselait continue;
Les chemins n'offraient plus que torrens débordés;
L'obstacle était partout dans les champs inondés.
L'homme qui, de sa vie écartant la louange,
Poursuivit quarante ans la mission de l'ange,
Dans le funèbre enclos, au retour de la nuit,
Fut humblement porté, sans cortége, sans bruit.
A peine deux voisins, un laboureur, un pâtre,
Virent-ils sur le corps le sol trempé s'abattre.

AUTRAN.

Novembre 1853.

LE CHEVALIER CÉSAR DE SALUCES.

Au milieu de cette lutte d'ambitions et de vanités dans laquelle se dépensent de nos jours tant de facultés précieuses, et d'où sortent tant de réputations usurpées, les existences qui se dévouent silencieusement au bien pour

le bien deviennent de plus en plus rares. C'est une de ces nobles vies qui vient de s'éteindre en Savoie, dans ce petit pays où peut-être, pendant trente-trois ans d'honorable paix, le plus de bien a été fait, le plus de bonheur moral et matériel donné aux peuples. Le chevalier César de Saluces fut le type le plus parfait de la vertu sans tache dans une activité constante et sans faste. Cette modestie, cet incessant labeur dans le bien n'étaient point forcés pour lui : outre les dons de l'intelligence, il avait tous les titres que donne la fortune. Il descendait d'une race souveraine, dont le berceau se cache dans la nuit héroïque des âges féodaux, et qui pendant six siècles a régné sur les belles vallées qui s'étendent au levant des Alpes. Par les vicissitudes de l'histoire, au milieu du XVIe siècle, cette race glorieuse dans la paix et dans la guerre cessa de régner, et cet événement faillit, au temps d'Henri IV, allumer une guerre européenne. Depuis lors, illustre aux premiers rangs de la noblesse du pays, auxquels ses anciens états étaient incorporés, — de cette noblesse piémontaise-savoyarde qui, mieux qu'aucune autre peut-être, a jusqu'à nos jours accompli sa mission sociale, — la race des Saluces a brillé par de continuels services.

Le père de M. César de Saluces, le comte Ange de Saluces, militaire distingué, grand-maître de l'artillerie, ne cessa de servir la monarchie de Savoie que lorsqu'en 1799 elle cessa d'exister. Savant remarquable, il fut, dans sa retraite, le fondateur de cette Académie des sciences de Turin, où brilla La Grange, et à qui l'illustration scientifique n'a pas manqué. Le comte de Saluces eut cinq fils et une fille. Sa fille, Deodata de Saluces, comtesse de Roero-Revel, morte en 1842, tint une place distinguée parmi les poètes de sa patrie. Bien qu'elle ait toujours renfermé sa noble vie dans le cercle des affections et des devoirs domestiques, son inspiration n'en souffrit pas. Dans son beau poème d'*Ipazia*, le talent vraiment viril de la comtesse Deodata a mêlé à une fable pleine d'intérêt l'analyse et l'appréciation brillantes des problèmes et des systèmes les plus subtils et les plus élevés des écoles d'Alexandrie. Des cinq fils du comte Ange, un mourut très jeune encore les armes à la main pour la défense de son pays; les quatre autres atteignirent la vieillesse; tous parvinrent aux plus hauts grades militaires, aux plus grands emplois de l'état. L'aîné, le comte Alexandre, pendant un certain temps ministre de la guerre, et à qui l'armée sarde dut beaucoup, fut un officier général d'un grand mérite, un organisateur habile, et dans son *Histoire militaire du Piémont*, il a montré un remarquable talent d'écrivain. En dehors des spécialités diverses de leurs emplois, l'influence toujours sage et bienfaisante de MM. de Saluces se fit longtemps sentir dans les affaires générales de la monarchie. La plus complète, la plus tendre union, un parfait accord d'intentions et de vues régnaient entre ces quatre frères. Ils vivaient, tous quatre depuis peu retirés des affaires, dans le repos noblement mérité d'une vieillesse honorée, lorsque la mort vint frapper parmi eux ses coups, qui devaient se succéder rapidement en suivant l'ordre des âges. En 1851 mourut le général comte Alexandre; en 1852, le général chevalier Annibal, et maintenant vient de succomber le lieutenant-général, devenu par la mort de ses deux aînés comte César de Saluces. De cette branche d'une si grande maison, il ne reste plus que le général chevalier Robert, en qui elle s'éteindra.

Peu après le retour, en 1814, du roi de Sardaigne dans ses états, le chevalier César de Saluces fut choisi pour organiser, puis pour diriger et commander l'Académie militaire. Il était naturellement désigné pour cette tâche par une instruction profonde et variée, jointe aux principes les plus solides, au plus noble caractère, si bien exprimé par sa belle et noble figure. C'est dans cet emploi que pendant plus de vingt ans il a, avec un zèle infatigable, sans faste et sans bruit, sans rechercher l'éclat, dévoué presque tous ses instans à la tâche importante et ardue de former les jeunes générations qui devaient recruter le corps d'officiers de cette armée piémontaise, dont l'excellence a dit assez combien était éclairée la pensée qui avait présidé à l'instruction de ses chefs. Dans un pays militaire comme était le Piémont, l'académie fournissait aussi sa quote part au recrutement d'autres carrières, et jamais pays ne fut mieux servi dans toutes les carrières que le Piémont à cette époque. Avec une justesse d'esprit parfaite, le chevalier César de Saluces avait assigné à chaque étude sa part légitime dans l'enseignement de l'école. Il y avait réuni, pour diriger sous lui cet enseignement, les hommes les plus distingués en Piémont dans les diverses spécialités qui se rattachaient à son plan. Il avait toutes les qualités qu'exige le commandement; il avait aussi toutes celles qui inspirent l'affection. Je ne pense pas qu'une seule personne ait eu avec lui des rapports suivis, qui ne lui ait gardé un attachement profond, et qui n'ait amèrement pleuré sa mort. Il était pour les élèves de *son* académie un père, et quelque chose de plus; on oserait presque dire qu'il y avait dans sa bonté, dans sa surveillance et sa protection incessante quelque chose de maternel. Plus tard, après leur sortie de l'école, il continuait à les suivre du regard, de ses conseils, et demeurait leur guide et leur appui.

La foi religieuse du chevalier de Saluces, sa piété, étaient profondes et réglaient sa vie comme sa pensée. Tolérant, indulgent à autrui, il était sévère pour lui-même. Dévoué à son pays, à ses rois, aux institutions traditionnelles, aux grands principes qui font prospérer les sociétés, son esprit sage et éclairé était ouvert à toutes les lumières, à tous les progrès réels; il les accueillait avec son amour actif pour le vrai et le bien. En 1830, le roi le choisit pour gouverneur des jeunes princes de Sardaigne, et dans cet emploi si important et épineux il apporta le zèle consciencieux, la sagesse éclairée qu'il avait apportés à diriger l'éducation de la jeune génération militaire. Il les y apporta avec tout le dévouement que cette âme chevaleresque et patriotique ressentait pour la vieille dynastie nationale. Il n'en conserva pas moins la haute direction et le commandement supérieur de l'Académie militaire. Ce double labeur ne l'absorbait pas tout entier : son intelligente activité s'appliquait encore en même temps à plus d'une fonction importante, à plus d'une entreprise utile. Il fut en 1819 secrétaire du conseil des ministres, puis directeur de l'Académie des beaux-arts, président de la commission des travaux d'histoire nationale, et son nom figura même modestement sur la liste des professeurs de l'université. Toutes les œuvres de charité, toutes celles qui avaient pour but un bien à faire, une amélioration à réaliser, l'avaient pour patron ou collaborateur actif.

Ce n'était pas seulement pour la jeunesse militaire, spécialement confiée à ses soins, que son intarissable bonté se déployait. Combien, en dehors de ses rangs, de jeunes hommes protégés et soutenus par la même main bienfai-

sante! combien à qui le chevalier de Saluces a ouvert la carrière et qui lui ont dû leur avenir! combien de mérites ignorés il a découverts, révélés et acheminés au but! M. de Saluces avait un goût vif, éclairé et délicat pour les beaux-arts et pour toutes les choses de l'esprit, pour la littérature et la poésie, qu'il cultivait avec un grand charme; il se servait de sa haute position pour patroner tous les talens qu'il découvrait autour de lui.

En 1838, le général de Saluces fit ses adieux à l'Académie militaire, cette institution, son œuvre, qui lui était si chère, en acceptant la charge de grand-maître de l'artillerie, qu'avait remplie son père, et que venait de remplir, avant de monter sur le trône, le roi alors régnant. Les honneurs qu'il méritait si bien, mais qu'il n'avait jamais cherchés, venaient à lui. En 1848, sentant le poids de l'âge et pour la première fois frappé par la maladie, il se retira de la vie active, que dans ce pays si heureux l'agitation et le bruit envahissaient aussi. Il demanda à la retraite un repos si bien gagné; il s'y occupa à mettre en ordre quelques-uns de ses travaux et à les préparer pour la publicité. L'un de ses écrits, *Souvenirs militaires des États sardes*, écrit en français, est prêt à paraître à Turin. La douleur des revers de son pays, des pertes de famille cruelles, les atteintes répétées de la maladie, troublèrent ce repos de l'homme de bien. Il passa une partie de l'été de 1853 retiré à la chartreuse de Collegno, près de Turin. Là, dans ses courses solitaires à travers ces admirables campagnes qu'il aimait tant, se recueillant en présence de cette riche et paisible nature dont il sentait si profondément le charme, il repassait dans sa pensée attristée les souvenirs de ceux qu'il avait aimés, mêlant sans doute aux regrets du passé la conscience d'une vie bien remplie et les espérances d'un saint avenir. Au commencement de l'automne, il voulut aller habiter le château de Monesiglio, antique manoir de sa famille à l'extrémité de l'antique marquisat de Saluces, et où par-dessus l'Apennin arrivent les brises de la Méditerranée. Là une plus douloureuse et plus grave atteinte de la maladie vint le frapper, et bientôt la mort se montra menaçante. Il fut ferme et doux devant elle, tel que la vie l'avait toujours trouvé. La religion, qui avait guidé sa vie, consola ses derniers instans, et le 6 octobre ce cœur si noble et si loyal cessa de battre. Sa dépouille mortelle repose avec celle de ses aïeux dans l'église de Saint-Bernardino, à Saluces, la vieille ville de sa maison.

Telle fut la vie de cet homme dont le caractère antique unissait aux vertus que l'on se plaît à attribuer aux vieux âges ce que peuvent avoir de bon les temps nouveaux. Le général César de Saluces était doux et fort, chevaleresque et éclairé, dévoué à la tradition des ancêtres et sympathique à tous les progrès vrais, qui ne peuvent être salutaires et solides qu'en s'appuyant sur cette tradition. Appelé par son mérite et sa naissance à tous les honneurs, le descendant des vieux marquis souverains avait consacré sa noble vie à des labeurs souvent modestes, toujours utiles. On peut dire de ce digne représentant d'une illustre famille ce qui fut écrit de celui même en qui il crut et espéra : *Pertransiit benefaciendo.*

F. DE SYON.

V. DE MARS.